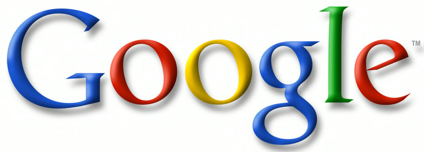
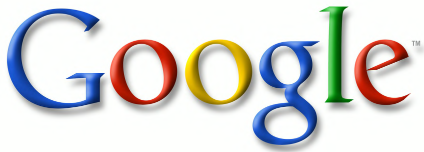






L'ESPION CHINOIS,

OU

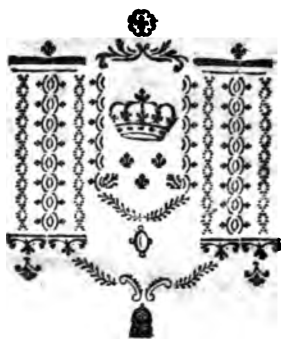
L'ENVOYÉ SECRET

DE LA COUR DE PEKIN,

Pour examiner l'état présent de l'Europe.

Traduit du Chinois.

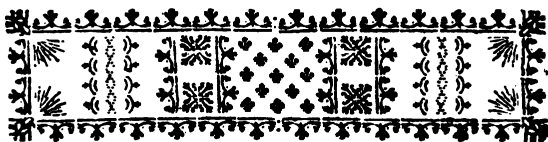
TOME TROISIEME.



A COLOGNE.

M. DCC. LXV.





L'ESPION CHINOIS.



LETTRE PREMIERE.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pékin*

De Paris.

La mesure de la population en France est si petite, qu'elle contient à peine les deux tiers de la nation. De vingt-cinq millions d'habitants qu'il devroit y avoir dans cette Monarchie, il y en a à peine seize; & il ne tient pas au Gouvernement qu'il y en ait beaucoup moins.

Tant de causes concourent à la dépopulation que, si le physique ne donnoit des hommes à la France, il n'y en auroit point. Heureusement la nature végete de tous côtés, sans quoi elle seroit un désert. On peut dire que les peuples qui naissent en France, ne sont point enfants de la République, mais fils du climat.

La Religion, de concert avec la politique, semble concourir à la destruction de l'espece; le culte l'anéantit *tous les jours.*

Cinq cents mille célibataires de l'un & de l'autre ſexe, qui s'enterrent avec toute leur poſtérité dans des Cloîtres, font mourir tous les ſiecles la trentieme partie de la nation: de maniere qu'on peut calculer d'avance la deſtruction générale, & prouver géométriquément que, dans trois mille ans, il n'y aura pas un ſeul François ſur la terre.

C'eſt la Religion elle-même qui conjure contre l'État, & qui rend le Gouvernement criminel de leze-humanité; je pourois dire de leze-divinité.

Il eſt humiliant pour la raiſon humaine, que des hommes aient imaginé que, pour vivre éternellement dans le Ciel, il fallût faire mourir à jamais ſa poſtérité ſur la terre.

Comment a-t-on pu ſuppoſer que l'Être ſuprême ſe trouvât honoré par la deſtruction de ceux qu'il a créés; & que ſa grandeur fût dans l'anéantiſſement de ſon ouvrage.

L'unité de Religion en France coupe le nerf de la population : c'eſt le corps du Chriſt qui fait qu'il y a peu de corps. Il faut croire que Dieu, après ſa réſurrection, s'eſt fait homme pour défaire des hommes.

Le Roi veut que tous ceux, qui prétendent à faire des enfants dans l'État, ſoient de ſa communion: ce qui fait que les François qui ſont d'un ſentiment oppoſé, vont porter ailleurs leur progéniture.

L'obligation d'entendre la Meſſe les oblige à s'enfuir: & ils vont vivre & mourir dans d'autres climats.

LETTRE II.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

LA France est remplie de loix, de réglements, d'ordonnances, on y protege tout ce qui peut contribuer à la société; il n'y a que la population qu'on a oublié d'y encourager.

Cette premiere branche de l'administration est livrée à elle-même, le Gouvernement ne s'en mêle point, on diroit que ce n'est pas son affaire. Ici les hommes naissent comme ils peuvent, & c'est toujours par hasard qu'ils viennent au monde.

Les exemples des peuples les plus sages de l'univers sur cette partie de l'administration, n'ont aucune influence dans le Gouvernement. Les François ont tout pris des Romains, excepté les moyens qu'ils mettoient en usage pour encourager les mariages: c'est-à-dire, la voie directe de propagation.

Il est ici permis à un Citoyen de ne pas se marier & de faire mourir avec lui toute sa postérité, sans que la République s'en formalise; & sans que celui, qui ne donne point d'enfants à l'État, en soit moins estimé.

Un célibataire qui, en finissant son existence, finit celle d'une génération entiere, peut posséder les premieres charges & tenir un rang distingué dans la Monarchie.

Il est vrai qu'au milieu du siecle passé, un Roi de France accorda une pension aux peres de famille qui

auroient douze enfants mâles. C'étoit commencer l'encouragement par où l'on auroit dû le finir. Il ne s'agissoit pas de porter le Citoyen à faire des prodiges; mais d'exciter la génération de l'espece. Tout homme qui se marie peut se promettre deux ou trois enfants, mais il ne doit point s'attendre qu'il aura le nombre fixé pour la récompense.

LETTRE III.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

POur que la propagation dans un État ait toute son activité, il faut que les hommes soient à une certaine distance les uns des autres. La répartition géométrique est absolument nécessaire; car toutes les parties de la génération doivent avoir ensemble des rapports analogues. Si elle est divisée par branches séparées, elle manque de ce jeu général qui donne de l'élasticité à tous ses ressorts. Dans ce dernier cas, on peut dire que la propagation d'un peuple est de pieces & de morceaux.

Paris & quelques autres principales Villes regorgent d'habitants, tandis que le reste du Royaume en manque. Tous les Grands ainsi que les premiers de l'État font leur résidence ordinaire à Paris : les citoyens les plus riches y établissent leur domicile. Non-seulement le gens aisés, mais même ceux qui manquent de moyens s'y rendent de toutes parts pour y faire fortune.

Ce qu'il y a de surprenant, c'est que Paris, cette *même Ville* qui dépeuple la France, se dépeuple

continuellement elle-même. Sans les colonies, que les Provinces lui font passer chaque année, elle deviendroit un désert. C'est que le trop grand nombre d'hommes assemblés dans un même lieu, est aussi défavorable à la population, que le trop petit nombre lui est nuisible.



LETTRE IV.

Le même au même à Pékin.

De Paris.

LEs causes morales dépeuplent plus la France que les politiques. La corruption des mœurs, qui porte ici le nom de galanterie, absorbe la génération. La fréquentation des deux sexes gêne la propagation dans l'un & dans l'autre. On voit trop de femmes, pour pouvoir espérer d'avoir beaucoup d'enfants. A force de diviser la propagation, on l'éteint.

En France l'hymen lui-même est contraire aux vues de la population. Une nombreuse famille embarrasse, elle gêne les aises & les commodités de la vie. On ne se marie plus pour avoir des enfants : mais pour vivre avec une femme sans enfants. Cela s'appelle aujourd'hui la bénédiction nuptiale.

Les femmes trouvent que la grossesse use leur beauté, & que d'accoucher souvent c'est flétrir leurs charmes : & à cause de cela la plupart s'abstiennent d'habiter avec leur mari. Il y en a même qui ne se marient jamais, crainte que le mariage ne gâte leur teint.

La manie qu'on a en France d'être sociable, est cause de la *destruction* de la société. On ne se voit

beaucoup, que pour se plaire d'avantage, & la corruption est tout près de ce penchant. Ce n'est pas pour plaire à une seule femme, que les hommes font leurs efforts pour se rendre aimables ; mais pour plaire à plusieurs.

De ce desir général naît la fréquentation des courtisanes ; commerce défavorable à la population.

Les enfants qui naissent ici des mariages légitimes, sont en si petite quantité, qu'ils balancent à peine le nombre des morts. Ce qui fait que l'espece dégénere tous les jours en France. D'ailleurs ces enfants sont si maladifs, qu'ils meurent presque tous en naissant : ils ne font, pour ainsi dire, que paroître dans le monde.

La plupart des femmes de France, en se mariant, n'ont qu'une affaire qui est d'accoucher ; celle de nourrir leurs enfants ne les regarde point. Ce soin, le premier de tous les soins, est remis à autrui. On le confie à des nourrices mercénaires, qui pour un modique salaire se chargent d'allaiter des enfants qui ne leur appartiennent pas.

Le mal est qu'elles deviennent elles-mêmes un obstacle à la population ; car tandis qu'elles nourrissent, elles n'accouchent pas.

LETTRE V.

Le même, au même, à Pekin.

De Paris.

DE toutes les causes qui diminuent le nombre des hommes, le luxe est une des plus grandes.

Il coupe les nerfs de la population générale. Tu auras peut-être de la peine à le croire, il fait plus de mal lui seul que la guerre, la peste & la famine ensemble.

Depuis qu'il a passé dans toutes les classes, presque personne n'a la faculté de se marier; ou, si on se marie, on n'a pas le moyen de faire des enfants. Les habits, les parures, les diamants éteignent par avance la postérité.

Tout ce qui environne ce luxe est défavorable à la population. On a un grand nombre de domestiques en hommes & en femmes qui ne se marient jamais; ce qui forme un vuide immense dans l'espece.

Un homme, qui a quarante mille livres de rente, empêche que vingt citoyens ne naissent tous les ans. Il n'y a aucune femme de condition en France qui n'ait quatre ou cinq filles autour d'elle, qui vieillissent & meurent sans postérité. Quelle perte immense pour la société, que ce nombre prodigieux de célibataires de l'un ou de l'autre sexe!

Les soldats en France qui sont encore en plus grand nombre que les laquais, ne se marient point non plus. Il est défendu à ceux qui contribuent à la gloire de la Couronne, de contribuer à la puissance de l'État. Cette classe d'hommes qui périt par les guerres, & encore plus par les travaux & les peines, & qui a besoin d'être rénouvellée tous les vingt ans, disparoît de dessus la terre, sans laisser aucune postérité après elle.

Tandis que d'un côté une foule de causes empêche les hommes de naître; de l'autre une maladie honteuse les anéantit. C'est la débauche qui a répandu son venin dans toutes les classes. Elle a affoibli la

nature au point qu'elle ne produit plus que des hommes malades, pour la plupart incapables de remplir l'objet de la propagation. Les peres la laissent à leurs enfants pour héritage, & ceux-ci la font passer à la postérité. Il n'est pas besoin d'avoir les mœurs gâtées pour être attaqué de ce mal, il suffit d'être né d'un pere qui les a corrompues.



LETTRE VI.

Le même, au même, à Pekin.

De Paris.

LE Gouvernement domestique en France, n'est pas moins défavorable à la population, que le politique.

La loi de chaque famille particuliere gêne la propagation générale. Il n'est point permis aux fils de donner des enfants à la République sans l'avis de leur pere. Les mariages contractés sans leur consentement sont susceptibles de dissolution. Ici les enfants n'acquierent la liberté d'engendrer qu'à vingt-cinq ans, c'est-à-dire, lorsque la plupart n'en ont presque plus la faculté, & qu'ils ont perdu les années les plus fécondes de leur âge.

Les Européens qui supputent tout, ont calculé que la vie des hommes, prise en général, n'est que de vingt-deux ans pour chaque individu. Sur ce pied-là, on peut dire qu'en France il n'est permis aux citoyens de faire des enfants que trois ans après leur mort.

Cette loi, qui met entre les mains des peres le pouvoir de disposer des desirs de leurs enfants, a des

conséquences funestes pour la population. Je veux parler des mariages qui ne s'accordent pas avec l'inclination; car les peres, sans s'arrêter à assortir les goûts, ne pensent qu'à assortir les biens.

La disproportion de l'âge n'est point un obstacle, pourvu que la proportion des biens y soit. Il est assez ordinaire en France de voir marier des hommes de vingt-cinq ans, avec des femmes de quarante-cinq; c'est-à-dire, lorsqu'elles ne sont presque plus en état d'engendrer.

Les richesses tiennent lieu de tout dans les mariages; la laideur & le dégoût qui l'accompagnent presque toujours sont comptés pour rien. Ce qui fait que ces unions en général donnent si peu d'enfants à la République.

De ce pouvoir despotique des peres, il résulte un autre inconvénient, je veux dire qu'un pere qui a six enfants, n'en consacre qu'un à l'état du mariage, destine les autres à la guerre, ou les condamne au célibat. C'est-à-dire, qu'il détruit de son autorité privée cinq générations pour en favoriser une. S'il a quatre filles, il en enferme trois dans un Couvent, & permet à la quatrieme d'avoir un mari.

Quelle idée peut-on avoir d'un Gouvernement, qui semble ignorer que les enfants appartiennent plus à la République qu'à leur pere; car s'ils sont redevables de la vie à ceux-ci, ils doivent leur sûreté à celle-là, sans laquelle la vie devient inutile.



LETTRE VII.

Le même au Mandarin Cotao-yu-fe, *à Pékin.*

De Paris.

IL courut derniérement un bruit que l'esclave favorite étoit disgraciée, & qu'il y avoit une place vacante dans les petits appartements de Versailles; aussitôt toutes les jolies femmes de Paris se mirent en campagne, & parurent sur les rangs: le nombre des postulantes fut considérable. Tout ce que la nature & l'art peuvent employer tour-à-tour dans ce sexe, pour piquer le goût de l'autre, fut mis en usage. Il y eut, je t'assure, de quoi travailler pour tout le monde: les marchands de modes, les agrémanistes, les coëffeuses passerent les nuits; on ne vendit jamais tant d'étoffes, de rubans, de dentelles, de pompons. On eut dit que toutes les femmes étoient veuves, & qu'elles se preparoient à passer en secondes nôces. On prit les bains, on se parfuma à tout événement. De la parure elles passerent à ce qui fait qu'elle plaît. Elles se préparerent à avoir de l'esprit; elles relurent les endroits tendres des romans, sur-tout ceux qui affectent le plus; étudierent des reparties, & composerent des impromptus.

Avant qu'on eût appris la chûte de cette favorite, toutes les femmes de Paris se portoient à merveilles; à cette nouvelle elle se trouverent attaquées soudain d'une migraine affreuse: la plupart se rendirent à Versailles pour changer d'air.

Quelques-unes qui savoient que la premiere entrevue du Roi, & de l'esclave disgraciée s'étoit faite

en courant le cerf, voulurent voir cette chaſſe, pour laquelle elles n'avoient témoigné juſques-là aucune curioſité.

Pluſieurs jeunes veuves qui, depuis la mort de leurs maris, s'étoient retirées dans des Couvents dans l'intention d'y finir leurs jours, en ſortirent à l'occaſion de cette vacance, pour aller faire un tour dans ce Château, avant que de s'enſevelir dans la retraite.

Le point principal étoit d'être vu du Monarque, & de lui parler : on employa la reſſource ordinaire des mémoires. Le ſtratagême avoit réuſſi ſous le regne précédent, un mémoire adreſſé au Roi par une veuve qui lui demandoit une penſion de quinze cents livres, lui avoit valu la Couronne de France. Tous ces billets doux qui furent donc écrits à ce Prince, commençoient ainſi; *ſupplie humblement votre Majeſté*.

Les ſuppliantes étoient ſi galamment miſes, & avoient un air ſi coquet, qu'elles avoient lieu d'eſpérer d'aller plus loin que leurs mémoires. Tandis qu'elles ſe donnoient tout le mouvement poſſible pour remplir la place vacante, on apprit qu'elle ne vaquoit point, & qu'au contraire la favorite étoit plus que jamais dans les bonnes graces du Roi. Alors les mémoires finirent, & la migraine leur ayant paſſé tout d'un coup, elles s'en retournerent à Paris.

Celles qui avoient eu quelque goût pour la chaſſe au cerf, le perdirent; & les jeunes veuves rentrerent dans leurs Couvents juſqu'à nouvel ordre.

Voilà déja pluſieurs fois que ces faux bruits ſe répandent ici. On dit que c'eſt cette favorite qui les fait courir elle-même; & qu'elle s'en divertit enſuite avec le Roi. Il faut être bien ſûre de ſon fait, pour ſe jouer ainſi de la faveur.

LETTRE VIII.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

ON fit mourir ici ces jours passés un Citoyen chez qui on avoit trouvé quelques placards. Ce sont des écrits contre le gouvernement que des mécontents affichent aux coins des rues, pour apprendre au public ce qu'il sait déja.

Il n'y a point de rémission en France pour ce délit; car il décele toujours un vice dans l'administration générale, ou quelque défaut particulier dans ceux qui gouvernent l'État.

On trouve des tempéraments à l'égard de tous les autres crimes; mais il n'en est point pour celui-ci.

Les voleurs publics, les assassins, les incendiaires ne sont souvent condamnés qu'aux galeres; mais les faiseurs de placards sont toujours punis de mort.

Un Anglois qui faisoit sa résidence à Paris étant las de vivre, & n'ayant pas la force de se tuer lui-même, demandoit à un François comment il devoit s'y prendre pour mourir? Faites un placard, lui-dit celui-ci; vous ne sauriez par-là manquer votre coup, car vous serez sûr alors d'être pendu.

Les représentations aux Ministres sur le mauvais état des affaires, sont regardées comme autant de placards & punies de même. Ces Messieurs disent pour leur raison que le désordre de l'État n'est pas l'affaire des particuliers. Il faudroit donc leur envoyer les exacteurs des taxes & des impôts; puisque ces charges ne sont établies que pour remé-

dier aux désordres, dont ils font leur affaire personnelle.

Il en est de même des remontrances au Prince, dont un sujet ne sauroit revenir; c'est dans ce Gouvernement un crime de leze-Majesté au premier chef: ce qui revient à peu près au même que, si un pere de famille faisoit mourir ses enfants, parce qu'ils voudroient s'aviser de lui exposer le mauvais état de sa famille.

Si quelque particulier a assez de courage pour s'adresser au Prince, dans le dessein de lui indiquer quelque leçon de la police générale; alors toute la nation des Ministres est sur le qui vive: elle craint qu'il n'apprenne au Roi le mauvais état des choses, & ne lui révèle le secret de l'État. Aussi sait-elle bien empêcher que de tels mémoires ne parviennent jusques à lui. Tout seroit perdu si quelque écrit patriote portoit le Souverain à jetter ses regards sur l'administration. Je vis traîner derniérement à la Bastille un Citoyen, chez qui on avoit trouvé des papiers contenant des remontrances au Roi. Il est vrai que cet écrit est bien séditieux; je t'en envoie une copie, afin que tu en juges toi-même.

Très-humbles remontrances au Roi de France Louis XV, par le plus fidele de ses Sujets.

„ SIRE,

„ Si les Rois sont les peres des peuples, il doit „ être permis aux peuples de s'adresser aux Rois; „ car à qui auroient-ils recours dans leurs calamités? „ A leurs Ministres? Ces hommes durs, impitoya-

„ bles, qui ſacrifient tout à l'ambition, & qui ont „ toujours un intérêt perſonnel de cacher au Sou- „ verain le déſordre de l'État ?

„ Pierre le Grand de Moſcovie permit à ſes Sujets „ de lui préſenter requête, quand ils auroient quel- „ que ſujet de mécontentement; avec cette clauſe „ que, ſi ceux qui s'adreſſeroient à lui déguiſoient „ la vérité, ils ſeroient punis de mort. Je me ſou- „ mets ici à cette loi: j'offre de mourir, ſi j'en im- „ poſe en rien à votre Majeſté.

„ Au reſte, Sire, je n'enfreins point les loix de „ l'État. Votre Biſayeul, de glorieuſe mémoire, „ permit à ſes Sujets de s'adreſſer à lui. Ce Prince „ leur ouvrit lui-même un chemin au Trône, & „ leur fraya une voie pour arriver juſques à lui.

„ Avant que d'entrer en matiere, je vous pré- „ viens, Sire, que vous êtes adoré de vos peuples. „ Vos rares qualités vous ont attiré la bienveillan- „ ce générale; cette modération, cette affabilité, „ cette belle ame, n'ont pu être ſans effet: ces ver- „ tus vous ont gagné le cœur de tous vos Sujets, „ il n'en eſt aucun qui ne verſât pour vous juſques „ à la derniere goutte de ſon ſang.

„ On ſe plaint ſeulement de cette fatalité, qui „ fait que, ſous le meilleur de tous les Rois, les „ François ſont les plus malheureux de tous les „ peuples.

„ L'infortune des nations eſt que les Souverains „ ne ſavent jamais l'état des choſes. Ceux qu'ils „ choiſiſſent pour leur aider à ſupporter le poids de „ leur Couronne, ont toujours des raiſons particu- „ lieres pour les leur cacher. Ils ignorent encore „ plus leurs reſſources.

„ Sire, la Providence vous a placé sur un Trône, „ fait pour être le plus puissant de l'univers, vous „ regnez sur des Contrées immenses; mais ce grand „ corps politique est perclus de la plupart de ses „ membres.

„ Il n'y a qu'une petite portion de ce vaste Con- „ tinent qui soit cultivée : tout le reste est en fri- „ che. Il vous manque dix millions de Sujets que „ le défaut de loix sur l'agriculture retient dans „ le néant. Chaque génération tue un million de „ François. C'est-à-dire, que la France qui devoit „ être le plus puissant État du monde, n'est pas en „ proportion de forces rélatives avec le plus foible „ de l'Europe.

„ Vos finances ne sont pas en meilleur état; elles „ sont dérangées au point qu'à moins d'un miracle „ économique, il est impossible de les rétablir. Eh! „ le moyen, Sire, que cela puisse être autrement? „ on diroit que cette partie de l'administration est „ au pillage : chaque Financier a une clef de votre „ trésor, d'où il tire les sommes qu'il veut.

„ Le numéraire de la France est de douze cents „ millions. Pour qu'il y eut de l'ordre dans les Fi- „ nances, il faudroit que cette somme fût répartie „ géométriquement; c'est-à-dire, qu'elle fût en pro- „ portion du nombre des citoyens, & je pourrois „ vous citer six particuliers qui possedent à eux seuls „ quatre cents millions : c'est-à-dire, qu'ils ont le „ tiers du total des richesses, & par là ont dans leurs „ coffres les portions de six millions de vos autres „ peuples. Il y a un grand nombre de vos sujets „ qui n'ont jamais vu votre effigie sur une mon- „ noie d'or.

„ A cette misere universelle se joint un mécon-
„ tentement général. La France est humiliée de
„ voir une race d'hommes qui s'engraissent des mal-
„ heurs publics. Soixante traitants fouillent conti-
„ nuellement dans la poche de vos autres sujets,
„ & en retirent chacun tous les ans une somme de
„ trois cents mille livres.

„ Les guerres inutiles qu'un sage conseil pour-
„ roit prévenir, achevent d'arracher à vos peuples
„ le peu que l'avidité des Fermiers leur avoit lais-
„ sé. Les impôts réitérés pour subvenir aux fraix
„ des batailles accablent vos peuples. La plupart
„ hors d'état de payer les charges, & ne trouvant
„ aucune compassion auprès de ceux qui les levent,
„ s'enfuient, & vont chercher ailleurs les moyens
„ de vivre que leur patrie leur refuse. Un grand
„ nombre passe dans l'étranger, & en diminuant les
„ forces de l'État, augmente celles de vos enne-
„ mis. La guerre présente a réduit l'État dans une
„ désolation qu'aucun de vos Ministres n'a eu le
„ courage de vous représenter. Les campagnes n'ont
„ presque plus de laboureurs : les ménagers ont péri
„ dans les combats. Les Provinces sont désertes,
„ & les villes dépeuplés d'habitants. Les besoins
„ physiques manquent à vos peuples ; ils n'ont pas
„ de pain. Plusieurs milliers de vos sujets sont obli-
„ gés de brouter l'herbe comme les bêtes.

„ Tous ces malheurs sont d'autant plus acca-
„ blants que ceux qui les causent ne se mettent pas
„ en devoir d'y remédier ; mais au contraire cher-
„ chent à en augmenter le joug qui devient tous les
„ jours plus pesant.

„ L'amour que nous vous portons, Sire, nous

„ feroit ſupporter patiemment nos afflictions, s'il „ n'y avoit un mal dans l'État plus grand encore „ que nos malheurs ; je veux dire, le deſpotiſme „ de vos Miniſtres, qui ſe donnent un plein pou- „ voir ſur nos vies & nos libertés. Ce ſont les Ba- „ chas de France. Ils font punir & arrêter ceux de „ vos ſujets qui leur déplaiſent. Les priſons ſont „ remplies aujourd'hui de François, dont votre Ma- „ jeſté n'a jamais entendu prononcer les noms.

„ Ils ſe ſervent de votre autorité pour commet- „ tre envers nous toutes ſortes de violences. Votre „ nom, ſi doux & ſi cher aux oreilles Françoiſes, „ eſt devenu la terreur de la France. Des citoyens, „ dont la conduite ne ſauroit être ſuſpecte, ſont „ traînés dans des priſons, ſans autre motif que ce- „ lui d'avoir déplu à des hommes en place, ou à „ quelques-unes de leurs créatures.

„ Ce qui nous conſole, Sire, dans nos afflictions, „ c'eſt que toutes ces vexations vous ſont incon- „ nues, & qu'elles ſont faites à votre inſu : mais „ nos malheurs n'en ſont pas moins grands parce que „ vous les ignorez.

„ Si ces très-humbles remontrances parviennent „ jamais juſqu'à vous, pluſieurs de vos fideles ſujets „ vous ſupplient ici en mon nom de créer un con- „ ſeil extraordinaire, pour examiner l'état préſent „ de la France ; afin qu'après vous en avoir rendu „ compte, votre Majeſté donne ſes ordres pour y „ apporter le remede que l'état des choſes préſentes „ peut permettre.

LETTRE IX.

Le même, au même, à Pekin.

De Paris.

LE ſujet de cette lettre cadre parfaitement avec ma précédente; il eſt queſtion d'un projet de priſons dénominatives. Le plan eſt très-beau, & mérite l'attention du Gouvernement François, je ne doute pas auſſi qu'il ne ſoit adopté; car cette administration ne laiſſe guere échapper les beaux établiſſements.

On ignore qui en eſt l'auteur, & je crois qu'il fera fort bien de le laiſſer ignorer; car il pourroit bien être le premier penſionnaire de l'établiſſement qu'il propoſe.

Le mémoire eſt adreſſé au premier concierge des priſons de la France; c'eſt-à-dire, au Miniſtre d'État qui lâche ſes lettres de cachet.

Monſeigneur,

„ Les Sujets du Roi Très-Chrétien ſe plaignent
„ avec raiſon d'être arrêtés tous les jours, ſans ſa-
„ voir pourquoi; ce qui rend l'inquiſition de cette
„ Monarchie auſſi terrible, que celle d'Eſpagne,
„ qui emploie la même tyrannie. C'eſt une eſpece
„ de conſolation pour un ſujet coupable, qui eſt
„ arrêté, de connoître la cauſe de ſa détention.

„ Tous les crimes, en France, ſont enſevelis
„ dans la même priſon; ce qui confond les idées.
„ Pour prévenir les abus qui naiſſent de cette con-

„ fusion, je propose au Gouvernement un plan de
„ prisons dénominatives, sur la porte desquelles se-
„ roient écrit les noms des personnes en faveur of-
„ fensées, pour lesquelles on seroit détenu, où on
„ liroit ces mots en gros caracteres. *Prison de Ma-*
„ *dame la M.......; Prison de Monseigneur*
„ *l'Abbé de B.....; Prison de Monsieur le Comte*
„ *de St Flor.....; Prison des Secretaires d'État;*
„ *Prison des Chefs de Bureau.*

„ Il faudroit aussi en faire bâtir quelques petites,
„ pour les Sous-Secretaires, les Agents, les Com-
„ mis, les Laquais, ou Filles-de-chambre de ces
„ mêmes personnes en place, ou en faveur. A l'é-
„ gard d'une prison pour le Roi, ainsi que d'écri-
„ teau, il n'en seroit pas besoin; car on n'est ja-
„ mais arrêté pour lui.

„ Il conviendroit aussi, pour l'ordre général,
„ d'accompagner ces inscriptions d'une seconde qui
„ désignât les crimes de leze-Majesté, pour lesquels
„ on est détenu, par ces mots: *Prisonniers d'État*
„ *qui ont parlé mal de la M.......; criminels*
„ *de leze-Majesté, qui ont fait des vers contre*
„ *elle; Sujets arrêtés, pour avoir fait des cou-*
„ *plets de chansons contre l'administration; cri-*
„ *minels qui les ont chantés; coupables d'État*
„ *qui les ont notés*, &c.



LETTRE X.

Le Mandarin Sin-ho-ci, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Venise.

IL y eut derniérement un grand débat dans cette République. Deux partis se formerent, & l'on disputa long-temps : il s'agissoit de savoir si trois hommes devoient être les maîtres de la liberté, de la vie & de la mort des sujets.

L'histoire de l'Europe ne dit point qu'aucun peuple ait accordé une autorité si absolue à trois citoyens qu'on appelle ici Inquisiteurs d'État. Il faut aller jusques en Turquie pour se former une idée d'un pouvoir qui réponde à celui de ce Tribunal.

Dans tous les Gouvernements qui s'éloignent de la servitude, on a évité de donner une trop grande puissance à un corps composé d'un petit nombre d'hommes; car, comme le remarque fort bien un politique Italien : * *peu sont corrompus par peu.*

Il est vrai que la République de Venise semble avoir des raisons particulieres pour cet établissement. Comme les familles des Nobles sont en grand nombre, qu'il y en a de puissantes & qui pourroient cabaler contre l'État, il faut un Tribunal terrible qui les tienne en respect, & qui les fasse rentrer sur le champ dans l'ordre de la subordination ordinaire. Je dis qu'un Gouvernement est bien malheureux qui a besoin d'un ressort si violent.

Deux choses principalement rendent ce Tribunal

* *Il est à présumer* que c'est Machiavel.

odieux; le défaut de formalités, & l'étendue immenſe de ſon pouvoir.

Quelques informations ſécretes ſont les pieces les plus authentiques contre les citoyens accuſés de crime de leze-Majeſté. Les témoins ne leur ſont point confrontés; ils perdent la vie ſans voir ni connoître les auteurs de leur mort.

Trois hommes s'aſſemblent dans une chambre obſcure; là, après quelques courtes délibérations, ils envoient enlever les premiers de la République, & les reléguent dans une priſon.

Le premier eſt contre le droit des gens des citoyens, dont la liberté conſiſte principalement dans les formalités de la juſtice.

Le ſecond eſt contre le droit des nobles, qui étant les fils aînés de la République, ne doivent pas être en bute à l'animoſité des trois particuliers.

Quand un citoyen a paſſé par les premieres charges de l'État, & qu'il a rendu des ſervices importants à ſa patrie, il doit avoir ſa maiſon pour aſyle, on doit le diſtinguer de ceux qui ne lui en ont point rendus; c'eſt comme une récompenſe que l'État paie à ſa vertu. L'exception à la regle générale eſt néceſſaire, & l'égalité ici peut être nuiſible.

Il y a dans toutes les Républiques de petites ames, qui voient avec chagrin les citoyens qui s'y diſtinguent. On en veut à leur capacité, on ne leur pardonne pas leur mérite. Il faut mettre de tels citoyens à couvert de l'envie. Si les Grands d'un État qui ſe ſont diſtingués par leurs ſervices, viennent à prévariquer, il faut apporter plus de circonſpection dans leur jugement, que dans celui des citoyens ordinaires. C'eſt la République elle-même qui doit les ju-

ger., & non pas un Tribunal particulier. La liberté & la vie des citoyens ne doit pas être une affaire arbitraire qui dépende de quelques Juges.

Une République qui accorde les jugements définitifs à un petit Tribunal, n'eſt pas en ſûreté. Trois Juges ſe préviennent aiſément; on peut les corrompre d'autant plus facilement, qu'il ne s'agit que de concilier un petit nombre d'intérêts. Pour que la frayeur ne ſe répandît pas ſur tous les fronts, il faudroit ſuppoſer que ces trois hommes, à qui on donne un pouvoir ſans limites, n'en abuſeront pas, qu'ils laiſſeront derriere eux toutes les conſidérations humaines, que rien ne les portera à abuſer de leur miniſtere: en un mot qu'ils ne ſeront point des hommes, mais des anges. L'expérience démontre tous les jours que trois Magiſtrats ne ſuffiſent pas pour voir clair dans certaines affaires d'État, ſur-tout quand il s'agit de punir un grand criminel; car, pour l'ordinaire, ceux qui veulent le perdre ont pris d'avance de telles précautions, qu'un petit nombre de Juges ne ſauroit les dévoiler. C'eſt pour cela que, dans tous les Gouvernements où regne la liberté, il eſt permis à l'accuſé d'appeller de la ſentence d'un Tribunal ordinaire, pour porter l'affaire devant un plus Grand.

Mais pour revenir au débat dont j'ai d'abord parlé, il fut décidé à la pluralité des voix que les trois inquiſiteurs d'État ſeroient comme auparavant les Bachas de la République. Comme pour l'ordinaire dans les diſputes ſur la puiſſance des corps, on remonte à leur origine; on découvrit que le pouvoir des inquiſiteurs d'État étoit une corruption de la conſtitution, & non une ſuite de l'inſtitution. Cette *découverte*, qui auroit pu faire ouvrir les yeux à

la République, ne servit qu'à les lui faire fermer; on prononça en faveur des inquisiteurs, & par ce décret, on fit une loi de ce qui n'étoit auparavant qu'une concession.



LETTRE XI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Paris.

LEs auteuts François parlent beaucoup des tribunaux établis par la législation, & aucun ne fait mention du tribunal de la toilette, le plus absolu de tous, & où les affaires d'État sont jugées tous les jours en dernier ressort. Le Roi lui-même est sujet à ses arrêts; & ses décisions sont la loi suprême.

La bravoure & le courage perdent leurs droits devant lui. On y voit souvent de braves Officiers s'y montrer tout décontenancés. Tel Général dont l'intrépidité ne s'est jamais démentie devant le plus fier ennemi, y est quelquefois interdit & confus. De séveres Magistrats qui font trembler à leurs tribunaux, tremblent à leur tour devant celui-ci.

De tous les ingrédiens qui entrent dans la composition du tribunal de la toilette, *le blanc* & *le rouge* sont ceux dont le pouvoir est le plus tyrannique, & qui dictent les arrêts les plus absolus. Les Loix de l'Empereur Justinien ont beaucoup moins d'empire sur les François.

La boîte à mouches y a un grand ascendant. Ce sont de petits atômes noirs qui causent les plus grandes impressions sur les hommes. Quelques-uns de ces corpuscules placés adroitement sur le visage *d'une femme*, dictent souvent des arrêts sans appel.

On m'a montré ici le tombeau de plusieurs petits-maitres François, qui ont souffert la mort par des sentences portées par des mouches presque imperceptibles; car plus l'atôme est petit, plus l'exécution est grande.

Ce n'est point dans les audiences des particuliers de ce tribunal qu'on connoît le plus son pouvoir; les grands coups se portent au sortir du conseil de la toilette; après que l'art a mis la derniere main à la nature, & que toutes les batteries des charmes sont dressées : alors malheur à tout mortel qui rencontre le niveau d'un tel visage! Tu croïrois peut-être que c'est ici un badinage, mais sache que c'est l'affaire la plus sérieuse de la nation Françoise.



LETTRE XII.

Le même, au Chef de la Religion, à Pékin.

De Paris.

C'Est une grande difficulté dans la Religion Chrétienne, de distinguer les péchés qui mettent Dieu en colere, de ceux qui le rendent seulement de mauvaise humeur; je veux dire les péchés qui l'offensent mortellement, de ceux qui l'offensent véniellement. Il y a ici pour cela un grand nombre de Docteurs qu'on appelle Casuistes, dont l'occupation est de travailler à cette distinction. Chaque Couvent de Bonzes en a un, qui n'a d'autre emploi que de manger, de boire, & de réfléchir sur les différentes matieres par lesquelles on peut se damner.

Outre les Casuistes réguliers, il y en a d'autres séculiers qui offrent leurs services à ceux qui en ont

befoin. On va les confulter fur tous les cas de confcience. Un Chrétien qui a infulté la divinité, apprend d'eux à quel degré eft l'offenfe : il n'en eft informé qu'après que le Cafuifte le lui a dit.

On peut regarder ces Docteurs, comme les thermomètres des confciences, ils indiquent le degré de réprobation où elles font. Ce font proprement les Juges de la Loi du Chrift; leur charge les met en droit d'y donner la tournure qu'ils veulent.

Ces gens-là font fort utiles à la fociété. Ils peuvent calmer des âmes qui fans eux feroient allarmées, & permettre qu'on commette tranquillement certains péchés. La feule difficulté que j'y trouve, c'eft qu'ils ne font pas d'accord entre eux, fur ce qu'on appelle en terme de l'art, *la gravité des cas.* Il en eft de fi difficiles, qu'ils ne s'accommodent de rien. Il faut faire quelquefois vingt Cafuiftes, avant que d'en rencontrer un qui vous permette d'offenfer Dieu fans remord. Il eft vrai qu'il y en a avec qui on s'accommode très-aifément.

Les fentences de ce Tribunal s'expédient gratis; les Cafuiftes ne les vendent pas, ils permettent feulement qu'on les leur achete par des préfents.

Ce bureau eft beaucoup moins fréquenté, depuis que plufieurs faux freres ont mis en évidence la fcience des ames. Autrefois les cas de confcience étoient un fecret; mais on les a fait imprimer, & par-là ils font devenus publics. Les pécheurs confultants les lifent aujourd'hui dans un grand dictionnaire, où ils font rangés par ordre alphabétique. C'eft une grande perte pour les Cafuiftes, car on peut fe paffer d'eux. Par exemple, on trouve à la lettre A, tous les cas qui regardent l'amour; à la lettre B, ceux de bigo-

terie, brigandage, bestialité; au C, tout ce qui concerne la continence & le concubinage; ainsi des autres jusques à la derniere lettre de l'alphabet.

Il n'y a point aujourd'hui de pécheur un peu réglé, qui parmi ses livres d'impiété n'ait un dictionnaire des cas de conscience.

Avant que les Casuistes se fussent mis ainsi à découvert, ils avoient fait une autre grande perte. Les Rois de France leur demandoient autrefois la permission d'être injustes. Ils les consultoient sur les moyens qu'il y auroit d'usurper des États en toute sûreté de conscience; cela étoit fort commode pour ces Monarques qui jouissoient gratuitement de leur ambition. On crut pouvoir se passer d'eux, & on les remercia. Aujourd'hui leurs chalands ordinaires sont quelques hommes foibles & timides, qui flottent continuellement entre la crainte & l'espérance, qui voudroient goûter les douceurs du Ciel, sans abandonner les plaisirs de la terre.

Les casuistes, pour se rétablir, mirent il y a quelque temps un grand projet sur le tapis. Il fut question de prouver à une race d'hommes, qu'on appelle ici Financiers, que leur bien étoit mal acquis, & qu'ils ne pouvoient gagner le Paradis, sans le restituer. C'étoit un coup d'État pour eux qui leur eut donné de la considération dans le Royaume; mais malheureusement pour les Docteurs, les Financiers ne s'embarrassent ni de Dieu, ni du diable : ils ne croient qu'à leur argent.



LETTRE XIII.

Le même au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

JE me trouvai derniérement dans une maison, où deux politiques s'entretenoient ensemble sur la guerre présente. „ Voilà bien des difficultés à applanir, disoit l'un, pour parvenir à la paix générale. „ Des Royaumes abîmés, des États dévastés, des „ peuples désolés, des Continents immenses qui „ ont changé de maître, &c. Cependant on parle „ d'un congrès général. Comment s'y prendre? Et „ par où commencer l'ouvrage de la tranquillité „ universelle?

„ Je ne dis point, reprit l'autre, qu'il n'y ait „ beaucoup d'obstacles à surmonter : vous en direz „ néanmoins ce qu'il vous plaira, mais pour moi, „ qui connois le génie des Négociateurs, je crains „ moins les intérêts des Princes, que ceux de leurs „ Ministres. Si le congrès, dont on parle, a lieu, „ qu'en va-t-il arriver? Que les Plénipotentiaires „ s'assembleront, se verront, se parleront, se brouilleront, & se sépareront.

„ Pour l'ordinaire, ces Messieurs suivent graduellement les progrès des armes de leurs maîtres : quand elles prosperent, ils sont d'une hauteur insupportable. *Nous avons une puissante „ armée à opposer à vos desseins*, dit fierement „ le Plénipotentiaire d'un Prince qui a la supériorité, à l'Agent de celui qui est plus foible ; *nous „ exterminerons votre pays, nous mettrons tout*

„ *à feu & à sang*. Voilà leur langage ordinaire.
„ Sans compter qu'à la paix, les Négociateurs ne
„ sont rien, & que pendant la guerre, ils sont quel-
„ que chose.

„ Les Souverains ont beau avoir de bonnes in-
„ tentions, & souhaiter ardemment la tranquillité
„ générale, cela ne suffit pas; il faut encore que
„ leurs Ministres la veuillent. Il ne sert de rien
„ aux Rois de leur manifester leurs volontés par
„ écrit, & de leur prescrire des loix; faute de dis-
„ cussions sur les intérêts des Princes, ils en feront
„ naître sur les préséances des rangs. Un banc,
„ l'emplacement d'un tabouret suffit le plus sou-
„ vent, pour rompre la négociation la plus avanta-
„ geuse à l'Europe, & remettre les armes à la main
„ de toutes les nations.

„ *Il me faut un fauteuil*, dit un misérable Plé-
„ nipotentiaire; *ma chaise est hors de son rang.*
„ *Je n'écouterai aucune proposition de paix, que*
„ *je ne sois à ma place. Périssent tous les peuples*
„ *de l'Europe, mais je ne souffrirai pas que la*
„ *Couronne que je représente ici, perde ses droits:*
„ *les prérogatives de mon maître sont d'un droit*
„ *supérieur au droit des gens des nations, & aux*
„ *loix de la guerre.*

„ Si ces difficultés sont applanies, ils en font
„ bientôt naître d'autres. Je défie à toutes les Puissan-
„ ces de la terre unies ensemble, de donner la paix
„ à l'Europe, si deux ou trois chétifs Ministres qui
„ s'entendent entre eux dans un congrès veulent la
„ guerre. "

LETTRE XIV.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

NOs Ministres, me disoit derniérement un François, sont la cause de tous nos malheurs. Leur histoire est celle de la décadence de la Monarchie.

Richelieu, qui nous gouvernoit il y a plus de cent ans, étoit un ambitieux qui rapportoit tout à lui-même. Jamais sujet n'eut plus d'ascendant sur son maître. Il avoit détrôné Louis XIII & regnoit à sa place. Ce Ministre fit de grandes choses; mais ces grandes choses n'étoient pas celles qu'il falloit faire. Il étabit le despotisme absolu en France. Depuis ce temps-là, la nation n'a rien fait de grand; car que peut-on attendre d'un peuple composé d'esclaves?

Avant lui, il y avoit une Puissance dans l'État qui balançoit le pouvoir de nos Rois, & les empêchoit d'être les maîtres absolus de nos biens & de nos vies. Richelieu l'abolit. Ce Cardinal eut été un des plus célèbres Bachas de l'Empire Ottoman. On ne vit jamais un plus grand promoteur du pouvoir absolu. Il chercha à abolir toutes les compagnies qui pouvoient balancer l'autorité suprême; & comme le remarque fort bien un auteur, quand cet homme n'auroit pas eu le despotisme dans le cœur, il l'auroit eu dans la tête.

Il s'acharna contre la Maison d'Autriche, & passa sa vie à imaginer des moyens propre à diminuer son pouvoir. Ce Ministre ne vit pas un petit État

Républicain, appliqué dès-lors à former une Marine, qui devoit devenir un jour fatale à la France. Il faisoit des comédies dans le temps qu'il auroit fallu faire des Vaisseaux.

Mazarin, qui lui succéda, fourbe & rusé comme un Italien, étoit un mal-honnête homme : il dépouilla l'État de ses richesses ; & se les appropria. Son ministere est un tissu de crimes. Il avoit une armée à lui, & faisoit la guerre aux dépens de l'État, contre ceux qui lui disputoient son autorité. Il bouleversa le Royaume, & laissa les finances dans un désordre affreux.

Fouquet qui administra après lui, donnoit des fêtes au Roi, qui lui coûtoient seize millions. On punit Fouquet ; mais le péculat resta.

Colbert ne vit point la matiere, il n'apperçut que la forme. Il éleva l'édifice avant que de placer l'échafaut : au lieu d'encourager l'agriculture, il perfectionna les arts qui n'en sont qu'une suite. Il commença par où il falloit finir. Son application fut celle de changer les laboureurs en artisants. Il trouva la France en friche, & il la laissa sans culture.

Louvois n'avoit que des passions : il s'occupa toute sa vie de ses vengeances, ou de celles de Louis XIV, Ministre dur, cruel, & impitoyable, il regardoit le genre humain, comme l'instrument de son ambition : aimant le sang, & portant son maître à le répandre, s'il n'y avoit paseu des hommes en Europe, il lui auroit fait faire la guerre aux morts. Son administration étoit celle des bombes & des canons? Quand il s'agissoit de sieges & de batailles, les places étoient fournies dans un clein d'œil de tous les ustensiles destructifs de l'humanité ; c'étoit le premier

homme du monde pour dépeupler une Monarchie.

Seignelai étoit trop occupé de ses plaisirs, pour penser à l'État ; il faisoit la débauche, quand il falloit expédier.

Chamillard n'entendoit rien aux affaires : il désoloit la Monarchie par son incapacité. Charle XII, Roi de Suede, ayant appris qu'il y avoit quelque division dans le Sénat de Stockolm, lui écrivit qu'il leur enverroit une botte, pour le gouverner. Chamillard gouvernoit la France comme une botte.

Du Bois étoit un sacripant; ses débauches & ses crimes le rendoient incapable d'aucune application sérieuse; entiérement occupé à chercher des femmes de mauvaise vie pour le Régent son maître, il n'avoit pas le temps de songer à l'État. Et ce fut peut-être un bonheur pour la Monarchie que ses mœurs dépravées ne lui eussent donné qu'un génié de prostitution, car avec l'ascendant qu'il avoit sur celui qui gouvernoit alors la France, il eut tout désolé.

Law, à qui on confia les finances, étoit un aventurier qui cherchoit à faire fortune aux dépens du premier État qui voudroit lui confier les siennes. Vous devez juger par-là du peu de cas que notre gouvernement a fait de tout temps de l'administration pour l'avoir ainsi confiée à un tel étranger. Le systême de la banque ne convenoit que dans une République, où tous les citoyens sont garants du dépôt des finances, mais il étoit impraticable dans un État, comme la France, où lorsqu'il y a un fond qui représente le papier, le papier bientôt ne représente rien.

Fleuri, qui avoit toutes les qualités qui servent à former un honnête homme, n'en avoit aucune

de celles qui servent à faire le grand Ministre. Un génie de pédanterie dans les affaires d'État, le rendoit incapable de les gérer. On peut le regarder comme le maître d'école de la France. Il étoit trop économe pour enrichir la Monarchie : il la ruina à force d'épargnes. Toutes ses vues étoient mesquines : c'étoit la plus petite ame qui eut jamais occupé le corps d'un Ministre. Sa lézine le porta à détruire le reste de notre marine, lorsqu'il eut fallu prodiguer de grandes sommes pour la rétablir.

Fagon avoit des vues, mais il étoit trop fabriquant : la seule chose qu'il avoit en tête, comme Colbert, étoit la forme. Il parloit & rêvoit manufactures. Nos gens en place depuis un siecle s'imaginent qu'il n'y a qu'à faire des étoffes, & encourager les arts, pour rendre l'État florissant.

Chauvelin enfantoit des projets ; il engendroit, pour ainsi dire, des systêmes ; mais il n'avoit pas assez de génie pour imaginer les moyens de les exécuter. C'étoit un véritable Ministre de cabinet.

Maurepas rendit des services à la France : il rétablit la marine, autant qu'il pouvoit la rétablir, dans un temps où tout le monde s'opposoit à son rétablissement. La branche maritime du Levant, qui se soutient encore malgré les efforts des Anglois, est de lui. Il avoit bien commencé, mais une femme l'empêcha de finir.

Je tire le rideau, ajouta-t-il, sur ce flux & reflux d'hommes en place, qui nous ont gouvernés il n'y a pas long-temps, & dont quelques-uns nous gouvernent encore. C'est le tableau de la désolation de l'administration. On y voit des petits Abbés devenus Ministres d'État, & que l'on fait Cardinaux, à l'oc-

casion de quelques vers galants, & de jolies saillies d'esprit; des fils ou des petits-fils de Peintres, de barbiers, ou de marchands de drap, sans génie, sans talents, & que la faveur seule eleve au Ministere: on en voit qui des lanternes passent au vaisseaux, & des filles de joie au contrôle des finances, & qui après n'avoir pas bien administré la police, gouvernent mal l'État.

LETTRE XV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Venise.

LE Gouvernement de cette République est tout simple. Il n'a point fallu d'imagination pour le former. Les Nobles se sont emparés de la puissance politique & civile, & l'ont conservée dans leurs familles: voilà le Gouvernement Vénitien.

On peut dire en quelque maniere que la constitution est nulle; car, chez un peuple où tout est anéanti jusques au droit des gens des citoyens, il n'y a point d'État.

Il est vrai que la République agit; mais son travail n'est pas pour étendre les privileges du peuple, mais pour mettre des bornes au pouvoir des Nobles. C'est le despotisme général qui veille sur lui-même pour prévenir la tyrannie particuliere. C'est là l'unique, la grande & presque la seule affaire de la République.

Dans le grand Conseil le peuple n'a point de représentation, & il ne doit pas en avoir; car, com-

me il n'a ni droits ni privileges, il est censé être anéanti ; c'est comme s'il n'existoit point.

Le Sénat est isolé : il ne tient pas à l'État, il subsiste indépendamment de la République. Tous les pouvoirs intermédiaires subordonnés & dépendants sont détruits. Le Clergé, le Tiers-État, les peuples ne sont rien. Les Nobles se sont emparés de la puissance législative, de l'exécutrice, & celle des jugements. Le même pouvoir qui fait les loix, les fait exécuter, & a l'arbitrage des peines.

Il faut pourtant un principe de constitution, & il est établi à Venise : le Sénat distrait le peuple par des spectacles & des divertissements continuels, afin de lui ôter le loisir de porter ses regards sur l'administration.

La crainte, la suspicion & la méfiance, sont la base de ce Gouvernement. Venise regarde toutes les Couronnes de l'Europe comme ses ennemis secrets, & ses Ministres comme des hommes dangereux. Chaque Membre de l'État dans cette République est l'espion d'un autre.

Une bouche de pierre s'ouvre à Venise à tous les délateurs. On diroit, comme le remarque un Auteur François, que c'est celle de la tyrannie. Il est défendu ici à un homme de parler à un autre sous peine de la vie. Juges d'un Gouvernement qui, pour établir les vertus civiles, détruit les morales, & qui, pour faire un bon citoyen, est obligé de faire un méchant homme.

La fortune à Venise décide des talents : toutes les charges de la République se jouent au hasard. Quand l'État est heureux, il est bien gouverné. Il est vrai qu'il y a des joueurs habiles qui savent corriger la

fortune. Ceux-ci s'emparent des charges, des dignités, &c. deviennent les maîtres de la République, du Sénat & du peuple : de tout ceci il résulte un esprit général ; je veux dire que les Nobles sont les Tyrans de la République & les peuples les esclaves de l'État.

LETTRE XVI.

Le même, au même, à Paris.

De Venise.

CE que je t'ai dit de Venise dans ma précédente, ne doit pas te faire présumer que cette ville soit sans institution. Il y a un plan de gouvernement qui se perpétue de génération en génération. Cette République va par un mouvement qui lui fut donné il y a environ treize cents ans. Depuis ce temps-là on n'a pas remonté la machine de l'État, on s'est contenté de temps en temps d'en raccommoder les ressorts.

On voit les abus, on connoît les désordres, on distingue les défauts d'administration ; mais on n'y remédie point, par l'habitude où l'on est de les laisser subsister.

Lorsque quelque citoyen habile vient proposer un systême de réforme avantageux à l'État & au Peuple, on le reçoit, on le goûte ; on va plus loin, on l'admire, & on demeure d'accord de l'avantage que la République pourroit en retirer, mais on ne l'exécute point ; car on est convenu d'avance de ne rien établir d'utile au préjudice des anciens abus. La politique d'état ici est de ne rien innover.

J'adopterois volontiers le syftême Vénitien, c'eft-à-dire, l'immutabilité des maximes fondamentales de l'État, s'il n'étoit contraire à la nature de l'efprit humain.

Les fociétés politiques, c'eft-à-dire, les hommes, n'ont point de point fixe; ils ne font jamais dans la même affiette. Un Gouvernement fage, au lieu de fe piquer d'une conftance inutile, doit fe mettre continuellement au niveau de cette variation.

Toutes les conftitutions fe replient continuellement fur elles-mêmes; c'eft à la légiflation à les fuivre dans fes différentes gradations.

Il feroit ridicule qu'un peuple voulût fe gouverner aujourd'hui fur le plan des Grecs & des Romains. Il y avoit dans ce temps-là des femences de vertu & de vice qui ne fubfiftent plus aujourd'hui fur la terre.

La premiere fcience d'un Gouvernement eft la diftinction des temps : on confond tout lorfqu'on ne diftingue pas ces chofes. Voici d'autres réflexions.

Depuis la révolution qui a fuivi celle de l'Empire Romain, il n'y a plus de peuples féparés en Europe, toutes les nations n'ont formé qu'une feule famille divifée en différents Gouvernements. Les États qui compofent la République Chrétienne, font liés par un enchaînement d'intérêts politiques.

Lorfque les grands corps changent de maximes, il faut que les moindres fuivent leur exemple; fans quoi il y auroit une léfion d'ordre dans le pouvoir général.

Tous les gouvernements d'Europe ont fait des réformes dans leur fyftême politique & civil; il n'y a que Venife qui n'a pas altéré le fien.

On dit pour raifon que la République a fubfifté quatorze fiecles avec cette même inftitution, & qu'elle

fubfiftera bien encore : mais les États ne périffent point entiérement ; ils dégénerent, & cet état d'affoibliffement eft leur mort naturelle. Les Romains exifterent long-temps après la perte de leur République.

Ce n'eft pas qu'il manque de citoyens habiles à Vénife qui, en voyant le mal, feroient en état d'y apporter le remede ; mais il s'eft trouvé dans tous les âges un corps d'anciens qui s'y eft toujours oppofé : ceux-ci la plupart ignorants s'opiniâtrent à ne rien innover. Ces hommes machines, qui ne voyent la République qu'au travers de la méchanique de fon Premier mouvement, ne font pas en état de juger des avantages des nouveaux plans.

On n'a pas befoin de capacité pour laiffer les chofes comme elles font, au lieu qu'il en faut pour les porter à la réforme ; cependant les anciens abus fe perpétuent : malheur ordinaire des gouvernements, dont les délibérations font à la pluralité des voix ; car ce n'eft plus alors quelques hommes éclairés qui gouvernent l'État ; mais le plus grand nombre d'ignorants.

LETTRE XVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Miniftre, à Pékin.*

De Paris.

L'Europe, au moment que je t'écris, eft témoin d'un fpectacle digne de l'attention de l'Univers. La France, ce Royaume floriffant, qui donnoit autrefois de la jaloufie & de l'émulation aux plus grandes Puiffances, eft plus digne aujourd'hui de pitié *que d'envie.*

Ce corps jadis si robuste & si vigoureux est tombé dans un état de langueur. Le domaine de cette Couronne est diminué considérablement. Ses premieres colonies sont détruites. Elle a perdu presque toutes ses conquêtes. Sa population générale est moindre; sa marine est entiérement ruinée, son commerce anéanti, ses finanees dérangées; & ses grands corps d'armées détruits.

Un peuple ne décline point ainsi sans un vice intérieur, & ce vice est toujours dans son administration; car les nations par elles-mêmes ne dégénerent point. Elles sont dans un siecle, ce qu'elles furent dans un autre; leur élévation, ou leur anéantissement dépend absolument de ceux qui les gouvernent.

Eh! le moyen, disoit derniérement un François de bon sens devant qui des politiques se plaignoient de cet engourdissement général: le moyen que cela puisse être autrement? On diroit qu'il y a comme une gageure à la Cour, pour mettre à la tête des affaires des gens qui n'y entendent rien.

S'il y a un homme qui ait de l'esprit, & qu'à de jolies reparties, il joigne une aimable figure, il n'a pas besoin d'autre recommandation. Pour peu d'ailleurs que des femmes en faveurs veuillent le pousser, il est sûr de faire son chemin, on le fait Ministre des Affaires étrangeres. Un particulier a été chargé de la Police de Paris; il a veillé à la sûreté de la Ville, & a eu soin que le Guet à pied & à cheval remplît son devoir : voilà de grands services que cet homme a rendu à la Couronne, il faut l'en récompenser : on le fait Ministre de la Marine.

Un autre qui, en occupant la même place, a assisté *réguliérement* aux audiences du Châtelet. Il a con-

damné à l'Hôpital deux ou trois cents filles de joie, & a relegué autant de filoux à *Bicêtre*. Il faut bien faire quelque chose pour un si grand personnage. On lui donne l'Administration générale des Finances: Voilà pourtant trois hommes, dont aucun n'étoit né pour la place qu'il occupe, & qui néanmoins remplissent les charges les plus importantes de la Monarchie ; car les affaires étrangeres ; les vaisseaux & l'argent sont les mobiles qui mettent en mouvement les ressorts de notre politique.

Je sais bien, ajouta-t-il, que ce n'est pas la pierre philosophale que d'être Ministre d'État, & qu'il ne faut pas être grand sorcier pour cela; mais il faut cependant être rompu aux affaires, en connoître les détours, les avenues & les aboutissants; entendre les intérêts des Couronnes : or tout cela ne s'apprend point dans un certain âge, sur-tout lorsqu'on a passé une partie de sa vie dans des détails opposés à ceux-là. L'esprit ne suffit point : sans la pratique il est toujours inutile, souvent même il embarrasse, & empêche qu'on ne devienne habile Ministre. Je reviendrai peut-être une autre fois à cette matiere.

LETTRE XVIII.

Le même, au Mandarin sur les Arts, à Pékin

De Paris.

J'Allai voir derniérement un vaste enclos rempli d'ouvriers qu'on appelle les Gobelins : c'est un laboratoire Royal, où l'on peint en laine. D'habiles Artistes y dessinent des personnages de hauteur humaine, & quelquefois même des géants. Presque tous

les ſujets ſont tirés de l'hiſtoire, & peuvent ſervir de monuments aux ſiecles futurs : de maniere qu'on peut dire qu'on dépouille ici les moutons, pour habiller la poſtérité.

Depuis cette manufacture, on peut avoir un appartement meublé du haut en bas en batailles rangées, jouir de la vue d'une armée de ſoldats, & y être en compagnie depuis le matin juſquesau ſoir avec les plus grands Capitaines en laine de l'Europe.

C'eſt plutôt un art domeſtique formé pour le luxe des Rois de France, qu'un métier général créé pour la richeſſe des peuples. Tous les tableaux qui s'y fabriquent appartiennent à la Couronne : on en donne aux Ambaſſadeurs des Cours étrangeres, pour apprendre à leurs Souverains à quel point de perfection la France a porté ſes fabriques.

Malgré la magnificence du plan, j'ai quelque regret ſur cet établiſſement, lorſque je fais réflexion que les vers peuvent manger le viſage d'un Empereur, ou dévorer le corps d'un principal perſonnage du tableau, & de cette maniere mutiler les annales du monde dans les âges à venir.

Les anciens avoient inventé le pinceau pour deſſiner tout d'un coup la nature ; les Flamands, & enſuite les François ont imaginé cette manufacture pour la repréſenter par un détour.

La manutention de l'art de la peinture y eſt multipliée à l'infini. Il faut œuvrer la laine, la préparer, la teindre de mille couleurs, enſuite la fabriquer en tableau : on pourroit appeller cela peindre de la douzieme main. C'eſt là maladie de la nouveauté qui forme tous ces établiſſements chez les Européens.

LETTRE XIX.

Le même au Mandarin Cotao-yu-se, *Censeur de l'Empire, à Pékin.*

De Paris.

L'Alégresse publique est ici une affaire d'État : le Gouvernement fait tout ce qu'il peut pour tenir la nation gaie & enjouée. La législation s'en mêle. Il y a plus d'ordonnances sur le bal, l'opéra & la comédie, que sur la premiere branche de l'administration politique & civile. Afin qu'on puisse se réjouir librement aux spectacles, & y rire tout à son aise, on poste des troupes dans ses salles pour se saisir de ceux qui voudroient troubler la joie publique. Il y a des sentinelles à la porte d'Arlequin comme à celle du Roi. On a si grand peur que la scene ne devienne sérieuse, & qu'elle ne répande par là un air sombre sur la nation, qu'il est défendu de siffler même les acteurs froids & insipides. Enfin tout est réglé de maniere qu'on ne peut s'ennuyer aux spectacles, sans contrevenir aux ordres du Roi.

Il est vrai que la police permet de bâiller quelquefois aux théatres des François, sans quoi on étoufferoit à certaines pieces.

Je ne saurois imaginer la raison pourquoi l'administration prend tant de peine pour encourager la gaieté nationale; les François sont si disposés à la joie, qu'au lieu de gardes pour les empêcher à être sérieux à la comédie, il suffiroit de mettre ces mots sur la porte de chaque théatre de Paris. *C'est ici où l'on rit*; pour que chacun éclatât avant que d'y *entrer.*

LETTRE XX.

Le même au Mandarin Kie-tou-na *à Pekin.*

De Paris.

JE crois que depuis le renouvellement des arts, la ſociété a beaucoup dégénéré en Europe. Dans un climat naturellement gai, on n'avoit d'autre choſe à faire qu'à être enjoué depuis le matin juſques au ſoir, on devoit ſe parler plus, par la raiſon qu'on liſoit moins. La théorie de la ſociété a en quelque façon abſorbé la pratique, on lit trop les hommes, & on ne les étudie pas aſſez. Le meilleur livre ſur le monde eſt le monde lui-même. La ſociété des livres eſt très-différente de celle des hommes; l'une eſt vivante, & l'autre eſt morte; celle-là n'offre qu'une perſpective, & celle-ci préſente mille façades : en un mot, la premiere eſt l'ombre, & la ſeconde eſt le corps.

Je vois tout plein de gens ici qui, à force d'étudier le monde dans les autres, ſont parvenus à le méconnoître parfaitement; on me montre tous les jours des Mandarins ſéparés de la ſociété, dont le métier eſt de peindre les mœurs du ſiecle, & qui cependant n'en ont aucune idée. Ils puiſent dans d'autres écrivains de morale des peintures générales de la vie civile, qu'ils plaquent dans leurs diſcours; mais ils ignorent ces détails pratiques & ces petits entractes de la vie humaine, qui en liant continuellement les grandes ſcenes des mortels, forment le véritable tableau du monde ſocial.

Un Général qui n'auroit étudié que dans les livres

les sieges & les batailles, seroit un fort mauvais Capitaine; à quelque degré de perspective théorique, qu'il eût porté ses connoissances sur l'art militaire. La théorie ici ne sauroit suppléer à la pratique, il faut répéter tous les jours son rôle sur le théatre du monde, au lieu de le lire derriere la scene.

Ce reproche doit moins s'appliquer aux François, qu'à toutes les autres nations Européennes; la société en France est continuellement aux prises avec elle-même. Le livre pratique du monde est si feuilleté, que ses feuillets en sont presque usés; plusieurs endroits de ce livre tombent en pieces; on le dechire tous les jours, & on en rapproche tous les jours les lambeaux.

Les Européens sont extrêmes en tout. Il y a des peuples qui ne se rapprochent pas assez d'eux-mêmes, il y en a d'autres qui se rapprochent trop.



LETTRE XXI.

Le même, au même, à Pekin.

De Paris.

TU veux être instruit de la perfection où les Européens ont porté l'art de la guerre. Sache donc qu'il s'est fait une grande révolution dans cette branche du pouvoir politique.

Les Romains qui firent la conquête du monde par les armes, avoient mis toute leur attention à perfectionner la discipline militaire; mais après eux aucune nation n'ayant formé le plan d'envahir l'univers, elle dégénera beaucoup: ce n'est pas qu'on ne fit continuellement la guerre; mais on se battoit comme l'on pouvoit.

Il y avoit déja quinze cents ans qu'on s'ôtoit la vie assez irréguliérement, lorsqu'un Prince d'Allemagne en dernier lieu apprit à toutes les Puissances à se tuer méthodiquement, & on adopta ses maximes.

Aujourd'hui toutes les troupes de l'Europe sont habillées à la Prussienne, marchent à la Prussienne, font l'exercice à la Prussienne, portent les armes à la Prussienne, campent à la Prussienne, se battent à la Prussienne, vivent à la Prussienne, & se tuent à la Prussienne: & Frederic, qui est ce Prince, a donné des leçons de guerre à tous les Souverains; & tu peux bien imaginer qu'il a eu par-là l'avantage; car on ne bat pas son maître.



LETTRE XXII.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Paris.

JE t'ai parlé dans mes précédentes du luxe des habits, des meubles, des maisons; mais aurois-tu jamais imaginé qu'il y eut un luxe de chiens, & qu'un animal à charge à l'humanité devint un objet de vanité.

J'allai derniérement chez un gentilhomme François à la campagne qui en a une meute de deux cents seulement. Il me fit voir lui-même les curiosités de son château, & entre plusieurs magnificences qu'il me fit voir, il n'oublia pas celle de ses dogues.

C'est, me dit-il, une fondation de famille: mon grand-pere avoit cinquante chiens, mon pere en entretenoit une fois autant; & comme les bons établissements, ajouta-t-il, doivent augmenter, j'en nourris deux cents.

Monsieur, lui dis-je, ces animaux vous coûtent-ils beaucoup à entretenir? Pas considérablement, me répondit-il; c'est à peu près la même somme qu'il m'en coûteroit pour donner une bonne éducation à trois de mes enfants, ou pour marier tous les ans une demi-douzaine de pauvres filles à la campagne; mais vous voyez bien que l'emploi que j'en fais est beaucoup plus noble, car parmi les magnificences qui distinguent la noblesse de France & celle d'Angleterre, celle d'une nombreuse meute est la plus magnifique.

Des chiens nous passâmes aux tigres, aux léopards, & aux lions; car ce gentilhomme joint au luxe des chiens nés en Europe, celui d'un grand nombre d'animaux venus d'Afrique.

Ce luxe n'est pas né par hasard chez les particuliers; il tire son origine de l'exemple du Prince. Le Roi de France a des chiens, des singes & des éléphans, il n'en a pas fallu d'avantage pour établir les meutes & les ménageries dans tout le Royaume.

LETTRE XXIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Venise.

VEnise n'est point taillée pour les Sciences; les amusements & les plaisirs prennent trop sur les citoyens : ils n'ont pas le loisir d'être savants, on se contente d'un je ne sais quoi de libre & d'enjoué qui ressemble à de l'esprit. Les Nobles qui veulent acquérir la réputation d'hommes de Lettres, forment

de grandes Bibliothéques, & cela passe ici pour de la littérature.

Comme la tranquillité des écoles est incompatible avec le bruit & les acclamations des plaisirs, de Venise on a transféré le savoir à Padoue. Cette Ville est aujourd'hui la mere nourrice des savants Vénitiens; mais on la soupçonne de donner du mauvais lait à ses nourriçons. Ceux qui sortent de cette école n'ont pas l'esprit formé mais enflé. Heureusement personne ne s'embarrasse guere des sciences; & tout autre savoir que celui de la politique passe pour aussi vain qu'inutile.

LETTRE XXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Ministre, à Pékin.*

De Paris.

IL y a une science en Europe qu'on étudie toujours & qu'on n'apprend jamais, je veux dire celle des intérêts des Princes. Et il faut bien qu'il y ait une cause morale ou physique qui empêche qu'on n'y fasse des progrès, car on a écrit plus de livres sur cette matiere, que sur toute autre; & cependant elle n'est pas encore connue. Il semble que lorsqu'on veut répandre plus de clarté sur les intérêts des Princes, c'est alors qu'on y jette plus d'obscurité. Les Souverains qui en font l'ame, les méconnoissent; ils prennent presque toujours le change. Comment pourroit-on résoudre pour eux ce qu'ils ne peuvent point résoudre eux-mêmes? Il n'y a qu'une chose sur laquelle ils ne se trompent ja-

mais, qui eſt le deſir de s'agrandir, de dominer, de devenir puiſſants : ils ſont ſûrs de leur ambition ; mais incertains ſur les moyens de la ſatisfaire. Ils prennent les déſavantages pour des avantages : preſque toujours le chemin qu'ils ſe frayent pour arriver à la grandeur, les conduit à l'abaiſſement. Il n'y a point de ſocieté en Europe qui ait plus de tuteurs, que celle de ſes Rois.

Les intérêts des Princes n'ont aucun point fixe & permanent; ils varient à l'infini : l'imagination, toute active qu'elle eſt, ne peut en ſuivre les traces. Un traité imprévu, une nouvelle alliance, une irruption, une mort, un mariage, la naiſſance d'un Prince, un ſiege, une bataille les changent du blanc au noir. Les anciennes combinaiſons ne ſervent plus; il faut en faire de nouvelles qui bientôt elles-mêmes ſont détruites par d'autres.

Pour connoître les intérêts des Princes, il faudroit les définir, & ſavoir en quoi ils conſiſtent. La plus excellente de toutes les politiques ſur ces intérêts ſeroit d'en arrêter la roue. Si les Princes venoient une fois à s'entendre ſur ce mot, leurs menées ſeroient différentes. Il y a pluſieurs ſiecles que les cabinets d'Europe employent les intrigues & les négociations, pour connoître ces intérêts; il eſt étonnant qu'ils ne ſe ſoient pas encore apperçus qu'ils travaillent eux-mêmes de toutes leurs forces à les méconnoître.



LETTRE XXV.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Paris.

PAris eſt un vrai cloaque. Cette Ville eſt remplie d'ordures. La diſſolution, la débauche & l'infamie y découlent de toutes parts. Trente mille courtiſanes ſe levent ici tous les matins pour ſe proſtituer, & plus de ſoixante mille citoyens ſe ſont livrés le ſoir à la débauche avec elles. Voilà donc cent mille membres de l'État qui ſe ſont corrompus. Ce n'eſt pas tout. Cette tolérance autoriſe les femmes à qui il reſte quelque retenue de ſe livrer au crime : de maniere que l'incontinence eſt ici un vice général.

On dit pour raiſon qu'on mépriſe les courtiſanes de profeſſion. Ce n'eſt pas aſſez, il faudroit les bannir de la ſociété.

Les Tribunaux de juſtice & ceux qui ſont à la tête de la légiſlation, paſſent leur vie à imaginer des réglements pour entretenir une bonne police. Il eſt ſurprenant qu'il ne leur ſoit jamais venu dans l'eſprit d'en faire aucun contre ce vice qui trouble le plus l'ordre civil, & ſans quoi il eſt impoſſible que la meilleure inſtitution ne ſe corrompe. Il eſt vrai qu'il y a des loix contre l'incontinence publique ; mais on ne les fait pas valoir : ce qui eſt le même que s'il n'y en avoit point.

Si nous tolérions à la Chine de ſemblables dépravations, nos meilleures loix feroienr ſans effet, & notre gouvernement, qui paſſe pour le plus ſage *du monde*, périroit d'abord. Si quelque choſe ſoutient

tient chez nous cet ordre classique qui fait l'admiration de l'univers, c'est cette attention particuliere que nous avons de prévenir la débauche. Parmi une foule de causes qui empêchent de prévenir ces vices en France, il en est une qui suffit pour l'entretenir : je veux dire que les Grands sont les premiers à le protéger.

L'incontinence trouve ici un asyle jusques au pied du Trône. Il faudroit pour l'extirper, violer l'immunité des Rois, entreprise qui est toujours au-dessus des loix & des Tribunaux établis pour veiller sur les mœurs.

LETTRE XXVI.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

IL y a dans Paris des divertissements qu'on ne sauroit prendre, sans en avoir l'imagination salie. Le crime y paroît nud; on ne se donne pas même la peine de le couvrir d'une légere gase. Telle est une rapsodie de chants & de danses, qu'on appelle ici l'*opéra-comique*; mais qui selon moi est le spectacle le plus sérieux de la nation; car rien n'est moins comique pour un État que la corruption des mœurs de ses citoyens.

Il est difficile de pouvoir rassembler tant d'obscénités dans un même lieu, & un si grand nombre de spectateurs de l'un & de l'autre sexe pour les entendre. La salle de cet opéra ne désemplit point; on s'y porte. Ses entrepreneurs sont obligés de refuser tous les jours la moitié de l'argent de ceux qui

voudroient avoir part à cette débauche théatrale.

On a souvent voulu détruire ce divertissement dangereux, car le Gouvernement François se souvient quelquefois qu'il faut qu'un peuple ait des mœurs; mais il renaît toujours de ses cendres : On diroit que l'opéra-comique à Paris est un mal nécessaire. J'y fus entraîné moi-même ces jours passés par la foule.

Comme presque tout Paris me connoît aujourd'hui pour Chinois, l'assemblée eut les yeux fixés sur moi, pendant que ce spectacle duroit, pour savoir comment je le trouvois. Mes regards & ma contenance lui firent assez juger que je le méprisois. Ce mépris n'empêcha pas que je ne reçusse le lendemain la lettre suivante. C'est un entrepreneur de spectacles qui voudroit établir à Pekin un opéra-comique. J'aurois dû brûler cette lettre, mais je te l'envoie, afin qu'elle te serve d'amusement.

„ Monsieur le Chinois,

„ Je suis le plus habile garçon qu'il y ait en Eu-
„ rope, pour lever une troupe de Comédiens, &
„ former un spectacle de chants & de danses. Tout
„ Paris pourra vous dire que j'ai fait des prodiges
„ dans ce genre. Il y a environ vingt ans que je
„ fis rançonner la ville de Lyon avec une compa-
„ gnie d'acteurs & d'actrices qui n'étoient que des
„ statues mouvantes. Il est vrai que je fis banque-
„ route; mais cela seul prouve mon habileté. Je suis
„ le restaurateur, & presque le fondateur du céle-
„ bre opéra-comique de Paris. C'est un des plus
„ beaux monuments de notre siecle. On m'eut déja

„ élevé une statue vis-à-vis le théatre de la Foire
„ St Laurent, si les filles de prostitution qu'on est
„ obligé d'employer à ce spectacle, n'avoient oc-
„ casionné plus de maladies dans le public, qu'elles
„ ne l'ont diverti par leurs chants & par leurs dan-
„ ses; ce qui balance un peu ma gloire, & a suf-
„ pendu jusques ici le ciseau du sculpteur en pierre.

„ J'ai un autre talent supérieur, qui est celui
„ de faire des entreprises de théatre sans argent.
„ Je n'avois ni sol ni maille, lorsque je levai il y a
„ douze ans une troupe pour l'Angleterre, & fis paf-
„ ser la mer à vingt acteurs, sans leur donner une
„ obole. Et si vous connoissiez, Monsieur le Chi-
„ nois, l'avidité de nos comédiens pour les espe-
„ ces, vous mettriez cet endroit de ma vie au rang
„ des plus grands prodiges Il est vrai que quelque
„ temps après mon arrivée dans la Grande-Breta-
„ gne, ces malheureux histrions prirent la loi contre
„ moi, & me firent mettre en prison, mais je n'en
„ avois pas moins trompé leur avarice, en les sé-
„ duisant jusques au point de leur faire passer la
„ mer.

„ J'ai toujours eu des vues générales. A la suite
„ du projet d'Angleterre, je formai celui d'établir
„ une comédie Françoise à l'Amérique; mais on
„ m'assura que les Sauvages de ces Contrées n'ai-
„ moient point le spectacle.

„ Je tournai alors mes regards du côté du Japon,
„ & j'aurois entrepris ce voyage avec une troupe,
„ si je n'avois su par un Hollandois qu'on y brûle
„ ceux de notre profession. Le gouvernement a
„ peur que les comédiens François n'apportent la
„ Religion Chrétienne dans l'Empire. Quelle igno-

„ rance ! Ces gens-là ne connoissent pas les mœurs de
„ nos acteurs & de nos actrices; ce seroit bien plu-
„ tôt le moyen d'empêcher qu'elle y pénétrât jamais.

„ Enfin ayant appris que l'Empereur de la Chine
„ encourageoit les arts, & qu'il étoit fort curieux
„ de spectacles, je propose à votre Cour l'établisse-
„ ment d'une comédie Françoise à Pékin, où on
„ jouera deux fois la semaine de petits opéra-co-
„ miques comme *la servante maîtresse*, *le coq du*
„ *village*, *Blaise le savetier*, & autres pieces qui
„ divertiront beaucoup l'Empereur, & le peuple
„ Chinois.. Il aura peut-être quelque petite diffi-
„ culté par rapport à la langue; mais j'ai bien fait
„ jouer à Londres, *Timon le Misantrope*, *l'Em-*
„ *barras des richesses*, *& les Amants magnifi-*
„ *ques*, devant des Anglois qui n'entendent pas le
„ François, & qui faisoient semblant de l'entendre.
„ Si vous voulez protéger ce projet, & porter l'Em-
„ pereur à établir un spectacle François dans la Ca-
„ pitale de son Empire, vous y aurez, vous & vos
„ femmes, votre place gratis, tout le temps qu'il
„ subsistera.

„ Je ne demande point d'argent d'avance, je vous
„ prie seulement de me faire compter cent mille
„ écus pour les fraix du voyage.

LETTRE XXVII.

Le même, au Mandarin Chef du Commerce à Pekin.

De Paris.

On voit ici une race d'hommes qui se font les va-
lets de la société marchande, qu'on nomme ban-

quiers. Ces gens-là n'ont d'autre emploi que celui de payer de l'argent; ce sont les caissiers publics du commerce : ils passent leur vie à compter des especes. Ils ont l'argent de tout le monde, & ne font que rendre celui qu'on leur a confié. Ils prennent si peu de chose, pour l'embarras qu'il ont de se mêler de vos affaires, qu'on ne peut s'empêcher de leur être obligé de la peine qu'il veulent prendre.

Le grand chemin des remises n'est pas celui qui leur rend le plus d'argent, les petits sentiers détournés sont ceux qui les enrichissent davantage; c'est le grimoire de leur profession : plus ils sont experts dans ces détours & dans ces labyrinthes de la banque, & plus leur fortune approche de l'étonnement.

Si ces gens-là sont nécessaires d'un côté, ils sont très-nuisibles de l'autre; ils favorisent les évasions. Les citoyens qui veulent s'expatrier, & s'enfuir avec toute leur fortune, s'adressent à eux; ils leur remettent tout leur bien sur un petit morceau de papier qui leur est payé comptant dans l'étranger. De cette maniere, ils privent l'État d'une richesse qui lui appartient. Les Princes devroient bannir les banquiers, & les regarder comme des receleurs qui fournissent des moyens aux mauvais citoyens, d'appauvrir la République.

LETTRE XXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Venise.

J'Assistai ici ces jours passés à un grand mariage, quoiqu'un peu disproportionné. Un individu de

cinq pieds & demi de haut se maria avec un élément de six mille lieues de long. Le Doge de Venise épousa la mer. Toute la Seigneurie assista à ses noces, & fit beaucoup d'honneur aux nouveaux mariés.

Quoique la poligamie soit défendue chez les Princes Chrétiens, il est permis à celui-ci de passer tous les ans en secondes noces. Le Doge de Venise épouse toujours, & ne consomme jamais : il a le privilege d'être impuissant, & bien lui en vaut; car s'il couchoit une seule nuit avec son épouse, le lit de ses noces deviendroit son tombeau : en un mot, pour consommer le mariage, il faudroit jetter le Doge au fond de la mer, & on se contente d'y jetter un anneau.

Quoique l'hymen de ce Prince soit indiqué à un certain jour marqué, il n'arrive pas toujours que ce soit celui du mariage. Les vents & les tempêtes en retardent quelquefois la célébration : on est obligé alors de différer les noces; car si l'épouse étoit de mauvaise humeur, elle pourroit en engloutissant l'époux le faire périr par la jouissance.

Quand rien ne retarde l'hymen, le Sérénissime monte sur un vaisseau d'or, & épouse cet élément à la face du Sénat & d'une foule d'étrangers qui accourent de toutes parts pour assister à ses noces..... Je voudrois qu'on réformât les usages ridicules.

On dit pour raison de cette cérémonie qu'elle est en mémoire de l'empire que les Vénitiens eurent autrefois sur la mer : mais cet empire a fini. Pourquoi conserver la figure, quand la réalité n'existe plus?

LETTRE XXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Paris.

IL y a en France un luxe encore très-fragile, c'eſt celui des porcelaines. Il eſt plus coûteux qu'aucun que la vanité humaine ait jamais imaginé.

Je tremble pour cette ſociété-ci, lorſque je fais réflexion, qu'il ne faut que la moindre ſecouſſe pour ruiner une maiſon de fond en comble, & qu'un chat d'un coup de patte peut envoyer à l'hôpital une famille entiere de citoyens. C'étoit nous qui fourniſſions autrefois ce luxe à la France; mais comme nous ſommes éloignés de cette Monarchie, & que la vanité preſſoit de toutes parts, on a établi des manufactures de porcelaines à Paris : Vincennes & St Cloud ſont devenus la Chine de la France, & ſont chargés aujourd'hui de la ruiner.

Il eſt d'autant plus facile aujourd'hui de ſe pourvoir de ce luxe qu'un chacun l'a à ſa porte.

On prétend que vers le milieu du ſiecle paſſé, quelques aſſiettes & une jatte de porcelaine formoient un luxe en France : ce luxe ne ſe trouvoit que chez les Princes du ſang, ou dans les maiſons des premiers Seigneurs du Royaume : aujourd'hui il eſt général, & eſt deſcendu chez le peuple où il a introduit l'indigence; car chez une nation dont l'adminiſtration ne regle point les deſirs, & où la vanité publique a ſes coudées franches, le luxe eſt toujours compagne de la pauvreté. Entre pluſieurs

désordres qu'elle y cause, elle y gêne presque toujours la propagation.

On m'a montré ici dans un hôtel la représentation du mariage de notre Empereur en figures de la Chine, pour servir d'ornement à un appartement qui a coûté cent mille francs : ceux qui connoissent les facultés du Seigneur François qui en a fait l'emplette, prétendent que ce mariage de porcelaine empêche celui de deux de ses filles.

LETTRE XXX.

Le même, au Mandarin qui préside sur les Sciences, à Pekin.

De Paris.

LA littérature en France est fort commode. On peut lire un in-folio sur une feuille volante. Il y a des gens exprès à Paris qui parcourent les ouvrages en grand, pour faire au public le plaisir de les lui présenter en petit. Ces hommes laborieux, dévoués à l'oisiveté publique, s'appellent journalistes : nom qui leur convient parfaitement ; car ils vivent au jour la journée.

Lorsqu'il paroît un livre, ils le saisissent, le feuillettent d'un bout à l'autre, en font l'extrait. Ne crois pas que ce soit pour en juger : leur sentence est déja passée. Ils savent par avance les ouvrages qu'ils doivent louer & ceux qu'il leur convient de critiquer. Leur plume est en sous-commandement. Elle est guidée par l'argent des Libraires ou des Auteurs dont ils vantent les livres dans la proportion de la récompense qu'ils en reçoivent. Le prix pour la

louange de chaque ouvrage eſt fixé. L'apologie d'un in-folio eſt plus chere que celle d'un in-quarto, & celle-ci coûte plus que celle d'un in-octavo. Réglement néceſſaire, ſans quoi un miſérable petit auteur in-douze, pourroit faire autant de bruit dans le monde, que l'écrivain du plus grand livre.

Cet arrangement ne garantit pas néanmoins de la critique : car, comme on ne peut pas acheter les ſuffrages de tous les journaliſtes de Paris, dont le nombre eſt conſidérable : il arrive que la plupart ſe croient en droit de dire du mal d'un livre par la raiſon qu'on ne leur a pas donné de l'argent pour en dire du bien. Ainſi il eſt ordinaire de voir un ouvrage exalté dans un extrait & déchiré dans un autre.

Tu croiras peut-être que ces juges de la littérature ſont des génies ſupérieurs : mais ils ne ſont rien moins que cela. Quand un auteur a manqué ſon coup, & qu'il a échoué dans le monde par quelque brochure, ſon parti eſt pris, il ſe fait journaliſte.

Alors au lieu d'expoſer ſes écrits à la cenſure, il critique ceux des autres. Il eſt vrai qu'il en revient un avantage à la ſociété générale, car au lieu d'être tourmentée par des écrits originaux, on ſe contente de l'ennuyer par des copies.

LETTRE XXXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Veniſe.

IL y a dans cette ville quatre ſpectacles divins qui attirent un grand nombre de ſpectateurs. Ce ſont

des Maisons religieuses de filles qui adorent Dieu en musique. Il y a plusieurs représentations par semaine. Il n'en coûte pas tant qu'à l'opéra ou à la comédie. On peut à peu de fraix se donner ce saint divertissement. Chacun de ces théâtres se distingue par son genre de musique. La *Pieta* * prie Dieu avec le violon, les *mendicanti* avec la flûte, l'*hospitaleto* avec le flageolet, & les *incurables* avec le tambour.

Ce dernier est plus à la mode que les autres. Son parterre (je veux dire l'Église) est toujours plein. Il faut s'y rendre à bonne heure, si on veut avoir part à ses représentations.

Au reste les actrices de ces quatre saintes scenes n'ont pas les mœurs aussi corrompues que celles des théâtres profanes. Leur vie est moins scandaleuse : on ne les voit qu'au travers d'une grille : il n'y a que leurs directeurs qui aient le droit de les faire sortir, & qui joignent à ce privilege celui de les corrompre.

LETTRE XXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef du Commerce, à Pekin.*

De Paris.

A La Chine, chaque négociant est la premiere personne de son commerce; en Europe il n'est que la seconde. Une sorte d'hommes, qu'on appelle agents de change ou courtiers, font vos affaires, &

* Conservatoire.

le donnent tous les mouvements possibles pour vous enrichir, sans presque que vous vous en mêliez. Ils vous avertissent tous les matins du cours du change, & vous donnent un état du prix de chaque marchandise. Ils font des achats pour vous, passent des ventes des effets que vous avez, & réduisent les traités au point qu'on n'a qu'à les signer, pour que les affaires soient consommées.

Ces gens-là seroient fort utiles au commerce, s'ils ne le gênoient eux-mêmes; mais cette industrie met un impôt sur la marchandise; ce qui diminue le débit, dans la proportion de la taxe qu'ils y établissent; car la consommation est toujours relative au bas prix. Deux ou trois cents de ces agioteurs particuliers détournent une somme considérable à leur profit; ce qui diminue beaucoup le profit général.

Il n'est pas permis ici ni dans la plupart des villes de ce Royaume, de se faire courtier ou agent: le Roi seul donne la permission d'établir cette contribution sur le trafic; on achete ce droit de sa Majesté.



LETTRE XXXIII.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

EN France les auteurs sont fort rares. Ce n'est pas que cette Monarchie manque de faiseurs de livres. Jamais elle ne fut plus féconde en écrivains: mais il n'y en a qu'un petit nombre qui mérite ce titre.

Tu seras étonné sans doute de ce que ce Royaume, qui passe pour un des plus lettrés de l'Europe,

n'ait au moment que je t'écris que deux auteurs de nom. L'un s'appelle Montesquieux, & l'autre Voltaire; encore y a-t-il beaucoup à dire sur leurs ouvrages.

La postérité aura quelque regret que le plus célebre des deux n'ait fait que le roman de la politique. L'esprit des Loix qui est de son invention, est un ouvrage purement idéal. Il ne convient à aucun peuple de l'Europe, & encore moins au siecle dans lequel il est écrit.

L'Auteur définit les trois sortes de gouvernements. Il dit que l'un est fondé sur la vertu, l'autre sur l'honneur & le troisieme sur la crainte: mais il semble qu'il oublie que toutes les constitutions se sont éloignées de leurs principes, & qu'elles appuyent maintenant sur toute autre chose que sur le fondement qu'il leur donne.

Pour expliquer l'esprit des loix, comme il l'entreprend, il faudroit que ces loix fussent dans leur vigueur : or les gouvernements d'Europe se gouvernent moins aujourd'hui par les loix que par la corruption des loix.

Il y a un autre défaut dans cet ouvrage, qu'on reproche rarement aux Auteurs Européens, c'est qu'il est trop laconique. L'Auteur ne dit que les choses, il oublie les paroles. Il arrive souvent que ces choses privées de mots sont obscures, & quelquefois même inintelligibles. Je ne dis point que la précision ne soit la premiere partie de la diction: mais il faut, pour m'exprimer ainsi, qu'elle ne soit pas trop précise. L'expression doit avoir sa mesure. Une pensée dans une tournure trop petite est estropiée; dans une trop grande elle est diffuse. Il ne suf-

ft pas qu'un Auteur s'entende en écrivant, il faut encore que les autres l'entendent.

Voltaire, au contraire n'a point écrit des choses, il n'a fait des livres que pour les remplir de paroles. Cet Auteur est un magasin assorti de termes & de mots de bon alloi. C'est la meilleure manufacture de phrases qu'il y ait en Europe. Il a porté le coloris de l'expression au plus haut degré de perfection où la peinture littéraire puisse arriver. Son vernis éblouit au point qu'on oublie qu'il en impose à son âge & aux siecles futurs par des faits imposteurs.

Si on ôtoit de ces écrits l'arrangement des mots, & la tournure des phrases, il ne resteroit de ses livres que le papier.

Il manque quelque chose à tous ses meilleurs écrits. Il n'y en a aucun d'achevé. Le seul qu'on regarde comme fini, est celui qui passe pour le plus impie.

Je pourrois te parler d'un troisieme Auteur, qu'on nomme Jean Jacques Rousseau, dont la réputation commence à s'établir : mais celui-ci ne fait encore que glaner devant ces deux premiers, & la distance qui lui reste à parcourir pour arriver jusques à eux, est encore immense. Jacques est à mille lieues de Montesquieux, & à cinq cents lieues de Voltaire.

Après Rousseau ou avant lui, est un quatrieme écrivain, qui a fait un livre, qui s'appelle l'Esprit. Cet Esprit a fait la guerre au corps de l'auteur, car il a manqué de le faire envoyer aux galeres. Le Parlement de Paris a pris fait & cause, & n'a pas paru entendre raillerie sur les maximes qu'il contient. Il a fallu que l'Auteur avouât publiquement qu'il n'a-

voit point d'esprit : & l'aveu s'est trouvé plus vrai que le titre de l'ouvrage ; car j'ai passé ce livre au creuset ; & après l'opération, l'esprit a disparu, il n'a resté que la matiere.

LETTRE XXXIV.

Le même au Mandarin Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

ON travaille ici à un Dictionnaire immense. Les Libraires qui veulent le vendre, disent qu'il contiendra toutes les sciences : aussi s'appelle-t-il Enciclopédique, d'un nom Grec qui veut dire universel. Cinq ou six hommes qui savent peu doivent le remplir de savoir. Le goût, l'esprit, l'érudition s'y rencontreront. Tout sera dans ce livre : il n'y manquera que le génie.

Comme l'Enciclopédie ne passe pas pour bien orthodoxe selon la morale Chrétienne, on le proscrivit d'abord : mais il y a quelque temps qu'il fit sa paix avec la Religion & s'accommoda avec le Ciel. On lui permit de nouveau l'impression, à condition que le gouvernement feroit semblant de ne pas s'en appercevoir. C'est un détour que prennent ceux qui sont à la tête de cette administration, pour qu'on ne mette pas sur leur compte les impiétés & les héréfies qui se publient dans le Royaume.

Les différentes connoissances de l'esprit humain y seront dans un ordre grammatical, & tout le savoir de l'Europe estropié alphabétiquement. Tant pis pour les acheteurs, s'il y a des lettres plus stériles en sciences que d'autres. Pour moi, si on détail-

soit ce grand ouvrage, je voudrois faire l'emplette de la lettre C, persuadé que je trouverois beaucoup d'absurdités dans l'article de la Chine.

Les Dictionnaires sont beaucoup à la mode en Europe & sur-tout en France: & c'est peut-être une des raisons qui font que les sciences y déclinent tous les jours. Ces livres sont des Bibliotheques très-imparfaites; ils sont composés de rapsodies prises çà & là qu'on présente au Lecteur méthodiquement. Un savant, qui a rangé par ordre alphabétique un Dictionnaire dans sa tête, sait beaucoup de choses inutiles, & en ignore une infinité de nécessaires.

Si quelque savant Bonze Européen vouloit introduire cette méthode littéraire dans notre Empire, il faudroit l'en empêcher.

Les connoissances seroient d'abord perdues à la Chine, si la maladie des Dictionnaires attaquoit nos Auteurs classiques. Il faut que chaque livre contienne une science, & non pas que toutes les sciences soient contenues dans un livre. Ce mélange de savoir qui fait qu'après avoir parlé de Dieu, on parle de Diomede, confond toutes les idées & coupe le fil des idées analogues aux choses. L'esprit qui s'accoutume à ces transitions subites, n'est plus propre aux études suivies & méthodiques, que demandent les sciences abstraites.

Une conversation, qui seroit comme un Dictionnaire, formeroit un entretien ridicule: or on ne doit jamais lire différemment de ce qu'on parle.



LETTRE XXXV.

Le même, au même, à Pekin.

De Paris.

ON voit des gouvernements en Europe bien plaisants; car ils sont fondés sur un bon plaisir. Il n'y a point d'appel dans ces États à un, *je le veux, je l'ordonne*, ou *tel est notre bon plaisir*. Quand ces mots sont prononcés une fois, tout est consommé.

S'agit-il de la ruine de l'État? fut-il question de la perte entiere de la Monarchie, ou de la destruction totale de la nation, il faut que la sentence ait son plein effet.

On dit pour raison que les mots ont été imaginés pour éviter les longueurs ordinaires des délibérations. Il est vrai qu'on a bien plutôt fait de dire, *je le veux*, que d'assembler un Conseil d'hommes sages pour savoir si l'on doit vouloir.

Ces paroles une fois lâchées tiennent lieu de tout quoiqu'elles n'aient rien de satisfaisant, il faut qu'elles satisfassent tout le monde.

Le Roi s'engage-t-il dans une guerre contraire aux intérêts de la nation : y perd-il 5 ou 6 cents mille citoyens à propos de rien? Cette guerre absorbe-t-elle toutes les richesses de l'État, & cause-t-elle un désordre affreux dans les finances? Le peuple en souffre-t-il des maux incroyables? Si on lui demande compte de cette conduite contraire au droit des gens de la nation, voici sa réponse, *tel est notre bon plaisir*.

Si on met à la tête des armées des Généraux qui

n'entendent rien à la guerre, qui livrent des batailles, quand il faudroit faire des sieges, qui se perdent en marches & contremarches, au lieu d'aller droit à l'ennemi, qui désolent tout par leurs brouilleries particulieres : si l'on disgracie des Ministres habiles pour en mettre d'autres à leur place, gauches & maladroits, & qui n'ont d'autre mérite que celui de plaire à une femme, c'est un effet qui résulte encore ici de *ce bon plaisir*.

Si les premieres charges de la Monarchie sont remplies par des hommes sans capacité, si tous les postes & les emplois se vendent, que ce ne soit ni aux services ni aux talents qu'on leur donne, mais à l'argent seulement, cela est ainsi, parce que c'est *son bon plaisir*.

Je ne connois point de gouvernement sur la terre plus malheureux, que celui qui est fondé sur le plaisir d'un mortel qui cause la douleur de tous les autres.

Il y a dans l'État dont je parle un écrit en caractere gothique dans tous les Tribunaux, & qu'on conserve dans chaque Cour de justice. Il a pour titre, Constitution politique & civile de la Monarchie. Je l'ai lu d'un bout à l'autre ; je le trouve par-tout contradictoire avec l'administration présente. Le Roi ignore qu'il existe. Je ne crois pas qu'aucun de ses sujets lui en ait parlé une fois en sa vie. On voit dans cette nation un corps qui représente, qu'on nomme Parlement, & qui a été institué, dit-on, pour défendre les droits du peuple. Son affaire est d'empêcher que les citoyens ne soient foulés, & que le pouvoir despotique du Prince ne prenne le dessus sur eux; mais s'il veut s'aviser de

faire des remontrances, on le casse ou on l'exile, & il ne lui est permis de retourner qu'à condition qu'il fera ce qu'on voudra. On dit que ce corps a dans ses mains le dépôt des loix; mais cela ne peut pas être, car on ne sauroit garder ce qui n'existe pas. Les loix de cette Monarchie (quoiqu'en dise sa constitution) sont dans la tête du Prince, & le Parlement n'est pas le maître de sa tête. Une preuve convaincante qu'elles sont en lui, c'est qu'il peut de son autorité & pleine puissance abroger toutes les anciennes, & en substituer d'autres à leur place, conformes à *son bon plaisir*, sans qu'aucun corps puisse s'y opposer.

Les politiques Européens qui, à ce que je soupçonne, parlent toujours de ce qu'ils n'entendent pas, veulent donner un ordre à ce pouvoir arbitraire; ils disent que les pouvoirs intermédiaires subordonnés & dépendants constituent la nature de ce gouvernement; mais, quand on sait cela, on sait seulement que le gouvernement dont il est ici question est despotique, puisque ces pouvoirs intermédiaires dépendants dépendent si bien de sa volonté, qu'il peut en disposer comme il lui plait. Ils ajoutent que cet État est gouverné par des loix fondamentales : mais ceci n'est pas; car pour que ces loix fussent fondamentales, il faudroit qu'elles fussent invariables, & elles ne le sont point. Ces loix, ajoute-t-on, supposent des canaux moyens, par où coule la puissance monarchique Il ne sauroit y avoir des canaux fixes dans un État, où la puissance du Prince passe où il veut, & son despotisme par l'endroit qu'il lui plaît.

Point de Noblesse, continuent ces politiques,

point de Monarque. En France il y a un Monarque, & il n'y a point de Noblesse; je veux dire un corps de Nobles qui balancent l'autorité du Prince. Le Roi est le maître des biens & de la vie de ses sujets : il peut donner la mort au dernier de l'État, comme au premier. Aucun corps politique & civil ne sauroit résister à sa puissance, parce qu'il a en main la force de l'État, c'est-à-dire, la milice dont il dispose : & s'il n'en dispose pas toujours au préjudice de ses peuples, c'est qu'il ne convient pas toujours à ses intérêts d'user de toute sa puissance.

Peut-être que dans leur premiere origine les choses étoient comme les politiques les représentent, mais elles ont dégénéré; maintenant la volonté du Prince fait pencher la balance du côté qu'il veut; & s'il trouve quelque part de la résistance, il acheve de tout abîmer. Les grands corps, comme ceux des Parlements & de la Noblesse, ont perdu leurs prérogatives. Il falloit s'opposer par gradation aux progrès du despotisme, suivre les Rois pas à pas; sur-tout empêcher qu'ils n'eussent des armées à leur disposition : car quand on a la force en main, on est toujours tenté d'en abuser.

C'est aujourd'hui une question en politique de savoir par où la corruption a commencé; si ce sont les Souverains qui ont corrompu leurs sujets, ou si les sujets leur ont fourni eux-mêmes les moyens de les corrompre. Mais de quelle maniere que soit venue la corruption, il est certain qu'elle existe, & avec elle le pouvoir absolu.

Il n'y a pas aujourd'hui une demi-nuance de différence de ce gouvernement à celui de Constantinople. Le Roi de ce peuple & un Sultan des Turcs

ſont deux Princes égaux en autorité & en deſpotiſme. Le Monarque François qui occupoit le Trône de cette Monarchie avant celui qui y regne aujourd'hui, diſoit que de tous les gouvernements du monde celui du Grand Turc lui plaiſoit davantage. Il louoit ce qu'il aimoit.

LETTRE XXXVI.

Le même au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Paris.

JE vis l'autre jour dans une aſſemblée un Cavalier bien content de lui-même. Ce n'étoit pas ſans raiſon : car il eſt couru des femmes, & eſt l'Adonis des belles. Il eſt vrai qu'il a toutes les qualités diſtinctives pour plaire au beau ſexe ; car ſans compter qu'il ſourit joliment, qu'il a les dents belles & qu'il chante quelques couplets, il a un aſſortiment tout fait de contes légers & agréables pour amuſer les femmes.

Il eſt ſi aimable par lui-même, indépendamment de ſes autres talents qu'il peut parler quatre heures de ſuite, ſans qu'on puiſſe le décéler d'être ſon plagiaire. Il a d'ailleurs les vertus caractériſtiques, qui ſervent à attirer ſur un homme l'attention des Dames ; car c'eſt un fat & un impertinent.

Je ne ſais pourquoi les hommes ici qui ſont rebutés des femmes en ſont ſi humiliés ; il me ſemble au contraire que leurs dedains devroient flatter la vanité, puiſque cela prouve du moins qu'on n'a pas ces petites qualités, qui ſont preſque toujours un obſtacle à la formation des grandes.

Une femme fait du bruit dans une Ville par sa beauté & ses agréments; plusieurs hommes qui ont de l'honneur, de la probité & un mérite réel lui adressent leurs vœux; mais ils en sont rebutés avec dedain, tandis qu'un étourdi, un évaporé, un diseur de mots paroît, l'enchante tout-à-coup & la décide.

Lorsqu'on me dit qu'un homme n'a pu réussir auprès d'une femme, & que celle-ci, au lieu de se rendre à ses empressements, l'honore de son indifférence; j'en conclus aussitôt qu'il a un mérite distingué. Je pourrois même pousser plus loin la conséquence, & ajouter que c'est précisément la raison pourquoi un homme échoue auprès d'une femme.

La vertu & le mérite donnent une modestie naturelle qui fait qu'on se tient sur ses gardes, & qu'on ne hasarde rien; tandis que le fat & le suffisant se jettent à corps perdu dans les plaisanteries & les sottises. Le premier a l'esprit réfléchi, le second l'a libre & enjoué: or celui-ci est toujours plus sûr de plaire aux femmes.

Je ne dis point que cette regle n'ait bien des exceptions; mais seulement que c'est la regle générale.

LETTRE XXXVII.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

IL y a ici une guerre ouverte entre une sorte de gens qu'on appelle politiques; j'assistai derniérement à une de leurs batailles dans le jardin des Thuilleries. L'affaire s'engagea à dix heures du matin, & dura jusques à une heure après midi.

Les François ne sont pas d'accord entre eux sur la grandeur de leur puissance ; cette nation qui se flatte beaucoup d'ailleurs, reste souvent en arriere de prévention à cet égard. Soit légereté, caprice, ou esprit de parti, il est certain que les autres Puissances belligérantes, actuellement en guerre contre cette Monarchie, ont ici leurs partisans.

Le Roi de Prusse est très-puissant dans ce Royaume ; il est plus fort en France que dans ses propres États. La maison d'Autriche a également ses défenseurs ; & l'Angleterre & la Russie ont aussi les leurs. Cela forme à Paris quatre partis différents qui ont toujours les armes à la main ; c'est-à-dire, quelque nouvelle à lire.

Il arriva en dernier lieu un Courier de l'Allemagne, qui apportoit la nouvelle qu'un Général de l'Impératrice Reine avoit fait prisonnier de guerre un corps Prussien de seize mille hommes. A cet avis, le parti des nouvellistes Autrichiens triomphants envoya sur le champ quelques troupes légeres de nouvellistes aux Thuilleries, pour reconnoître le terrein, & voir s'il n'y avoit pas quelques milices du parti contraire, qui voulussent recevoir les gages de la bataille pour ce jour-là.

On lâche pour l'ordinaire dans ces occasions un nouvelliste dans les lieux publics, une lettre à la main, qui après avoir fait un cercle autour de lui, lit à haute voix. Les nouvellistes Prussiens & Anglois étoient si consternés ce jour-là, qu'ils n'oserent se montrer ; ils étoient cachés derriere les arbres qui servent à former la grande allée de ce jardin. Ils tinrent entre eux un petit conseil de guerre à la hâte, dans lequel il fut décidé, ne pouvant faire

mieux, de nier le fait; c'eft-à-dire, de s'infcrire en faux contre l'enlevement des feize mille Pruffiens.

Alors les hoftilités commencerent, un corps de Pruffiens qui étoit en embufcade, tomba fur un détachement de François qu'il enfonça par des invectives. Les Autrichiens, voyant les François leurs alliés en déroute, fe préparerent à les fecourir.

Pendant ce temps-là, les Ruffiens qu'on avoit toujours méprifé aux Thuilleries, à caufe de la lenteur de leurs opérations en Allemagne, fe mêlerent de la partie. Alors l'action devint générale. Les termes injurieux, les gros mots, les expreffions paffionnées s'en mêlerent. Dans toutes les difputes de parti, des invectives on paffe ordinairement aux gourmades: ils fe prirent aux cheveux. & fe battirent comme des dogues.

Un Chevalier de St Louis reçut dans cette occafion un coup de pied dans les os des jambes, qui le rendit boiteux pendant plufieurs jours. Un Avocat nouvellifte du parti François fut battu comme plâtre par un Pruffien. Un zélé défenfeur de l'armée du Prince Ferdinand enleva la perruque d'un Préfident à Mortier, qui foutenoit le parti de la Maifon d'Autriche, & le renvoya faire amende honorable à fon Tribunal, tête nue. Un Abbé nouvellifte, qui foutenoit publiquement qu'un Pruffien pouvoit battre deux François, fut roffé par un Officier invalide François qui n'avoit qu'un bras.

Les nouvelliftes qui foutenoient le parti de l'Angleterre, fe diftinguerent beaucoup dans cette occafion; à l'exemple des braves Bretons dont ils foutenoient la caufe, ils s'efcarmoucherent long-temps à coups de poings.

Enfin, comme c'étoit une affaire de repréfailles, & qu'on fe battoit pour l'enlevement d'un corps de troupes, le parti des nouvelliftes Anglois & Pruffiens fe comporterent avec tant de courage, qu'ils firent prifonniers de guerre un corps de nouvelliftes François & Autrichiens, dans lequel étoient mêlés quelques Ruffiens. Ils ne les relâcherent que fur leur parole d'honneur, qu'ils ne parleroient du Roi de Pruffe qu'à la fin de la guerre. La capitulation fut fignée au Caffé militaire rue St-Honoré : ainfi finit cette action mémorable, où il y eut plus de coups de donnés, que de fang répandu.

LETTRE XXXVIII.

Le même, au même, à Paris.

De Vénife.

OUtre les quatre Miniftres qui gouvernent la France, il y en a un cinquieme qui gouverne les lettres : & cette adminiftration eft une des plus pénibles; car ce n'eft pas une petite affaire que de conduire des Auteurs & de prononcer fur leurs écrits.

Il faut que le Miniftre foit fur-tout en garde fur la contrebande d'efprit; car la République des lettres eft un pays remplis de marodeurs en génie.

Comme une charge fi laborieufe demande des croupiers, le Miniftre a vingt-quatre commis fubalternes, qu'on appelle cenfeurs. Perfonne ne peut faire imprimer un ouvrage, fans leur participation. Leur département eft l'entendement humain ; ils ont *la jurifdiction* générale du génie. Les paffeports de

ceux

ceux qui veulent voyager dans la République des lettres, doivent être signés par eux : ils donnent la permission aux Auteurs d'acquérir de la réputation.

Ce tribunal d'esprit est composé de plusieurs chambres qui ont chacune leur département. Tu croiras peut-être que ces censeurs sont les hommes les plus éclairés de la Monarchie; mais ils ne sont rien moins que cela. Lorsqu'un homme qui se mêle de littérature, a échoué dans quelque ouvrage d'esprit, & que ses écrits ont été rebutés du public, son parti est pris; il brigue, & obtient une place de censeur. Alors il devient tout d'un coup professeur de génie, juge souverainement des sciences, & se fait inspecteur des connoissances qu'il n'a pas.

Outre l'ignorance naturelle de ces chambres, il y a encore la partialité des juges qui sont presque tous vendus à la prévention ou à l'intérêt. Chaque Libraire a ici à ses gages deux ou trois de ces juges littéraires qui signent pour eux des manuscrits de toutes mains.

Cet établissement est admirable, pour remplir l'Europe de mauvais livres, & empêcher l'impression des bons. Un auteur qui n'a d'autre recommandation ici que son mérite, court risque de le voir échouer, auprès de ceux qui doivent lui donner la permission d'en avoir.

On dit à cela, qu'il n'est pas besoin d'être savant, pour décider des sciences; c'est comme si l'on disoit qu'il n'est pas nécessaire d'y voir clair pour juger des couleurs. On cite pour cela les juges qui ne sont pas jurisconsultes : mais les tribunaux de justice ont des loix; au lieu que les sciences n'en ont point.

Il y a un second inconvénient dans ces chambres;

je veux dire la fainéantise de ses membres, qui ne travaillent que quand ils veulent; car la profession de réviseur d'esprit est une charge & non pas un emploi. On lit les manuscrits des auteurs, quand on veut; & on les leur rend, quand on peut.

Ces bureaux d'expéditions littéraires font languir la postérité : ils ne dépêchent que les guenilles d'esprit; les grands ouvrages sont accrochés par la paresse du tribunal des censeurs.



LETTRE XXXIX.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Venise.

JE me rendis hier à Ridota. C'est une école de jeu que la République tient elle-même, dans laquelle les citoyens apprennent à devenir vicieux. Les domestiques qui veulent voler leurs maîtres, les femmes qui cherchent à déshonorer leurs maris, les joueurs qui ont du penchant à devenir frippons, n'ont qu'à fréquenter le Ridota, pour se rendre tous ces crimes familiers.

C'est un spectacle frappant pour un étranger qui a des principes de morale, de voir les législateurs de cet État séduire eux-mêmes la nation.

Cinquante Sénateurs les cartes à la main provoquent le peuple & l'invitent à se ruiner.

Il n'est permis qu'aux nobles Vénitiens de corrompre les citoyens; c'est un droit qu'ils tiennent de leur naissance, un privilege d'État.

Je t'ai souvent parlé de cette contradiction qui se

trouve dans les gouvernements Européens. La plupart voudroient faire acquérir des vertus aux peuples par le chemin du vice.

La République de Venise tient tripot de jeu. Elle établit une maison dont elle fait un brelan. Le public qui y ponte est en masque, & les banquiers qui sont des gentilshommes n'en ont point. L'institution est mal combinée; si quelqu'un devroit se cacher le visage, ce feroit les nobles Vénitiens.



LETTRE XL.

Le même au même, à Paris.

De Venise.

IL y a ici une inquisition de Bonzes comme en Espagne & en Portugal; mais il lui est défendu de faire brûler les citoyens sans la permission de la République : ce qui est assez bien imaginé pour ne pas trop dépeupler l'État; car si on ôtoit la vie à tous ceux que ce Tribunal pourroit condamner à mort, dans peu Venise feroit un désert.

Ce n'est pas que les Vénitiens ne croient pas en Dieu; mais ils veulent y croire à leur maniere.

Dans tous les autres États d'Italie, le Pape est la premiere personne du gouvernement; à Venise il n'est que la seconde. S'il fait des ordonnances qui ne plaisent point au Sénat, on les casse comme un verre.

Les Bonzes sont aussi subordonnés que le Pape : quand ils veulent sortir de l'obéissance ordinaire des autres sujets, la République les chasse ou les renvoie à leur pere commun, qui fait sa résidence à Rome.

On tolere toutes les Religions à Venise, jusques à celles des mauvais Prêtres. Cependant il faut convenir qu'ils ne sont pas tous des scélérats. Il y en a qui, pour vivre bien, mangent le Christ deux ou trois fois par jour. La République ne sait & ne s'en formalise guere : on a presque la permission d'être hérétique sur le dogme, pourvu qu'on soit orthodoxe sur le gouvernement. Il est permis de douter de l'infaillibilité du Pape, à condition qu'on ne doutera pas de celle du *consiglieto*.



LETTRE XLI.

Le Mandarin Cham-pi-pi *au Mandarin* Kie-touna, *à Pekin.*

De Paris.

On est si occupé à Paris, qu'on n'y a pas le temps de vivre. Les gens en place s'écrasent à force de travail, les innovateurs s'occupent de systêmes depuis le matin jusques au soir ; les faiseurs de projets en enfantent tous les jours de nouveaux ; les hommes d'affaires s'enferment dans un cabinet impénétrable où ils se rendent invisibles ; les écrivains ou ce qu'on appelle ici les auteurs, sont dans un travail continuel d'esprit ; ils accouchent à toute heure de pensées ; il n'y a pas jusques aux courtisans qui ne soient occupés, quand ce ne seroit que la peine qu'ils prennent de le faire accroire ; les gens de plaisir sont si affairés, qu'ils n'ont pas le temps de n'avoir rien à faire ; car c'est une vie très-laborieuse à Paris que de prendre ses aises ; il faut une grande contention d'esprit, & un pénible tra-

vail de corps pour imaginer tous les jours de nouvelles sensualités; on est obligé d'aller, venir, se porter sur les lieux, passer le jour en société, & percer les nuits à table ; tout cela est fort pénible; les fainéans même de profession sont occupés; car à Paris l'oisiveté elle-même forme un travail.

Les femmes qu'on soupçonneroit n'avoir aucune affaire, en ont une bien grande qui est de s'emparer de toutes celles de la société. Quand il n'y auroit que leur ajustement, leur parure, le desir de plaire, d'être admirées, d'obtenir la préférence, ce seroit déja un grand travail. Voire de combien d'occupations sont accablés ici ceux-mêmes qui n'en ont point, c'est quelque chose de prodigieux : je ne sais comment les oisifs de profession peuvent y tenir!

Une femme seule fait suer sang & eau à deux ou trois cents ouvriers; il suffit qu'elle se soit mise en tête de paroître un certain jour avec une nouvelle parure, pour qu'il n'y ait plus de repos dans cinquante familles. Il y a telle Dame dans cette Capitale, qui porte sur elle trois siecles de main-d'œuvre; non-seulement elle a tourmenté les races passées, mais même la présente.

En un mot, toutes les classes de la société sont émues, agitées, transportées; on n'existe point à Paris pendant sa vie, on n'y vit qu'après sa mort.



LETTRE XLII.

Le même au même, à Pekin.

De Paris.

DE tous les ſavants qui ſont dans cette Capitale, il n'y en a point qui ſoient plus profonds que ceux qu'on appelle les nouvelliſtes. Leur département eſt la politique : c'eſt quelque choſe de prodigieux que l'étendue de leur érudition ſur celle-ci. Les autres Philoſophes ne ſont certains de rien ; ceux-ci ſont ſûrs de tout.

On peut les regarder comme les plénipotentiaires du monde Chrétien : ils dirigent l'Europe. Ils vous annoncent au commencement d'une guerre quelle en doit être l'iſſue : vous ſavez par avance à quoi doivent aboutir les querelles des Souverains. Ils conduiſent la marche des Généraux d'armée, & guident leurs pas. On diroit qu'ils ont meſuré géométriquement l'étendue de leur génie, celle de leur capacité & de leurs reſſources.

Aucun Souverain ne peut expédier un courier, qu'ils ne ſachent le contenu de la dépêche; ni envoyer un Ambaſſadeur, qu'ils ne diſent pourquoi. Ils connoiſſent toutes les intrigues des cabinets, & ont carte blanche ſur les intérêts des Princes. Ils ſont inſtruits de toutes les démarches des Rois, ſans qu'on découvre qu'ils aient aucune intelligence avec les Cours, & ſi ce n'étoit que dans leurs conjectures ils ſe trompent preſque toujours, on les prendroit pour des ſorciers.

Autrefois ils parloient beaucoup; mais ils ont per-

du tant de gageures, qu'ils n'ont plus de quoi contredire le moindre événement de l'Europe. Le Roi de Pruſſe les a ruinés. Lorſque ce Prince commença la guerre qui dure depuis ſix ans, ils parierent qu'il ne tiendroit pas une campagne, & ils perdirent. Cet événement ne les découragea point : ils demanderent leur revanche, on la leur donna ; & ils perdirent encore : ainſi de revanche en revanche, ils ſe trouvent aujourd'hui entiérement écraſés.

Ce qui les conſole dans leur perte, c'eſt qu'ils ont pardevers eux des raiſons qui prouvent démonſtrativement qu'ils devoient gagner ; & ils en ſont ſi convaincus, que s'ils n'étoient pas ruinés, ils ſe ruineroient encore ; car cette claſſe de ſavants ne ſe rend jamais aux faits, elle ne s'attache qu'à la préſomption : il n'eſt pas queſtion de ce qui eſt, il s'agit de ce qui devoit être.

Frédéric eſt leur fléau ; il n'a point fait de ſiege, ni livré de combat ſans leur cauſer un grand dommage. Il y a ſur-tout une bataille qui en a réduit un grand nombre à la mendicité ; il eſt vrai que les plus fins s'y ſeroient trompés & qu'il étoit difficile de perdre à plus beau jeu.

Avant leur déſaſtre, ils avoient les moyens d'entretenir des correſpondances dans les pays étrangers ; mais ils en ſont réduits aujourd'hui aux Gazettes de Hollande.

Leur aſſemblée générale eſt dans la grande allée du jardin du Palais Royal ; c'eſt là qu'ils donnent leurs audiences, & qu'ils inſtruiſent le public de ce qu'ils ne ſavent point. S'ils étoient d'accord ſur leurs principes, ils étourdiroient la Ville & les faubourgs ; mais heureuſement pour la tranquillité publique, les

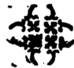
uns nient tout net ce que les autres avancent : ce qui termine les disputes, & impose silence.

Il y a deux sortes de nouvellistes. Les uns sont des oiseaux de mauvais augure, qui présagent toujours un avenir funeste. Selon eux la nation Françoise touche à sa derniere ruine, & la Monarchie en corps est à la veille de périr. Les autres sont des sirenes politiques qui enchantent par la douceur de leur voix : ces êtres consolants trouvent du remede à tout. Si la France perd une bataille décisive, ils vous diront que c'est tant mieux ; car les grands désastres sont toujours les avant-coureurs de la paix. Si les Anglois enlevent à cette Monarchie des riches continents dans l'Amérique, c'est selon eux une bonne nouvelle ; car elle décharge l'État des dépenses exorbitantes que coûtoit leur entretien. Si le peuple est accablé d'impôts excessifs pour subvenir aux frais des armées, tant mieux encore ; car ce qui est violent, ne peut pas durer. Ils ont toujours deux ou trois proverbes tout prêts à placer à la fin d'une mauvaise nouvelle, pour faire le pendant des malheurs publics. En voici deux principaux.

Que lorsqu'on est dans le mauvais temps, on est toujours à la veille du bon.

Qu'après la tempête, vient le calme.

En attendant ce calme la France est désolée par un orage continuel.



LETTRE XLIII.

Le même au Mandarin Ministre, à Pekin.

De Paris.

LA guerre en France n'appauvrit pas tout le monde. Il y a des gens qui s'enrichissent pendant ce fléau.

Pour faire des sieges & livrer des batailles, il faut établir des impôts sur les peuples, & c'est de la levée de ceux-ci que naît cette nouvelle opulence : malheur plus grand que le mal même qui le produit. Une nouvelle race de régisseurs & de commis appauvrit plus la Monarchie que les taxes & les impôts. Ce n'est pas tout; les armées exigent un service & des vivres. Il faut des directeurs, des régisseurs, des magasiniers, des contrôleurs, des inspecteurs; seconde race de sang-sues qui tire le sang le plus pur des peuples, & qui lui fait une guerre plus funeste que l'ennemi.

Tout commis qui fait ici une campagne dans les vivres a de quoi vivre jusques à la fin du monde. Je le crois bien, un homme qui retranche la subsistance à deux cents mille hommes, ne sauroit manquer de subsistance.

Les hôpitaux des armées sur-tout font faire de grandes fortunes; ce sont aujourd'hui les mines les plus abondantes des richesses. Celles du Pérou ne rendent pas tant.

J'allai dîner ces jours passés chez un de ces Hospitaliers qui se chargent d'avoir soin des infirmes des armées, & qui depuis cette guerre a un Hô-

tel superbe, & la meilleure table de Paris. On n'eut pas plutôt servi le potage, que toute la compagnie en fit l'éloge. Cela ne doit pas vous surprendre, me dit à l'oreille un des convives qui étoit placé à côté de moi, le bouillon qu'on vante tant ne peut être que bien nourri, car il est tiré de la marmite de vingt mille malades.



LETTRE XLIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-se *à Pekin.*

De Paris.

INdépendamment de l'opéra & de la comédie Françoise, il y a un troisieme théatre à Paris. Celui-ci est composé de boufons qu'on fait venir exprès d'Italie, pour divertir la nation; comme s'il manquoit de mauvais plaisans en France. Il est vrai qu'il seroit difficile d'en trouver de plus obscenes, & dont les saillies soient plus froides & plus insipides. Heureusement pour les mœurs, ils jouent le plus souvent dans une langue qu'on n'entend pas. Et il faut bien que ces gens-là se soupçonnent eux-mêmes; car la plupart n'osent point paroître en public, quoiqu'ils y soient toujours; ils débitent sous le masque leurs quolibets & leurs fades railleries. On diroit que les François n'ont pas assez de leurs folies, ils vont encore glaner celles des autres nations.

Un animal à deux pieds, qui a le nez écrasé, le teint d'un Africain, les yeux d'un cochon, la bouche d'un bœuf, le plumage d'un oiseau, & les attitudes d'un

singe; fait les premiers honneurs de ce théatre. C'est lui qui est chargé de divertir le spectateur, & pour cela il emploie ordinairement les équivoques de la langue, les jeux de mots, & les double-entendes. Je t'avoue que j'eus pitié de la nation Françoise, en la voyant rire & se divertir de choses si pitoyables. Je n'ai fait aucune recherche pour découvrir l'origine de cet établissement : je ne saurois croire que la nation Françoise ait jamais eu besoin d'étrangers divertissants, pour la tenir gaie.

Ce théatre est le singe de tous les autres; son rôle est la parodie, faute de génie original, il se borne à la copie.



LETTRE XLV.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

LE Chevalier me mena il n'y a pas long-temps chez une Dame de sa connoissance, où nous trouvâmes un assez bon nombre de jolies femmes. Nous nous plaçâmes dans la chambre où étoit la compagnie, de maniere que nous pouvions voir toutes les beautés qui formoient le cercle sans en être vûs nous-mêmes; ce qui nous donnoit la liberté de nous entretenir de celles qui le composoient. Mon compagnon les connoissoit presque toutes.

Je fis d'abord attention à une jeune & belle Dame dont la figure me frappa, mais je crus remarquer au travers de l'éclat de son teint qu'elle avoit une inquiétude dans l'ame. Je m'en expliquai avec le Chevalier en la lui montrant des yeux. Il me répondit,

que je ne m'étois pas trompé : cette beauté, ajouta-t-il, est dévorée d'un noir chagrin. Avant son mariage, notre Monarque avoit jetté les yeux sur elle ; elle se regardoit déja comme la souveraine des petits appartements ; mais la chose manqua. Dès ce moment une noire mélancolie s'empara de son esprit. On crut que le mariage dissiperoit ses ennuis. On lui donna pour époux un riche Financier ; mais le remede ne fit qu'irriter le mal. Les physionomistes prétendent, malgré l'état où vous la voyez, qu'elle mourra de langueur. Il est vrai que le coup est des plus sensibles : au lieu d'être la maîtresse d'un grand Roi, se trouver la femme d'un vil partisan ! La vertu, la morale, la religion n'ont chez nous aucune ressource contre la fatalité d'un pareil destin.

Qui est cette autre jolie femme, lui dis-je, qui est à côté d'elle, & qui me semble aussi languissante? C'est encore, me répondit le Chevalier, une malade de Cour. La même cause a produit le même effet. Quoi ! est-ce que le Roi, repris-je, a encore jetté les yeux sur celle-ci ? Non, me répondit-il, mais elle a jetté les yeux sur le Roi. Avec plus de beauté que celle qui possede le cœur du Monarque, & autant d'agréments pour la faire valoir, elle résolut d'en faire la conquête. A cet effet elle galoppa le parc de Versailles, courut le cerf, assista à toutes les parties de chasse, & se campa sur toutes les avenues par où devoit passer le Souverain ; mais cela ne prit point. Ce qui l'afflige le plus, c'est que le Roi la vit sans la regarder, & rencontra ses yeux sans les fixer.

Je vois à quelque distance de ces deux premieres une Dame d'une assez jolie figure, mais qui ne me

paroît guere plus gaie : pouvez - vous me dire qui elle est ? Oui, c'est une troisieme valétudinaire de Versailles. Quoi! encore une malade de Cour, repris-je avec précipitation, je crois que votre Empereur a envie de tuer toutes les jolies femmes de Paris. Que voulez-vous, reprit-il, ce sont des femmes qui ont la rage d'être indisposées à propos d'une envie qui leur prend de ne pas jouir de leur santé. Cette derniere tombe en sincope toutes les fois que la favorite, qui regne aujourd'hui, fait un Général d'armée, donne un chapeau de Cardinal, ou dispose d'un poste considérable à la Cour. Elle croit que la disposition de toutes ces charges lui appartient de droit, & que celle qui en jouit n'exérce qu'une usurpation sur ses charmes. En attendant d'être en place, elle nomme aux principaux emplois du Royaume, & fait des Évêques *in partibus* pour ne pas perdre ses droits.

Je me charge de ne plus vous faire de questions, si vous voulez me dire qu'elle est cette jeune beauté qui est vis-à-vis de nous, qui a un visage mixte, je veux dire gai d'un côté & triste de l'autre? Je vais vous l'apprendre; c'est une Dame avec laquelle le Roi a couché une seule fois : aussi n'a-t-elle que la moitié de sa joie. Quand elle pense à sa félicité, elle pétille d'alégresse : mais quand elle fait réflexion que le songe de sa Grandeur finit à son réveil, que sa divinité passa comme un éclair, & qu'elle ne reçut qu'un seul coup d'encensoir de notre Souverain, elle ne peut s'empêcher de se livrer à la tristesse.



LETTRE XLVI.

Le Mandarin Sin-ho-ei *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Venise.

TU t'imagines peut-être que je m'amuse beaucoup à Vénise, qui passe en Europe pour le séjour des plaisirs : tu te trompes ; je m'y ennuie à la mort. Il faut être taillé, pour m'exprimer ainsi, aux divertissements de cette Ville pour en jouir. Un étranger qui n'aime ni le jeu, ni les femmes, se trouve entiérement isolé ; il est à Venise comme au milieu d'un désert : il ne tient à personne, parce que tout le monde tient à ces amusements.

On est ici en compagnie du vice depuis le matin jusqu'au soir. Il y a un ordre de succession dans la volupté, qui forme un enchaînement d'amusements frivoles.

Le matin on se promene, l'après-midi on se masque, le soir on va au théatre, & on passe le reste de la nuit au jeu ou avec des femmes.

Les Vénitiennes sont belles, mais elles sont encore plus galantes. La République leur en donne la permission ; car tout émane ici du grand Conseil. On a souvent mis en délibération si l'on devoit réformer la licence des mœurs, mais, toutes réflexions faites, on a laissé les choses comme elles étoient : ainsi le vice de l'incontinence est permis au sexe pour en jouir à ses périls & risques.

Nous croyons à la Chine que la pureté des mœurs *peut seule* former un bon gouvernement, & qu'un

peuple pour être heureux, doit être vertueux. On ne connoît point ici cette maxime; la politique n'a rien à faire avec la morale. On n'imagine point que la corruption soit incompatible avec la puissance politique; on pense même qu'elle peut devenir un de ses ressorts.

Pendant six mois de l'année, on se livre à la folie & à l'extravagance; & afin qu'on puisse le faire plus librement, la République permet le déguisement. Il est libre ici à tout le monde de s'abandonner à toutes sortes de débauches. Cela s'appelle dans la langue du Pays, jouir du privilege de la liberté; & on est si libre qu'on est affranchi de tous remords.

Ce n'est point seulement le bas peuple qui se livre à la débauche: toutes les classes sont corrompues.

Il y avoit autrefois dans cette Ville des femmes de prostitution publique, qu'on méprisoit autant que leur état les rendoit méprisables. Cette dépravation n'est plus, une plus distinguée a pris sa place. Les Dames Vénitiennes se sont faites courtisanes.

Les mœurs nouvelles ont détruit les anciennes. Le mariage n'est plus qu'une débauche. L'amour conjugal est renvoyé au vieux temps. Un mari & une femme passeroient pour ridicules de se piquer de constance: on rougiroit de s'aimer. Ici une femme qui n'a point d'amant, est censée n'avoir pas assez de mérite pour en avoir, & à cause de cela rend son mari méprisable; & il n'y en a presque aucune aujourd'hui qui n'affranchisse le sien d'une semblable humiliation. L'amour illicite ne passe pas pour tel.

La prévention est établie, & les exemples reçus. Il est convenu que la femme d'un Noble deviendra la fille de joie d'un autre, & qu'on se deshonorera tous d'un commun accord. On ne peut sans frémir parler de pareilles mœurs.

LETTRE XLVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

ON dit communément que les François sont généreux : il est vrai qu'il n'y a point de nation dans le monde qui se repande davantage en protestations. Elle est là-dessus d'une élévation, d'une noblesse d'ame dont l'histoire ne fournit rien de semblable : c'est quelque chose de prodigieux que la dépense qu'elle fait en offres de services.

A mon arrivée ici, plusieurs François que je connoissois à peine offrirent de m'obliger. Je n'eus point de repos avec eux que je ne leur eusse donné ma parole que dans l'occasion je disposerois de tout ce qui étoit en leur pouvoir. J'écrivis peu de jours après à celui qui m'avoit pressé le plus, de me prêter sa maison de campagne pour quelques mois : au lieu des clefs, je reçus une lettre de sa part, par laquelle il me mandoit qu'il ne pouvoit m'accorder ma demande, attendu qu'on y bâtissoit.

Le lendemain je priai le second de m'envoyer cinq cents onces d'argent, en attendant que mon banquier, qui étoit à la campagne, fût de retour. Il me les refusa, sous prétexte qu'il avoit fait la veille une remise qui l'avoit entiérement épuisé d'argent.

Le surlendemain j'envoiai mon domestique au troisieme, afin de lui faire savoir que j'avois besoin de son carrosse pour deux ou trois jours. Sa réponse fut qu'il en avoit disposé pour ce temps-là. J'em-

pruntai le cheval d'un quatrieme pour faire une course; mais il me fit dire qu'il étoit boiteux.

Les François disent pour excuse, que toutes les offres de service sont une monnoie courante dont tout le monde connoît la valeur. Passe pour les nationaux; mais on devroit du moins mettre les étrangers au fait de semblables impostures. Ceux qui calculent ici les dettes publiques, prétendent que, si les François remplissoient les engagements qu'ils ont contractés par leurs offres, il s'en faudroit aujourd'hui de cent mille millions que la nation eût une obole.



LETTRE XLVIII.

Le même, au Chef de la Religion, à Pekin.

De Paris.

TU as vu dans la lettre sur les idoles Chrétiennes, que les Saints sont des avocats auprès de Dieu, qui plaident pour les hommes. Leur principale affaire, comme au barreau, est de tirer parti de la plus mauvaise cause, & de rendre blanc ce qui est noir. La forme du plaidoyer est la même; la sentence seule est différente. Quand le Saint expose bien le fait, & qu'il lui donne une tournure favorable, le pécheur gagne son procès avec dépens. Quand ils sont compensés, les deux parties s'indemnisent réciproquement. Dieu y met pour sa part les délices du Ciel, & le pécheur les peines du Purgatoire.

Je t'envoie ici un de ces plaidoyers dans les formes, qu'on lit ici dans un couvent de bonzes. C'est un Saint qui intercede pour un pécheur qui a

commis un homicide. La ſcene qui eſt en forme de dialogue, ſe paſſe dans le Ciel au pied du trône de la Divinité.

LE SAINT.

Être ſuprême, Créateur du Ciel & de la terre, grand Dieu, qui eſt mort ſur l'arbre de la croix pour racheter le genre humain, & dont la bonté n'a point de bornes, je viens intercéder ta miſéricorde pour un mortel qui en a tué un autre.

DIEU, en colere.

Ne me parle point de ces malheureux aſſaſſins, j'ai réſolu de ne leur faire aucun grace.

LE SAINT.

Mais ſi celui pour qui j'emploie ma médiation, eſt véritablement repentant?

DIEU.

Que m'importe ſon repentir, maintenant que le meurtre eſt fait?

LE SAINT.

Mais, Dieu des mortels, conſidere ton pouvoir.

DIEU.

C'eſt auſſi ce que je conſidere. Le pardon de ce crime s'oppoſe aux droits du Ciel; ma clémence eſt ici contraire à ma gloire; car ſi tous les hommes ſe tuent entre eux, ma puiſſance finira dans l'univers.

LE SAINT.

Je te demande cependant le pardon du mortel homicide.

DIEU.

J'ai moins beſoin d'abſoudre aujourd'hui ce péché que jamais, car la plupart des peuples s'égorgent à la guerre.

LE SAINT.

Que veux-tu, Dieu, la chose est faite. L'homme est mort, il ne sauroit le ressusciter.

DIEU, se radoucissant.

Comment t'appelles-tu, toi?

LE SAINT.

Saint Policarpe.

DIEU.

Ah, de quoi te mêles-tu, d'intercéder pour des assassins? Car si je ne me trompe, ce n'est pas là ton département.

LE SAINT.

C'est une de mes anciennes pratiques; je t'ai souvent intercédé pour lui. Il m'a demandé cette grace, & je n'ai pu la lui refuser.

DIEU.

Apparemment qu'il t'a fait présent de quelque beau cierge?

LE SAINT.

Je t'avoue qu'il est généreux à l'offrande.

DIEU.

Voilà comme vous êtes tous, vous autres Saints, pour quelque livres de cire, vous vous chargeriez des crimes les plus énormes, Écoutes, Policarpe, je veux bien à ta priere pardonner ce meurtrier, mais ne reviens plus à la charge; car je te proteste que, s'il assassine encore une fois, je le damnerai pour toujours.



LETTRE XLIX.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

IL y a ici un Ministre d'État, qui a la permission du Roi de corrompre les mœurs de la nation; les femmes qui veulent se prostituer, se perdre d'honneur & de reputation dans le monde, s'adressent à lui. Son département est celui du libertinage, car il préside aux spectacles de Paris. Ce Ministre tient en quelque façon les rênes de la débauche; il signe les passeports de dissolution; quand une femme a reçu de lui ses lettres de mauvaises mœurs, elle peut se livrer hardiment à toute sorte de corruption: c'est-à-dire, que lorsqu'il l'a fait placer au théatre, le censeur des mœurs ou le Lieutenant de la police, comme on l'appelle ici, n'a plus d'inspection sur elle.

Une jeune personne qui cherche à secouer le joug de la pudeur; une fille qui veut quitter son pere & sa mere pour se livrer au crime; une femme qui veut se séparer de son mari, pour se prostituer publiquement avec son amant, n'ont qu'à en demander la permission à ce bureau de scandale. Aurois-tu jamais imaginé que, chez un peuple civilisé, il y eût de tels établissements, & que ceux qui doivent veiller sur les mœurs, fussent les premiers à les corrompre? C'est ici un privilege de la Couronne; car le droit que s'arroge ce Ministre d'autoriser la débauche, émane du Prince.

Les filles de spectacle ont la permission du gou-

vernement de se livrer à toutes sortes de prostitution : outre ce privilege, elles ont encore celui de ruiner les familles & de dissiper par avance la fortune des mineurs, d'empêcher les mariages légitimes, de faire séparer les maris de leurs femmes, de diminuer la population, de remplir le Royaume de maladies honteuses, &c.

On me montra l'autre jour une de ces filles de spectacle sans mœurs, qui fit trembler en dernier lieu le chef de la police de Paris. Celui-ci la manda pour lui faire rendre compte d'une somme de six cents milles livres qu'elle avoit dissipée à un financier chargé de famille. D'abord l'actrice s'inscrivit en faux contre l'incompétence du tribunal; mais elle s'y rendit tout exprès pour y jouir de la satisfaction d'en insulter le chef. „ Madame, lui „ dit le Juge tremblant & confus, je sais que je passe „ les bornes de ma charge, mais le zele..... Le ze- „ le, Monsieur, l'interrompit brusquement la pros- „ tituée, est de savoir son devoir. Ce n'est pas à „ un homme, tel que vous, à mander une femme „ comme moi; vous savez que je suis de l'opéra où „ je figure dans les ballets; une personne aussi né- „ cessaire que je le suis au public, n'est pas faite „ pour paroître à la police.

„ Au reste, Monsieur, de quoi s'agit-il? Il y a „ un Financier, qui a dépensé six cents mille livres „ avec moi; hé bien, que trouvez-vous à cela! „ Est-ce qu'un François n'est pas libre de donner „ son bien à qui il veut? Il n'y a aucune Loi en „ France (du moins que je sache) qui défende à „ un homme riche de donner, & à une femme pau- „ vre de recevoir. Si vous êtes homme de Loi,

passé la ligne, que tout le reste de l'univers étoit dans les ténebres, & que l'Europe seule étoit éclairée.

Monsieur le Chevalier, lui dis-je, je vais vous expliquer ceci. Imaginez-vous que la Chine, quoiqu'aussi grande que l'Europe entiere, ne compose qu'une seule famille, & que cette famille est élevée par les soins d'un pere qui a le même soin de l'éducation de tous ses enfants. La naissance, le rang & la fortune ne changent rien à cette éducation, il suffit d'être membre de l'État pour la recevoir. La situation des lieux, la distance des hommes, l'emplacement des Provinces, la grandeur des Villes, la politesse des Bourgs ne changent rien à l'institution. Par-tout où il y a quatre Chinois, il se trouve un maître pour les instruire.

De cette éducation générale dans un Empire aussi étendu que la Chine, il est impossible que le génie d'un grand nombre de citoyens ne perce & ne se fasse jour au travers de la multitude.

Mais l'institution, pour être universelle, n'en feroit pas meilleure, si elle n'étoit fondée sur des principes solides. Voici la marche que nos maîtres tiennent, ou pour mieux dire, le gouvernement pour nous former l'esprit aux sciences.

Toutes les connoissances nous sont défendues dans notre enfance. Le seul livre qu'on nous donne à étudier est celui de Confusius, qui contient les premiers élements de la Philosophie de notre Religion. D'abord on nous enseigne à le lire, & ensuite à le comprendre : ce qui fait deux études différentes, l'une devant servir de préparation à l'autre.

Il ne nous est pas permis dans notre jeunesse d'avoir *de l'esprit*, ni d'acquérir d'autre savoir que ce-

lui

lui qui doit servir de fondement à tous les autres. Les sciences chez nous sont pour ainsi dire étayées ; & ne doivent se placer dans notre imagination que dans leur temps, & quand l'entendement est préparé à les recevoir.

La pureté du langage est une des premieres préparations ; car nous croyons qu'il est impossible de penser juste lorsqu'on ne sait pas s'exprimer exactement. Il faut que la parole qui est l'image de l'ame soit nette, sans quoi le tableau de nos idées est louche.

Après l'étude de la langue vient celle des mœurs, des manieres, des usages & des cérémonies qui ont chez nous leurs principes. Rien de plus ordinaire, à ce que je m'apperçois en Europe, que de voir des savants & des gens de lettres qui n'ont pas la moindre teinture des choses qui forment les devoirs les plus essentiels de la vie civile. Ils savent toutes les sciences, excepté celles qui sont les plus nécessaires aux hommes. A la Chine ces choses ne se négligent point ; on les apprend dans les écoles par principes, ainsi que les sciences les plus graves. On connoît un lettré chez nous à la maniere aisée dont il fait la révérence. Après ces premieres préparations, chacun se choisit la science qu'il croit le plus propre à son génie ; mais quelle que soit celle qu'on embrasse, on ne peut y devenir professeur sans passer par une longue suite d'examens très-rigides, subis devant des Mandarins habiles nommés par l'Empereur ; car si c'est un vol qu'un particulier fait, lorsqu'il s'approprie un bien qui ne lui appartient pas, nous pensons que ce n'en est pas un moins grand que de s'arroger le titre de savant quand on ne l'est pas.

Ceux qui dans l'examen se trouvent inférieurs à la

ſcience dont ils veulent obtenir le grade, ſont punis ſéverement, car c'eſt un grand crime chez nous de n'avoir pas le mérite ſuffiſant pour ſe diſtinguer dans la littérature qu'on embraſſe, parce que cette négligence en ſuppoſe d'autres préliminaires: cela peut aller au point que l'Empereur inflige la peine de mort. Loi qui paroît cruelle; mais qui eſt très-juſte; car elle prévient une infinité de vices que le faux ſavoir introduit toujours. L'Empereur aſſiſte en perſonne au dernier de ces examens, & eſt témoin lui-même de la capacité de ſes ſujets, qui ſont le plus en état de ſe diſtinguer dans les arts.



LETTRE LII.

Le même, au Mandarin Chef du Commerce à Pekin.

De Paris.

LEs Indes ſont contribuer l'Europe. Elles en retirent tous les ans des ſommes conſidérables pour l'entretien de ſon luxe. Les Indiens fouillent dans leurs mines, ils en retirent de petits cailloux, qui taillés artiſtement jettent beaucoup de feu, & font un grand éclat : on les appelle diamants. Les femmes les aiment beaucoup : elles en ſont preſque folles. Il n'y a rien qu'on ne puiſſe leur faire pour en avoir.

C'eſt le chemin le plus court pour arriver à leur cœur, parce qu'il n'y en a point de plus abrégé pour ſatisfaire leur vanité. Telle qui a réſiſté long-temps à un beau viſage, ne réſiſte point à un beau brillant.

Au reſte ces petits cailloux entrent ici dans la compoſition de l'himen. Il faut qu'une femme ait

une bien grande antipathie pour s'unir avec un homme, si un assortiment de diamants ne la rapproche de lui. Il semble qu'il y ait dans les diamants comme une vertu simpathique. On peut dire que les Indes forment la plupart des mariages qui se font en Europe. Telle beauté difficile ne se fut jamais rangée sous le joug de l'himenée, si les mines de l'Orient n'eussent produit une pierre qui l'a éblouie.

On prétend que la valeur de ces cailloux qui sont actuellement en France est aussi considérable que celle de son numéraire; de maniere que ce luxe l'a appauvrie de la moitié, & que sans lui elle seroit une fois plus opulente qu'elle n'est; car il ne faut pas croire que l'État puisse jamais réaliser cette ostentation; si elle mettoit en vente tous ses diamants, leur valeur tomberoit aussitôt. C'est une richesse qui n'est réelle, pour m'exprimer ainsi, qu'autant qu'elle est chimérique.

Mais l'original de ce luxe n'est pas si onéreux que sa copie: faute d'un assez grand nombre de diamants on en compose: on a créé à Paris de nouvelles Indes. Ces cailloux précieux, faits par les mains de la nature, sont devenus l'affaire de l'art, on a mis en manufacture l'ouvrage de Dieu.

Ce luxe-copie met ici tout le monde en état d'en avoir un, la disproportion du prix est si grande avec l'original qu'un écu peut en représenter cent mille; mais ces cents mille coûtent moins qu'un, parce qu'ils contiennent une valeur quelconque, au lieu que l'autre n'en a aucune. Ces diamants d'imitation se fondent d'eux-mêmes, il faut les récréer tous les jours, ce qui en augmente considérablement le prix.

On dit encore ici pour raiſon que l'argent ne ſort pas de l'État, mais la circulation dans ce luxe eſt tout d'une piece; elle ne s'étend pas aſſez: on m'a montré ici un de ſes créateurs de diamants, qui a ramaſſé une fortune d'un million. Il vaudroit preſque autant pour la France que cette ſomme, ainſi poſſédée par un ſeul particulier, eût paſſé aux Indes.



LETTRE LIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Ferrare.

SI tu ſavois quelque Colonie en Aſie, qui voulût venir habiter en Europe une grande & belle Ville, remplie de maiſons vuides, j'en ſais une; c'eſt Ferrare, où je me trouve à préſent & d'où je t'écris. On pourroit mettre ſur ſa porte cet écriteau VILLE A PEUPLER.

J'y ſuis preſque ſeul avec un autre étranger, qu'on appelle le Vicelégat.

On dit que c'eſt le mauvais air qui dépeuple cette Ville; mais on peut préſumer que c'eſt le mauvais gouvernement.

Combien de pays en Europe, dont le climat eſt moins bon que celui de Ferrare, & qui ſont néanmoins remplis d'habitants.

On voit par l'hiſtoire d'Italie, que cette Ville contenoit autrefois un grand nombre de citoyens; aujourd'hui elle ne contient que des édifices.

Ce pays eſt ſans agriculture, ſans commerce & ſans arts; cela ſeul ſuffit pour le dégarnir.

Il n'a point de maître, car un État en Europe, qui appartient à l'Église, n'appartient à personne : or on n'a jamais oui dire qu'un État fleuriffe fans chef politique; car je n'appelle point chef un Mandarin Prêtre, qui envoie un autre dans un gouvernement, fur lequel il ne peut pas veiller lui-même.

Plufieurs États s'étoient donnés au St Siege, les Papes firent un pas de plus, ils ufurperent Ferrare. Ils ordonnerent au légitime Souverain de fe retirer & occuperent fon Trône.

Il eft vrai que pour faire les chofes dans toutes les regles papales, ils l'excommunierent, ce qui dans ce temps-là étoit très-bien imaginé pour rendre un Prince odieux à fes fujets, en les relevant du ferment de fidélité.

Ici les hommes & les femmes s'enferment dans des Couvents; la Ville devient une Communauté de Moines & de Religieufes. Les hommes fe cloîtrent d'un côté, & les filles s'enferment de l'autre, ainfi fa génération ne fe rencontre plus.

Il eft clair que, fi l'on n'envoie point des Colonies à Farrare, la Ville dans peu fe trouvera fans habitants : alors l'Agent apoftolique fe retirant à Rome pourra dire au Pape : *Votre Sainteté* a les Clefs du Royaume du Ciel; voilà maintenant les Clefs d'un Royaume de la terre.



LETTRE LIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Paris.

LEs négocians d'Europe acquierent de grands biens avec beaucoup d'aiſance : voici comme ils amaſſent des tréſors. On attire chez ſoi autant de richeſſes que l'on peut ; quand on en a fait une bonne proviſion, l'on ferme ſa porte, & l'on garde ce qu'on a : cela s'appelle ici faire banqueroute.

Cette honnête maniere de s'approprier le bien d'autrui, ſe fait avec la permiſſion des Magiſtrats. Il y a pour cela trois manieres qui ont toutes le même objet.

La premiere eſt de faire appeller ſes créanciers dans ſon comptoir, & de leur dire ſi bas à l'oreille, que perſonne ne l'entende ; " Meſſieurs, je vous „ dois un million, je ne puis vous payer que cin„ quante mille livres : voilà mon dernier mot, c'eſt „ à prendre ou à laiſſer. " Cette maniere de voler le bien d'autrui eſt la plus honorable, auſſi eſt-elle la plus pratiquée, parce que le public n'eſt pas averti qu'on manque de probité ; ce qui ne diminuant pas la confiance générale, fournit les moyens de parler une ſeconde fois à l'oreille de ſes créanciers.

La ſeconde eſt d'envoyer ſes livres au greffe, & de garder l'argent. Ces livres ſont toujours en regle, car l'on peut écrire ſur le papier tout ce qu'on veut. Des ſyndics ſont nommés, dans peu l'affaire eſt terminée, & l'on ouvre de nouveau ſon comptoir, comme ſi de rien n'étoit.

La derniere eſt toute ſimple. On dénature les meilleurs effets, on enleve l'argent de la caiſſe, & on laiſſe à ſes créanciers des marchandiſes invendables & des mauvaiſes dettes, & on s'en va. C'eſt ce qu'on appelle banqueroute frauduleuſe; mais de celle-ci aux autres, il n'y a guere de différence que quelques pages d'écriture. Pour l'ordinaire, on n'eſt guere riche à la premiere banqueroute, ni fort opulent à la ſeconde, mais on jouit d'une grande fortune à la troiſieme.

Les gouvernements d'Europe n'ont point de notions juſtes ſur l'adminiſtration marchande, on confond toujours les déſordres publics avec les particuliers. Un négociant qui ceſſe de payer, cauſe une léſion dans la ſociété commerçante. Le négoce en ſouffre des altérations; il gêne l'induſtrie & la main-d'œuvre; en un mot, il eſt criminel, pour avoir détenu un dépot qu'on lui avoit confié. Sa cauſe ne peut point être jugée au Tribunal de ſes Pairs; ſon déſordre eſt l'affaire du gouvernement, comme tous ceux qui contiennent une violation publique. Les banqueroutes à l'amiable, comme on les appelle, ſont contraires à la juſtice du Prince, & aux loix fondamentales. Dès qu'un citoyen s'eſt conſacré au commerce, il devient l'homme de la République; toutes ſes démarches doivent être marquées au coin de l'État; ſes contracts cachés ſont des conjurations ſecretes contre la Monarchie, dans leſquelles le créancier eſt auſſi répréhenſible que le débiteur. Le banqueroutier, après ſon déſordre, eſt cenſé être dans les priſons du Prince, d'où les loix ſeules peuvent le retirer.

On demande à cela, s'il n'eſt pas permis à un ci-

toyen, de donner ſon bien à un autre, ou de ſe déſiſter de ſes prétentions. Il ne le peut point, dans le cas de banqueroute frauduleuſe. Un François n'a point le droit d'empêcher le cours de la juſtice, contre ſon domeſtique qui m'a volé; d'où vient que j'aurois celui d'abſoudre un marchand qui lui retient ſon bien injuſtement? Il eſt permis de donner, mais il ne l'eſt pas de laiſſer voler, parce que le vol contient une félonie qui forme une léſion dans l'ordre général, qui trouble la République.

Les Européens n'ont point ces idées ſur le commerce; auſſi cette branche de l'adminiſtration, chez eux, eſt un pur brigandage.



LETTRE LV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

de Boulogne.

ME voici depuis quelques jours dans le pays des Papes, la ville des Cardinaux, la patrie des Prêtres, & le magaſin des Chanteurs.

Le terrein de Boulogne eſt fécond & abondant; après la Chine, on ne voit rien de ſi fertile ſur la terre.

Il y a un commerce dans cette ville, dont je ne ſache pas qu'aucun peuple du monde ait encore eu l'idée. Les Afriquains trafiquent en hommes, les Boulonois négocient en chiens.

La ville eſt grande, bien pavée, remplie d'Égliſes, de colleges & de docteurs. Les naturels du pays n'ont point de langue. Ils s'expriment par des geſtes

& un je ne ſais quel jargon, que ceux qui l'entendent trouvent fort comique.

Boulogne doit un bouffon à chaque théatre d'Italie. La ſcene comique ne ſauroit faire rire le public, ſans un Docteur Boulonois.

Outre les bouffons, il y a beaucoup de Moines. Ses Cloîtres forment les plus grandes caſernes monachales qui ſoient dans la Chrétienté. On y voit des Couvents qui reſſemblent à des villes, & ces villes ſont ſi nombreuſes que, ſi on les retranchoit, celle de Boulogne ne ſeroit plus qu'un village.

Il s'en faut beaucoup que l'école de la morale ſoit auſſi perfectionnée ici que celle de la peinture. Les Boulonois ne cherchent pas à s'inſtruire de la ſcience des hommes, ils ne s'appliquent qu'à copier leurs viſages.

Un Pere de famille qui a deux enfants, en doit un à l'oiſiveté de Boulogne, & l'autre aux intrigues de Rome. Celui-là ruine ſa maiſon, tandis que l'autre fait ſon chemin, perce la foule du ſacré college; & trente ans après releve une maiſon, qui à la ſeconde génération tombe encore, & eſt relevée de nouveau par un membre de l'Égliſe.

La nobleſſe de Boulogne eſt la plus ancienne de l'Égliſe & la plus nouvelle de l'épée. La thiare & la pourpre rempliſſent de titres les archives.

Elle eſt fort nombreuſe; car chaque Pape Boulonois, outre cinq ou ſix Princes, crée encore vingt ou trente nobles. Dans les autres États de l'Europe, il faut une ſuite d'ancêtres, mais il ſuffit ici d'un conclave.

Un homme qui n'eſt pas noble peut, par l'opération du St Eſprit, annoblir une foule de roturiers.

Un Moine mendiant, qui a renoncé par des vœux solemnels aux titres & aux rangs, n'eſt pas devenu Pape, qu'il fait des gentilshommes de toute eſpece.

Les femmes acquierent auſſi la nobleſſe par l'Égliſe. Les intrigues galantes qu'elles ont avec les Cardinaux décraſſent leur origine. Elles ſeroient bien plus nobles, ſi l'on faiſoit les Papes plus jeunes: mais ils ſont ſi vieux lorſqu'on les crée, qu'ils n'ont plus la force de les annoblir.

C'eſt le Pays de la débauche, de la muſique, & de la dévotion. On y prie Dieu ſix heures du jour, on y en chante huit & on s'y proſtitue dix.

Chaque coin de rue eſt un autel, chaque autel a une image & chaque image fait ſes miracles.



LETTRE LVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pekin.*

De Paris.

IL y avoit autrefois un grand inconvénient dans la Religion du Chriſt, les fideles qui avoient péché, quoique légerement, étoient condamnés aux flammes éternelles; c'étoit bien dur pour ceux qui ne l'avoient pas fait exprès.

Après bien des recherches pour trouver un tempérament qui empêchât que tant de pécheurs de bonne foi ne fuſſent précipités pour toujours dans l'enfer, on imagina le purgatoire.

Je voudrois bien pouvoir te dire ce que c'eſt que le purgatoire. Les Européens qui mettent par-tout de la fiction, ont imaginé dans leurs fables le fleuve

Léthé qui a la vertu de faire oublier le passé. Le purgatoire est une espece de fleuve Léthé. Dieu oublie qu'il a été offensé, & passe l'éponge sur sa justice. On peut regarder aussi le purgatoire comme des lettres d'appel, par lesquelles les pécheurs se réclament du pouvoir des Démons.

Il fait très-chaud dans le purgatoire, mais il n'y fait pas si chaud qu'en enfer. Ses flammes brûlent, mais elles ne consument pas: leur caractere est de purifier. Après quelques siecles, on en sort clair & net, comme un cristale de roche; alors on va prendre sa place dans le Ciel, comme si de rien n'étoit.

Ce projet est un des plus beaux qu'ait jamais formé le Christianisme. Sans lui Dieu à la fin du monde se fut trouvé presque seul dans le paradis; au lieu que le purgatoire lui recrute continuellement des élus.

Il est dommage que ce magnifique plan ne soit pas gratis. Il faut acheter le purgatoire. Les Bonzes & les Mandarins Prêtres y ont mis deux prix. Ceux qui craignent la brûlure l'achetent en gros, & sont presque aussitôt délivrés. Mais il faut qu'un pécheur soit bien riche pour aller ainsi droit au Ciel, après n'avoir fait qu'effleurer le purgatoire. On m'a parlé de quelques Chrétiens à demi réprouvés, à qui il en a coûté plus de cinquante mille Taëls pour se racheter tout d'un coup de ses flammes.

A l'égard de ceux qui n'ont pas de quoi payer leur délivrance, ils se grillent tranquillement pendant une suite de générations.

Il y a des Philosophes Européens qui prétendent que les richesses ne sont bonnes à rien; mais depuis l'établissement du purgatoire, elles servent à quelque chose.

Tout le monde a gagné à ce marché. On demande continuellement pour les ames du purgatoire. Les Chrétiens qui sont de la secte du Pape, font des aumônes continuelles : des troncs établis à ce sujet, sont remplis tous les jours d'argent; mais de celui-ci les ames du purgatoire n'en voient guere. Les pagodes qui, avant l'invention du Purgatoire, étoient très-pauvres, sont aujourd'hui fort riches.

Cette institution n'est que pour les péchés véniels, si on avoit établi un Purgatoire pour les mortels, il eut été bon alors d'être Chrétien. Cet établissement est admirable pour encourager les pécheurs de cette secte; qu'importe qu'on offense l'Être suprême! avec de l'argent on peut se tirer du mauvais pas de l'enfer.

Les Européens sont peut-être les plus grands calculateurs qu'il y ait au monde. On m'a parlé d'une énumération qui contient le nombre des ames rachetées des flammes du Purgatoire depuis son institution; ce nombre est prodigieux. On y trouve des Chrétiens de toutes les conditions, & de tous les états; excepté des Papes, excepté des Rois, excepté des Ministres d'État, excepté des Moines, excepté des Dévots, excepté des Financiers; tout ces gens-là vont droit en Enfer.

LETTRE LVII.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

LEs Ministres d'État en France sont toujours chancelants; ils ne sont jamais fermes sur leurs

pieds. Quand j'arrivai à Paris, on en déplaça deux; & peu de temps après, on en créa trois. Il n'y a point d'Hôtel de louage qui change plus souvent de maître, que celui du Contrôleur des Finances. Un Ministre est à peine installé dans son poste, qu'il est relevé par un autre qui cede lui-même sa place à un troisieme. Ils se rencontrent, pour m'exprimer ainsi, sur l'escalier de l'administration.

On diroit que le Roi de France fait continuellement la revue de ses Ministres, & que ceux-ci ne font que passer devant leurs charges. Tu peux t'imaginer, pendant ce changement continuel comment vont les affaires de la République. Comme ceux qui gouvernent, ne sont jamais assurés dans leur poste, l'État est toujours chancelant.

On apprend souvent la réforme d'un Ministre avant qu'on ait su sa nomination: aussi est-on en usage de l'aller complimenter le matin même, crainte que le soir on n'y soit plus à temps. Le jour qu'on eut nommé le Ministre qui gouverne aujourd'hui les Finances, un Seigneur de sa connoissance courut sur l'heure à son Hôtel pour le complimenter. Mon ami, demanda-t-il au Suisse, ton maître est-il toujours Ministre ? Le portier qui n'en étoit pas encore instruit, lui répondit qu'il n'en savoit rien. Vous verrez, dit-il, en se tournant vers un autre Seigneur qui étoit dans son carrosse, qu'on l'aura remercié, avant même de l'avoir créé.

Comme tout le monde sait ici qu'un Ministre qui entre en place, n'y est pas pour long-temps, on s'arrange en conséquence; chacun se hâte de lui demander des graces; & le Ministre qui sent que sa démission est prochaine, se hâte de les accorder. Que lui

importe de se donner la peine de distinguer les talents, & de ne donner les emplois qu'au mérite, il sait que dans quelques jours il ne sera plus rien, & qu'on se souviendra à peine, qu'il ait existé! Il va plus loin, il trouve les affaires de la Monarchie embrouillées, & il les embrouille d'avantage, afin que celui qui viendra après lui, trouve plus de difficulté à les débrouiller : c'est une vengeance qu'il attache à l'instabilité de son poste.



LETTRE LVIII.

Le même, au même, à Pekin.

De Paris.

LEs mœurs sont si corrompues en France, que cela va jusques à la dissolution. Il s'y commet journellement un crime, qui fait frémir la nature. C'est le dernier période de la corruption humaine. Les peres en Afrique vendent leurs enfants au travail, ici les meres vendent leurs filles à la prostitution. Elles font elles-mêmes les premiers marchés d'incontinence, & s'approprient l'argent de leur crime.

En Barbarie, c'est assez qu'il naisse un grand nombre d'enfants d'un mariage, pour que la fortune de ceux qui leur ont donné le jour, augmente. En France, il suffit qu'une mere ait plusieurs filles, pour rendre la sienne considérable.

L'éducation & les talents sont pour l'ordinaire les fondements de ce contract infame. On ne les éleve mieux que pour les vendre davantage : plus elles ont d'agréments & plus on met leur innocence à haut prix.

La police eſt informée de ces marchés, les Magiſtrats des autres Tribunaux ne l'ignorent pas; tout le monde le ſait & perſonne n'en dit rien.

Brûles cette lettre; car je ne voudrois pas que l'Empereur & les peuples de la Chine ſachent que de tels monſtres habitent la terre. Il y a des crimes chez les peuples corrompus, dont il ne faut pas que les Gouvernements ſages aient la moindre idée. Ils auroient trop mauvaiſe opinion de la nature humaine, ſi on la leur montroit ſous un caractere ſi difforme, & par-là ils pourroient perdre la confiance que l'on doit avoir en la vertu.



LETTRE LIX.

Le même, au même, à Pekin.

De Paris.

DE toutes les ſciences qu'on profeſſe en France, la politique eſt celle qui ſe donne à meilleur prix. Elle ſe vend ici à ſi bon marché, qu'il n'y a point de laquais qui n'ait le moyen de l'acheter. Pour deux ſols on peut connoître les intérêts des Princes, être inſtruit des négociations de l'Europe, & ſavoir deux fois la ſemaine comment va le monde.

Les principes de cette ſcience ſont contenus dans des feuilles volantes qu'on appelle gazettes. Ses ſéances ordinaires ſe tiennent dans de petites académies qui ſont aux portes des jardins du Palais-Royal & des Thuilleries, où des Suiſſes vendent au public l'eſprit des Cours. Si on veut devenir bien ſavant dans les ſecrets des cabinets, & que pour cet effet on veuille lire bien des papiers, on paie plus d'a-

gent; car les connoissances de la politique ont un prix fait, il en coûte tant la feuille. C'est dans celles-ci où l'on apprend exactement ce qui ne se passe pas dans les différentes Cours, & que l'on est instruit de toute autre chose que de ce que l'on veut savoir.

La plupart de ces gazettes sont étrangeres. Les grands professeurs en politique se tiennent en Hollande, Républiqué économe qui met à profit le bruit de la renommée, & qui pousse l'industrie jusques à tirer parti du mensonge même. C'est de-là qu'ils font part aux autres nations de l'Europe de leur profond savoir, & qu'ils leur communiquent leurs savantes réflexions.

Toutes ces feuilles ont un genre d'érudition, qui leur est particulier. La gazette d'Amsterdam qui a le pas sur les autres, est très-profonde dans la superficie des faits : elle est remplie d'une élocution qui ennuie très-méthodiquement. La gazette de la Haye est admirable pour publier des événements imaginaires; celle de Rotterdam pour mentir; & celle d'Utrecht pour ne pas dire vrai. Mais lorsqu'on veut savoir beaucoup de faits faux & imposteurs, on lit un imprimé qui a pour titre *le courier d'Avignon.* C'est un Bonze apostat, & qui apostasie de nouveau dans cet écrit réguliérement deux fois la semaine. Il y a aussi une gazette de France; mais il lui est défendu de la part du gouvernement de dire vrai : il n'est permis à l'auteur que d'être froid & insipide.

J'ai oui dire qu'on avoit résolu une fois d'empêcher l'entrée de ces gazettes étrangeres dans le Royaume; mais ce projet n'eut pas lieu. Il est à présumer que l'administration réfléchit sur les con-

féquences d'une pareille démarche. Il eſt certain que cette réforme auroit cauſé une des plus grandes révolutions qui fut jamais arrivée dans la Monarchie Françoiſe; car que feroient devenus alors dans Paris tant d'automates, ces hommes machines, dont les reſſorts ſont ſans action, juſques à ce que quelque article d'une gazette les ait mis en mouvement? Q'eut été couper le fil du raiſonnement du diſcours public, & répandre un morne ſilence chez tous les politiques du caffé.

Cette réforme eut réduit à la famine un grand nombre de vieux Officiers, qui n'ont pas plutôt enlevé des petites académies, dont je viens de te parler, un article un peu intéreſſant de ces gazettes, qu'ils ſe rendent auſſitôt dans des maiſons rentées, où l'article leur eſt payé comptant par un dîner.

La France ſe fut trouvée tout d'un coup muette; car qu'eut-on pu mettre à la place de ces paroles uſitées dans toutes les compagnies, & qui ouvrent tous les entretiens François, *qu'y a-t-il de nouveau? Que dit la gazette de Hollande*? A-t-on des *avis ſur la marche des armées*.

On ne peut que plaindre l'inſuffiſance du genre humain, lorſqu'on fait réflexion qu'une nation qui paſſe dans le monde pour avoir de l'eſprit & du diſcernement, eſt réduite à paſſer ſa vie à s'entretenir de pareilles fatuités.

Tu ne ſaurois croire le bâillement & l'ennui mortel que cauſe le retard de la malle de Hollande, de Flandres & d'Avignon. La neige ou la glace qui empêche le paſſage des couriers, gêle ici les eſprits; ils en ſont pétrifiés : le dégel ne ſe fait qu'à l'arrivée des gazettes.

LETTRE LX.

Le même, au même, à Pekin.

de Paris.

JE parcours les Hôtels dont cette Capitale est remplie, & qu'on fait voir par curiosité aux étrangers. Il faut un guide pour voyager dans le vaste Pays de ces édifices; sans quoi on se perdroit pour ainsi dire dans les rues des appartements, & dans les différents quartiers qui composent ces maisons. Il en est de si immenses qu'elles pourroient contenir un Royaume d'Afrique avec tous ses peuples.

Ces édifices prodigieux m'ont fait souvent réfléchir combien les hommes cherchent à s'éloigner de leur premiere origine.

Il y a apparence que les premiers hommes firent un trou dans la terre, pour se garantir des bêtes féroces, & que pendant long-temps ce fut là leur habitation ordinaire. Leur nombre venant ensuite à augmenter, ils prirent de la boue, & bâtirent une cabane sur sa superficie. Chaque cabane n'étoit pas plus grande qu'il le falloit pour contenir une famille : dans la suite ils éleverent une seconde cabane sur la premiere, & celle-là servit de fondement à une troisieme; mais comme les aises mènent aux commodités & que celles-ci conduisent au luxe, insensiblement les cabanes furent changées en édifices. Ce qui avoit été inventé pour servir de délassement, contribua à la fatigue; les hommes faits pour habiter la surface de la terre, furent obligés de monter jusques à moitié chemin du Ciel pour arriver à leur mai-

ſon. Les pierres & les marbres ſervirent à flatter la vanité humaine. Des hommes qui devoient mourir dans quelques années, firent des habitations qui devoient durer dix ſiecles.

Aujourd'hui les particuliers en France ſe logent comme les Rois, & les Rois comme les Dieux.

Je voudrois qu'il ne fut permis d'étaler la magnificence que dans les édifices publics, & qu'il y eut des réglements pour ceux des ſujets. Cette police des maiſons feroit peut-être plus utile qu'on ne pourroit la ſoupçonner : entre pluſieurs avantages, elle auroit celui d'empêcher que bien des particuliers ne s'enſéveliſſent avec toutes leur génération dans de vains & ſuperbes bâtiments.

LETTRE LXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Boulogne.

BOulogne eſt ſous la domination directe du Ciel. Le Lieutenant du Chriſt en eſt le Souverain. C'eſt avec les clefs du Paradis que les Papes ouvrent la porte de cette puiſſance politique.

Si les hommes ſavoient s'accorder entre eux, ils feroient libres ; au lieu que leurs diviſions les rendent preſque toujours eſclaves. L'hiſtoire univerſelle de l'Europe eſt remplie de faits qui en font autant d'exemples.

Les Boulonois ne pouvant ſouffrir leur propre domination, ſe mirent ſous celle des Papes. Il faut qu'un gouvernement politique ſoit bien corrompu,

lorſqu'il ſe ſoumet de lui-même à une pareille baſſeſſe.

Je voudrois rechercher ce qui fait que les peuples d'Italie, depuis environ quinze ſiecles, ſe précipitent d'eux-mêmes au devant de la ſervitude. Je crois que le luxe, l'oiſiveté & la molleſſe y ont beaucoup contribué.

Après que les Romains eurent agité le monde & ſe furent agités eux-mêmes par des peines & des travaux infinis, une laſſitude générale ſuivit de près cette grande agitation. Les peuples d'Italie, qui leur ſuccéderent, établirent les arts de faſte & d'oſtentation, qui ſont preſque toujours une ſuite de la volupté. On n'eut d'autre ambition que celle d'être oiſifs. Il faut une certaine activité pour ſe maintenir libres, au lieu qu'on n'a beſoin d'aucune action pour être eſclaves.

Un peuple n'entend point ſes intérêts, lorſqu'effrayé lui-même par ſes propres diviſions, & par ſes guerres civiles, il ſe livre au pouvoir d'une puiſſance étrangere. Il ſe précipite par-là lui-même au devant des malheurs qu'il voudroit éviter : Ce ſont préciſément ces guerres qu'il craint, qui pourroient ſeules l'empêcher d'être ſubjugué. En liſant l'hiſtoire de cette partie de l'univers, on trouve que la plupart des États renaiſſent des cendres des guerres civiles.

Il eſt vrai que Boulogne, en ſe donnant aux Papes, conſerva ſes privileges : mais on n'en a plus, lorſqu'on ſe livre au pouvoir d'un gouvernement étranger.

Dès qu'on cede le pouvoir politique, toutes les prérogatives que l'on ſe réſerve, ſont nulles.

Pour l'ordinaire les peuples qui ſe livrent volontairement à la ſervitude, veulent ignorer qu'ils ſont eſclaves.

La République de Boulogne fait ſemblant d'être libre : elle députe un Ambaſſadeur à Rome pour conſerver l'égalité, tandis qu'elle reçoit du Pontife un Légat qui eſt ſon maître.

Quarante Sénateurs forment un Sénat ſans Conſeil, qui élit un Prince ſans pouvoir. On appelle ce Souverain, GONFALONIER. Son regne eſt auſſi court que ſa puiſſance eſt bornée. Au bout de ſoixante jours, il quitte la Couronne & redevient Sujet. L'élection n'eſt pas arbitraire ; chaque Sénateur doit regner à ſon tour & porter la Couronne par ſemeſtre. Ce n'eſt pas le mérite qui éleve à ce rang, c'eſt la place; de maniere que, tous les ſept ans, chaque Sénateur ſe place de lui-même ſur ce Trône poſtiche.



LETTRE LXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Paris.

JE vais ſouvent à la comédie. C'eſt moins pour aſſiſter à la repréſentation des acteurs, que pour y voir la piece des ſpectateurs. Je trouve celle-ci plus divertiſſante, que celle qu'on donne au théatre. La ſcene y eſt toujours originale, & offre un tableau du ridicule de ce peuple. Elle commence long-temps avant qu'on tire le rideau, & continue une demi heure après qu'il eſt baiſſé ; c'eſt-à-dire, que

cette piece a deux actes de plus que celle qu'on vient voir.

Pour l'ordinaire le parterre ouvre la représentation. On diroit que celui-ci est fait à ressort, & que son mouvement est réglé. Il a son flux & reflux, comme le vaste Océan. Une onde pousse les spectateurs vers l'orchestre, & une autre les ramene à la porte. Ceux qui y agitent les vagues, sont pour l'ordinaire de jeunes Mousquetaires, qui se divertissent à ce manege. Ils ouvrent & ferment le parterre de la comédie, comme une boîte. Je vis derniérement baloter deux pauvres provinciaux qui s'y trouverent par malheur ce soir-là, de maniere que je ne crois pas qu'ils puissent de six mois sortir de leur chambre. Il est difficile, quand on se trouve au milieu de ces Messieurs-là au parterre, qu'on en sorte avec tous ses membres.

Mais ce n'est que le prélude de la comédie des spectateurs. Ce spectacle est composé de conversations muettes qui se passent dans les loges. Une jeune Dame ouvrit ce soir-là la scene; un Abbé l'avoit aimée; mais l'inconstant avoit passé en secondes noces clandestines avec une autre Dame qui étoit ce soir-là à la comédie, dans une seconde loge. Les deux rivales se menacerent long-temps des yeux. On voyoit dans les regards de l'une tout ce que la rage & le désespoir ont de plus marqué; & dans ceux de l'autre ce que le triomphe & la satisfaction ont de plus agréable. Les insultes réciproques des regards durerent quelque temps: quand les hostilités des yeux furent finies, elles se battirent encore long-temps par des gestes, des grimaces, & des coups d'éventail.

Cependant les mains de l'Abbé, qu'on avoit jufques-là toujours vues, difparurent tout d'un coup : l'Abbé étoit là; on ne pouvoit pas les foupçonner hors de la loge ; elles étoient fans doute cachées quelque part. A cette défertion, la Dame délaiffée perdit tout-à-fait contenance; fes regards aux fpectateurs étoient parlants. Ils leur difoient; voyez ce perfide qui me méprife au point de fe livrer à fa paffion en préfence du public: d'un autre côté, regardez cette femme fans bienféance, infenfible à toute autre confidération, qu'à celle de fon amour. Peut-être goûte-t-elle dans ce moment mille petites fenfations qui la préparent davance à un plus grand plaifir après le fpectacle. Car les femmes en France peuvent par le feul mouvement des yeux faire un difcours fuivi avec toutes fes parenthefes. Le parterre de Paris, qui n'aime point à garder les manteaux, l'ayant entendu, entreprit de la venger. Il fe mit à crier, haut les mains, Monfieur l'Abbé, haut les mains; & auffitôt fes mains reparurent.

A côté de cette loge fe paffoit une autre comédie. Une veuve furannée, mais riche, qui fe croyoit aimée d'un Officier fans fortune, découvrit ce foir-là par un coup d'œil qu'il en vouloit à fa fille qui étoit jeune & jolie, & qui étoit avec elle à la comédie. Cette préférence indigna la mere : elle le congédia fur le champ en préfence du public. L'Officier remercié ne fe déconcerta point; fe voyant hors de fervice, il alla offrir les fiens dans une autre loge à une Dame qui n'avoit point de fille. Auffitôt le parterre applaudit à fon choix par un battement de mains général, & hua la veuve furannée. Alors il n'y eut pas moins de quatre fcenes muettes à cette

ſeconde repréſentation, l'indignation de la vieille veuve, le chagrin de la fille, le plaiſir de la jeune Dame, & la ſatisfaction de l'Officier. Outre ces comédies continuelles, il y a une infinité d'entractes, où on voit des ſpectateurs qui vont, qui viennent, qui montent, qui ſe précipitent d'une loge à l'autre. Vous les voyez aux premieres, & en même-temps aux ſecondes, & preſque auſſitôt aux troiſiemes. Si on n'étoit pas ſûr de ſes yeux, on croiroit voir double ou triple, tant ils ſe multiplient. On pourroit appeller cet endroit de la piece des ſpectateurs, la ſcene des voltigeurs.



LETTRE LXIII.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

LE monde Européen, eſt formé de deux tiges. La ſociété eſt diviſée ici en nobles & innobles. Il eſt vrai qu'il faut très-peu de choſe pour être de la premiere claſſe. Une famille qui fait écrire ſon nom dans les annales du monde, eſt noble, celle qui l'oublie, eſt roturiere : c'eſt une affaire de mémoire.

Tout homme qui peut prouver que ſes ancêtres vivoient il y a neuf cents ans, eſt bon gentilhomme ; celui qui ne le prouve point ne l'eſt pas. Tu vois que la qualité de gentilhomme & celle de roturier ne different en rien, puiſque les uns & les autres avoient leurs ancêtres il y a neuf cents ans ; & que tout le mérite conſiſte à s'en ſouvenir. On a cependant imaginé un autre moyen qui eſt de l'oublier. Un Enropéen qui peut prouver que ſa famille eſt ſi

ancienne

ancienne qu'il en a perdu jusques à la trace, est noble & archinoble. On soupçonne qu'une origine dont on n'a aucune idée, n'est point roturiere; en ce cas-là ce monde est lui-même bon gentilhomme, car on ne sait pas précisement dans quel temps il a été formé. Par la même raison il faut que tous les hommes le soient, car le Trône ne peut pas être noble, & les branches roturieres.

C'est un grand titre ici, quand on peut produire un vieux parchemin à moitié mangé des vers. La différence du noble de bon alloi à celui qui ne l'est pas, est dans la difficulté de la lecture des titres. Lorsqu'on ne peut pas les déchiffrer, la Noblesse est bonne; si on les lit couramment, elle est équivoque. Il faut que les faussetés contenues dans le parchemin viennent de loin, car en fait de généalogie on n'a pas foi aux mensonges modernes. Une imposture de cent ans est trop nouvelle, on la méprise; mais si elle passe six siecles, elle a acquis un droit d'ancienneté, on la respecte.

Il y a ici une Noblesse dont je fais beaucoup de cas, qui est celle des belles actions. Rien de plus équitable que d'honorer le mérite, & de distinguer les Citoyens qui ont rendu des services importants à la Patrie; mais cette source sacrée de la véritable noblesse fait plus de mal que de bien par les abus qui en résultent. Cinq ou six services mémorables que les ancêtres d'une famille noble auront rendus autrefois à l'État, empêchent presque toujours que ses successeurs ne lui en rendent. Enorgueillis de cet honneur, ils croient que les actions glorieuses de ceux qui les ont précédés, leur suffisent, & qu'eux n'ont qu'à se reposer.

Un homme que je vois ici dans certaines maisons, qui passe sa vie dans les promenades & les caffés, qui est toujours aux spectacles, & qui dispose de son temps entre le jeu, le bal & les mauvais lieux, me disoit dernièrement qu'il étoit noble; & pour me le prouver, il me cita plusieurs grandes actions de ses bisayeux; il me nomma les batailles où ils s'étoient distingués, & me rapporta les prodiges de valeur qui leur avoient acquis une gloire immortelle. Monsieur; lui dis-je, en l'interrompant, quelle part avez-vous eu à tous ces exploits éclatants? Aucune, me répondit-il. Comment pouvez-vous donc faire rejaillir sur vous le mérite des actions qui ne sont pas de vous?

On confond toujours ici l'origine de la Noblesse avec les nobles; ce qui fait deux choses bien différentes. Il faudroit que la Noblesse, pour qu'elle ne dérogeât jamais, fût à vie; qu'un Citoyen qui a rendu des services à l'État, ou qui s'est distingué par quelque mérite personnel, utile à ses Citoyens ou à la République, fût noble inclusivement jusques à sa mort: & qu'un Héros en quittant le monde emportât toute sa gloire, & qu'il ne restât rien après lui que le bruit de ses actions; qu'il fût enseveli au milieu de sa renommée, & que son tombeau mît une barriere entre lui & ses descendants. Je voudrois abolir tous les titres anciens, afin que personne ne pût en avoir d'autres que ceux de ses vertus personnelles; & que chaque Citoyen fût le premier descendant de sa race, & le dernier noble de sa famille.





LETTRE LXIV.

Le même au même ; à Pekin.

De Paris.

JE réfléchiffois depuis ma derniere fur les inconvénients de la Nobleffe, qui eft très-nombreufe en France, lorfqu'un homme affez mal mis entra dans ma chambre. Monfieur, me dit-il après m'avoir fait deux ou trois profondes révérences, je viens vous propofer de vous faire Noble. Moi, Noble, m'écriai-je; eh qui eft-ce qui vous a donné ce pouvoir? Ma profeffion, me répondit-il; je fuis généalogifte, à vous rendre mes très-humbles fervices. Je fais des origines; mon métier eft la Gentilhommerie. Cela vous feroit impoffible à mon égard, repris-je: car je n'ai aucun de mes ancêtres qui ait fait du bruit dans le monde; ils font tous morts, fans qu'on fe foit apperçu qu'ils aient vécu. Cela ne dit rien; j'ai ennobli des gens dont les ayeux avoient été les hommes les plus tranquilles de la terre: On les eut pris pour des morts, tant ils faifoient peu de bruit chez les vivants. Vous ignorez fans doute que je fuis Chinois. Non, me dit-il, j'en fuis informé, & c'eft à caufe de cela même que je viens vous offrir mon miniftere. J'ai une généalogie Chinoife toute prête pour vous ennoblir. Et de qui me ferez-vous defcendre, lui dis-je? De Confucius lui-même, me répondit-il; car je veux vous donner du bon, & ne pas vous ennoblir à moitié, comme je fais tous les jours avec des François, qui n'ont pas les moyens d'acheter une ancienne Nobleffe, & qui fe conten-

tent de la tige d'un petit Gentilhomme de Province. L'origine que vous me proposez là, lui dis-je, ne me paroît pas sans difficulté. J'en fais tous les jours de bien plus difficiles, reprit-il; celle de Confucius n'est rien en comparaison des roturiers qui veulent entrer dans l'Ordre du Saint Esprit, & qu'il faut ennoblir en dépit de leurs ancêtres. Vous serez enchanté de l'arbre généalogique que je vous produirai. Vous y verrez les branches par mâles séparés des femmes, qui parviendront jusques à vous, & dont Confucius formera la tige; il sera la premiere branche, & vous serez la derniere de votre famille. J'espere que cet arbre généalogique vous fera autant d'honneur qu'à moi; on y reconnoîtra par-tout la main de maître. Il ne vous en coûtera que cent écus; c'est aujourd'hui un prix fait pour un roturier qui veut s'associer à la Noblesse.

Vous devez être bien riche, dis-je à cet homme. Notre profession n'étoit pas mauvaise autrefois, me dit-il; mais depuis que le Roi de France s'est fait généalogiste, elle n'est plus si bonne. Ce Monarque, sans avoir jamais étudié notre art, a trouvé le secret de donner des ancêtres à ceux qui n'en ont pas. Admirez la force de la prévention: nous faisons des Nobles pour dix louis d'or, & il en coûte plus de vingt mille livres à ceux qui s'adressent au Roi; cependant ils vont à lui préférablement à nous. Voilà, dis-je au généalogiste, une préférence bien injuste; on a tort d'avoir recours au Monarque à votre exclusion. Très-tort, reprit-il; car enfin, en fait de Noblesse, il n'est pas plus sorcier que nous; & nos lettres de Noblesse après tout valent bien les siennes. Peut-être même valent-elles mieux; car celles qu'il

délivre commencent toujours les seize, quartiers, au lieu que les nôtres les finissent. Monsieur le faiseur de Nobles, repris-je, en l'interrompant, est-ce que le Souverain vous a enlevé tous vos chalants ? Oh, que non, me répondit-il, il nous en reste encore beaucoup. La Maltode & les Finances peuvent encore donner à vivre dans Paris à un grand nombre de ceux de notre profession. Voici une liste des roturiers, continua-t-il en sortant un papier de sa poche, que j'ai ennoblis cette année. Et il commença à me la lire à haute voix. *Dix Fermiers Généraux, vingt Commis aux aides & gabelles, trente Receveurs des Finances, quarante Marchands en détail, six Maîtres d'hôtel, douze Valets de pied*, &c. &c. Tous ces nouveaux Nobles sont autant de chef-d'œuvres généalogiques. Par-tout la tige des mâles & des femmes étoit si ignoble, qu'il n'y a pas eu moyen de les purger de la rouille de la roture; j'ai été obligé d'y substituer des pieces apocriphes.

J'ai décrassé pendant plus de six mois celle des Commis aux aides, & au bout de ce temps-là je n'ai pu produire qu'une demi-nuance de Noblesse.

Les Receveurs m'ont donné beaucoup de besogne. J'ai manqué à perdre l'esprit à ennoblir les Marchands. Le néant des Maîtres d'hôtel m'a engagé dans des recherches considérables. Les laquais m'ont donné moins de peine que les autres. De toute cette Noblesse nouvelle, la moins roturiere est celle qui a porté la livrée.

Le plus difficile n'est pas d'ennoblir tous ces gens, mais de leur donner des armes; car où prendre pour eux des écussons; J'ai sué sang & eau pour en trouver aux roturiers que je viens de vous nommer. Il est

vrai que je n'ai pas beaucoup peiné pour les Financiers ; je leur ai donné un champ d'argent avec des monts d'or.

La plus grande difficulté que je prouve avec ces roturiers, c'est qu'ils ne veulent point de Couronnes de Comtes ; ils en exigent tous de Royales : quelle indiscrétion ! Car comment allier des maisons de laquais & de valets de pied avec celles des Souverains ? A l'égard de ceux qui veulent des fleurs de lys dans leurs écussons, cela est aisé à concilier ; car la plupart les portent sur leurs épaules. C'est ce que nous appellons en terme de blason des armes parlantes.

Est-ce qu'il n'y a, lui demandai-je, que les gens de fortune qui cherchent à s'ennoblir en France ? La plupart des François, me répondit-il, ont cette foiblesse. Tous jusques aux Poëtes veulent s'ennoblir ; mais il y a diablement à tirer ici pour le généalogiste ; car ceux-ci sont roturiers de pere en fils depuis le déluge.

Les comédiens cherchent aussi à quitter la roture. Il n'y a pas bien long-temps que j'ai fait noble un acteur de l'opéra. Outre que c'étoit un descendant d'Orphée, il avoit joué tant de rôles de Rois & d'Empereurs, qu'il étoit déja noble par avance.

Il me semble, Monsieur le généalogiste, que vous exercez votre profession avec beaucoup d'aisance. Pas tant qu'on le croiroit bien : il y a quelquefois, permettez-moi cette expression, de grands coups de collier à donner. Les Philosophes qui s'adressent à nous, nous donnent diablement de la tablature. Ces gens-là n'ont jamais eu ni feu ni lieu ; leur origine sort d'un tonneau qui étoit la maison de Diogene, *un de leurs* ancêtres.

Nous prenons aussi beaucoup de peine pour décrasser la roture des Chevaliers Militaires de Saint Louis, dont l'origine est presque toujours aussi obscure que les sources du Nil.

On nous fait espérer que nous ennoblirons bientôt les Chevaliers de Malthe, qui commencent à être si roturiers qu'il leur faudra au premier jour un généalogiste en titre.

Je remerciai le faiseur de nobles, & le priai de s'épargner la peine de confondre la famille de Confucius avec la mienne.



LETTRE LXV.

Le même au Chef de la Religion, à Pekin.

De Paris.

CHez les Chrétiens, * mon cher Kie-tou-na, le Paradis s'achete ; les Mandarins de cette secte en disposent : mais le prix n'est pas toujours le même, il varie selon le besoin d'argent qu'il y a sur la place de la religion. Ceux qui veulent l'avoir à bon marché, vont à plus d'une boutique, & marchandent long-temps.

Cette méthode ne sauroit être blamable, il est permis à chacun d'acquérir une possession à moins de frais qu'il est possible.

On m'a parlé ici d'un pécheur qui voulant faire l'acquisition du Ciel, s'adressa à un Couvent de Bonzes. On le lui fit cent mille messes. C'étoit trop cher pour lui, il n'en voulut point à ce prix-là. Il passa

* Catholiques Romains.

ailleurs. Il s'adressa à d'autres Bonzes qui ont la réputation dans Paris d'accomoder les pécheurs, & de leur faire jouir de la gloire éternelle à un prix raisonnable. Ceux-ci en rabattirent tout d'un coup la moitié; ils lui proposerent le Ciel à raison de cinquante mille messes, une fois payées en especes de cours. C'étoit déja un grand profit pour lui, il épargnoit considérablement à ce second marché; mais il le refusa encore, car son dessein n'étoit pas de mettre tant d'argent à cette acquisition. Il tenta dans d'autres boutiques de Bonzes, mais elles se tinrent, comme les premieres, sur le prix. Ne pouvant s'accommoder, il prit le parti d'attendre une occasion plus favorable; car il en est de cette vente, comme des autres, il y a des temps où leurs marchands baissent la main. Il cherchoit des moyens économiques pour n'être pas damné à tous les diables, lorsqu'il apprit que les Bonzes Capucins avoient entrepris de bâtir leur pagode, & qu'ils avoient besoin d'argent. Il alla les trouver, & fit son affaire avec eux à raison de six mille messes.

Il a résolu d'attaquer en justice les premiers Bonzes, comme usuriers, pour lui avoir voulu vendre une chose vingt fois plus qu'elle ne vaut ou que d'autres ne l'estiment. S'il gagnoit son procès, & qu'il obtînt une indemnisation de six mille messes, le tour ne seroit pas mal adroit; car il auroit acquis tout juste le Paradis pour rien.



LETTRE LXVI.

Le même au Mandarin Kie-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

SI les Miniſtres qu'on exile ici, continuoient de jouir de l'enchantement où l'on étoit auparavant à leur égard, je regarderois leur diſgrace comme une récompenſe; on leur laiſſe leurs rangs, & leurs titres, avec la permiſſion de jouir de leur fortune: ils ne quittent pas la ſcene de leur grandeur, elle les ſuit, & les accompagne dans leur ſolitude. Ils peuvent bien ſe reſſouvenir de ne pas emporter avec eux tout leur faſte; mais ils n'oublient jamais leur cuiſinier. C'eſt en faiſant bonne chere, & en recevant chez eux nombreuſe compagnie, qu'ils font des réflexions morales, ſur le malheur qu'ils éprouvent d'être plus heureux, qu'ils n'étoient auparavant.

Il y a quatre luſtres, qu'un petit Bonze Abbé étoit inconnu dans l'univers; il n'avoit, pour toute fortune, que cent Taels de rente, & ne jouiſſoit d'aucun rang, ni honneur. Des femmes le préſenterent à la Cour, & il y fit ſon chemin. Son ambition le perdit, au milieu de ſa courſe. Son exil fut ſigné, on lui ôta la faveur; mais on lui laiſſa ſa grandeur & ſa fortune. Il emporta, dans ſa diſgrace, deux cents mille livres de rente, tous ſes bénéfices, avec la pourpre. Qu'auroit-on pu faire de plus, ſi au lieu de le punir, on eût voulu le récompenſer.

L'exil des Miniſtres, en France, découvre un vi-

ce dans la clémence du Prince, ou dans sa justice. Il a trop de générosité, ou n'a pas assez d'équité. S'ils sont coupables envers l'État, & qu'ils aient abusé de leur ministere, on ne les punit point suffisamment: s'ils sont innocents & qu'on ne puisse leur reprocher aucune malversation, on les punit trop.

En cherchant l'origine de l'exil des Ministres, j'ai trouvé que le bannissement chez eux tient la place de la peine de mort, que l'humanité a ainsi commuée. Si l'exil est une mort civile, il faut priver des rangs, des honneurs, & des commodités de la vie, ceux qui y sont condamnés; car les morts ne doivent point jouir, ils n'ont besoin que d'un tombeau.

LETTRE LXVII.

Le même au même, à Pekin.

De Paris.

J'Allai dîner l'autre jour chez un Seigneur François qui a deux cents milles livres de rente, & quatre millions de dettes; ce qui fait tout au juste un Seigneur qui n'a aucun revenu. Cependant il vit comme un homme de deux cents milles livres de rente.

Celui-ci qui, malgré toute son opulence, est si pauvre qu'il n'a pas de quoi avoir un laquais, entretient néanmoins quarante domestiques, un Intendant, un Maître d'hôtel, des Pages, des Écuyers, des chiens & des chevaux. Sa table est des plus délicates; l'on boit chez lui les meilleurs vins de l'Europe. Ses équipages sont magnifiques; il paroît

dans les rues avec une pompe superbe : de maniere qu'il faudroit être sorcier, pour deviner qu'il est plus pauvre que la plupart de ceux qu'il éclabousse.

J'ai calculé sa dépense, & je trouve que si ce Seigneur vit encore dix ans, il devra à sa mort six millions, & alors il s'en faudra de cent mille livres de rente que Monsieur son fils qui passe pour un riche héritier n'ait rien.

Ce riche Seigneur n'est pas le seul dans Paris, qui soit dans l'indigence; presque tous les gens riches ici sont dans le même cas : au milieu de l'opulence où on les suppose, la pauvreté est leur état naturel. Ce qui fait qu'ils ne s'apperçoivent pas qu'ils n'ont pas de quoi vivre, c'est que ceux à qui ils doivent, les laissent vivre. Une assemblée générale de créanciers réduiroit presque tous les Grands du Royaume à la mendicité. Si tous ceux, à qui ils doivent vouloient être payés, l'édifice de leur fortune disparoîtroit, il ne resteroit que la place de l'opulenee.

On m'a assuré que la noblesse de France, qui a un revenu considérable, en doit plus que le fond. Si cela est, le corps le plus riche de l'État est le plus pauvre. Les Seigneurs ne sont proprement que les fermiers de leurs domaines; ils font valoir leurs terres pour des créanciers qui, par la facilité qu'ils leur ont donnée eux-mêmes de faire des dettes; s'en sont rendus les propriétaires. Si dans les anciens titres de leurs fiefs, on mettoit les noms de ceux à qui ils appartiennent, au lieu de ceux à qui ils n'appartiennent plus, alors les roturiers seroient les nobles, & les nobles les roturiers.

Les Grands du Royaume n'ont pas imaginé de se ruiner; cette idée ne vient pas d'eux : ils n'y eus-

ſent jamais penſé, ſi la Cour n'eût été la premiere à leur en montrer l'exemple. Ce déſordre tire ſa ſource en droite ligne du Prince, qui eſt lui-même le riche le plus mal-aiſé de ſon Royame. Le Prédéceſſeur du Monarque qui regne aujourd'hui, enſeigna à la Nobleſſe à s'endetter & à ſe déranger : il empruntoit lui-même de toutes mains. Ce grand Prince fit la plus grande banqueroute qui ait jamais été faite dans l'univers. Il étoit ſi pauvre à ſa mort, qu'il s'en falloit de deux milliards qu'il n'eut de quoi ſe faire enterrer.

LETTRE LXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-eï, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris*.

De Boulogne.

EN général les Boulonoiſes ſont belles : mais leur proximité fait encore plus d'impreſſion que l'amour. Il faut ſe tenir à deux pas de leurs viſages ; car pour peu qu'on ſe familiariſe avec leur beauté ; elle fait naître de petites excreſcences ſur la peau ; qui cauſent une grande démangeaiſon. Leurs charmes ainſi déchirent encore plus la peau que le cœur. Cela n'empêche pas, toutes les démangeaiſons à part, qu'elles ne ſoient fort aimables.

J'aurois fort ſouhaité qu'elles parlaſſent pour pouvoir m'entretenir avec elles ; mais on auroit plutôt fait d'apprendre l'Arabe que le Boulonois. A l'égard du Toſcan que je ſais un peu, il n'en eſt pas queſtion à Boulogne. Il n'y a que les Prédicateurs & les comédiens qui s'en ſervent.

Les femmes s'assemblent tous les soirs avec des hommes, dans des réduits qu'on appelle *Casino*. Je ne saurois guere comment m'y prendre pour t'expliquer ce que c'est qu'un *Casino*. Ce n'est pas tout-à-fait un mauvais lieu, quoiqu'on y fasse souvent les mêmes choses; en un mot, c'est une maison qu'un certain nombre d'hommes & de femmes louent pour être plus libres.

Les François qui perfectionnent tout, ne sont pas encore arrivés à ce rafinement d'indécence. Il est vrai qu'en fait de corruption de mœurs, les Italiens ont toujours été les maîtres de la France.

LETTRE LXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-se, *à Pekin*.

De Paris.

La manie des François est d'avoir de l'esprit; ils vous accorderont le bon sens, l'intelligence & l'érudition, pourvu que vous conveniez qu'ils ont de la vivacité, des reparties & de la gaîté.

Un François qui a des saillies, du feu & de l'imagination, qui raconte joliment, qui possede la science des petits riens, & qui est si profond, qu'il peut parler quatre heures sur une vétille, est bien près de la réputation d'homme d'esprit; & si avec cela il prend un ton badin, rit souvent, & folatre toujours, son mérite est décidé.

Il est défendu à un François d'être récueilli; l'air pensif & réfléchi passe ici pour de l'humeur. Un homme grave & sérieux à Paris est le plus sot animal qui soit dans la nature.

Je me trouvai dernièrement d'un soupé, où étoient des Parisiens avec des étrangers, ce qui me donna occasion de remarquer le contraste qu'il y a de ce peuple avec ses voisins.

Allons, Milord, disoit un bel esprit François, en secouant un Anglois de bon sens qui étoit à côté de lui, soyez gai aujourd'hui, vous penserez demain. A quoi vous sert, ajouta-t-il, à vous autres, Anglois, d'avoir de l'érudition, de la géométrie & du savoir, si vous ne savez pas en faire usage? Voyez, nous autres François, comme nous avons de l'esprit! Tenez par exemple, voilà que nous parlons il y a quatre heures, sans que vous nous ayez soupçonné de n'avoir pas réfléchi.

Il n'est pas donné à toutes les nations de l'Europe de porter aussi loin l'érudition du badinage, & d'être profondes dans la science de la gaîté : il faut pour cela être né François.

Cette manie d'avoir de l'esprit passe ici dans tous les états, dans toutes les conditions, & entre même jusques dans le gouvernement.

Je ne sais si je me trompe; mais je crois que les François feroient plus de progrès dans les Arts, les Sciences & la Politique, s'ils avoient un peu moins d'esprit.

Il faudroit sur-tout le bannir de la Religion, car c'est lui qui, en faisant naître des disputes, a suscité des guerres, qui ont fait des plaies profondes à l'État.

Je voudrois encore plus l'exclure du ministere; car c'est de là qu'il répand sa mauvaise influence sur les sujets.

Je crois même que, s'il n'y avoit pas tant d'esprit dans les conseils du Prince, l'État en seroit mieux gouverné.

LETTRE LXX.

Le même au Mandarin Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

IL y a des ſujets ſur leſquels je ſuis obligé de revenir, parce qu'il m'eſt impoſſible de les épuiſer dans une ſeule lettre. J'ai dit ailleurs qu'une femme ici eſt toujours cachée derriere un homme. Elle le pouſſe en avant, le fait reculer en arriere, ou reſter à la même place, ſuivant ſes vues & ſes deſſeins. La politique, comme les autres ſyſtêmes de la ſociété civile, eſt ſubordonnée à ce ſexe.

On prétend que la guerre préſente où la France prend part, n'a lieu que parce qu'une femme l'a voulu ; & il y a apparence qu'elle ne la voulu, que pour s'attirer plus de conſidération, en nommant aux emplois militaires. Cinq ou ſix cents milles hommes ont péri d'une mort tragique, pour donner à une Dame le divertiſſement de la guerre.

La juſtice eſt ici d'une conſtitution ſi délicate, qu'une jolie femme peut la faire évanouir : elle diſparoît des tribunaux à la vue d'une belle ſollicitieuſe. Le ſexe a ici la diſtribution des premieres charges de l'Égliſe & de la robe Les chapeaux de Cardinal, les Évêchés, les Abbayes, les Prieurés ſont de leur compétence. Si la France nommoit le Pape, ce ſeroit une femme qui le feroit. Elles font des Vicerois, des Gouverneurs de Province, & créent des Brigadiers & des Généraux d'Armée. Il n'y a point de commis dans le Royaume, qui ne doive ſon poſte à une femme.

Il y a ici un uſage établi dans l'adminiſtration gé-

sérale dont tout le monde est au fait ; lorsqu'un homme a une affaire à la Cour ou à la Ville, il doit découvrir le nom & la demeure de la favorite du Juge devant qui elle est, afin de s'adresser à elle & de la séduire par des présents: toute autre voie, pour obtenir gain de cause, est incertaine, celle-ci est sûre. La requête rendue par la favorite est toujours appointée. A l'égard du prix de la vente de la justice, cela est réglé; c'est tant pour cent: ce prix augmente dans la proportion de l'atrocité de la chose qu'on fait réussir. Ici chaque femme en faveur a son département. Celles-là sont pour les pensions; celles-ci pour les emplois. Elles ont leurs bureaux où elles donnent leurs audiences, & reçoivent des mémoires.

Pour ce qui est de la sureté du prix de l'achat de la grace, ou de l'injustice qu'on demande, il y a un ordre admirable; on consigne l'argent à un Mandarin public qu'on appelle Notaire, qui ne le délivre à la favorite, que lorsqu'elle a fait réussir l'affaire.

Tu te tromperois beaucoup si tu croyois que celles-ci sont de jeunes personnes d'une beauté ravissante: il y a de vieilles matrones qui ne sont rien moins que belles. On leur laisse le titre de favorites, ainsi que les émoluments, en récompense des services passés; on s'acquite d'une ancienne dette que l'on avoit contracté avec elles dans le printemps de leur âge.

Les jeunes favorites qui sont en service, se mettent galamment le jour qu'elles vont porter les mémoires. Elles ont d'abord avec le Ministre ou Magistrat un entretien particulier dans un endroit séparé, & l'affaire se regle tête-à-tête dans ces entre-*vues.*

Tous ces bureaux particuliers depuis quelques années sont réduits à un grand : une favorite a tout absorbé. Les grandes recettes se font maintenant à Versailles; l'encan des charges y est public : chacun a droit de se mettre sur les rangs, & de devenir candidat pour son argent. Le bureau d'adresse est ouvert à tout le monde; on y marchande aujourd'hui des emplois depuis cent écus de rente, jusqu'à deux cents mille francs.

LETTRE LXXI.

Le même au Mandarin Cotao-yu-se, *à Pekin.*

De Paris.

L'Amour qui étoit fort vieux & extrêmement usé, puisqu'il vivoit du temps de Citus & de Cassandre,* est mort ici subitement : la débauche la tué. C'est du bel air aujourd'hui en France de mépriser cette passion. Un homme seroit à jamais perdu de réputation, s'il étoit soupçonné d'avoir cette foiblesse. Il n'y a que les gens du vieux temps qui se donnent ce ridicule. Les gens de la Cour & à la mode sont au-dessus de cette puérilité.

Les soupirs & les lettres amoureuses ne sont plus de saison : cette maniere d'expliquer ses sentiments a prescrit.

Mais comme il y a toujours quelques femmes qui suivent encore le vieux style; un François du bon ton a toujours à ses gages un domestique pour faire réponse aux billets doux : de maniere que cette par-

* Romans anciens.

tie de la ſecretairerie du cœur eſt ſi mépriſée aujourd'hui, qu'elle eſt deſcendue juſques dans la livrée.

L'amour eſt même banni des Romans; ſorte de livres établis autrefois pour en faire l'analiſe, & qui doivent leur origine à ſes folies : de maniere qu'aujourd'hui en France on n'eſt plus amoureux même en fixion.

Après tout on a bien fait, car il y avoit tant de tromperie en amour, que c'étoit une pure duperie. On y a ſubſtitué l'intrigue, qui à la vérité ne vaut pas mieux. Mais du moins chacun ſait ce qu'il fait, on ſe trompe de part & d'autre de bonnne foi, au lieu qu'en amour on ſe trompoit preſque toujours ſans le ſavoir; ſans compter l'embarras qu'il y a d'aimer, & la peine qu'il faut prendre pour ſe rendre aimable.

Il y avoit un grand nombre de formalités qui gênoient infiniment. Il falloit d'abord s'aſſurer qu'on s'aimeroit toujours, & faire ſemblant de part & d'autre de le croire, enſuite travailler de concert à en être perſuadé, de-là paſſer à la conviction, ce qui demandoit une grande aſſiduité & beaucoup d'art.

Ce n'eſt pas tout; il falloit être liant, doux, affable, poli, complaiſant, rempli de ſoins & d'attention, ce qui étoit la choſe du monde la plus gênante.

L'intrigue eſt plus ſimple que cela, elle va droit au fait, celle-ci ne s'arrête pas en chemin : car, pour arriver plutôt, elle bannit tous les préliminaires. Une intrigue de huit jours eſt déja vieille. On peut dire qu'elle n'a point d'origine. Elle commence par la fin, ce qui eſt très-commode pour ceux qui n'aiment point à s'amuſer en chemin.

J'oubliois de te dire que l'amour avoit un autre inconvénient, c'est-à-dire, qu'il falloit des soins pour le tenir caché, au lieu qu'à présent en France toutes les intrigues sont publiques.

LETTRE LXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

DEpuis que je suis à Paris, je n'ai pas entendu parler de la Reine de France. Quoique je t'aie dit dans une de mes lettres, que le Monarque qui régne ici, est marié, je ne te dirai point s'il a une femme. On m'a pourtant assuré que cette Monarchie a une Souveraine; mais elle fait si peu de bruit, qu'on ne l'entend point. On ne la rencontre ni au Conseil du Roi, ni dans le cabinet du Prince. Son éclat n'éblouit personne, elle n'est environnée d'aucun rayon de lumiere; la magnificence n'est pas sa sphere, elle est à côté du faste de cette Cour splendide. Elle a quitté le chemin de la grandeur, pour suivre le sentier de la vie privée; cette Reine est morte majestueusement. Elle a déposé son rang au pied des Autels; Dieu à qui elle a fait un sacrifice de sa Couronne, l'indemnise de sa perte. Le Ciel a changé ses peines en consolations; cela est heureux pour le Roi & pour l'État. Il y a des Reines en Europe, qui ne trouveroient pas tant de ressources dans la Religion.

LETTRE LXXIII.

Le même au même, à Pekin.

De Paris.

ON voit ici un Miniſtre, * qui a ſurvécu à tous les autres; il a ſu ſe garantir de la diſgrace, & éviter l'exil. Son humeur douce, amie du beau ſexe, l'a porté à ſe lier d'intérêt avec celle qui gouverne l'État. La robe de la M----- l'a ſauvé du naufrage; il s'eſt échappé ſur la planche de ſa protection.

Aujourd'hui il radotte, & n'y eſt plus : mais avant qu'il fut mort civilement au cabinet, c'étoit le Miniſtre de la France qui ſavoit le plus de choſes, & qui en ignoroit davantage. Il a paſſé par tous les grades & par tous les honneurs que peût attendre le plus grand homme de la République : Ambaſſadeur, Miniſtre Plénipotentiaire, Officier Général, Chevalier de tous les Ordres du Roi, Maréchal de France, Duc, &c. Si on avoit retenu les faveurs qu'on lui a accordé pour les ſervices qu'il n'a pas rendus, on auroit récompenſé vingt braves Officiers pour les ſervices qu'ils auroient rendus.

J'ai ouï dire que c'étoit le premier homme du monde pour faire périr une grande armée dans le Pays étranger; la placer mal; la faire avancer, quand il falloit qu'elle reculât; la faire retirer mal à propos; la perdre enfin en détail, & s'en retourner preſque ſeul à la Cour. On loue beaucoup en lui une

* Mr. de Belle-Iſle mort.

retraite qu'il fit en bon ordre; mais c'est bien peu de chose dans l'histoire d'un Général, que d'avoir su reculer à propos une fois devant l'ennemi.

Sa partie étoit le détail; jamais un Commandant ne rangea dans sa tête tant de petites choses. La plupart des hommes en Europe sont déplacés. Ce Maréchal Duc eut été un des plus habiles directeurs de fourage que la France ait jamais eu. Aucune botte de foin n'eut échappé à sa pénétration. Au lieu de cela on l'a mis à la tête du bureau de la guerre. Il est vrai qu'il est encore question ici de détails; mais il y a une grande différence entre le détail des petites choses, & celui des grandes; & l'on ne doit pas mettre en comparaison les spéculation bornées de la subsistance des armées, avec les vues élevées dont ont besoin ceux qui conduisent les opérations militaires: aussi on dit qu'il a fait de la jolie besogne.

Quoique septuagénaire, il fait encore l'aimable & le galant. On lui passe ce foible; mais celui qu'on ne peut point digérer en lui, c'est de croire qu'il est assez fort pour supporter le poids qui l'accable.

Ce Ministre n'a point de successeur, ses dignités finiront avec lui. Il est le premier Général de sa famille, & le dernier Duc de sa race. On dit qu'à sa mort, il fera Louis XV héritier de ses richesses; ce ne sera pas un don, mais l'acquit d'une dette de famille: le grand pere avoit volé l'État; le petit-fils restitue.



LETTRE LXXIV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Boulogne.

JE ne ſais comment les Miniſtres de la Religion de Chriſt peuvent accorder tant de faſte & d'oſtentation, avec cette humilité & cette charité qui eſt recommandée par cette Religion.

Si tu voyois l'étalage du Mandarin Prêtre, connu ſous le nom de Légat, que Rome envoie ici pour gouverner à ſa place, tu ſerois ſurpris de la contradiction qu'il y a entre la pratique & les maximes de ſon dogme.

Notre ſublime Empereur ne paroît pas en public avec plus de pompe & de magnificence, que ce Prêtre de la ſecte de Chriſt.

Il a une garde à cheval, auſſi nombreuſe que celle du Roi de France. Son char eſt traîné par ſix chevaux noirs, tout couverts de lames d'or. Pluſieurs carroſſes magnifiques remplis de ſes Écuyers, gentilshommes ou valets-de-chambre ſuivent le ſien.

Tout cet étalage marche doucement & à pas comptés, pour donner le temps au peuple d'examiner cette ſplendeur, & au maître de reſpirer avec orgueil.

Dans toutes les rues où il paſſe, les Boulonois ſe proſternent devant la faſtueuſe oſtentation de ſon Éminence, qui jouit avec emphaſe de cette humilité populaire.

Ce Mandarin eſt abſolu, ſon gouvernement eſt plus deſpotique que celui du Grand Turc. Il bannit de l'État qui il veut, & fait mourir qui il lui plait.

Ne vaudroit-il pas mieux s'expoſer à toutes les horreurs de la ſervitude domeſtique, que de deſcendre à cette humiliation?

Ce n'eſt pas tout: l'État éprouve bien d'autres malheurs; les Légats ne ſont ſouverains que pendant un temps. Leur commiſſion de Roi ne dure que ſix ans, qui occaſionne un péculat continuel; car le Légat qui eſt en place, & qui ſait que dans peu il ne le ſera plus, ſe hâte de faire argent de tout. Il met un prix à ſes faveurs, & vend juſques à ſes propres graces Le Pape lui en donne la permiſſion. La République eſt déſolée par le deſpotiſme de Rome & par l'avarice de ſes Miniſtres.



LETTRE LXXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

J'Aſſiſtai ces jours paſſés à un *Te Deum* ſolemnel que l'on chanta dans l'Égliſe de *Notre Dame.* La muſique étoit bien choiſie, & fort nombreuſe. Elle inſpiroit du contentement à l'aſſemblée. Les voûtes retentiſſoient de ſons gais & joyeux. C'eſt une action de graces que l'on rend ici ordinairement à Dieu pour un avantage qu'on n'a point eu à la guerre, ou pour une victoire qui n'a point été remportée. Il n'y a point de *Te Deum*

qui ne coûte huit à dix mille François à la nation; & l'on remercie très-souvent Dieu à Paris de ces avantages. C'est-à-dire, que l'État se ruine dans la proportion qu'on loue le Seigneur de sa prospérité. Il est vrai que, dans la derniere affaire, pour laquelle la France vient de remercier le Ciel, les François sont demeurés les maîtres du champ de bataille, & ont eu la gloire d'enterrer leurs morts; car les *Te Deum* chrétiens s'accommodent de tout.

Cet acte de réjouissance est toujours accompagné de pleurs. Pour l'ordinaire dans ce jour d'alégresse deux ou trois mille veuves prennent le deuil, & font retentir l'air de cris & de lamentations. Si on mêloit cette musique à celle de l'Église, il en résulteroit une symphonie qui ne seroit pas des plus mélodieuses.

Cependant comme tout a ici son utilité, ces *Te Deum* sont bons à quelque chose. Ils persuadent aux peuples que les armées de France prosperent; ce qui en les consolant des anciens impôts, les prépare à en payer de nouveaux.



LETTRE LXXVI.

Le même au même, à Pekin.

De Paris.

LA morale faite pour humilier la vanité de l'esprit humain sert ici de base à l'orgueil, & à l'ostentation. En France, les livres forment un luxe, ce n'est pas assez que d'avoir des singes, des perroquets, & des magots de la Chine; il faut encore des Moralistes, & des Philosophes: un homme du bel

bel air à Paris n'oseroit se montrer en public, s'il ne pouvoit parler de sa Bibliotheque & de ses livres : c'est aujourd'hui une partie essentielle de l'ameublement des gens à la mode.

Tu peux bien imaginer qu'un Seigneur qui n'a des livres que par goût & dissipation, n'a pas assez de loisir pour les lire. Ce sont des prisonniers domestiques qui n'ont aucune communication avec personne. Ils sont superflus à l'âge dans lequel on les a rassemblés, & les vers empêchent qu'ils ne soient utiles à la postérité. Si c'étoit là le seul mal que le luxe des livres causât à la société, il seroit de peu de conséquence; mais il coupe, pour m'exprimer ainsi, le fil de la morale publique. Il en est des productions de l'esprit, comme de celles de la terre; lorsque la consommation est grande, le prix est haut; le grand nombre de ces ameublements d'ostentation soutient le prix des livres; ce qui fait que ceux qui en auroient besoin ne sont pas en état de s'en pourvoir On peut dire que les Bibliotheques superflues en France empêchent l'établissement des nécessaires. Il n'y a guere ici que ceux qui ne lisent point les livres qui aient les moyens d'en avoir.

Il faudroit bannir ce luxe comme celui des grands domaines qui ne produisent rien : c'est-à-dire, qu'il fut défendu à tout citoyen d'avoir une terre inculte, & une Bibliotheque inutile.



LETTRE LXXVII.

Le même au même, à Pekin.

De Paris.

CHez les peuples d'Asie la mort termine la vie; ici la vie ne finit pas à la mort. L'art de la peinture ressuscite ici en quelque maniere les hommes. Il y a des François qui vivent trois ou quatre siecles au milieu de leurs descendants. On voit tout plein de gens dans cette Capital dont le métier est de faire des visages. La plupart des appartements sont remplis de trépassés. J'ai visité plusieurs maisons de Paris, où parmi les curiosités, on m'a fait voir une collection complette de défunts. Cela va quelquefois jusques à la dixieme génération. Il y a des familles si fort attachées à la vie, que si les vers ne les avoient dévorées une seconde fois, elles vivroient en peinture de pere en fils depuis le déluge.

Il n'y a que les Financiers à Paris, & une sorte d'hommes qu'on appelle Fermiers Généraux, qui sont là-dessus d'une grande modestie. C'est toujours à eux que commence l'histoire des tableaux de famille. On diroit que leurs ancêtres n'avoient point de visage: il est toujours question du portrait du fils, jamais de celui du pere.

Quelque encouragement que l'on ait donné aux arts, celui de la peinture a si fort diminué, qu'il est presque imperceptible; il faut aujourd'hui un microscope pour voir les charmes d'un visage: aussi l'appelle-t-on mignature. La beauté qui remplit l'univers de son nom y est souvent représentée dans une espace de demi pouce de diamêtre.

Cependant les hommes trouvent en cela un grand avantage; car outre que par le moyen de la mignature, ils peuvent renfermer une jolie femme dans une boîte à tabac, & avoir une beauté dans la poche; ils ont encore le plaisir de contempler leur maîtresse dans une bague: ce qui leur en rend la jouissance continuelle; car ils ne peuvent point remuer le doigt, sans que ses traits flatteurs n'enchantent leurs yeux, & ne ravissent leur ame.

Autrefois deux cœurs unis par l'amour, ne devoient point se quitter s'ils vouloient être ensemble.

Aujourd'hui un amant peut laisser sa maîtresse à mille lieues de lui, néanmoins jouir de sa compagnie & coucher même avec elle.



LETTRE LXXVIII.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-se, *à Pekin.*

De Paris.

LA cloture en Asie empêche les femmes de former tout autre dessein que celui de plaire à leur mari; sage reglement, utile aux hommes, & encore plus aux femmes pour qui il est fait.

J'étois l'autre jour d'une assemblée mêlée, où un grand nombre de femmes devoient se rendre pour faire assaut de beauté, & savoir qui auroit la préférence sur toutes les autres; car c'est là le plan de tous les rendez-vous où les femmes sont admises.

La compagnie commençoit à se former lorsque j'y entrai. D'abord une femme d'une assez jolie figure qui s'y étoit rendue avec plusieurs autres, tint le dez : on admira particuliérement l'éclat de son

teint, & la beauté de ſes yeux. Je vis juſques à quel point cette préférence la flattoit. La joie de ſon ame s'échappoit ſur ſon viſage, & laiſſoit voir la ſatisfaction intérieure qu'elle goûtoit : mais ſon triomphe fut de courte durée. Une autre Dame qui parut un moment après l'effaça entiérement. Tous les yeux ſe fixerent ſur cette derniere & il ne fut plus queſtion de la premiere ; alors la douceur qu'elle goûtoit auparavant ſe changea en amertume : on liſoit dans ſes yeux le tourment quelle enduroit ; ſes traits s'altérerent, & ſes regards perdirent cette douceur qui les avoit fait admirer un inſtant auparavant.

Cette ſeconde éprouvoit le même plaiſir qu'avoit goûté la premiere, lorſqu'une troiſieme qui entra dans l'aſſemblée, lui fit reſſentir la même inquiétude. Celle-ci ne fut pas plutôt admiſe, qu'elle eût auſſitôt les vœux de tous les hommes, & un moment après une quatrieme lui en fit éprouver tous les mépris, &c. &c.

Cette tranſition des joies vives aux peines mortelles me fit réfléchir combien nos femmes Chinoiſes ſont heureuſes de n'être point expoſées à ces révolutions ſubites qui jettent l'ame dans une agitation continuelle.

Mais ces mortifications paſſageres ne ſont rien en comparaiſon de ce chagrin conſtant qu'éprouve ici le ſexe dans un âge avancé. Il n'y a rien de plus mépriſé qu'une femme vieille. Ce ſeul mot fait frémir la nature & révolte les ſens. On n'a pas encore découvert dans les femmes aucun agrément dans l'eſprit, ni aucune qualité de l'ame qui puiſſe ſuppléer au défaut des années, & malheureuſement

pour elles, la jeunesse est une fleur qui est d'abord passée : au lieu que la vieillesse dure, pour ainsi dire, toute la vie.

L'enfance des femmes en Europe finit à quinze ans, & leur vieillesse commence à trente ; c'est-à-dire, qu'elles meurent trois lustres après qu'elles sont nées ; car on ne doit pas compter pour une vie celle qu'elles passent dans les regrets & les inquiétudes continuelles de n'être plus ce qu'elles étoient.

A la Chine nos femmes n'ont pas ces cuisants remords. Comme leur jeunesse finit ordinairement avec celle des hommes à qui elles sont unies ; il arrive presque toujours qu'aux premieres vivacités des passions succede une amitié qui n'en est que plus solide pour n'être plus si fougueuse. On peut dire que les femmes d'Europe finissent, quand celles d'Asie commencent, & que celles-là meurent, où celles-ci renaissent.



LETTRE LXXIX.

Le Mandarin Sin-ho-ei *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Boulogne.

LES Européens ont un goût décidé pour les transplantations. On voit ici des Colleges d'Allemands, d'Ultramontains, d'Espagnols & d'autres peuples dont le génie est beaucoup plus délié que celui des Boulonois.

Je ne sache rien de plus mal imaginé que ces établissements qui emportent une transplantation ; car

si l'avantage est dans le climat, il devient inutile aux étrangers ; s'il n'y en a point, on peut également faire ces établissements chez soi.

Les sciences & les arts sont de tous les pays ; ce sont des plantes qui croissent par-tout : il ne faut que les cultiver.

Outre le bannissement volontaire de sa patrie, toujours désavantageuse à la République dont on est membre, il en résulte plusieurs autres inconvénients.

Par la fréquentation des étrangers, on rapporte dans son pays des vices, qui troublent plus l'ordre de la société que les sciences qu'on a été puiser ailleurs, ne le rétablissent.

Ces exils pouvoient être tolérés dans le temps qu'il n'y avoit que deux ou trois nations qui eussent perfectionné les arts : mais aujourd'hui que le savoir a pénétré par-tout, & que les connoissances ne different que du plus au moins, ce n'est pas la peine d'aller chercher chez les autres, ce qu'on peut avoir dans sa patrie plus utilement & à moins de fraix.

Les penples de ces Continents ont la manie des fondations : c'est le génie des Souverains & la folie des particuliers. On voit des gens qui passent leur vie à accumuler des richesses pour fonder un College, aussi inutile à celui qui l'institue, qu'à celui pour qui il est institué.

C'est fonder en pure perte, & travailler en vain pour la postérité.



LETTRE LXXX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

JE ne ſais ſi les Princes d'Europe ſont d'une nature différente de celle des hommes ordinaires, mais il eſt certain qu'ils boivent & mangent davantage que les autres.

Il faut plus d'approviſionnement à la famille Royale de France qu'à une armée entiere. Une centaine de Princes Indiens vivroient du débris de la table de Louis XV. Il m'a été impoſſible de découvrir ſi ce Monarque, ainſi que la Reine ſon épouſe, & le Dauphin ſon fils avoient des eſtomacs d'autruche; mais on n'a jamais dévoré tant de faiſants, de cailles, de bécaſſes, de perdreaux, de dindes, d'ortolans, de poules, d'oyes, de canards, de chapons, pour ne rien dire de la groſſe viande dont la conſommation eſt immenſe. Il entre dans cette cuiſine, ou ce qui eſt plus exact. dans les comptes des pourvoyeurs, approviſionneurs, & contrôleurs cinq ou ſix mille têtes de volailles tous les jours.

Les entremêts du Roi de France coûtent des ſommes immenſes à l'État.

Les deſſerts de la table ſont auſſi très-diſpendieux. Un généalogiſte, ayant été informé qu'on y ſervoit tous les ans pour la valeur de trente mille livres de pommes, fit derniérement quelques recherches pour découvrir ſi la branche aujourd'hui regnante des Bour-

bons ne descendoit pas de quelque ancienne famille Normande. Un autre ayant appris qu'il se buvoit dans son château cent mille bouteilles de vin de Bourgogne & autant de Champagne, rechercha si elle ne tiroit pas son origine de quelque canton Suisse. Il est impossible qu'un Souverain puisse tenir une si grande table, sans diminuer celle de ses sujets.

Ce Monarque doit avoir le sang bien doux; du moins on voit par l'état de sa dépense en sucre, qu'il en consomme trente mille quintaux. Quand je fais réflexion à la quantité de caffé qu'il prend, je ne conçois pas comment il peut dormir. Sa dose ordinaire est de deux quintaux par jour.

Les autres Puissances jalouses de sa grandeur ne sauroient lui reprocher de passer la nuit dans les ténebres; l'illumination du Château de Versailles coûte deux millions. Avec cela je crois que le Contrôleur de sa maison y voit plus clair que lui.

Il fut question, il n'y a pas long-temps, de réformer ces abus; mais on ma dit que cette réforme auroit des conséquences pour une infinité de gens qui sont actuellement au service de la Cour, qu'on ne payoit pas assez pour être en droit de les empêcher de voler, & qu'il valoit mieux fermer les yeux sur ces désordres que de les arrêter; à quoi on a ajouté que ces monopoles étoient établis depuis long-temps, & que le temps de les arrêter étant passé, ils sont dans le cas de la présciption.



LETTRE LXXXI.

Le même au Mandarin Ministre, à Pekin.

De Paris.

QUand un Ministre d'État en France ne remplit point les devoirs de sa charge, qu'il malverse; & par là met la Monarchie en danger, on l'exile.

Lorsqu'un Général d'armée manœuvre mal; qu'il expose un grand corps de troupes à un péril éminent; qu'il verse le sang des sujets mal à propos, & de cette maniere devient traitre à sa patrie; son châtiment est tout prêt, on lui défend la Cour; c'est-à-dire que sa punition consiste à ne point voir le Prince: sentence qui ne répond point à son délit; de-là vient que la France est pleine de coupables; car quand on ne proportionne pas le châtiment au crime, on ne fait par-là qu'augmenter le nombre des criminels.

Un homme en place essaye si un certain coup d'ambition peut lui réussir. Il tente de vendre la Monarchie à son avarice; les pis aller pour lui s'il est découvert, c'est qu'on l'empêche d'exécuter son dessein en le dépouillant du ministere.

Un Commandant hasarde un coup d'éclat, contre toutes les regles de l'art militaire. Il essaye si la mort de cinquante mille-hommes, peut le conduire au baton de Maréchal de France. Que fait-on, il y a quelquefois des témérités heureuses; en tout cas si elle ne réussit pas, & qu'on s'apperçoive de sa folle imprudence, il ne sera que remercié. Il a beaucoup à gagner à trahir son devoir, & peu à perdre s'il est surpris à le trahir. Il choisit ce premier.

Ces exils ne font pas même des châtimens suivis : on n'eft pas plutôt éloigné de la Cour qu'on fait agir fes amis pour y retourner ; chacun a fes partifans qui pallient la chofe : on obtient à la fin des congés du Prince pour paroître foi-même & venir plaider fa caufe & alors on eft prefque fûr de la gagner.

Il y a tel Général qui, après avoir été arrêté, & conduit dans un Château, a repris le commandement l'année d'après, comme fi de rien n'étoit, & a continué comme auparavant à mal fervir l'État.

Les Princes d'Orient ont coutume de faire mourir ceux qui malverfent dans les premieres places qu'ils leur ont confié. Un miniftre qui adminiftre mal, eft condamné à perdre la vie. Un Général répond fur fa tête des opérations de la campagne, de même que de l'armée qui lui eft confiée.

Ces punitions ne font pas une barbarie comme on les appelle en Europe, mais un droit des gens des peuples : une juftice rigide qui n'en eft que plus équitable pour être févere. Il eft aifé de prouver que les moindres malverfations des Miniftres d'État & des Généraux d'Armées font des crimes de leze-Majefté au premier Chef, & que tous doivent être punis de mort.

Dans des emplois qui décident à tout moment du fort d'une nation entiere, ils ne fauroient y avoir de petits délits : toutes fautes font capitales.

Le Divan de Conftantinople fait mourir un Général qui a perdu une bataille quoiqu'il l'ait donnée dans toutes les regles de l'art militaire. C'eft une injuftice, il eft vrai, mais elle apprend à un autre Général à être extrêmement circonfpect ; & à fe fer-

vir de tous les moyens que la prudence humaine peut suggérer dans un moment où il s'agit du sang de tant de sujets.

Si les Cours d'Europe employoient la méthode Turque; il y auroit moins de Ministres négligents, & plus de Généraux d'armée attentifs à leur devoir.



LETTRE LXXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi *au Mandarin* Cotao-yu-se, *à Pekin.*

De Paris.

IL n'y a point de révolution plus subite à Paris, que celle qui se passe, pour me servir de cette expression, dans la région de la volupté.

Tous les six mois le monde vicieux prend une nouvelle forme. Les femmes sans mœurs, qui étoient ensévelies dans le tombeau de leurs crimes, ressuscitent; & sont élevées sur le trône de l'impudicité.

Comme je me promenois l'autre jour avec le Chevalier dans la grande allée du Palais-Royal, il me dit, en me montrant du doigt une femme habillée d'une étoffe d'or, couverte de diamants, à qui un Prince donnoit la main : vous voyez bien cette femme, il n'y a que six mois qu'elle se prostituoit aux laquais de Paris, d'où elle passa aux maîtres. Après que ceux-ci s'en furent dégoûtés, les Grands de la Cour en firent leur plaisir : aujourd'hui elle est devenue les délices d'un Prince du Sang Royal. Croirez-vous, me dit-il en arrêtant tout court, que c'est aujourd'hui le grand goût; & que, pour rafiner sur la volupté, il faut prendre une femme dans un mau-

vais lieu, l'élever au faîte des grandeurs, lui dresser un autel, & de cette maniere vénérer l'ordure & encenser l'infamie.

Il faut qu'une créature, pour mériter cette apothéose du jour, ait passé par tous les grades de la prostitution publique. Une femme, qui n'a pas fait tous ses cours de débauche, ne sauroit piquer aujourd'hui la sensualité de nos François.

Ce goût, ajouta-t-il, ne differe point de celui des animaux immondes qui se vautrent dans la boue.

Si quelqu'un s'avisoit de donner les annales galantes des débauches de cette Ville, cela formeroit un corps complet d'ordures. On pouroit appeller ce livre, l'histoire de la création du fumier.



LETTRE LXXXIII.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

CUrieux de parcourir tout ce qui peut contribuer à la grandeur des États Européens, j'allai derniérement voir ici un établissement nouveau, qu'on appelle l'École Militaire. C'est un vaste édifice qui doit servir d'attelier aux faiseurs de sieges & de batailles, & où les apprentifs en gloire doivent passer maîtres, avant que d'entrer dans la carriere de l'honneur.

Ce plan a tant de commodités. Les enfants de Mars sont si à leur aise dans ce Séminaire Militaire, qu'on peut dire que l'institution a placé la copie à mille lieues de l'original.

Tout est singulier dans cet établissement guerrier:

mais le plus singulier, c'est qu'il a été imaginé par l'homme le plus pacifique de France.

Un Financier a formé ce projet, & pour cela il a demandé la permission au Roi d'établir une monopole.* Chaque apprentif guerrier causera la ruine de plusieurs familles : de maniere que l'École Militaire, établie pour prévenir les dévastations de l'ennemi, sera la premiere à dévaster la Monarchie.

Je ne trouve aucun établissement en France, qui ne tende au détriment de la nation.

LETTRE LXXXIV.

Le même, au même, à Pekin.

De Paris.

Hier au matin comme j'étois prêt à sortir, deux hommes singuliérement habillés entrerent dans ma chambre. Ils me dirent qu'ils étoient Religieux d'un certain Couvent & que, se préparant à partir pour la Chine, ils venoient recevoir mes ordres.

Mes Peres, leur dis-je, puis-je m'informer du sujet de votre voyage? Monsieur, me répondit l'un d'eux avec une voix pleine de douceur & d'un ton fort satisfait de lui-même, nous allons convertir vos freres à la foi. C'est-à-dire, repris-je, que vous entreprenez un voyage de six mille lieues, pour déraciner du cœur des Chinois les principes de leur sainte Religion, troubler leurs consciences & détruire en eux les vertus citoyennes; car toutes les fois qu'un sujet, de quelque gouvernement qu'il soit, change

* Loterie de l'École Militaire.

la croyance; c'eſt un effet naturel qui dérive de ſa cauſe. Voilà, leur dis-je, une entrepriſe bien étrange & qui n'a rien de Chrétien; car j'ai oui dire que votre Religion eſt fondée ſur la charité, & c'eſt n'en avoir guere, que d'aller faire du mal à des peuples qui ne vous en ont jamais fait.

Le même Religieux alloit me répondre, ſans doute avec moins de modération, lorſque je continuai moi-même ſur le même ton. Que diriez-vous de deux Mandarins qui partiroient de Pekin pour Paris tout exprès pour y venir prêcher la Religion de Confucius? Vous trouveriez avec raiſon ce projet bien ridicule, & vous ne pouriez vous empêcher de regarder ceux qui l'auroient formé comme des fols, ou des gens à qui le fanatiſme de leur religion auroit tourné l'eſprit.

Allez, mes Peres, je n'ai point d'ordres à vous donner, & vous feriez beaucoup mieux de n'en recevoir aucuns de vos Supérieurs pour la Chine, & de reſter dans les Couvents où vous avez fait vœu de vous tenir enfermés. En parlant ainſi, je les congédiai.

La ſociété de ces ſéducteurs ſe diviſe ici en deux branches. L'une dont je t'ai parlé, fait profeſſion de débaucher les conſciences en Europe, & l'autre paſſe les mers pour ſurprendre celles d'Aſie.



LETTRE LXXXV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Boulogne.

DAns le pays de la domination du Pape, les plus grandes curiosités sont des reliques. Je fus invité, ces jours passés, par des Bonzes à voir la tête d'un Saint qu'on appelle St Dominique. On n'admet aucun étranger à cette représentation, qu'on ne soit assuré auparavant qu'il n'exerce aucune partie de la chirurgie. Ce n'est pas sans raison : car il y eut jadis un Cardinal qui, sous prétexte de voir la tête du Saint, lui enleva une dent qu'il mit dans une boîte d'or, & s'enfuit avec sa proie.

Depuis ce temps-là, les Bonzes dépositaires craignent beaucoup les opérateurs ; car tu vois bien que, si l'on permettoit à chacun d'arracher une dent au saint Patriarche, il se trouveroit à la fin quelque indiscret, ou quelque ignorant qui lui emporteroit la machoire.

Après cette relique en os, j'en vis une autre en peinture ; c'est l'image de la mere du Christ, qu'on porte une fois l'année en procession.

Elle ne fait point sa résidence ordinaire à Boulogne, elle loge à une lieue de cette ville sur une montagne.

Dans la crainte que quelque orage ne s'éleve lorsqu'elle est en chemin, on a fait un portique depuis son autel jusques aux portes de la Ville : ainsi le fils auroit beau faire pleuvoir, la mere seroit toujours à couvert.

Les naturels du pays disent que cette image fut faite par St Luc, qui étoit contemporain du Christ, il y a de cela près de dix-huit cents ans. Si cela est, on peut dire que c'est le doyen de tous les portraits du monde. Il y a cependant des critiques mal intentionnés, qui prétendent que le Peintre étoit mort quinze cents ans avant le tableau.

Quoi qu'il en soit, la Mere du Christ dans ce tableau est une brune très-piquante. Elle a un joli nez, de grands yeux, une petite bouche, les dents blanches, les levres vermeilles, &c. &c. ce qui prouveroit que la beauté des femmes n'a pas perdu un pouce de terrein depuis dix-huit siecles : car c'est ainsi qu'encore aujourd'hui on représente les plus belles femmes.



LETTRE LXXXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

LE Roi de France a fixé le nombre des presses dans ses États, c'est-à-dire, qu'il n'est permis d'imprimer aujourd'hui dans ce Royaume, que six fois plus de mauvais ouvrages qu'on n'en peut lire. C'est la maladie des réglements qui a produit celui-ci. Son effet a été d'enrichir quelques particuliers privilégiés, & de ruiner un grand nombre de sujets. Ce n'est point la quantité des presses qui nuisent, mais le nombre prodigieux de citoyens oisifs, qui, faute de profession, choisissent celle de se faire auteurs.

Ce qu'on appelle ici les édits, ne remonte ja-

mais à la ſource du mal qu'ils veulent corriger; ils ne ſont, pour ainſi dire, qu'effleurer la peau de la conſtitution. Le remede qu'on apporte à un mal, forme toujours lui-même une nouvelle maladie, preſque toujours plus dangereuſe, que celle dont on entreprend la guériſon. Il falloit permettre d'imprimer, & défendre d'écrire.

Puiſque le Gouvernement Monarchique a la permiſſion d'être deſpotique, & que ſon inquiſition s'étend juſques ſur les penſées, pourquoi ne pas l'étendre ſur celles qui peuvent nuire à la ſociété? On imprime ici un tas de livres que l'imagination enfante, & qui n'ont d'autre point d'appui, que le cerveau dérangé des écrivains qui les mettent au jour; on devroit commencer par défendre ceux-ci. Il eſt vrai que les manufactures de papier en ſouffriroient; mais un État ne pourroit-il pas mieux employer ſes chifons, que de les faire ſervir à entretenir l'oiſiveté de ſes Citoyens?



LETTRE LXXXVII.

Le même au même, à Pekin.

De Paris.

LE Gouvernement François eſt très-rigide à l'égard de la publication des écrits qui contiennent des maximes dangereuſes ſur la Religion, la morale, les mœurs, ou la politique: il ne permet l'impreſſion que des ouvrages orthodoxes; mais les Auteurs ſcandaleux ont un moyen ſûr de faire parvenir leurs écrits au public ſans violer les loix de l'État: ils mettent ſur le papier leurs impiétés, & les

envoient dans un pays de frontieres qu'on appelle la Hollande, & celle-ci les imprime & les fait circuler ensuite en France, moyennant quoi le Gouvernement François n'a rien à dire, & les écrivains sacrileges marchent la tête levée comme si de rien n'étoit.

Les Princes Européens, qui font entre eux tant de conventions inutiles, oublient presque toujours les plus essentielles. Ils se rendent réciproquement des prisonniers & ne donnent point d'asyle à certains criminels, mais ils tolerent les écrits séducteurs, licentieux, & athées, qui corrompent les peuples & avilissent les États; c'est-à-dire, qu'ils permettent les crimes de leze-Majesté au premier Chef commis contre eux-mêmes.



LETTRE LXXXVIII.

Le même, au même, à Pekin.

De Paris.

JE t'ai parlé dans une de mes précédentes des femmes qui passent leur vie en voyage, qu'on voit toujours en voiture, & qui doivent leur vertu à leurs cochers. Il en est d'une autre espece ici, qui ne galopent pas tant, mais qui n'en font pas moins distraites. On pourroit appeller celles-ci, les *dissipées sédentaires*. Leur oisiveté qui les tient toujours en haleine, empêche que l'amour n'ait de prise sur leurs cœurs. Elles n'ont précisément que le temps qu'il leur faut pour passer la vie à ne rien faire. Voici l'histoire d'un jour d'une de celles-ci.

La Dame dont je t'envoie le journal, se leve tous les matins à neuf heures. Dans l'instant son coëffeur

qui a le mot du guet, entre dans sa chambre, & se saisit de sa tête; elle est sous son peigne jusques à onze heures. Les cheveux en ordre, elle passe une heure à sa toilette pour finir son ajustement, & mettre la derniere main à ses charmes. Aussitôt le maître de musique paroît : la représentation dure une heure. Après le chant, vient la danse; Mr Rigaudon se présente; il sort sa *pochette*, & fait faire un menuet à Madame, avec deux passepieds. Ce dernier exercice est d'une heure; ce qui la conduit à celle du dîner qui en dure deux. Au sortir de table, elle monte en carrosse, va faire des visites, & se rend dans quelque assemblée où elle joue aux cartes jusques à six heures, qu'elle paroît au spectacle: celui-ci la conduit à neuf heures. Alors elle se remet à table, où elle mange, chante, rit & folatre avec la compagnie jusques à minuit, qui est le temps ordinaire qu'elle se couche.

J'ai compassé la vie de cette Dame, divisée par vingt-quatre heures dans la journée, & je trouve que, si elle vit douze lustres, elle aura passé tout juste cinq ans avec son perruquier, quatre ans devant son miroir, trois ans avec son maître de musique, autant avec son maître de danse, six ans à jouer aux cartes, vingt ans à table, & trente ans au lit.



LETTRE LXXXIX.

Le même, au même, à Pekin.

De Paris.

UN Prince du Sang Royal étant derniérement à la chasse tua un sujet du Roi de France son

prétend que c'étoit ſeulement pour eſſayer ſon fuſil & en éprouver le canon: on enterra le ſujet & le lendemain le Prince rit beaucoup de cette aventure avec des Seigneurs de la Cour à qui il la raconta. Le Roi la ſut & n'en dit mot; car il n'y a point de loix dans le Royaume pour empêcher que les Grands n'ôtent la vie aux petits; ou s'il y en a le deſpotiſme des rangs empêche qu'elles ne ſoient obſervées; ce qui eſt la même choſe que ſi elles n'exiſtoient pas.

Malheureux Gouvernement, où le peuple n'a point de protecteur contre la violence & la tyrannie, & où le Prince lui-même ne peut pas garantir le jour de ſes ſujets!

Je me félicite tous les jours d'être né dans une ſociété, où ces inhumanités & ces barbaries ſont corrigées par la conſtitution. L'établiſſement de nos cenſeurs nous met à couvert de pareilles violences. La vie du dernier ſujet à la Chine eſt auſſi en ſûreté que celle du premier; & s'il arrivoit qu'un Prince du Sang Royal la ravît au moindre particulier, les cenſeurs en inſtruiroient auſſitôt la Cour pour qu'il fût procédé contre lui ſuivant la rigueur des loix. Et ſi elle étoit ſourde à leur voix, il arriveroit de deux choſes l'une; ou que le Prince ſeroit châtié, ou que l'Empereur ſeroit détrôné.



LETTRE XC.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pekin.*

De Paris.

SI j'avois à choifir entre plufieurs Religions, je préférerois celle qui s'accorde le mieux avec les devoirs de citoyen, parce qu'il eft raifonnable de croire, que Dieu qui a créé fa fociété, a conformé fon dogme à ce qui doit perpétuer cette union des hommes, & non à ce qui peut la détruire.

Dans quelque Religion que nous vivions, nous devons rendre à la nature ce qu'elle nous a prêté. Elle nous a fait des hommes, nous devons lui rendre des hommes: ainfi on doit fe méfier d'une Religion qui gêne la fainteté des mariages.

On diroit que la Religion Catholique Romaine a fait jufques ici, tout ce qu'elle a pu, pour anéantir cette propagation légitime du genre humain, dont elle tire elle-même fon exiftence. Celui qui fe marie, dit-elle, fait bien: mais celui qui ne fe marie pas, fait mieux. Il y a actuellement en Europe trois millions de meilleurs Catholiques, & qui, à caufe de cela, font de plus mauvais citoyens.

Une fecte, dont le rit contribue à l'anéantiffement de l'efpece humaine, travaille elle-même à la deftruction.

On pourroit démontrer géométriquement que, fi la Religion Catholique Romaine, telle qu'elle eft aujourd'hui, avoit été établie fix mille ans avant fa création, il n'y auroit plus aucun peuple aujour-

d'hui en Europe, & par conféquent plus de Religion.

Ce n'eft pas le feul abus qui fe trouve dans cette communion. Un nombre prodigieux de cérémonies rend fes fectateurs fuperftitieux, & en ceci je trouve qu'elle eft contraire à l'ordre de la fociété; car de tous les vices, il n'y en a point qui aviliffe plus l'ame des citoyens que la fuperftition.

Ses images donnent une foibleffe dans l'efprit qui, fe communiquant à l'ame, diminue la force néceffaire pour remplir les obligations difficiles de la vie civile.

Le grand nombre de Saints que l'on y fête continuellement, coupe le fil de l'induftrie publique, & répand une nonchalance dans l'ame, qui caufe mille maux dans l'état civil.

Cette fuite prodigieufe d'oraifons mentales qui s'adreffent au Ciel, mais qui ne paffent pas la terre, eft peut-être un autre inconvénient de cette fecte.

Je dirois volontiers que les Catholiques Romains prient trop Dieu, mais qu'ils ne l'aiment pas affez: car s'ils l'aimoient, ils refpecteroient davantage fon ouvrage, je veux dire, la fociété civile dans laquelle il les a fait naître.



LETTRE XCI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Boulogne.

LA Religion fe pratique ici avec beaucoup de gaité; les actes de piété qui fe rempliffent dans les Églifes font très-réjouiffants. La plupart des prieres qu'on adreffe à l'Être fuprême, s'exécutent en mufi-

que. Les hymnes ſont notées & on les joue en cadence. Preſque toutes les bénédictions que Dieu donne à ſes peuples, y ſont avec ſymphonie & baſſe-continue. C'eſt en déployant tous les agréments de la voix, qu'on s'adreſſe au Ciel pour implorer ſa miſéricorde. On parle à Dieu, comme on le fait à ſa maîtreſſe.

J'allai derniérement à ce qu'on appelle ici une grand'Meſſe en muſique. En entrant dans l'Égliſe, je crus d'abord être à l'opéra : du moins il n'y a aucune différence quant à la compoſition. Entrées, ſymphonies, menuets, rigaudons, airs à voix ſeule, duo, chœurs, accompagnements de tambours, trompettes, timbales, cors de chaſſe, hautbois, violons, fifres, flageolets, &c. &c. en un mot, tout ce qui ſert à former l'harmonie d'un ſpectacle, ſe trouvoit employé à celui-ci.

C'étoit un chef-d'œuvre d'impiété. Quand le Compoſiteur auroit fait une Meſſe pour la Déeſſe de la volupté, il n'auroit pu employer des ſons plus tendres, ni des modulations plus laſcives.

En aſſiſtant à ce joyeux ſacrifice, il n'y a point de Chrétien qui ne forme gaiement la réſolution d'aimer Dieu.

Et afin que ce ſpectacle ne différât en rien de celui qui ſe repréſente ſur la ſcene, on avoit fait bâtir un théatre au fonds de l'Égliſe, où les Muſiciens ce jour-là repréſentoient la Meſſe.

Les airs de ce divin ſacrifice ne pouvoient manquer de faire impreſſion ſur ceux qui y aſſiſtoient ; car pour mieux y réuſſir, on les avoit copiés ſur les vaudevilles les plus ſales, dont on n'avoit fait que changer les paroles.

Il y a sur-tout une hymne adressée à la Divinité, dont le second verset commence par ces mots latins, *Tantum ergo*, qui est toujours très-divertissante. Il est d'abord question d'un *Adagio* tendre & voluptueux, qui dispose l'ame à la tendresse. Ensuite vient un *Allegro* qui la retire de cet état de langueur & qui la réjouit infiniment. Il finit par le mouvement vif & précipité du *Rigaudon*, qui en Europe est celui qui invite le plus à la danse.

Tous les Saints du Paradis ont leur sérénade particuliere. Les jours consacrés à célébrer leur fête, les pagodes à qui ils appartiennent font jouer les violons en leur honneur & gloire; ce qui divertit beaucoup les Chrétiens & les dispose à la dévotion.



LETTRE XCII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

LA piece suivante parut, il y a peu de jours, dans la grande allée du jardin du Palais Royal, où les mécontens sur l'administration présente, s'assemblent réguliérement pour censurer le gouvernement. On la regarde comme une critique sur les taxes qui augmentent tous les jours, sans que leur nombre diminue les malheurs publics. Elle est adressée au Contrôleur Général; car c'est lui qui préside ici au conseil des expédients pour trouver de l'argent.

Mémoire

Mémoire présenté à Monseigneur le Contrôleur Général, pour augmenter les revenus de la Couronne de France, & subvenir aux besoins présents de l'État.

„ MONSEIGNEUR,

„ LE projet que j'ai l'honneur de présenter à votre „ Excellence, est un des plus solides qui ait en„ core paru, quoiqu'il soit bâti en l'air.

„ On a créé jusques ici en France un grand nom„ bre d'impôts sur le luxe, les commodités de la „ vie, & tout ce qui peut généralement procurer du „ plaisir; d'où vient qu'on n'en a point établi sur „ celui qui est le plus grand de tous? Je veux dire, „ celui de parler.

„ Un citoyen paye plus à l'État, dans la propor„ tion qu'il veut s'habiller magnifiquement, avoir „ grand nombre de domestiques, ou faire bonne „ chere, & il est le maître de parler depuis le matin „ jusques au soir sans fournir un sol au gouverne„ ment. Il ne peut briller dans la ville sans être taxé, „ & il peut se distinguer dans une assemblée par son „ esprit sans rien débourser.

„ Pour remettre une sorte d'égalité dans les taxes, „ & obvier aux besoins présents de l'État, il n'y a „ qu'un moyen qui est d'établir un impôt sur les „ paroles, non compris les femmes; car si on ne les „ excluoit pas, toutes les familles du Royaume se„ roient ruinées dans vingt-quatre heures.

„ Il faut cependant percevoir ce droit, de ma„ niere que la nation ne perde pas entiérement l'u„ sage de la parole; car un François muet est le „ plus sot animal qu'il y ait dans la nature. Il n'a

„ presque point de scenes muettes. Un Italien pourroit s'exprimer pendant dix ans sans employer le discours; il a pour cela mille contorsions, & une infinité de grimaces; mais un François ne peut dire un mot sans sa langue. Voici mon plan. J'ai calculé qu'un homme peut faire une honnête figure dans la société civile avec la dépense de trois mille six cents paroles par jour : il faudroit donc taxer le surplus par un arrêt, à raison d'une livre tournois par parole en sus, & trois livres pour ceux qui en diroient deux; car il ne faudroit pas suivre la proportion des mots; mais celle de la démangeaison de parler.

„ Les principaux bureaux pour la levée de ce droit, seroient établis dans les caffés publics de Paris, attendu qu'ils formeroient les meilleures recettes. On en établiroit aussi dans les maisons à conversations. Les oisifs de profession qui n'ont rien à faire qu'à parler, feroient honneur à la taxe. Les amoureux payeroient des sommes considérables à l'État, & les Prédicateurs rempliroient eux seuls les coffres du Roi : les récréations des Moines produiroient aussi beaucoup d'argent.

„ Les Avocats, Procureurs & autres gens de loi qui disent toujours six paroles pour une, feroient rentrer de bonnes sommes à la Monarchie. Les plaideurs qui parlent continuellement de leurs procès, payeroient considérablement.

„ Les grands génies & les beaux parleurs donneroient aussi beaucoup d'argent.

„ Cette taxe seroit perçue par des Peres Chartreux, dévoués par leur état au silence, & qui connoissent la juste valeur des paroles inutiles.

„ Cette taxe feule rendroit le tréfor du Roi de
„ France, le plus riche de l'univers : car il ne faut
„ pas croire que l'ordonnance coupât à perfonne le
„ filet de la parole : (les François aiment trop à
„ parler pour cela) elle ne feroit que délier les cor-
„ dons de leur bourfe.

„ Suivant mes calculs, je trouve (en exceptant
„ les femmes, les enfants, les vieux & les rado-
„ teurs, à qui on ne fauroit défendre de parler)
„ qu'on pourroit affermer cette taxe, à raifon d'un
„ million de livres par jour, y compris les quatre
„ fols par livre, établis fur les recouvrements. "



LETTRE XCIII.

Le même au Mandarin Cotao-yu-fe, *à Pekin.*

De Paris.

LE Roi de France eft un grand magicien : il n'a qu'à fixer fes regards fur un objet, pour le changer du blanc au noir.

La faveur du Prince métamorphofe ici les vices en vertus; elle donne du brillant au teint, embellit la beauté : elle donne du génie, de l'efprit & des connoiffances en dépit de la nature & de l'éducation.

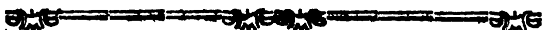
Telle femme qui n'avoit pas affez d'habileté auparavant pour gouverner fa maifon, fe trouve en état alors de gouverner le Royaume.

Le préjugé de la faveur eft au-deffus de tout autre préjugé. C'eft en France le culte univerfel, la Religion des François. Il y a pourtant quelques hérétiques dans ce dogme.

Comme dans une affemblée où je me trouvois

derniérement, on élevoit jusques aux nues les qualités d'une certaine Dame maintenant en faveur, un homme de la compagnie, qui avoit écouté cet éloge jusqu'au bout, dit aux apologistes: Messieurs, ne vous pressez pas tant; attendez que le charme de la prévention soit dissipé, & alors vous donnerez votre derniere sentence sur les vertus sublimes que vous exaltez tant.

Si cette maniere de passer son jugement sur les personnes en crédit pouvoit prendre, & qu'on attendît pour décider que le voile de la faveur fût déchiré; on verroit souvent de grands mérites rentrer tout d'un coup dans le néant.



LETTRE XCIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pekin.*

De Paris.

J'Allai voir derniérement un Couvent de Bonzes noirs où est une Bibliotheque publique. Mon pere, dis-je au Bibliothécaire en entrant dans la sale, je vous prie de me faire donner un tel livre, en lui nommant un certain ouvrage qu'on avoit publié depuis peu. Monsieur, me dit-il avec une voix pleine de douceur, c'est ici le pays des anciens; nous n'avons presque aucune correspondance avec les modernes. Est-ce que vous ne les jugez pas capables, lui dis-je, de figurer avec les Savants des premiers âges? Au contraire, me répondit-il, si nous pouvions les posséder, nous les mettrions au premier rang; mais ces livres sont fort chers; il s'en imprime beaucoup,

la dépenſe eſt grande, & les fonds de notre Bibliothéque, médiocres; car à l'égard de nos autres revenus, vous croyez bien que nous n'irons pas les employer en papier : nous avons de meilleurs établiſſements à faire que celui des livres. Ne trouvant donc pas dans cette Bibliotheque ce que j'y cherchois, j'en ſortis.

Ce vuide me fit naître l'envie de parcourir ce Couvent. Mon Pere, dis-je à un ſecond Bonze que je rencontrai dans un grand dortoir ſombre & obſcur, voudriez-vous avoir la bonté de me faire voir votre maiſon? Monſieur, me répondit froidement celui-ci, ce n'eſt pas mon affaire; nous tenons des Suiſſes à notre porte, faits pour la galoper avec les étrangers; mais je veux bien pour vous obliger vous accorder votre demande: ſuivez-moi. Je ne trouvai rien de remarquable dans le bâtiment, tout eſt irrégulier & dans un goût gothique.

Comme nous traverſions une cour, j'apperçus un grand tuyau, monté ſur un chevalet de bois dont un des bouts étoit dirigé vers le Ciel; ſon embouchure étoit plus large que celle des plus grands canons. Je vous prie de me dire, lui dis-je, à quel uſage eſt ce tuyau? C'eſt un téleſcope, me dit-il, qu'un de nos Religieux a imaginé par le ſecours duquel on verra la lune preſqu'au niveau de la terre. Cela ſera bien commode, mon Pere, car il y a long-temps que l'on cherche à s'approcher de cette planette. Les Aſtronomes vous auront obligation d'en avoir fait la dépenſe. Ce n'eſt pas nous qui la faiſons, reprit le Bonze, nos revenus n'ont rien à démêler avec les aſtres: c'eſt le Roi qui a déja avancé une ſomme conſidérable ſans que le téleſcope en ſoit plus avan-

cé. Nous craignons que le savant de notre ordre qui l'entreprend ne vienne à mourir avant qu'il ait donné la derniere perfection à son ouvrage, & qu'aprés une dépense considérable, la lune ne soit pas plus près de nous qu'elle ne l'étoit auparavant.

Nous passâmes delà dans le jardin pour nous y promener. Mon Pere, dis-je à mon conducteur, permettez moi de vous demander quelle charge vous occupez dans le Couvent. Monsieur, me dit-il, je suis un des quatre premiers Ministres d'État de l'Ordre; j'ai le département des eaux & forêts. Je parle aux Grands à Versailles quand je veux, & je fraye à Paris avec tout ce qu'il y a de plus considérable dans l'épée & la robe. Voilà un bel emploi, lui dis-je; je ne croyois pas qu'il y en eut d'aussi considérables dans des maisons Religieuses.

Il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse, c'est votre âge; car, quoique vous ne soyez plus dans le printemps de vos jours, vous n'êtes pas non plus sur la fin de votre carriere; & j'avois oui dire que ce n'est que dans celle-ci qu'on parvient aux premiers emplois monastiques. Il n'y a donc point d'envieux dans votre corps? S'il y en a; grand Dieu! repliqua-t-il, s'il y en a! Plus que dans aucune Cour de l'Europe.

Le Moine en général, ajouta-t-il, est un animal froid, chagrin. Il n'a qu'une affaire qui est celle de s'avancer dans son corps. Souvent les gens du monde n'ont pas assez de loisir pour avoir de l'ambition; au lieu que les Moines sont toujours assez oisifs pour ne jamais manquer d'en avoir.

Il y a deux moyens pour faire son chemin chez nous: l'un est le monde, & l'autre Dieu: pour le premier il faut de l'esprit, du discernement & de

l'activité, avec un certain génie propre aux affaires.

A l'égard du second, il suffit d'un goût décidé pour la retraite, la priere, la vie contemplative, & un je sais quel entousiasme de Religion qui rend incapable de toute autre chose que de dévotion.

Ce dernier chemin qui conduit au Ciel ne mène à rien parmi nous. Je choisis l'autre qui fait parvenir à quelque chose. Je débrouillai les affaires de nos maisons de Province, je gagnai des procès qui les enrichirent, je donnai des revenus à celles qui n'en avoient point, & augmentai les rentes de celles qui en avoient: en un mot, je finançai ma charge longtemps avant que de la posséder: voilà l'histoire de mon élévation.

Il y a des sympathies qui se forment du premier coup. Je me sentis d'abord de l'inclination pour ce Bonze. Je lui demandai la permission de le voir quelquefois; il me l'accorda, & nous nous séparâmes.



LETTRE XCV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-touna, *à Pekin.*

De Paris.

LE Chevalier qui n'a guere de Religion, s'imagine que tous les peuples, qui sont au-delà de la ligne, n'en ont point du tout. Pour le convaincre qu'il y a d'autres nations sur la terre que la Chrétienne, qui aient un dogme, je lui fis en dernier lieu l'analise de notre croyance.

Nous autres Chinois, lui dis-je, nous croyons

qu'il y a un Dieu, qui est le principe de tout, qui a créé le Ciel & la terre, les hommes, les plantes & les animaux.

Nous croyons qu'il ne faut pas tuer, & que retenir le bien d'autrui est une mauvaise action.

Nous croyons qu'il ne faut ni calomnier ni médire de son prochain.

Nous croyons que Dieu est la vertu & la sagesse par excellence, que toutes ses qualités sont des perfections, & toutes ses perfections des attributs de sa divinité.

Nous sommes persuadés que, pour lui plaire, il faut être juste & équitable, parce qu'il aime les bons & hait les méchants.

Nous croyons que rien ne lui est caché dans l'univers, qu'il connoît les secrets des cœurs, & que sa préscience dévoile l'impénétrable abîme de l'avenir.

Nous croyons qu'il est juste & équitable, qu'il récompensera les vertus des hommes & punira leurs vices.

Nous croyons que, pour lui être agréable, il faut suivre les loix de la nature & celles des hommes divins qu'il nous a envoyés pour nous conduire.

Nous sommes convaincus que les calamités qu'il nous envoie sont des avis pour la réformation de nos mœurs, & que la fin de ces maux est toujours suivie de bonté & de miséricorde.

Nous croyons qu'il nous punit en pere, & non pas en Souverain qui veut se venger.

Nous croyons que cet Être suprême dirige nos actions, sans que cette direction blesse en rien notre liberté; que nous sommes les maîtres de faire le bien & que nous ne sommes point forcés à faire le mal;

qu'il ne faut pas attribuer nos bonnes œuvres à nous-mêmes, mais à celui qui est la source de toutes les vertus.

Nous croyons qu'il y a une providence qui conduit l'univers, & que celui qui est le principe de tout dirige tout, &c. &c.

Mais il me semble, me dit le Chevalier quand j'eus fini, que vous croyez là de fort bonnes choses; à ce que je vois, vous n'avez qu'un pas à faire pour devenir Chrétiens.

En vérité, vous autres Chinois, vous n'entendez guere vos intérêts en fait de Religion: que ne mêlez-vous à toutes ces croyances, celle de la naissance du Christ, de sa mort & de sa résurrection, & vous serez alors meilleurs Chrétiens que nous-mêmes.



LETTRE XCVI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Loretta.

IL y a ici une Vierge à qui les Chrétiens ont une grande obligation; car elle les dépouille tous les jours de leur luxe. Bientôt il n'y aura plus de bijoux en Europe; cette mere de Dieu les aura tous.

Outre que ses habits en sont couverts, elle a encore une boutique à part qui en est remplie, qu'on appelle le trésor de Lorette. Un Mandarin le fait voir aux étrangers & leur explique le nom des bienfacteurs, qui ont ainsi fourni sa toilette.

Il n'y a point de maison profane en Europe, qui soit plus garnie de colifichets, & de superfluités mondaines que la *Sancta Casa*.

La vanité du Ciel ne permet pas ici de fondre ces joyaux pour affifter les pauvres de la terre.

La famine feroit dans le pays, & défoleroit tous les habitants que *la Madona* de Lorrette ne fe déféreroit pas du plus petit de fes bijoux.

Ce tréfor au lieu de procurer l'abondance, eft une des caufes premieres de la mifere.

Le pays de Lorrette eft un des plus pauvres de la terre. La fubfiftance manque aux peuples.

On a tenté plufieurs fois, dit-on, de piller la maifon fainte; il faudra bien à la fin en venir là; car quand les peuples n'auront rien, & qu'elle aura tout, le feule remede qu'il reftera alors fera de voler la mere de Dieu.

La *Sancta Cafa* eft proprement la maifon du Chrift; c'eft dans celle-ci que fa mere le mit au monde. Lors des couches ce n'étoit qu'une cabane; mais c'eft aujourd'hui un Palais fuperbe.

Elle fut bâtie pour la premiere fois à fept ou huit cents lieues d'ici, mais ne trouvant pas bien à fa place, elle fe mit à voyager. Mais pour voir le Pays plus commodement, elle fit plufieurs paufes, toujours portée par des Anges, qui à la fin vinrent la pofer au lieu, d'où je t'écris. Je ne voudrois pas que de peuples raifonnables chargeaffent la Religion de femblables hiftoriettes. Il faut que les cultes foient dépouillés de tout ce qui a un air d'abfurdité; crainte que les étrangers ne les tournent en ridicule.



LETTRE XCVII.

Le Mandarin Cham pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

DE quelque génie ou talent que soit doué un François, il lui est défendu de l'employer à l'avantage de la République, s'il n'est de la communion du Roi. Pour qu'un citoyen soit en état de rendre service à la Monarchie & au Prince, il faut qu'il fasse profession de croire que Dieu est contenu dans une particule d'un pouce de diamêtre. Sans cet aveu, fût-il un César, & possédât-il toutes les vertus militaires, il ne sauroit exercer aucun emploi dans l'armée; le plus habile Jurisconsulte ne peut devenir juge, &c.

Un gouvernement est bien malheureux qui se prive ainsi de ses propres ressources. Tu peux juger de la combien de mérites anéantis, & de grandes qualités enfouyes. Tu concevras aussi aisément quelle doit être la disette des vertus dans un Royaume qui se prive de ceux de ses sujets qui (eu égard à leur moindre superstition) doivent en avoir d'un ordre supérieur aux autres. Je dis moins superstition, parce que moins une religion est chargée de cérémonies & de pratiques, & moins elle laisse de préjugés dans l'esprit; & c'est précisément le cas du culte proscrit. Je ne dis point que la religion de ceux qu'on appelle ici Protestans, soit meilleure que celle des Catholiques Romains, mais seulement qu'elle est plus dépouillée d'absurdités.

Les idées sur le dogme sont les premieres que l'éducation donne aux hommes. Si elles sont mal combinées, elles laissent dans l'esprit une fausseté qui s'étend dans les suites sur le reste de la conduite humaine. Si je gouvernois la France, je voudrois mettre les Protestans à la tête des affaires politiques & civiles, non point parcequ'ils ne croient point à la Messe, mais parce que libres d'un plus grand nombre de préjugés, ils sont plus en état de faire usage de leur entendement.

LETTRE XCVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Pekin.*

De Rome.

JE t'écris d'une Ville, qui a troublé autrefois l'univers, & qui influe encore aujourd'hui sur le monde. Il y a des continents sur la terre qui semblent n'exister que pour affliger la nature humaine.

Cette Capitale fut jadis le centre de la force, elle est aujourd'hui le point fixe de la foiblesse. Les Césars l'éleverent; les Papes l'abaisserent. Les vertus des uns exciterent l'admiration de toutes les nations; les vices des autres la firent mépriser de tous les peuples.

Je t'ai donné le portrait de Rome Chrétienne, dans celui que je t'ai fait de sa politique. Je ne m'étendrai pas d'avantage sur ce sujet; ce que je pourrois t'en dire ne seroit qu'une répétition de ce que tu en sais déja. Car Rome depuis ses Papes

fut toujours la même. Le Capitole varia souvent; mais le Vatican ne changea jamais. Les mêmes causes qui servirent à l'élever contribuerent à le soutenir.

Je pourrois te faire ici le portrait des mœurs de Rome moderne ; car c'est le seul endroit de cette Ville dont il me resteroit à t'entretenir; mais je craindrois de te faire frémir par le détail de ses crimes.

Ici la religion cede toujours à la politique : celle-ci est la cause & l'effet de toutes les actions humaines. L'ambition est le culte général auquel tous les membres du sacré College sacrifient. Personne ne pense à être vertueux : la seule application est de le paroître.

La noirceur, la trahison, la perfidie & la scélératesse prennent les livrées du dogme, & s'exercent sous le nom de vertus chrétiennes.

On est méchant de dessein prémédité, & par le seul intérêt qu'il y a à l'être.

La volupté, la débauche, la satisfaction des sens se parent de violettes, * & le crime s'habille de pourpre -------

Je me hâte de finir ce portrait, qui fait honte à la nature humaine.

---

* Ceux qui sont en prélature.



LETTRE XCIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pekin.*

De Paris.

IL eſt à préſumer que les Chrétiens penſent que Dieu ſe décharge ſur ſes Saints du ſoin de l'adminiſtration du monde ; & que l'univers aujourd'hui eſt en ſous-commandement.

Un Chrétien qui ſait un peu ſa Religion, ne s'adreſſe jamais à Dieu dans ſes prieres; il a toujours recours à ſes domeſtiques. Quand on a beſoin d'obtenir une faveur du Ciel, voici comme on s'y prend.

Les Mandarins Prêtres ordonnent des prieres publiques. Si les prieres n'operent pas, ils commandent des jeûnes; les jeûnes ne faiſant rien, on promene ce qu'on appelle le bon Dieu: & ſi tout cela ne prend point, on a recours au moyen immanquable, on ſort les images & les chaſſes.

Il y a ici une ſainte Génevieve qui a ſans doute la ſurintendance de eaux & forêts de Paris; c'eſt elle qui eſt chargée d'arroſer la Ville & la campagne, quand elles en ont beſoin. On la porte en proceſſion, afin qu'elle voie par elle-même la ſéchereſſe, & le tort où Dieu eſt de reſter ſi long-temps ſans faire pleuvoir; car dans la Religion Chrétienne les Saints ſont toujours chargé de réparer les petites négligences du Ciel. Les Pariſiens ne lui demandent cette grace qu'à toute extrêmité, & lorſqu'il a reſté un très-long-temps ſans pleuvoir; ce qui eſt toujours une raiſon certaine pour qu'il pleuve bientôt; mais pour

ne pas expoſer la réputation de leur Géneviève, & aſſurer le miracle, on attend que le temps ſoit tout-à-fait à la pluie, & on prend ſi bien ſes meſures qu'ordinairement il pleut à verſe, avant que l'idole ait fait la moitié du tour de la Ville. Alors tout le peuple ſort de ſes maiſons, ſe proſterne devant la chaſſe de la ſainte, éleve les mains au Ciel, & crie miracle. Que dis-tu d'un peuple qui prend de ſi juſtes meſures, pour ne pas manquer d'être ſuperſticieux ?



LETTRE C.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

OUtre les Tribunaux qui gouvernent la France, il y en a un qui gouverne Paris, qu'on nomme la Police. L'objet de celui-ci eſt l'ordre & la ſûreté de la Capitale. Ce Tribunal a un grand inconvénient, c'eſt que tous ſes Officiers ſont de malhonnêtes gens: ce n'eſt qu'après s'être déshonnoré dans le monde, & qu'on ne peut être reçu nulle part, qu'on entre à la police. Il faut que ſa corruption ſont bien grande, puiſque les François qui ſe mettent aſſez au-deſſus de certains préjugés, n'ont point encore ſurmonté celui-ci : un Citoyen à qui il reſte quelque probité, ne veut pas être de la police.

On dit que toutes les mains qui la compoſent, ſont coupables de péculat ; avec de l'argent les crimes les plus énormes y ſont palliés. Ce Tribunal inique a un œil fermé, & l'autre ouvert; il entend toutes les plaintes d'une oreille, & n'en écoute aucunes de l'autre.

La plupart des tripots & des mauvais lieux de cette Capitale sont privilégiés par lui; il est défendu à la justice ordinaire civile d'empêcher le crime. On prétend que, s'il n'y avoit point de police dans Paris, il y en auroit davantage. Depuis cet établissement, la licence y marche le front levé. Autrefois, le vice de la fornication y étoit bas & obscur: aujourd'hui, il se montre ouvertement; il en a la permission de Monseigneur le Lieutenant-Général. Les loix de l'État défendent les jeux de hasard, & la Police les permet ; on joue ouvertement dans plusieurs maisons.

A l'égard du reste de son administration, elle est dans l'ordre. Les Inspecteurs qui sont sur les vols, s'entendent avec les voleurs; ceux qui ont le département du jeu, s'accordent avec les frippons; & les Officiers établis pour prévenir la corruption des femmes, les corrompent eux-mêmes.....

Je tire le rideau sur ce cloaque d'infamies, mon dessein n'est pas de te donner ici le tableau de l'abomination de la désolation de Paris. Je finirai par ce trait. Tous les châtiments qu'on exerce dans ce Tribunal malheureux, ne tombent que sur des infortunés qui n'ont pas les moyens d'y racheter leurs crimes, & qui par-là ne sont bons qu'à servir d'exemples.



LETTRE CI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Pekin.*

De Naples.

NAples est une grande Ville remplie d'habitants : la magnificence éclate sur-tout dans ses édifices. Les pagodes sont superbes : on ne sait qui est le mieux logé de Dieu, ou des hommes.

Le luxe, & la misere s'y donnent par-tout la main. On y est riche d'un côté & pauvre de l'autre. Le faste & l'ostentation ont le pas sur les premiers besoins de la vie : on a tant de superfluités, à Naples, qu'il est impossible qu'on ne se gêne sur le nécessaire.

Cette Ville depuis les Romains a appartenu successivement a plusieurs Maisons souveraines d'Europe, dont les unes l'ont détruite & les autres l'ont rebâtie.

Il n'y a pas long-temps que la politique eut la curiosité de chercher à qui elle appartenoit de droit. Des Généraux géographes, qui eurent la précaution d'amener avec eux une bonne armée en Italie, trouverent qu'elle étoit du domaine de la Maison d'Espagne, & en conséquence un Fils de cette Couronne vint en prendre possession : c'est le gros canon qui a fait cette découverte. Il fallut faire des sieges pour prouver l'évidence de cette branche de la géographie. Elle demeurera attachée à l'Espagne, jusques à ce quelque autre géographe allemand avec une plus grande armée vienne prouver qu'elle doit appartenir à la Maison d'Autriche. On dit que le peuple

Napolitan eſt le plus méchant de la terre, je le croirois bien : ſa méchanceté eſt d'autant plus grande qu'elle vient de loin. Les différents gouvernements auxquels il a été ſoumis, lui ont apporté les vices de tous les climats de l'Europe.



LETTRE XCII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

EN France, l'amour eſt libre, c'eſt ici une maxime de ſociété civile. Il en eſt des engagements qu'un ſexe contracte avec les femmes comme des traités avec les Souverains qui ne tiennent, qu'autant que les intérêts réciproques s'y rencontrent; dès qu'ils ne s'y trouvent plus, la convention finit.

En Aſie, le parjure rougit de l'être : ici, on n'a pas honte de ſa perfidie, on en fait même un aveu ſincere. Voici la copie de la lettre d'un de ces amants volages, qui après les ferments les plus forts d'un amour éternel, ſe juſtifie ainſi.

„ MADAME,

„ Ne vous en prenez point à moi, ſi je ne vous „ aime plus, je ne fais en cela que ſuivre le pen- „ chant ſur lequel mon amour lui-même étoit fondé. „ Il eſt vrai que je vous avois promis de vous ai- „ mer toujours, mais il étoit ſous-entendu que vous „ ſeriez toujours aimable; car comment aurois-je „ pu proteſter de chérir éternellement ce qui ceſ- „ ſoit de m'être cher ? L'amour eſt fondé ſur le

„ plaiſir qu'on ſe procure mutuellement, & lorſque
„ ce plaiſir n'eſt plus d'un côté, il faut qu'il y ait
„ de l'autre une cauſe qui l'ait fait finir. Elle ne
„ peut être de mon côté, car j'agirois contre mes
„ propres intérêts, c'eſt-à-dire, mes plaiſirs.

„ Mon inconſtance n'eſt pas un vice qui ſoit en
„ moi, c'eſt un défaut qui eſt en vous. Quand je
„ vous aimai, vous aviez des qualités qui faiſoient
„ que je vous trouvois aimable; il faut qu'elles
„ aient fini, puiſque je ne vous aime plus. Je vous
„ aimerois encore, ſi vous aviez continué d'être ce
„ que vous étiez alors à mes yeux.

„ Peut-être avez-vous trop fait pour moi. Il y a
„ des amants qu'il faut toujours mener par le che-
„ min de l'eſpérance; lorſqu'ils arrivent au comble
„ de leur bonheur, ils ne ſont plus heureux.

„ Ne m'appellez pas ingrat; j'aurois de la grati-
„ tude, ſi en voulant me rendre reconnoiſſant, vous
„ ne m'aviez pas forcé ne pas l'être."

Tu vois par-là que le parjure a raiſon, & que celle qui s'eſt piquée de conſtance, eſt dans ſon tort. Il eſt vrai qu'en Europe, le dernier en amour eſt toujours en défaut. Pour éviter les reproches de part & d'autre, il faut s'aimer vite, & ſe quitter de même.



LETTRE CIII.

Le même au même, à Pekin.

De Paris.

LE Peuple en France ne guérira jamais de la maladie de la noblesse; c'est pour lui une fievre incurable. Le tiers État en fait tous les jours des contes plaisants, il ne cesse de la tourner en ridicule; cependant par-tout où le Nobre paroît, le roturier est confondu : on diroit qu'on est convenu ici de mépriser la noblesse en gros, & de l'honorer en détail.

Tout le monde sait par cœur que les qualités personnelles peuvent seules élever l'ame au-dessus de la roture; que les vertus des morts ne sauroient illustrer les vivants; qu'on n'est pas estimable, parce qu'on est issu d'une longue race d'ancêtres; & que c'est un mérite bien mince que d'être possesseur de quelques vieux titres à moitié mangés des vers; & cent autres observations de cette nature; & cependant la vénération qu'on a pour la noblesse, va jusqu'à l'idolâtrie.

Un Noble qui peut prouver ici les quatre quartiers, est sûr de mettre à contribution tous les Partisans riches qui ont des filles à marier. On a beau faire des peintures ridicules de leurs mœurs & de leurs manieres, les rieurs seront toujours de leur côté. Leurs parchemins entraîneront toujours l'état de la finance. Une famille roturiere travaille depuis plusieurs générations à accumuler des richesses, le dernier descendant mâle de cette famille n'a qu'une

fille qui possede des richesses immenses, elle est mariée à un Noble qui dans six mois détruit sa fortune. Tous ceux de la condition du pere plaignent le sort de la fille; ils reprochent continuellement à ses parents de l'avoir sacrifiée; tandis qu'on déplore sa destinée, & que le bruit de son infortune se répand dans la ville, un autre roturier, plus riche encore, marie sa fille unique à un second Noble, à qui il donne une dot immense, & qui est dissipée aussi promptement que la premiere.

Après tout, il faut que cela soit ainsi. Dans une Monarchie où il est permis à tous les particuliers d'attenter sur la fortune publique, où le travail & l'industrie attirent la plus grande partie des richesses de l'État, si ces alliances ne se formoient pas, les richesses seroient d'un côté, & la noblesse de l'autre; les gens de condition seroient si pauvres, qu'ils n'auroient pas même les moyens d'aller se faire tuer à la guerre.

Sans ces alliances, il n'y auroit que deux états en France, celui des riches, & celui des pauvres. Il faut que la roture travaille toujours pour la noblesse oisive; & que cette noblesse rende ce travail au peuple, sans quoi la circulation générale seroit arrêtée. Ce sont deux corps incompatibles par leurs préjugés, leurs mœurs & leurs manieres; mais que l'intérêt unit.





LETTRE CIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pekin.*

De Paris.

LA Religion Chrétienne eſt bien myſtérieuſe. Tout y eſt d'un ſecret impénétrable. Je ne parle point de ſes myſteres incompréhenſibles, mais de ſes pratiques les plus ordinaires. Les peuples qui s'adreſſent à Dieu le font dans une langue qu'ils n'entendent point. Ce n'eſt que ſur la foi de leurs Mandarins qu'ils ſavent qu'ils l'invoquent; mais s'ils ſavent qu'ils le prient, ils ignorent preſque toujours ce qu'ils lui demandent. Les Chrétiens intercédent l'Être ſuprême en langue payenne, c'eſt-à-dire, dans l'idiome d'une ſecte idolâtre, qu'ils regardent eux-mêmes comme plus propre à offenſer la Divinité qu'à l'invoquer.

J'ai demandé la cauſe de cet acte de religion inintelligible, & on m'en a donné des raiſons aſſez plauſibles. On m'a dit que les Européens, & ſur-tout les François ſont ſi indiſcrets, qu'ils demanderoient à Dieu des choſes déraiſonnables, s'ils ſavoient ce qu'ils lui demandoient.

Si une mere pouvoit s'adreſſer à Dieu en langue vulgaire, elle le prieroit ſouvent de lui accorder la guériſon d'un fils indigne de vivre, & qui fait néanmoins les délices de ſa vie. Une femme qui ſouffre de l'abſence de ſon amant, le prieroit de hâter ſon retour, &c. &c.

Il y a pourtant des ſectes parmi les Chrétiens, qui

en s'adreffant à Dieu lui demandent diftinctement leurs befoins; ce font les Réformées, qui, en fecouant le joug de la Religion du Pape, réformerent plufieurs abus qui font encore attachés à cette fecte.



LETTRE CV.

Le Mandarin Cham-pi-pi *au Mandarin* Cotao-yu-fe, *à Pekin.*

De Paris.

JE ne parlerai point de la bigarure de l'ajuftement des Françoifes; il faudroit pour cela avoir fait un cours de Phyfique expérimentale, étudié le fyftême univerfel des couleurs, & fuivi la nature dans toutes fes gradations.

Chaque femme eft ici un véritable arc-en-ciel; elle eft nuancée depuis la tête jufques aux pieds. Le couleur-de-rofe, le violet, le pourpre, l'amarante font confondus enfemble dans fa parure. Une Parifienne a pour l'ordinaire la tête blanche, le col noir, le bufte rouge & les pieds gris. Le lilas eft aujourd'hui la couleur dominante; c'eft elle qui prévaut, & qui a le deffus. L'ajuftement du fexe en France forme un parterre, où l'on voit des arbres & des fleurs de toutes les faifons. Cette bigarure ne fe borne pas aux plantes & aux fruits; leurs habits contiennent fouvent des maifons, des châteaux avec leurs appartements; il y en a qui portent des villes entieres dans leurs robes, de maniere que leur ajuftement forme une carte géographique. Quelques-unes y raffemblent la terre entiere. Au côté droit eft l'Afrique, au gauche eft l'Amérique, par de-

vant au-dessous de la ceinture est la zone torride. Dans ce dernier cas une femme peut être considérée, comme une mappe-monde. On y voit aussi des animaux de toutes les especes, des poissons, des oiseaux, des chiens, des chats, des rats, des crocodiles, des lions, des loups, des renards & autres. Lorsqu'on y fait bien attention, on ne trouve guere de femme en France, qui n'ait un singe en embuscade, caché dans quelque endroit de son jupon.



LETTRE CVI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Naples.

NAples n'a point de puissance en propre. Sa principale force est dans l'éloignement des grands corps politiques. Pour l'accabler par terre, il faudroit passer sur le corps de l'Église Romaine, & fouler aux pieds le Lieutenant du Christ : profanation que la politique méprise trop pour l'exécuter. La conquête de ce petit État n'ajouteroit rien à la grandeur des Rois qui s'en empareroient, il n'augmenteroit les forces d'aucune Puissance. C'est qu'il est séparé du centre de la politique générale : comme il est sûr de sa position, il ne prend aucune précaution pour prévenir une invasion.

Naples a une milice ; mais elle n'a point de soldats ; car il y a déja plusieurs siecles que l'Italie a renoncé à la guerre.

Tous les autres moyens qui servent à l'agrandissement des États sont inconnus à celui-ci.

Les

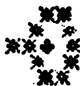
Les arts & l'industrie y sont aussi en arriere que les affaires de la politique.

Des Ministres actifs & vigilants se sont donnés bien des mouvements pour radouber les branches de ce gouvernement qui avoient besoin d'être réparées. Il y a eu de grands projets sur le commerce étranger, on a fait parler au Turc; mais rien n'a pris.

Dans la plupart des gouvernements du Midi de l'Europe il y a des causes physiques qui empêchent les progrès des arts; il est impossible de donner de l'activité à des cadavres & de faire travailler des morts : & presque toute l'Italie est ensévelie sous les ruines de son luxe & de sa volupté.

A Naples où la chaleur énerve le corps, la nonchalence est un vice du climat. Le Monachisme acheve de jetter l'engourdissement dans le corps politique. Le nombre des Bonzes excede celui des autres Citoyens. Cette nombreuse milice du Ciel affoiblit ici le systême de la terre.

Les ménagers, les marchands, les artisants même s'enferment dans des Cloîtres, où ils deviennent inutiles à la République. Il est défendu à l'administration de prévenir cette oisiveté. La politique ne doit pas s'en appercevoir. Les Ministres en ont l'ordre du Roi.



LETTRE CVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Paris.

LEs François ne boivent preſque point de vin : ce n'eſt point par tempérance, mais au contraire pour favoriſer l'intempérance. Ils trouvent que cette liqueur brunit beaucoup & empêche le viſage d'être galant ; lorſqu'au contraire l'eau blanchit la peau, & lui donne cette couleur pâle & livide, qu'il faut avoir pour être aimable auprès du ſexe.

Ce ſont les femmes qui ont fait cette reforme, & ſur ce point, elles s'accordent avec le Légiſlateur de l'Orient.

Le vin a un autre inconvénient, c'eſt qu'il donne de la rotondité & de la conſiſtance au corps, ce qui eſt contre les regles de la galanterie Françoiſe ; car le véritable amour ici doit être preſque impalpable.

Il faut, pour avoir le droit de ſe dire un aimable Cavalier, être mince, fluet & n'avoir pas ſix onces de chair ſur les os.

Un homme fort & bien nourri paſſe pour un brutal qui n'a point de ſavoir vivre. Il n'appartient qu'aux Suiſſes & aux cochers d'être gros & gras. Les jolis hommes François doivent reſſembler à de véritables ſquelettes mouvantes.

Il ne ſuffit pas d'être maigre & exténué, il faut encore être malade. Ce n'eſt point du bon air au-

jourd'hui d'avoir une bonne santé: on auroit mauvaise opinion d'un homme qui auroit l'impertinence de se bien porter. Il n'y a que des rustres & des campagnards qui soient assez mal élevés pour avoir un bon tempérament. Dans les véritables regles de la politesse Françoise, les gens de Cour & les petits maîtres doivent l'avoir gâté. C'est sur-tout la grand'mode d'avoir la poitrine fêlée. Un jeune homme, qui ne tousseroit pas un peu, n'oseroit paroître en bonne compagnie.

Tous les galants du bon ton aujourd'hui sont à la diette blanche. Selon les mêmes loix de la politesse, leur estomac ne doit pas être moins délabré. Il faut sur-tout se plaindre d'indigestions fréquentes, & protester hautement qu'on est abîmé de ce côté-là.

Un joli homme qui veut faire sa cour à une Dame, ne se nourrit plus que de pastilles, de crêmes, de pois verds & d'entremets. Celui qui oseroit manger à son souper une piece de bœuf roti, seroit déshonoré pour toujours, à moins qu'il ne mourût le lendemain d'indigestion, pour justifier son estomac.

Le galant à la mode, ou celui qu'on appelle ici l'homme du jour a toujours une demi-douzaine de maladies à ses ordres, pour se plaindre dans les occasions brillantes, où il veut se faire honneur de sa mauvaise constitution. Pour s'en faire auprès du beau sexe il faut parler poitrine, rhume, migraine, vapeurs, & sur-tout convulsions, quand les plus jolies femmes de Paris sont attaquées de cette maladie-là.

LETTRE CVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion.*

De Paris.

IL n'y a presque personne ici qui reste dans les bornes de sa condition; non-seulement les hommes, mais même les Saints se mêlent de ce qui ne leur appartient pas.

On voit ici des Vierges dans les pagodes, qui font faire des enfants aux femmes; celles qui sont stériles, les invoquent, pour que leurs maris ne couchent pas en vain avec elles. Elle les prient de répandre sur leur lit nuptial une bénédiction si copieuse, que la génération s'ensuive.

Quand le miracle a opéré & quand les femmes stériles ont accouché, on envoie un gros poupon fait de cire, à la Vierge qui l'a rendu féconde. Il y a telle Vierge dans certaines pagodes, qui a vingt enfants autour d'elle, dont on l'a regardée comme la mere.

On prétend néanmoins que ce prodige ne se fait jamais entre la Vierge & la femme stérile, & qu'il y a toujours un tiers qui opére ce prodige. Quand l'imposture se découvre, on traite alors l'image Vierge, à peu près comme nous traitons nos idoles.

Il arriva ici, il y a quelque temps, à ce sujet une aventure qui donna beaucoup à rire à ceux-mêmes qui n'entendent pas raillerie sur la puissance miraculeuse des images.

Dans une petite Ville à deux lieues de Paris, où il y a une Vierge qui fait accoucher les femmes, il

y avoit une jeune Dame, qui depuis trois ans de mariage, l'invoquoit en vain, lorsqu'il passa par-là un Capitaine de Dragons, allant à l'armée. Le militaire étoit jeune, bien fait & vigoureux. Il parla, on l'écouta; il persuada, & il engendra. Après son départ la jeune Dame s'étant apperçue qu'elle n'étoit plus stérile, courut à la pagode pour prier l'image Vierge de la rendre féconde. Ses vœux furent exaucés; au bout de huit mois elle accoucha d'un gros garçon. Toute la Ville cria au miracle; on admiroit la vertu de l'image dont la puissance opéroit de tels prodiges. Les acclamations publiques n'étoient pas encore finies, lorsque le Capitaine, de retour de l'armée, repassa dans cette Ville. Il fut outré d'apprendre qu'une image jouit du fruit de ses travaux, & lui enlevât la gloire de ce miracle; il se rendit sur le champ à la pagode, & s'étant approché de sa niche, lui parla ainsi.

„ Vous êtes bien plaisante, Madame la Vierge, „ de vous arroger une honneur qui n'est dû qu'à „ moi. Qu'avez-vous mis du vôtre, s'il vous plait, dans „ la création de cet enfant? N'en ai-je pas fait moi-„ même tous le fraix? A-t-il un cheveu sur la tête, „ qui vous appartienne? Quand la jeune Dame que „ j'ai rendu féconde de stérile qu'elle étoit, vous „ eût invoquée vingt ans, en eût-elle plutôt accou-„ chée pour cela? Il faut autre chose que des vœux „ & des prieres pour faire faire des enfants aux fem-„ mes. Allez, Madame l'idole, mêlez-vous de ce „ qui vous regarde; si vous n'étiez pas du sexe dont „ vous êtes, je vous briserois en mille pieces; mais „ l'honneur défend aux militaires François de porter „ leurs mains sur une femme. “

En finissant ces mots, il sortit de la pagode, & se rendit chez la jeune Dame, pour essayer si elle vouloit qu'il operât un second miracle.

LETTRE CIX.

Le même au même, à Pekin.

De Paris.

JE ne fais me disoit dernièrement un François qui connoit tous les vices de l'administration, d'où vient que nos Rois attendent toujours à leur mort pour faire banqueroute. Il leur seroit bien plus avantageux ainsi qu'à l'État qu'ils la fissent pendant leur vivant. Quand une machine est usée, & qu'elle ne peut point aller, il faut l'arrêter : c'est achever d'user les ressorts, que de la forcer à un mouvement qu'elle n'est plus en état de soutenir.

Par exemple, ajouta-t-il, voilà Louis XV qui n'a pas de quoi vivre. Il dépense aujourd'hui les revenus qui lui étoient indiqués pour sa subsistance dans l'année 1764. Il a pris sur ses propres jours; il s'est mangé lui-même d'avance. On peut dire qu'il est mort alimentairement. Ne vaudroit-il pas mieux qu'il exposât l'état de affaires à ses peuples, que d'attendre qu'un désordre affreux le porte à avoir recours à un remede que la foiblesse de l'État ne sera plus en état de soutenir, quand on voudra l'appliquer? On dit pour excuse que le gouvernement perdroit son crédit; mais il le perdra bien mieux, lorsque ce Prince se sera écrasé sans ressource, & qu'il aura confondu dans sa ruine l'État & les peuples.

Je voudrois, continua-t-il, qu'il y eût tous les dix

sans une révision générale de la position de la Monarchie, & que toutes ses dettes fussent liquidées. Il faudroit pour cela user quelquefois de remedes violents; mais ceux-ci ne feroient jamais tant de mal, que cette lime sourde des dettes d'État qui minent insensiblement le gouvernement, & le réduisent dans ce funeste état, où les remedes à la fin deviennent un mal.

Mais voulez-vous que je vous dise naïvement d'où naît ce désordre? Il ne vient point de nos Rois qui pour l'ordinaire n'entendent rien aux affaires, & qui sont presque toujours les derniers instruits de ce qui se passe dans le Royaume. La faute vient de leurs malheureux Ministres qui ont pour maxime de tirer l'opulence du Prince du sein même de l'indigence. Ils mettent, pour ainsi dire, la Monarchie à la presse, ils en tirent tout le suc qu'ils peuvent; & ils disent après, voyez s'il manque des ressources à la France; voilà ce que c'est que d'avoir de l'intelligence & du génie. Il est vrai qu'un Ministre patriote n'auroit jamais imaginé cela; il n'y a que des hommes durs, impitoyables, qui puissent à la faveur de leurs grandes lumieres faire de semblables oppressions.



LETTRE CX.

Le même au même, à Pekin.

De Paris.

IL y a un temps dans l'année où les Chrétiens deviennent maigres & décharnés. Leur pagode ne leur permet de faire qu'un repas par jour, encore faut-il qu'il soit d'aliments légers, comme des légu-

mes & du poiſſon. Il leur eſt défendu de manger de la viande, à moins qu'ils n'en achetent la permiſſion du Pape qui a le droit de leur vendre, dans le temps même des mortifications, tout ce qui peut ſatisfaire leur appétit.

C'eſt une pénitence générale qui prépare la nation au deuil public de la mort du Chriſt. Ce jours qu'on nomme le Vendredi ſaint, eſt conſacré à la triſteſſe: mais on devroit l'appeller le Vendredi profane, puiſque les hommes, à ce que diſent les Chrétiens eux-mêmes, commirent la plus grande de toutes les profanations, en condamnant à la mort l'Auteur de la vie. Il n'y a point d'homme à la mode ce jour-là qui ne ſoit habillé de noir, & qui n'exprime d'une maniere comique la douleur qu'il a de cette événement.

Mais ſi on mange peu pendant ce temps d'abſtinence, en revanche on ſe divertit beaucoup. Tous les ſpectacles ſont ouverts, & les théatres plus fréquentés que jamais.

Plus on examine la morale chrétienne, & moins on la trouve conſéquente à elle-même.



LETTRE CXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Naples.

LA religion de Naples eſt à l'Italienne; je veux dire remplie de ſuperſtitions. Les miracles en ont ſaiſi toutes les avenues.

Il y a ici du lait de la mere du Chriſt qui devient liquide tous les ans au jour de ſon anniverſaire; du

sang de saint Janvier qui bouillonne toutes les fois qu'on en a besoin, & celui d'un saint Jean-Baptiste, qui fait la même chose lorsqu'on le souhaite; des Crucifix qui ont parlé, & qui sont prêts à parler encore toutes les fois que l'envie leur en prendra; des images de toile, qui ont ouvert la bouche, & se sont exprimé aussi distinctement que des créatures raisonnables.

Tu dois bien t'imaginer qu'un peuple, qui ajoute foi à tant de prodiges, ne doit pas croire au plus grand de tous, qui est l'existence d'un Être suprême. La plupart de ceux qui croient ici aux miracles, ne croient point en Dieu.

Si les Napolitains formoient un Paradis, ils placeroient le lait de la Vierge au premier rang; le sang de saint Janvier au second, & ils mettroient Dieu au troisieme. Les Romains avoient travaillé dans cette ville à la décoration des Églises Chrétiennes long-temps avant que le Christ fût venu au monde: on y a employé à la magnificence du vrai Dieu, les débris de celle des idoles: ainsi l'orgueil & la vanité payenne ont servi d'ornement à l'humilité chrétienne.

Les tombeaux ne cedent en rien à Naples à la magnificence de la maison de Dieu. Les ossements des morts y ont de très-belles habitations.

Il y a ici des cadavres qui ont des hôtels à plusieurs étages. Le Roi Robert repose superbement dans cette ville.

Quoiqu'il soit défendu d'y élever des tombeaux en l'honneur des Chrétiens qui ne croyent point à la messe; on y fait voir avec emphase ceux des anciens qui ne croyoient pas en Dieu.

LETTRE CXII.

Le Mandarin Chàm-pì-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Paris.

JE t'ai parlé des coteries de cette capitale ; mais je ne t'ai rien dit de leur police & de leur forme de gouvernement. Il y en a de trois sortes comme dans la politique.

La premiere est despotique. Dans celle-ci, il y a comme un Sultan qui a un pouvoir absolu. Il ordonne, & ses sujets de la coterie lui obéissent. Il est la loi suprême, & la moindre de ses volontés est un commandement.

On prétend que, pour parvenir au turban de la coterie despotique, il faut s'être dévoué long-temps aux caprices des femmes qui la composent, avoir essuyé leurs humeurs, & leurs bisarreries ; car nul n'y peut devenir maître sans avoir été esclave.

La seconde forme est monarchique. Dans celle-ci, il y a une espece de Roi qui est l'ame de la coterie. Il dirige les plaisirs de toute la société ; il régle pour le bal, la comédie, se charge des parties de St Cloud : accouple les femmes avec les hommes, est le confident de toutes les intrigues, prévient le gros jeu, empêche les grandes dépenses, donne le goût des parures, entre dans les détails des ménages, reconcilie les maris avec leurs époufes, conseille les jeunes femmes dans leurs folies, & dirige les vieilles dans leurs extravagances.

La troisieme est républiquaine. Les sujets de cette

dernière coterie sont libres, & indépendants les uns des autres. Ils n'ont d'autre affaire que de censurer le gouvernement; dans celle-ci il n'y a presque point de femmes, car elles aiment mieux avoir un despote ou un Roi à leur tête, que de jouir d'une liberté qui ne les mene qu'à critiquer l'État. La forme de cette coterie est étrangere, les politiques prétendent qu'elle tire son origine des *clubs* d'Angleterre, d'autant plus qu'on commence à y boire; & que depuis quelque temps on y a introduit des pipes.

LETTRE CXIII.

Le même, au même, à Pekin.

De Paris.

LE Chevalier vint me prendre ces jours passés dans la matinée pour aller promener au Palais-Royal. Après que nous eûmes fait plusieurs tours dans le jardin, nous allâmes nous asseoir au bout sous un superbe berceau fait par la nature & que l'art a embelli.

Nous étions placés de maniere que nous pouvions voir toutes les figures de ce tableau mouvant: ainsi quand quelque objet me frappoit je n'avois qu'à parler; car le Chevalier, qui a résidé pendant trente ans dans la grande allée, connoît tous ceux qui la fréquentent.

Monsieur, dis-je à mon compagnon, je vous prie de me dire quel est ce grand squelette ambulant qui se promene seul: je n'ai jamais vu d'homme vivant qui ressemble plus à un mort.

Ce cadavre qui se promene, me répondit-il, est

un Miniſtre étranger : il eſt venu à la Cour de France pour négocier en combinaiſon ſur le jeu ; car celui-ci en Europe commence à devenir une affaire d'État. Ce Miniſtre tient réguliérement ſes conférences qu'on peut appeller ſéances, au pied de la lettre.

On lui donne beaucoup de cet eſprit politique qui fait réſoudre les événements du haſard. Jamais Agent des Couronnes ne connut mieux les intérêts des quatre Rois.

Il paſſe pour le plus habile Miniſtre de l'Europe pour décider un coup fin & ruſé au piquet. On l'appelle l'ornement du ſépulcre, mais s'il orne bien un tombeau, en revanche il dépare bien une poche : c'eſt le premiere homme du monde pour couper une bourſe.

Ses négociations en France n'ont pas été infructueuſes ; il a ramaſſé dans ſon coffre un million de livres tournois par le moyen de cette politique fine & adroite, que les joueurs habiles trouvent au bout de leurs doigts.

Pouvez-vous me dire, ajoutai-je au Chevalier, quel eſt cet autre homme qui vient de l'accoſter ? C'eſt le Baron de V*** autre négociateur du haſard. Ce ſecond n'eſt pas dans le Miniſtere, il a choiſi l'épée ; mais il ne céde en rien à l'agent étranger dans cette politique manuelle dont je viens de parler.

Les propres conférences de ce ſecond ne doivent pas être petites, car ſes dépenſes ſont très-grandes. Il entretient des filles d'opéra, eſt logé & habillé comme un Prince, tient table ouverte, & a un ſuperbe équipage ; le tout aux dépens de ceux à qui il appartiendra.

Je vois un troisieme qui les approche : eſt-ce encore un politique de la Cour des quatre Rois ? Oui c'en eſt encore un qu'on nomme le Baron de Saint S*** : il eſt exilé de Paris : il ne vient ici que par intervalle, & par congé du Miniſtre ; ainſi il tâche de mettre à profit le peu de temps qu'on lui donne.

Quoi ! encore des frippons, s'écria le Chevalier en appercevant un homme qui entroit dans l'allée. Il ſemble qu'ils ſe ſoient tous donné le mot pour venir paſſer ici en revue devant nous. Celui que vous voyez entrer dans la promenade, en me montrant du doigt une figure auſſi commune qu'ordinaire, ſe nomme le Colonel Sorm*** : c'eſt un Italien. Ce n'eſt pas ſa faute ſi vous le voyez ici. Le Lieutenant de police alloit le faire mettre à Bicêtre pour le reſte de ſes jours, quand un Prince du ſang lui accorda le privilege excluſif de fripponner au Temple.*

LETTRE CXIV.

Le même, au même, à Pekin.

De Paris.

JE t'annonce mon départ de Paris. Il y auroit encore beaucoup de choſes ſur leſquelles je pourrois t'écrire : car une Ville qui renaît chaque jour, & qui ſe remonte, pour ainſi dire, toutes les vingt-quatre heures, offre continuellement un nouveau champ de réflexions.

Si je n'ai pas tout-à-fait rempli les intentions de notre Cour au ſujet de la France, j'en ai approché

* Lieu privilegié dans Paris.

le plus que j'ai pu. Il y a une infinité de petites choses dans chaque nation, qu'un étranger ne peut pas décrire. Les yeux les saisissent : mais elles échapent à l'imagination, & l'on manque de termes pour les exprimer. On sent ce qu'elles sont : mais on ne sait pas les rendre. On pouroit, je crois, les appeller la méchanique de la société.

Mais un voyageur seroit trop instruit, s'il savoit tout. Il y a une infinité de ces petites choses qu'il faut abandonner à leur néant.

Tu recevras encore quelques-unes de mes lettres, avant mon embarquement pour l'Angleterre. J'ai fait savoir à *Sin-ho-ei* de m'adresser les siennes à Bruxelles, où je passerai quelques jours.

LETTRE CXV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Naples.

NAples est le pays le plus éloigné du savoir : il y a cent mille lieues d'ici aux sciences.

Le cerveau des Napolitains n'est rempli que de sons. La musique tient lieu de la plupart des arts libéraux. Ce peuple frédone depuis le matin jusques au soir. Ses plus fameuses académies sont des conservatoires de musique, où l'on s'exprime en chantant, & toutes ses expériences sont des expériences sur l'harmonie.

Les plus habiles de ses professeurs sont eunuques. Pour se distinguer dans cette science humaine, il faut renoncer à l'humanité; & cesser d'être homme

pour devenir d'autres hommes. La barbarie elle-même est employée à enchanter les sens : on commence par être cruel, pour répandre plus de douceur dans la société.

Ne crois pas que ce Physique empêche les hommes de se distinguer dans les sciences. Les ouvrages qui font aujourd'hui le plus d'honneur à l'esprit humain, ont été fabriqués sous ce ciel. Du temps des Romains c'étoit le pays des lettres & du savoir. Il reprendroit son influence si le gouvernement l'aidoit ; car on remarque que le climat en Europe ne fait rien tout seul.

Par la perfection où le peuple a porté l'harmonie, on peut juger des progrès qu'il feroit dans les sciences de spéculation ; mais une infinité de causes premieres s'y opposent, & quand on n'ôtera pas ces entraves, la nation Napolitaine restera dans le même degré d'infériorité où elle se trouve. Peut-être que le monachisme est un des plus grands. Il n'est pas de l'intérêt des gens ignorants que le peuple devienne éclairé.



LETTRE CXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Paris.*

De Bruxelles.

DE Paris à Bruxelles, on ne trouve pas une seule ville qui mérite qu'on la nomme. Il n'y a presque point d'hommes, on ne rencontre sur la route que des Flamands.

On appelle ce pays-ci la Flandre Autrichienne

pour le distinguer d'un autre qu'on nomme la Flandre Françoise. Celle où je suis, appartient maintenant à la Maison d'Autriche, dont les États principaux sont à deux ou trois cents lieues de Bruxelles; de maniere que, s'il prenoit envie au Prince de voir ses sujets, il faudroit qu'il en demandât la permission à une demi-douzaine de Souverains.

Ce pays est bon & fertile, mais en temps de paix, il devient pauvre & indigent. Il n'est riche que dans la fureur des guerres; & il ne tient pas à la France qu'il ne soit toujours opulent : car elle en fait le théatre ordinaire des sieges & des batailles.

Il faut que tous les dix ans on se tue en Flandre, pour que les habitants aient de quoi vivre. Cela vient de ce qu'il y a beaucoup de denrées & peu d'argent. Le Flamand en général est lourd, pesant, sans imagination, tirant sur la machine, animal d'habitude. Il fait aujourd'hui ce qu'il fit hier ; & fera demain ce qu'il fait aujourd'hui. Il se nourrit de lait & de beure; quelqu'un a dit plaisamment, que, s'il n'y avoit point de vaches, il n'y auroit point de Flamands.

Ce peuple cherche depuis long-temps à avoir de l'esprit, & il y eut peut-être réussi, s'il y avoit du génie.

La Religion du pays est celle du Pape. Ce peuple a avec Rome même culte, mêmes cérémonies & même superstition. Il vénere le Christ, & il adore les Saints.

Le Pays-Bas auroit beaucoup de noblesse, si un Duc autrefois ne l'avoit presque toute fait périr sur des échaffauts. Elle souffrit la mort pour défendre sa liberté qu'elle aimoit plus que sa vie. Maintenant

les Flamands, ainsi que tous les autres peuples de l'Europe sont façonnés au joug de la servitude. Il est vrai qu'ils défendent encore aujourd'hui leurs privileges: mais ceux-ci ne servent qu'à les rendre plus esclaves.

Ce peuple a un marché fait avec la Cour de Vienne; c'est-à-dire, qu'il lui permet de le dépouiller des richesses, à condition qu'elle ne touchera pas à ses anciennes prérogatives.

Les Flamands n'ont rien à démêler avec la guerre présente du Nord, cependant ils s'épuisent pour elle. Il n'est pas aisé de calculer les sommes qu'ils ont fait passer en Allemagne. Le capital de cette richesse suffiroit pour rendre un État florissant.



LETTRE CXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi *au Chef de la Religion, à Pekin*

De Paris.

JE vis derniérement ici une chose horrible, le Christ fait prisonnier. Vingt soldats, la bayonnette au bout du fusil, le conduisoient chez un malade, parceque le Mandarin de la pagode paroissiale avoit refusé de l'y conduire. Il faut que je t'explique succinctement la cause de cet emprisonnement du Dieu des Chrétiens, & pourquoi la milice entre aujourd'hui dans le Sacerdoce de cette secte.

Il y a environ un demi-siecle, que les Chrétiens n'étant pas d'accord sur certains points de leur Religion, le Pape leur envoya une ordonnance par laquelle il leur enjoignoit de croire certains articles

de culte, dont ils n'étoient pas convaincus; on appelle ce mandement la constitution. Mandarins, Bonzes, hommes & femmes, tous furent obligés de signer ce qu'ils n'entendoient point, & qui pis est, ce dont ils n'étoient point persuadés. On priva de leurs biens, on bannit de la société ceux qui ne vouloient pas trahir leur conscience. Le remede ne fit qu'augmenter le mal; la constitution qu'on avoit cru un traité de paix ne servit qu'à souffler le feu de la guerre, l'animosité des deux partis fut plus vive que jamais.

L'Alcoran Chrétien fut souvent mis sur le tapis: mais il y avoit cette difficulté, que ceux qui vouloient l'expliquer aux autres, ne l'entendoient pas eux-mêmes ce n'étoit pas le moyen de s'accorder; aussi ne s'accorda-t-on pas. On se battit long-temps par ces opinions particulieres; ensuite il y eut plusieurs batailles rangées en saints Peres; c'est ainsi qu'on appelle les Phylosophes de cet Alcoran.

Mais la victoire d'un parti ne servit qu'à augmenter la force de l'autre; plus on se disputoit, & moins on s'accordoit. On employa de part & d'autre tant de subtilité, qu'on parvint à la fin au sublime degré d'intelligence de ne plus s'entendre. Tout le savoir de la dispute disparut, il ne resta que l'animosité.

Cependant un parti devint le dominant, ce fut celui que Rome & la Cour corrompirent par des dignités, & qui vendit sa croyance aux honneurs. Celui-ci qui avoit mis son nom au bas de la constitution, fit un complot contre celui qui ne l'avoit pas signée. Les Mandarins Evêques de celui-là défendirent aux Prêtres subalternes de celui-ci d'administrer les malades, sous le prétexte, *qu'on ne doit pas donner aux chiens les choses saintes*. Pour recevoir le corps du

Christ avant que de mourir, il falloit avec un billet qui prouvât qu'on étoit de la secte de la constitution. Le Parlement de Paris qui croit avoir le droit de se mêler de tout, jusques à ce qui n'est pas de son ressort, se mêla de cette affaire : on exila les Mandarins rebelles ; mais plus on exiloit, moins on administroit. Il fallut souvent violenter les Prêtres, & les forcer quelquefois, la bayonnette au bout du fusil, de se rendre avec le Christ chez les malades.



LETTRE CXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Bruxelles.*

De Naples.

LE Roi de Naples a quitté il n'y a pas long-temps ses sujets, pour en aller gouverner d'autres : car tu remarqueras ici en passant que les Souverains de l'Europe n'ont point de famille affectée. Chez eux il n'y a point de filiation. Ils sont toujours prêts à devenir les Monarques du peuple qui est le plus puissant. Comme le pere de la grande famille ne tient à ses enfants que par les liens de l'intérêt ; il les abandonne aussitôt que de plus grands l'appellent ailleurs.

Les Couronnes dans cette partie du monde forment un commerce : on se bat, on négocie, on traite, on change en Europe pour posséder la plus riche.

Ce trafic des Trônes fait que les sujets ne s'attachent pas à une certaine personne, mais à un certain nom. Comment pourroient-ils s'attacher à un

Monarque, qui n'eſt à eux qu'autant que les révolutions de la politique ne l'appellent point ailleurs! Le Roi de Naples avant ſon départ fit un aveu bien humiliant; il déclara à toute l'Europe que ſon fils aîné étoit imbécille, & par conſéquent incapable de regner, & fit paſſer la Couronne qu'il abandonnoit ſur la tête d'un autre de ſes enfants; car ſi les Souverains ſont au-deſſus des premiers de l'État par leur rang, les Loix de la Politique les oblige quelquefois à faire des aveux qui les ravallent ſouvent au-deſſous des hommes ordinaires: ce qui forme une ſorte de compenſation.

LETTRE CXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Bruxelles.

LE lendemain de mon arrivée à Bruxelles, j'allai faire mes ſoumiſſions au Prince Ch-l-s de Lorraine. Il permet cet honneur à preſque tous les étrangers qui paſſent par cette ville. Il eſt Gouverneur des Pays-Bas, c'eſt-à-dire, qu'il a un brevet de la Cour de Vienne, qui lui permet d'être Souverain à ſa place, & il céde lui-même ce brevet à un Miniſtre qui regne pour lui: car il y a des peuples en Europe qui ſont gouvernés de la troiſieme main.

Ce Prince eſt d'un abord doux, familier & affable: la vanité eſt flattée en l'approchant. Il ôte la diſtance infinie qu'il y a de ſa grandeur à la petiteſſe d'un particulier, & rétablit en quelque façon le niveau.

La plupart des Grands en Europe ne sont bons que par principes d'éducation ; celui-ci l'est par tempérament. Il va au-devant des malheureux & prévient les infortunés. Tous les jours de sa vie sont marqués par quelque action bienfaisante. Si tous les hommes ressembloient au Prince Ch-l-s, le monde seroit rempli de belles ames.

Au sortir de son audience, je me rendis chez son Ministre le Comte de C---- Quelle différence du maître au valet! Je trouvai ce dernier bouffi d'orgueil. Il me reçut avec cette politesse mêlée de fierté, qui met les particuliers à dix mille lieues de l'homme en place. Il étoit en ce moment avec un Capucin défroqué, à qui il venoit de dicter un article pour insérer dans la gazette de Bruxelles. Après qu'il eût expédié le Moine apostat, il fut question de moi. Il m'interrogea sur le gouvernement de la Chine, sur notre commerce, nos finances, nos arts & notre industrie, &c. &c. mais je m'apperçus par les questions qu'il me fit, qu'il n'étoit point un homme d'État. Il tournoit toujours au tour du Ministre, & ne le rencontroit jamais.

Il se leve tous les jours à quatre heures du matin, pour apprendre à avoir du génie ; il lit tout ce qui tombe sous sa main, mais toute cette peine l'a conduit à être très-superficiel.

Tu peux bien t'imaginer qu'un homme, qui fait semblant de savoir beaucoup de choses, est vain, fier & hautain : je n'ai jamais vu de mortel plus orgueilleux. Il faut que tout plie sous lui, c'est proprement le Pacha des Pays-Bas.

LETTRE CXX.

Le même, au même, à Pekin.

De Bruxelles.

DAns les Provinces des Royaumes d'Europe où il faut faire preuve de nobleſſe pour être admis dans les aſſembées qui ne ſont pas nobles, & dans leſquelles on doit toujours avoir le parchemin à la main pour prover les ſeize quartiers; la reſſource ordinaire des étrangers eſt le ſpectacle, où le Gentilhomme & le roturier ſont reçus pour leur argent.

J'allai hier à celui de cette Ville, où l'on jouoit une mauvaiſe comédie repréſentée par de mauvais acteurs; néanmoins le théatre & les loges étoient remplis de Dames & de Cavaliers. Le haſard fit que je me trouvai placé auprès d'un François, établi depuis pluſieurs années à Bruxelles, & qui connoiſſoit preſque tous les ſpectateurs.

Monſieur, lui dis-je, voulez-vous me permettre de vous faire quelques queſtions, ſur les principaux perſonnages qui s'offrent ici à mes regards? Il répondit fort poliment à ma demande.

Je vous prie de me dire qui eſt cet homme dans cette loge à côté de celle du Prince, qui voit le ſpectacle au travers d'un verre & qui fait des grimaces de poſſedé? C'eſt, répondit-il, le Prince d'Or--- Quoi! lui dis-je tout étonné, c'eſt là un Prince? En vérité il faudroit être ſorcier pour le deviner, je l'aurois pris pour toute autre choſe; il y a quelquefois des figures chez les Grands qui ſont à mille lieues de leur rang.

Je vois dans la même loge, repris-je, un je ne ſais quoi d'imperceptible, qui peut bien abſolument être un homme, mais qui n'eſt créé qu'à moitié.

Qu'est-ce que c'est que cela?.... C'est le Duc D....
Il est bien court! lui dis-je. Mais qu'est-il ce petit avorton flamand? Il est gouverneur de la Ville. Lui Gouverneur! repris-je avec surprise. Oui, Gouverneur, ajouta-t-il; est-ce que vous le croyez incapable d'occuper cette place? Je ne dis pas tout-à-fait cela: il peut se faire qu'il la remplisse avec distinction; mais s'il gouverne bien, il représente bien mal.

Qui est cet homme dans cette loge ici en bas à notre gauche, qui a un visage, d'une demi-aulne de long? C'est le Duc de St A..... un des pairs du Royaume d'Angleterre. Qu'est-ce qu'il fait à Bruxelles? Qu'est-ce qu'il y fait! des dettes. Et d'où vient, repris-je, qu'il s'est transplanté en Flandres pour cela? J'ai oui dire que les Anglois jouissoient de ce privilege sans sortir de leur Pays. Il y a apparence que celui-ci jouit impunément du même droit dans cette Ville? Non pas tout-à-fait, car on menace sa personne. Comment, lui dis-je, est-ce qu'on traîneroit ce Duc en prison? Non, mais on parle de lui donner une prison ambulante * qui le suivra par-tout.

Je vous prie de me dire qui est ce Cavalier qui fait les yeux doux à cette jeune Dame dans la loge du fonds du théatre, qui a l'air suffisant & qui affecte toutes les manieres d'un fat.

C'est le Comte de la N...., nom respectable en Europe, & dont les ancêtres ont presque toujours été attachés à la Famille Impériale. Celui-ci ne devroit pas être là; son devoir seroit d'être à l'armée; mais il préfere de faire la petite guerre avec cette Dame, à se trouver à la grande qui se fait à présent en Allemagne.

* Un garde.

Comme les belles actions peuvent seules continuer à illustrer une maison, on peut dire que son pere, en mourant, finit la noblesse de sa famille, & que lui a commencé la roture de sa race.

Pouvez-vous me dire qui est ce jeune homme, qui est à la troisieme loge du côté de celle du Prince? C'est un Anglois qui semble n'être ici que pour faire honneur à sa nation. Il a des maîtresses, des chiens, des chevaux & des coureurs. Il s'y est si bien pris que, dans quatre ans, il a dissipé toute sa fortune. Il n'a que six mois à vivre dans la même splendeur, pour être tout juste réduit à la mendicité à son retour à Londres. La femme que vous voyez assise à côté de lui, qui a des yeux noirs & des joues pendantes, est une créature qu'il épousera sans doute: car en fait de folies, les Anglois n'en demeurent pas à moitié chemin. Ils vont presque toujours jusques au bout.

Qui est ce grand jeune homme qui voit au travers d'une lorgnette, comme un Gentilhomme: mais qui a la figure d'un valet-de-chambre? C'est le frere du N.... ou du Ministre de Rome. Il a la rage de vouloir passer pour Marquis, en dépit de son Pere, qui n'étoit que simple marchand de Milan.

J'abuse peut-être de votre complaisance: mais je vous demande en graces de me dire qui est cet homme qui parle à toutes les femmes, & qui fait semblant d'être important? C'est le clerc d'un notaire, me répondit-il, que la Cour de France a fait ici son Ministre.

J'ai fini: qui est ce Cordon bleu qu'on voit sur le théatre? C'est le Résident de L--- sans doute, repris-je, que celui-ci est noble? Il le seroit: mais son pere,

pere, en se mariant avec sa mere, ne se ressouvint pas d'une petite cérémonie. Il oublia de l'épouser : ainsi, si ce Résident est Gentilhomme, c'est un Gentilhomme batard.

En vérité, lui dis-je, voici une Cour qui brille beaucoup en Ministres: le plus Noble est à peine roturier.



LETTRE CXXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Bruxelles.*

De Naples.

LEs Napolitains sont logés à côté des diables; d'ici au sejour des démons il n'y a qu'un pas à faire. J'allais voir ces jours passés la plus grande porte de l'enfer qui soit sur la terre. Les naturels du pays l'appellent le Vesuve.

C'est une montagne ardente d'ou il sort des flammes, & une fumée qui obscurcit continuellement le soleil. Cet inconvénient d'être dévoré par les flammes n'est pas le seul : ce peuple est tous les jours à la veille d'être englouti dans les entrailles de la terre, par les concavités qui s'y forment, & ses tremblements fréquents. Une Ville entiere avec tous ses habitants fut jadis ensevelie par un de ces phénomenes. Tout est ici goufre, fumée & flammes. Un venin subtil s'exhale de la terre & y fait mourir les habitans.

Les Européens, comme je te l'ai déja observé, sont étranges dans leurs établissements. Les uns bâtissent des Villes au milieu des ondes de la mer, les autres au centre des goufres de la terre. On n'habite point les plus beaux pays de l'univers, & on se fixe dans des climats, où les bêtes féroces elles-mêmes refusent d'habiter.

LETTRE CXXII.

Le même, au même, à Pekin.

De Bruxelles.

LE jour ſuivant, je me rendis au théatre à la même heure, & j'y trouvai heureuſément mon homme. Je m'approchai de lui & après l'avoir prié de pardonner ma nouvelle importunité, je recommençai à le queſtioner.

Monſieur, je vous prie de me dire qui eſt cette Dame d'un certain âge & d'une figure aſſez ordinaire, qui eſt dans cette ſeconde loge du premier rang ici à notre droite? C'eſt, me répondit-il, la Comteſſe de Cop--- Allemande, femme du Miniſtre de la maiſon de P---. Elle a l'air bien fier, lui dis-je. Vous pouvez trancher le mot, & dire qu'elle eſt hautaine & arrogante. Avec cela, il ſemble qu'elle ait dans le cœur quelque mortification qui l'humilie. Il vous ſemble bien, c'eſt un chagrin interieur qui la dévore, elle n'en reviendra pas. Elle vouloit avoir le pas ſur les Dames les plus qualifiées de Bruxelles, une Ducheſſe écrivit à Vienne, & la Cour décida que la femme d'un Miniſtre devoit marcher après les Ducheſſes. Elle a cette préſéance ſur le cœur, & tout le monde croit que cela la tuera; car l'orgueil humilié chez une femme fiere & impérieuſe, eſt un poiſon lent qui la conduit au tombeau.

Qui eſt cette jeune Dame, lui dis-je, qu'on voit dans cette loge au fonds de la ſalle en face du théatre? C'eſt, me répondit-il, la Princeſſe d'Or----. Étoit-elle née Princeſſe? Non, me dit-il, elle en a achetéle titre aux dépens de ſa jeuneſſe & de ſa beauté. Il y a des gens ici qui diſent qu'elle l'a paye au-delà *de ſon prix*. Il eſt vrai que, lorſqu'une jolie femme

facrifice fes agréments à un homme vieux, caffé & dégoutant, elle met un trop haux prix au rang qu'elle tient de lui.

Ayez la bonté de me dire qui eft cette belle Dame qui fe fait remarquer dans la loge qui eft à notre gauche? C'eft, me repondit-il, la Ducheffe d'A---- Françoife, de la Maifon de la M---. Je ne fais ce que c'eft, lui dis-je, mais en regardant cette femme, elle caufe deux émotions différentes. On voudroit l'aimer : mais un je ne fais quoi qu'elle infpire pour la vertu, fait qu'on la refpecte. C'eft, me dit-il, la Dame de Bruxelles, qui foutienne le mieux fon caractere. Elle a toutes les qualités qui font qu'on refpecte une femme, & aucun des vices qui puiffent la faire méprifer; comme femme, elle aura fans doute fes foibleffes : mais elle fait fi bien les ménager, qu'elles ne paroiffent pas au-dehors : ce qui, dans le fexe eft la vertu par excellence; car il n'eft point queftion de n'avoir point de défaut, mais de les cacher fi bien qu'ils ne fe montrent pas.

Je voudrois favoir qui eft cette Dame dans cette loge à main droite au-deffus du théatre, qui a paffeé quarante ans, qui a le vifage fort bien & la taille affez mal? C'eft Madame la Chan---- Dame remplie de qualités. Elle a de l'éducation, de l'efprit, du favoir & de la politeffe: mais je voudrois qu'elle fe fouvint qu'elle ne devroit plus faire l'amour, ayant fur-tout une grande fille en état de la remplacer dans cette carriere. Au refte à Bruxelles comme à Paris, c'eft toujors la premiere chofe que les meres oublient.

Si je ne vous importune point je vous prie de me dire qui eft cette Dame dans cette feconde

loge à gauche au-dessus du théatre? C'est Madame de V---. Elle a de beaux yeux, lui dis-je. Cela est vrai, reprit-il; mais ces yeux l'ont perdue d'honneur. On dit qu'ils ont eu un tête-à-tête avec le Prince C----- où ils ont eu le dessous: mais cette Dame est de la maison. Son mari entre dans la chambre du Prince, & elle entre dans son lit.

Qui sont ces deux jeunes & jolies Demoiselles qui sont à côté de sa loge? Ce sont deux sœurs nées à Liege, qui cherchent chacune un mari, & qui ne trouvent pas même un amant. Il y a des beautés qui sont condamnées à n'être ni aimées, ni épousées.

Je consens à ne plus vous faire de questions, si vous voulez avoir la complaisance de me dire qui sont ces deux jeunes personnes aux secondes loges, qui ont au milieu d'elles une vieille femme, qui a le maintien vieux & qui est habillée à la vieille mode? Cette douairiere, me répondit-il, est la veuve d'un homme, qui, à ce qu'on dit, portoit autrefois la livrée: les deux Demoiselles sont ses filles. La mere a fait une grande fortune, à force de compter de l'argent. Personne ici ne les voit, la noblesse sur-tout affecte de leur donner toutes sortes de mortifications.

On ne méprise point les filles à cause qu'elles sont nées dans la boue: mais parce qu'elles sont riches. Mais elles se consolent de ce mépris par l'endroit même qui le cause. Elles sont prêtes à épouser deux riches Financiers de Paris qui oublieront la livrée du pere, en considération des écus de leur mere.

Je pars demain pour l'Angleterre, d'où je t'écrirai aussitôt que je serai arrivé.

Fin du Tome III.

TABLE

Des Lettres contenues dans le Tome III.

LETTRE PREMIERE.

Fin de la Table du Tome III.

L'ESPION CHINOIS,

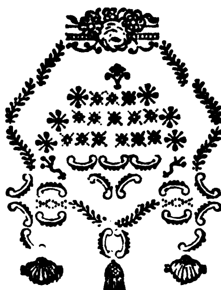
OU

L'ENVOYÉ SECRET DE LA COUR DE PEKIN,

Pour examiner l'état présent de l'Europe;

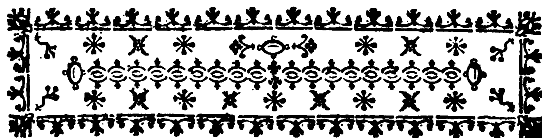
Traduit du Chinois.

TOME QUATRIEME.



A COLOGNE.

M. DCC. LXV.



L'ESPION CHINOIS.



LETTRE PREMIERE.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin*

De Londres.

JE m'embarquai à Falmouth. Après deux jours de navigation, notre vaiſſeau ſe trouva à la portée de l'Angleterre.

Quand le pilote vint nous annoncer qu'on en pouvoit voir les côtes, je pris une lunette d'approche, & j'eus toutes les peines du monde à les découvrir, tant le continent de la Grande-Bretagne eſt petit. Voilà donc, dis-je en moi-même, cet État dominateur, ce peuple qui a l'empire des mers, & qui fait aujourd'hui la loi à pluſieurs grandes nations! En vérité rien n'eſt à ſa place en Europe. Les Gouvernements, ainſi que les hommes, jouent des rôles qui leur ſont étrangers.

Nous débarquâmes à Douvres: cette Ville eſt petite & mal peuplée. Elle n'annonce pas un État puiſſant: mais nous apprîmes que, quoique nous ſuſ-

fions dans la Grande-Bretagne, il s'en falloit d'une journée que nous ne fuffions arrivés en Angleterre; attendu que tout le Royaume étoit dans Londres. On nous avoit dit la même chofe, en débarquant en France, à l'égard de fa Capitale.

Un Chinois qui arriveroit de Pekin en droiture dans cette Ville, feroit étonné : mais on ne l'eft point, lorfqu'on vient de Paris.

Londres eft fombre & noir. Les rayons du foleil n'arrivent jamais jufques à cette Ville, & ils font interceptés à moitié chemin du Ciel par un nuage épais. Il eft vrai qu'on n'y eft pas tout-à-fait dans les ténebres : mais il s'en faut de plufieurs nuances de clarté qu'on n'y jouiffe du grand jour.

L'embarras des rues eft à peu près le même qu'à Paris, on y eft hurté, pouffé & culbuté, avec cette différence que les chocs font plus rudes, parce que les corps font plus forts.

Le premier fpectacle de cette Ville eft trifte, lugubre; & fa décoration eft mélancolique. On croiroit que le peuple qu'on voit dans les rues eft à la fuite d'un enterrement, ou qu'il marche après un convoi.

Tous les rangs à Londres font confondus; les grands ont à peu près les allures des petits. L'extérieur eft le même; on ne voit qu'un feul peuple, & ce peuple reffemble à un public.

Les phyfionomies font rares en Angleterre : il n'y en a qu'une pour toute la nation. Un François peut paffer pour Chinois, Suiffe ou Allemand; mais un Anglois ne peut être d'aucune nation que de celle de fon vifage.

Aucun luxe public ne frappe d'abord les yeux d'un étranger; l'or & l'argent n'éclatent nulle part. Les

habits sont comme les visages, ils se ressemblent: l'on diroit que la nation est en uniforme.

Les carrosses qui sont ici, comme en France, en très-grand nombre, n'ont ni le brillant ni la magnificence de ceux de Paris. On les a, comme ailleurs, par ostentation : mais ce faste ne forme pas même un luxe.

Un Philosophe ancien, a dit, que l'homme est un animal qui rit; l'Anglois est un animal qui pense. On voit les Bretons marcher machinalement, il n'y a que leurs corps qui soient dans les rues; leur esprit est à la douane, ou dans quelque coin de la bourse; car presque tout le monde ici est marchand, même ceux qui ont embrassé un état différent de celui du commerce.

Il y a plus de maisons à Londres qu'à Paris, mais il n'y a pas tant de Villes.

L'uniformité s'étend ici jusqu'aux bâtiments. Ils sont presque tous jettés dans le même moule; cela va au point qu'il est facile de s'y tromper, de façon à prendre la maison de son voisin pour la sienne, & à s'y établir jusqu'à ce que le propriétaire vienne vous faire appercevoir de votre erreur. On entre ici dans les maisons par les fenêtres, & ce n'est jamais que par hasard si l'on enfile la porte.

Londres, comme Paris, est la Capitale des nations, & l'assemblée générale des étrangers. La France y verse continuellement. Chaque Paquet-bott lui apporte un échantillon de cette Monarchie; mais on dit que ce n'est pas le meilleur endroit de la piece de ce Royaume.

LETTRE II.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Madarin Chef de l'Agriculture, à Pekin.*

De Londres.

TOute l'Angleterre est cultivée. Il n'y a pas un seul pouce de terre en friche. C'est peut-être le seul Royaume de l'Europe qui non-seulement fournisse la subsistance à ses habitants, mais qui donne encore à vivre à d'autres peuples.

L'agriculture entre dans les vues de ce Gouvernement, ou pour mieux dire, en est la base. Le premier soin de ceux qui gouvernent l'État, est de veiller sur la culture de l'État. Il suffit quelquefois d'une seule maxime économique pour donner à un Gouvernement la supériorité sur les autres. Cette politique non-seulement rend l'Angleterre puissante au-dedans, mais augmente encore ses forces au-dehors.

Elle occupe à la culture des terres un grand nombre de sujets, qui, sans ce travail, seroient à charge à la République. Elle encourage les arts, les métiers, & rend ainsi la nation plus industrieuse. L'exportation de ses grains entretient des Matelots toujours prêts aux besoins de l'État : la marine par ce moyen se soutient d'elle-même, sans que le Gouvernement s'en mêle.

Mais le plus grand avantage que cette culture générale procure à la Grande-Bretagne, c'est qu'elle fomente l'oisiveté des autres nations, & les accoutume à dépendre d'elle dans les besoins physiques. La mollesse qui les porte à l'inaction, énerve

leur courage, & les difpofe d'avance à être vaincues. Il n'eft guere poffible de calculer au jufte les maux qu'elle fait aux peuples étrangers, & les biens dont elle eft la fource en Angleterre.

Il y a des chofes dans la politique de l'Europe, qui font toujours nouvelles à un homme qui penfe. Il n'eft guere poffible de dire la raifon pourquoi, lorfque l'Angleterre augmenta fes productions, les autres États ne fuivirent point fon exemple, & ne donnerent pas les mêmes encouragements. Ils auroient par là rendu inutiles les mefures de l'Angleterre. Cette attention eut forcé la Grande-Bretagne à retomber en friche : car le peuple qui ne fait où placer fes denrées, n'en cultive que pour foi. Que feroit-il en effet d'un fuperflu qui ne lui procureroit aucun dédommagement.

Plus on réfléchit ici à la politique générale, & moins on la trouve conféquente à elle-même. On fe bat toujours, on négocie fans ceffe pour maintenir l'équilibre dans les pouvoirs de l'Europe; on prévient tout ce qui pourroit le faire pencher, & on ne voit point ce qui précipite la balance.



LETTRE III.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pekin.*

De Londres.

LE culte en Angleterre eft fimple & uni, la divinité n'y eft pas enveloppée dans les myfteres, qui en font ailleurs une véritable énigme.

On peut croire à la Providence fans effort, & être

persuadé de l'existence d'un Être suprême, sans renoncer totalement à sa raison.

La Religion n'y est pas chargée de cette foule de cérémonies superstitieuses, qui font méconnoître Dieu par les pratiques mêmes qu'on emploie à l'adorer.

En entrant dans ce Royaume, on découvre d'abord que le Pape n'y est rien, car les Gens d'Église n'y font pas grand'chose.

Dans la plupart des autres États Catholiques d'Europe, le Clergé est ambitieux, actif, fier & arrogant. Celui-ci ne fait point de bruit, & on n'entend presque point parler de lui. Sa modestie va même jusques à la décence : ce qui n'est pas peu louable dans des gens, qui en général ne quittent le tumulte & l'embarras des affaires du monde pour se donner à Dieu, qu'afin d'avoir plus le loisir d'être vains.

La propagation en Angleterre n'est point gênée par le culte. Il est permis à tous les citoyens de donner des enfants à la République. Le Clergé y engendre comme le reste du peuple, & se succede à lui-même. Il ne faut point que les autres classes s'épuisent continuellement, pour remplir les vuides de son célibat.

On ne croit point que l'Autel dispense du premier devoir de citoyen, & que ceux, qui, par leur état, s'appliquent plus particuliérement à admirer la grandeur de Dieu, doivent être les premiers à détruire son ouvrage.

On peut ici adorer Dieu & aimer une femme.

Tous les fidéles invoquent le Ciel avec le même habit. On n'y permet point les mascarades religieuses.

Il n'y a d'autre République que la grande Répu-

blique : les associations particulieres de fainéants n'y sont pas tolérées.

Il est défendu de se consacrer par état à l'oisiveté, & de s'enfermer dans un Cloître pour y jouir, pendant toute sa vie, du loisir de n'avoir rien a faire.

Toutes les charges de la République sont partagées : aucun particulier n'a le droit de porter le nom de Citoyen, sans remplir les obligations qui lui font mériter de l'être. Chacun a une occupation, un art, un métier avec lequel il rend à l'État ce qu'il tient de lui.

La circulation des richesses générales est libre, parce que le dogme ne la gêne pas. On paye les Ministres des Autels, mais on ne les enrichit point. Le faste & l'ostentation des Ecclésiastiques y sont inconnus; & afin que l'Église n'engloutît pas l'État politique, on s'est défait du Pape, on a réformé les Saints & les reliques.

L'industrie n'y est point retrécie par le dogme. Il n'y a ici qu'un jour de repos dans la semaine. Ce jour-là est destiné aux exercices de la Religion, & tous les autres sont employés au travail de la République, car on ne croit pas que les Saints ayent le privilege de suspendre les occupations des hommes, & de rendre oisifs les sujets d'un État, pendant deux ou trois mois de l'année.

La Religion n'y forme point un spectacle, les processions & le reste du charlatanisme public du culte Romain, ne distraient point les Citoyens.

Le jour est destiné au travail & la nuit au repos. Les cloches n'interrompent point à minuit la tranquillité publique, pour apprendre aux Citoyens, avec un grand bruit, que des Moines vont s'humilier devant Dieu.

On n'eſt pas étoudi à tout moment par la ſonnerie aigue des enterrements: les morts n'y font pas mourir les vivants.



LETTRE IV.

Le Mandarin Cham-pi-pi *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Londres.

IL n'y a rien de ſi beau ſur la terre que la forme du gouvernement Anglois; l'idée en eſt divine: il eſt dommage qu'elle ſoit impraticable, & que ce ſyſtême, ſi bien combiné, ne ſoit qu'une magnifique théorie.

Cette légiſlation ne pouvoit éviter de manquer ſon plan, car elle a méconnu l'humanité pour laquelle elle a ſtatué. Ses loix ſont en effet pour des Anges, & non point pour des hommes.

Tu as ſans doute entendu parler d'un ancien Grec nommé Platon, eſprit chimérique & idéal qui, n'ayant pu faire un gouvernement pour des hommes, en forma un pour des eſprits : le gouvernement Anglois eſt le ſecond tome de la République idéale de Platon.

Pour peu que la légiſlation eut influé ſur ce peuple, les Bretons ſeroient aujourd'hui, pour m'exprimer ainſi, les Dieux de l'Europe.

Dégagés de tous les vices qui entraînent après eux la ſervitude, ils poſſéderoient toutes les vertus, qui ſont une ſuite de la liberté politique établie par leur gouvernement.

Exempts des défauts qui accompagnent les états corrompus, ils ſeroient juſtes; parce que leur conſti-

tution établit la justice pour fondement de leur pouvoir.

Paisibles & tranquilles au-dedans, ils cherchoient à maintenir la paix au-dehors.

Enfin équitables & modérés par systême, ils n'auroient d'autre ambition que celle de faire le bonheur du monde; & il n'y a qu'à lire l'histoire de ce peuple, pour être persuadé de l'inutilité de ce bel ouvrage. Tout y est si bien combiné, que rien ne peut être exécuté. Le défaut n'est pas dans les loix; il est dans le cœur humain.

La constitution Angloise est la copie d'un beau tableau dont l'original est dans le Ciel. Je cherche partout des réalités chez les Européens, & je n'y trouve que des images.



LETTRE V.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Ministre, à Pekin.*

De Londres.

En débarquant dans cette Isle, il faut se mettre en colere; c'est ici une des premieres loix de la société générale. C'est-à-dire, qu'on doit se déclarer avec emportement contre le Roi, ou ne point ménager les termes sur la République. Un étranger n'est pas le maître de ne prendre aucun parti; car la neutralité là-dessus n'est point tolérée.

Il y a dans ce Royaume deux cabales qui non-seulement occupent la Cour & la Ville, mais qui descendent même jusques dans les dernieres classes de la société. L'une se fâche contre le Gouverne-

ment, & l'autre a de l'humeur contre ceux qui ne se fâchent point contre lui.

Un homme qui garderoit là-dessus un profond silence, passeroit pour un stupide, qui n'auroit pas la valeur d'un raisonnement sur les matieres d'État. Ici on appelle cela de la politique.

Le laquais Breton qui me sert, a tous les jours ses audiences réglées dans un petit cabaret à bierre. Mon tailleur préside au milieu d'un cercle de spéculateurs, où il donne le ton: & mon cordonnier, qui ne sait ni lire ni écrire, régle réguliérement deux fois la semaine les affaires de l'Europe.

Ce dernier a une rhétorique forte & véhémente; faute de raisonnements, il emploie la démonstration. Il donna derniérement vingt coups de pied à un politique de sa boutique, qui soutenoit que l'Angleterre, à la fin de ses campagnes glorieuses, rendroit toutes ses conquêtes à la France, & feroit une paix onéreuse à la nation.

Les physiciens prétendent que cette évacuation de bille politique est nécessaire ici pour donner du mouvement aux fluides, & les tenir en action. Ils ajoutent que, sans cette agitation, que les Anglois empruntent de leur gouvernement, ils seroient de véritables machines.

En Europe, chaque peuple a sa passion particuliere, qui le tient en haleine. Les François disputent sur la Religion, & les Anglois sur la politique. Ceux-là se querellent continuellement pour les affaires du Ciel, & ceux-ci grondent sans cesse pour les choses de la terre.

LETTRE VI.

Le Mandarin Ni-ou-fan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

D'Avignon.

JE t'écris d'Avignon : quoique cette Ville soit au milieu de la France, elle est néanmoins hors de ce Royaume.

Ce pays fertile & abondant, n'a ni forteresses, ni troupes: il est à la premiere Puissance qui voudroit s'en emparer; & aucune Puissance ne s'en empare. Les Princes d'Europe sont incompréhensibles; ils envoient des armées au bout du monde, pour faire la conquête des terres arides & stériles, qui leur coûtent des sommes immenses; & ne cherchent point à s'emparer de celles qui sont à leur porte, d'ailleurs très-abondantes, & qui ne leur couteroient que la peine de les prendre.

On dit que le Pape a acheté Avignon : mais une Souveraineté ne peut point se vendre. Celui qui la paye, montre par-là son impuissance à la posséder. Depuis que la force ouverte a établi le droit des Princes de l'Europe, toutes les possessions sont fondées sur celui de conquête. Avignon ne peut être qu'un dépôt : on a donc droit de s'en saisir, en rendant la somme : mais les invasions, chez les Princes Chrétiens, n'ont pas un motif si légitime. Ce n'est pas non plus par la vénération qu'on a pour Rome, on lui fait d'ailleurs mille avanies. Il ne faut pas s'imaginer aussi que ce soit par équité, les guerres injustes & les vexations continuelles

de l'Europe font une conviction du contraire. Cet État reste attaché au Pape, par cette énigme, qui se rencontre ici à chaque pas dans la politique, & que l'esprit humain ne sauroit déchifrer.

Quoique le Ciel d'Avignon soit beau, & son climat heureux, aussi propre au travail qu'à l'industrie; on sent une pesanteur & une lassitude dans tous les membres, en entrant dans cette Ville, qui rend l'ame incapable d'aucune activité. Les physiciens, qui connoissent l'influence que le physique a sur les corps, prétendent que c'est un air de nonchalance, qui lui vient de Rome. En effet un État, gouverné par des hommes qui font vœu d'oisiveté, ne doit pas être fort actif.

Le Pape s'y prend, comme il faut, pour rendre ses sujets d'Avignon pauvres & malheureux; car il les laisse jouir de tous leurs biens, & n'établit sur eux aucun impôt. Les administrations Européennes ne rencontrent jamais le point fixe; elles vont au-delà du but, ou restent en-deçà. Il en est qui dépouillent totalement les sujets de leurs richesses, d'autres qui les leur laissent posséder en entier: deux extrêmités également vicieuses qui ont le même effet. Il ne faut pas trop charger les peuples; car la pesanteur des impôts produit l'accablement: mais on ne doit pas non plus les en décharger entiérement; car l'exemption totale, qui d'abord donne trop d'aise, conduit à la fin à l'inaction.

On a dit que le grand État dans lequel le Comtat est enclavé, coupe le nerf de son industrie: mais on a mal dit: les Princes n'ont aucun droit sur l'action de l'ame. Quand une nation voisine est industrieuse, & addonnée au travail, il n'y a qu'à

être plus active qu'elle. Peut-être même que le petit État à cet égard a l'avantage sur le grand, parce qu'on voit de plus près toutes ses parties, & qu'on peut faire marcher d'un pas égal les différentes branches de son industrie, ce qui lui donne la supériorité. Je dis que cela doit être ainsi, à moins que la vexation & la violence ne s'en mêlent.

LETTRE VII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Ministre, à Pekin.*

De Londres.

TU me demandes s'il y a un Roi en Angleterre? La question est embarrassante pour un Chinois, qui, élevé dans un gouvernement absolu, ne trouve point de Roi, là où il n'y a point d'autorité sans bornes.

D'un Empereur de la Chine à un Roi d'Angleterre, il y a une distance immense. Je n'ai pu encore me mettre bien au fait de ce qu'on entend ici par le titre de Roi.

Voici à peu près ce que c'est. Il y a un Grand dans ce Royaume, qu'on appelle, SIRE, VOTRE MAJESTE', qui a des gardes, des soldats, & des sentinelles à sa porte. La nation accorde annuellement à ce SIRE un brevet de retenue de huit cents mille livres sterling sur les revenus publics, ce qui est à raison de deux cents mille par quartier de Majesté; & il ne lui est pas permis d'être plus majestueux que cette somme.

Il est vrai que, quand l'année de ses revenus est

mauvaise, & que la semence des charges & des pensions a jetté la stérilité dans ses coffres, on lui accorde quelques gratifications pour l'indemniser.

Tu me demandes aussi si cette Couronne est élective ou héréditaire? C'est aussi ce que j'ignore. Il y a des cas différents, suivant lesquels elle a l'une ou l'autre propriété. Tout ce que je puis te dire là-dessus, c'est que les Anglois renvoient leur Roi, lorsqu'ils n'en sont pas contents; & dans ce point de vue la Couronne est élective, puisqu'après s'en être défait, ils en élisent un autre: mais sous un autre aspect, elle ne l'est point; car leur Roi étant mort, l'héritier ou l'héritiere prend la Couronne sans le consentement d'aucun corps de l'État.

Tu voudrois savoir aussi si les Rois d'Angleterre ont du pouvoir? C'est encore une troisieme question, qui n'est pas moins embarrassante que les deux autres. Ce n'est pas ici, comme à la Chine, où l'Empereur est le maître d'ôter la vie au plus grand de l'État. Un Roi d'Angleterre ne peut pas faire mourir le dernier citoyen de la République, il ne peut même ni attenter à sa liberté, ni lui ravir ses biens. Il lui est permis de déclarer la guerre: mais, si elle est onéreuse à la nation, il lui est défendu d'avoir de l'argent pour la faire: ce qui annulle entiérement sa déclaration. En effet, dans cet État, comme dans tous les autres, on ne peut avoir des armées & des troupes que pour de l'argent.

Il y a un arrangement dans cette Monarchie, qui remédie à la plupart des abus qui se trouvent dans les autres; je veux dire que les finances sont d'un côté, & le Roi de l'autre. Mais en Europe il y a des tempéraments à tout. Un Roi, qui n'est pas ab-

folu par la constitution, peut le devenir par la combinaison.

J'aurai peut-être occasion, dans quelqu'une de mes lettres, de te faire voir que ce Roi, qui semble l'être à peine, l'est plus que ceux à qui un despotisme absolu permet de l'être davantage.

LETTRE VIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-se, *à Pekin.*

De Londres.

LEs étrangers jugent d'une nation par les choses qui frappent d'abord leurs yeux. Si un peuple a les dehors doux & humains, il passe dans leur esprit pour civilisé; si au contraire ils découvrent qu'il est porté aux combats, & qu'il y a en lui comme un goût à répandre le sang, ils le regardent comme barbare. C'est pourquoi les Magistrats, ou ceux qui sont à la tête de la Police des manieres, ne doivent point négliger ce qui peut prévenir une je ne sais quelle férocité naturelle, qui se trouve dans le cœur humain, & que les loix civiles peuvent seules réprimer; car il n'est pas indifférent en soi, qu'un peuple acquiert l'une ou l'autre de ces réputations.

J'assistai, ces jours passés, à un spectacle affreux qui se donne ordinairement sur un théatre de cette Ville. * C'est la barbarie elle-même qui y représente en personne. Les François jouent les tragédies mais

* Ce théatre est réformé, depuis que George III, est monté sur le Trône.

les Anglois les exécutent. Ce ne sont point des copies, mais des pieces originales de cruauté.

L'affiche de ce spectacle avoit annoncé qu'un tel jour deux Citoyens s'assassineroient. A peine eut-on levé la toile, que les *paris* furent ouverts. C'est le sang humain qu'on joue contre de l'argent. Tu frémirois, si tu voyois où se réduisent les acteurs de cette tragédie; il n'y a aucune partie de leurs corps qui ne soit meurtrie. Quelquefois ils en sont quitte pour un ou deux membres, d'autre fois ils ne s'estropient qu'un bras, ou ne se crevent qu'un œil. Souvent il en coûte la vie à l'un d'eux, & on ne pend point celui qui tue l'autre. Ces meurtres sont tolérés ici. Ces assassins publics ne sont point condamnés par les loix. La justice ordinaire n'a l'œil que sur les homicides qui se font sur les grands chemins: elle ne doit point faire attention aux Citoyens qui s'égorgent sur ce théatre. Les acteurs de cette funeste tragédie ont le choix des armes, ils peuvent s'arracher les yeux avec leurs mains, se fendre la tête avec un sabre, ou se casser les os à coups de bâton.

On dit, pour raison, que ce spectacle entretient le courage de la nation; un peuple est bien malheureux de devoir se rendre cruel pour devenir barbare: c'est établir beaucoup de vices pour former une seule vertu. Mais je dis que ce théatre d'inhumanité ne donne point les qualités militaires. L'expérience a souvent fait connoître aux Anglois, que ces athlêtes n'ont qu'un courage local, qui ne va point au-delà du théatre où la scene se passe.

Une armée de ces soldats athlêtes mettroit la République d'Angleterre en grand danger; à la premiere

décharge, tous ces braves de théatre s'enfuiroient. Si dans les batailles que les Souverains se livrent, les armées se prenoient corps à corps, le théatre Anglois pourroit peut-être servir d'école militaire : mais les armes ordinaires des Princes sont le canon & le fusil, contre lesquels tout l'art & l'expérience des athlètes deviennent inutiles.

A l'égard des qualités de l'ame qui forment le courage, ces combats ne les feront point naître. Des hommes qui se battent pour de l'argent, & qui font parade de leurs forces, sont ordinairement des lâches. La véritable bravoure fuit l'ostentation. Elle n'est point barbare & s'indigne de mettre un prix au sang humain. La valeur est fondée sur des vertus, qui ne se forment point sur un théatre vénal.

Ces institutions font qu'un peuple se familiarise avec le sang, sans devenir pour cela plus courageux. Elles laissent tous les inconvénients de la cruauté, sans procurer aucun des avantages de la bravoure.

Les Romains, dit-on, établirent ces spectacles, c'est aussi par là qu'ils devinrent barbares. La République fut perdue, dès que les athlètes descendirent dans l'arène. Cette institution forma un grand nombre de corruptions inconnues auparavant. C'est une maladie des modernes d'imiter les anciens, dans ce qu'ils avoient de mauvais, & de s'éloigner des vertus qui les rendirent l'admiration de l'univers.

J'aurois une infinité de choses à dire sur cette barbarie qui s'exerce ici; mais il me semble que c'est prodiguer la raison humaine, que de la faire servir à réfuter de pareils usages.

LETTRE IX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pekin.*

De Londres.

CEtte manie des combats ne ſe borne pas ici à un ſimple ſpectacle, la ſcene deſcend dans les rues; tous les différents quartiers de cette Ville ſont autant de théâtres d'athlètes; où la tragédie de mutilation ſe repréſente à chaque heure du jour & de la nuit. La plupart des affaires d'honneur ſe décident ici à coups de point; on voit tout plein de ces duels; c'eſt-à-dire, qu'il y a beaucoup de Citoyens qui ont tous les ſoirs des bras ou des jambes de moins.

Dans le reſte de l'Europe, on ſe cache pour ſe battre; ici, tous les combats particuliers ſe font en public. La populace s'aſſemble, fait un cercle, & le combat commence. Si un des duelliſtes eſt renverſé par terre, & qu'il ſoit hors de défenſe, les ſpectateurs le prennent alors ſous leur protection, & empêchent que l'autre ne tire avantage de ſa ſituation; ils le relevent eux-mêmes & le rétabliſſent ſur ſes pieds pour recommencer le combat; c'eſt-à-dire, qu'ils ont l'humanité de rendre la ſcene plus longue & plus cruelle. Ces combats ne ſont pas particuliers à la populace; à l'exception de quelques perſonnes de qualité, qui ſe tuent aujourd'hui à coups de piſtolet, toutes les claſſes font leurs duels à coups de poing.

Il y a quelques jours que mon carroſſe s'étant accroché avec celui de Milord Eſ----- dans une rue

étroite, nos cochers commencerent à se dire des injures; comme ils parloient toujours, & ne se battoient jamais, le jeune Seigneur qui avoit plus de courage que son domestique, ouvrit une de ses glaces, & me proposa de vuider cette affaire par les voies d'honneur ordinaires. Je remerciai Milord de la peine qu'il vouloit prendre de me pocher un œil, ou de me mutiler un membre, & le priai de vouloir bien permettre, puisque nos cochers avoient commencé la querelle, qu'ils la vuidassent eux-mêmes.

Non-seulement les hommes, mais même les bêtes font des duels ensemble. Il faut assurément que l'Anglois soit un animal malfaisant, car il passe sa vie à faire déclarer la guerre à des animaux, qui sans leur instigation jouiroient ensemble d'une paix profonde. On arme ici des coqs de toutes pieces, & on les excite à se donner des batailles sanglantes; il faut que le victorieux, pour jouir d'une gloire complete, étende mort sur la place le coq antagoniste. On apprend les chiens à s'éventrer & à se dévorer.

Il y a des Bretons à la campagne qui s'exercent à faire battre les animaux aquatiques. J'assistai derniérement à une bataille rangée de poissons; l'armée étoit composée de grosses carpes, la cavalerie pesante de saumons, les troupes légeres d'anguilles, & le corps de réserve de brochets; l'affaire se passa dans un grand réservoir auprès de Richemont. Je dois me trouver dans peu de jours à une action générale de souris, qu'un Gentilhomme du Duché d'York a dressées lui-même à la guerre. Mais on parle d'un grand projet qui est de faire battre des rats contre des chats; si ceux-ci perdent la bataille, je regarde d'avance l'Angleterre, comme entiérement dévastée; car les

rats qui croîtront alors à l'infini, dévoreront les habitants.

J'ai appris depuis peu qu'il y a un curieux à quelques lieues de Londres, qui a enseigné à dix ou douze araignées, à s'attaquer & se défendre; & un autre qui s'exerce à faire battre des mouches entre elles. N'est-ce pas être perturbateur du repos de la nature, & la mettre continuellement aux prises avec elle-même ?



LETTRE X.

Le Mandarin Ni-ou-san, *au Mandarin* Champi-pi, *à Londres.*

D'Avignon.

LEs Papes résidoient autrefois à Avignon : mais depuis qu'ils sont leur séjour à Rome, ils envoient à leur place un vice-Roi ou Légat qui porte le nom de Prince. Il a des Gardes, des Suisses, & paroît avec la pompe des Monarques. C'est proprement le Pacha d'Avignon.

Tous les peuples du monde, sans en excepter même les Sauvages, ont un gouvernement; & cet État n'en a point. Les affaires de la République vont comme elles peuvent, & les gens en place y font ce qu'ils veulent.

Quand le Vice-Légat veut exiger le payement d'une dette injuste, emprisonner un sujet ou lui faire donner la bastonnade, il l'ordonne de son autorité privée, sans exercer aucune forme. Cela s'appelle ici, procéder par voie de gouvernement; c'est-à-dire,

exercer la justice comme en Turquie. Tous les Tribunaux dans ce moment-là sont suspendus, les loix abrogées, la Justice interdite, & rien n'existe plus que la volonté du Prince.

Le Roi de France dit, *je le veux*; & le Vice-Légat d'Avignon, *je l'ordonne* : avec la différence que l'un veut quelquefois bien; au lieu que l'autre ordonne presque toujours mal.

A ce despotisme intolérable, est joint ordinairement le péculat. Les Pachas de Turquie dévastent les Provinces, & les Vice-Légats d'Avignon dépouillent le Comtat. Comme leur regne n'est que de six ans, chacun se presse de faire sa main, pour s'enrichir le plutôt qu'il peut sans s'inquieter de laisser le pays ruiné à celui qui lui succede.

Les autres gouvernements désolés par les monopoles, se refont par elles; parce que ceux qui les exercent restent dans l'État : mais ce pays-ci ne jouit pas même de l'injustice de son gouvernement.

Et afin que la constitution Turque & celle d'Avignon soient entiérement les mêmes, chaque Vice-Légat a sa Sultane favorite, par où s'écoulent ses graces & ses injustices.

C'est à elle à qui il faut s'adresser; elle reçoit les placets, lit les mémoires, apointe les requêtes, écoute les plaintes & ordonne en conséquence. Elle gouverne l'État en maîtresse absolue : le Prince n'est que la seconde personne de la Légation.

Représentes-toi, si tu peux, la désolation d'un peuple, gouverné par le despotisme d'un homme, qui est conduit par les caprices d'une femme.

LETTRE XI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Londres.

LA juſtice ici va preſque d'elle-même, il n'y a rien de ſi aiſé que de l'adminiſtrer; on peut ſe paſſer de Tribunaux, & dans un beſoin, même de Magiſtrats.

Un livre ſeul conſerve & maintient la République: voici comment cela ſe fait. Quand quelque Citoyen a troublé l'ordre de la ſociété, qu'il a tué, battu, ou volé le bien d'autrui, on ouvre ce livre, la peine de ſon délit s'y trouve écrite & il la ſubit. Après l'exécution, on ferme le livre juſqu'à ce que quelque autre perturbateur du repos public vienne le faire ouvrir de nouveau.

Cela eſt bien facile, comme tu vois, car des jurés n'ont qu'à entendre, & le bourreau n'a qu'à pendre. On s'y paſſe même de Juges; car ceux qu'on appelle ailleurs de ce nom, ne ſont ici que les interpretes de la loi, qui eſt écrite dans ce livre; ce qui eſt encore très-bien imaginé pour l'aiſance publique; car les parties ne prennent pas la peine de ſéduire leurs Juges, & ceux-ci n'ont pas celle de ſe laiſſer corrompre.

Je n'ai pas encore lu ce livre, mais je crois que cela doit faire un bel ouvrage. Il y a toute apparence que le volume eſt gros; car on dit qu'il contient tous les cas particuliers de délit des Citoyens.

J'ai oui raconter ſur celui-ci des choſes bien ex-

traordinaires, & qui ne s'accordent guere avec les coutumes des autres peuples de l'Europe. Par exemple; „ on dit qu'on y trouve, que l'administration „ de la justice doit être la même pour tous les hom- „ mes; que le plus grand du Royaume n'est pas plus „ que le plus petit; qu'en fait de loi, le dernier „ de la République est autant que le premier; qu'un „ artisan peut faire emprisonner un Seigneur qui est „ son débiteur; qu'un Pair du Royaume, qui tue „ le moindre de ses domestiques, est condamné à „ être pendu, &c." Et autres contradictions de cette nature, qui choquent les mœurs & les manieres des autres nations,

Il y a apparence que la premiere édition de ce livre n'étoit pas correcte; car on l'a souvent revue & augmentée. Ses derniers éditeurs en ont arraché beaucoup de feuillets, & y en ont ajouté un grand nombre d'autres à leur place.

Il y a pourtant des Anglois qui assurent que la premiere édition valoit mieux que la derniere. Ils prétendent qu'à force de corriger l'ouvrage on l'a gâté. Si ce qu'ils disent là-dessus est vrai, il s'ensuivroit de-là qu'à force de corrections, le livre des loix d'Angleterre deviendroit à la fin un ouvrage aussi mauvais que celui que ses voisins employent pour administrer la justice.



LETTRE XII.

Le Mandarin Cham-pi-pi *au Mandarin sur les finances, à Pekin.*

De Londres.

TU me demandes si l'Angleterre est riche, & si elle abonde en finances? Cette question n'est pas moins embarrassante que les précédentes. C'est une énigme que la politique générale n'a pas encore devinée.

Les richesses d'un État dépendent beaucoup de la maniere de les combiner. L'Angleterre, avec la moitié moins de numéraire que la France, est deux fois plus riche qu'elle.

La Grande-Bretagne a imaginé une monnoie idéale qui tient la place de la réelle ; c'est un papier circulant qui représente une richesse qui n'existe point, qui double les fonds publics, & qui augmente l'espece sans multiplier les especes.

Deux deniers sterling représentent ici plusieurs millions. Tu vois qu'on peut ici se rendre riches à peu de fraix. Les richesses de la France ne sont que d'une piece, ici elles sont de plusieurs; car tandis que l'argent fait sa fonction dans la circulation générale, le papier en fait une autre.

Il y a long-temps que l'on a dit que, si ceux qui sont porteurs de ce papier vouloient réaliser tous à la fois, on rencontreroit d'abord le vuide de cette double richesse. Comme il est impossible que tant d'hommes s'accordent là-dessus, on est presque assuré

ſuré que cela n'arrivera jamais ; ce qui fera que la chimere exiſtera toujours.

On a voulu tenter quelquefois de réaliſer cette richeſſe idéale: alors ceux qui ſont ici chargés d'acquitter ce papier, n'en ont pas abſolument refuſé le paiement ; mais on y procédoit ſi lentement que la fin du monde feroit venue, avant qu'on l'eut achevé.

Ne crois pas que les gens de bon ſens ſoient la dupe de cette opulence poſtiche. Il en eſt parmi eux qui ont meſuré plus d'une fois le vuide de cette richeſſe de fiction, mais on eſt convenu de n'y faire aucune attention.

Après tout, il n'y a en cela du dommage pour perſonne. L'or & l'argent ne ſont point par eux-mêmes des richeſſes : mais ſeulement des métaux que l'on a choſi pour en être les ſignes: or, qu'eſt-ce qui empêche qu'on y joigne un papier, qui repréſente les ſignes eux-mêmes. C'eſt une affaire de convention, & lorſqu'on eſt d'accord de ſes faits là-deſſus, on ne ſauroit ſe tromper.



LETTRE XIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

ON diroit que tous les Souverains d'Europe ſe ſoient donné le mot pour être foibles, ils réſiſtent à tout, excepté à leurs paſſions ; de ce côté-là, ils ſont moins forts que le dernier de leurs ſujets.

Le Roi qui gouverne cette nation, eſt gouverné à ſon tour par une femme ; Georges eſt grand, po-

litique, rempli d'ambition, mais il eſt homme. Le danger que j'y trouve, eſt qu'il eſt vieux; l'âge caduc du Souverain eſt le plus favorable à la favorite, elle reçoit tout de lui, parce qu'il ne reçoit plus rien d'elle : c'eſt comme une eſpece de compenſation, pour balancer les déſagréments de la vieilleſſe. Un jeune Prince refuſe quelquefois, parce qu'il a en lui la valeur de ſes refus; mais le vieillard accorde toujours, car il n'a pas de quoi remplir le vuide de ſes graces.

Cependant le péril de la mauvaiſe adminiſtration cauſé par les favorites, eſt moins grand en Angleterre, que dans aucun autre État de l'Europe, s'il y a quelques Souverains dans le monde, qui puiſſent en toute ſûreté ſe livrer à leurs deſirs, ce ſont ceux de la Grande-Bretagne. La nation a ſoin que la paſſion du Prince ne prenne point trop ſur elle; le peuple commande aux voluptés du Roi. Le département de la favorite ici eſt peu de choſe, il ne paſſe pas le lit du Prince, & le commandement intérieur de ſa maiſon; elle peut gouverner le Roi, mais non pas l'État.



LETTRE XIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Londres.

L'Opéra de Londres n'eſt pas ſi peuplé que celui de Paris : trois femmes, un chanteur & deux demi-hommes compoſent pour l'ordinaire tous ſes habitants. C'eſt un beau jardin coupé d'allées & d'ave-

rues, où habitent des rossignols Italiens qui donnent beaucoup de plaisir aux personnes de qualité.

Outre la dépense qu'on est obligé de faire à la porte du théatre pour l'opéra, il faut encore acheter la clef de la scene : c'est un petit livre qui développe en Anglois l'énigme de la piece, car on y représente *in linguâ Toscanâ*. Aussi les Milords & les Miledis ne vont pas à ce spectacle précisément pour en jouir : mais pour faire semblant d'avoir du goût pour la musique Italienne : car c'est aujourd'hui le bon ton, & il faut, pour le décorum, savoir par cœur une demi-douzaine d'ariettes. Il est vrai qu'on n'est pas obligé de les comprendre, & qu'on est dispensé de les chanter ; ce qui rend cette musique très-aisée aux gens du bel air.

Les places des spectateurs ne sont pas disposées comme au Palais Royal, * on a grand soin au contraire d'observer les antipodes des rangs.

Les Princes du Sang Royal, les Ambassadeurs des Têtes Couronnées, les Seigneurs de la premiere distinction, sont au parterre, & les Bourgeois aux premieres loges. ** Le peuple a sous ses pieds tous les grands de l'État. Si la charpente s'échappoit, il écraseroit de son poids la Monarchie entiere.

Il faut que ce spectacle ne soit pas bien divin ; car on n'y découvre pas la moindre trace d'un Dieu. Il n'y a pas même des hommes ; car presque toutes les scenes se passent entre des femmes & des châtrés. A Paris ce sont les *Sovrani* qui chantent, ici ce sont les *Soprani*.

---

* Théatre de Paris.
** On les appelle la gallerie à ce Théatre.

Les laquais & les cochers ont à ce ſpectacle la même prérogative que leurs maîtres & maîtreſſes, je veux dire qu'ils y ont leurs entrées, de maniere que, ſi on pratiquoit des écuries, & des remiſes dans ſon veſtibule, l'équipage entier jouiroit de l'opéra. J'aurai peut-être occaſion de te parler encore de ce théatre.

LETTRE XV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kieou-na, *à Pekin.*

De Londres.

J'Ai formé le deſſein de me perfectioner dans la langue Angloiſe; ce projet n'eſt pas ſi hardi que celui d'apprendre la Françoiſe. On peut dire exactement que celle-là eſt une langue morte. Il n'y faut preſque point d'action dans les organes.

Ce peuple-ci ne parle que du bord des levres, en embarraſſant ſa langue avec les dents, ce qui forme un ſifflement continuel. Il pourroit preſque ſe paſſer de la bouche. Si tu voyois le viſage d'un orateur Anglois, lorſqu'il prononce un diſcours, tu croirois que c'eſt une figure peinte. On entend des ſons, mais on ne voit point de mouvements. Je crois qu'il ſeroit plus facile d'apprendre l'Anglois à un muet que toute autre langue. Peut-être même la pareſſe de ſes organes ſeroit-elle un moyen pour l'y perfectionner plutôt.

Je ne te parlerai point de ſon origine; les ſavants dans les langues prétendent que celle-ci vient de loin.

Les Gaulois, les Romains, les Saxons, les Danois, les Normands y ont mêlé leur jargon & en ont fait un mixte.

Quoique ce mêlange irrégulier ne dût pas exciter la jalousie des tyrants, il eut cependant ses persécuteurs.

Un nommé Guillaume,* qui conjura contre l'État, conjura aussi contre sa langue. Il fit des loix pour l'abolir, & en substituer une étrangere à sa place. S'il ne réussit pas à la détruire, il parvint du moins à la gâter.

Une Reine nommée Élisabeth, imagina de la perfectionner: mais peut-être étoit-il trop tard. Il est vrai que, sous son regne, on parla à Dieu en meilleur Anglois; ** mais on ne s'exprima pas mieux avec les hommes.

Plusieurs lustres après un tyran imposteur la réduisit à un jargon enthousiaste. A la suite de celui-ci une Cour polie & voluptueuse la remplit d'équivoques & de jeux de mots. Deux ou trois Rois étrangers qui se sont succédés depuis sur le Trône de cette nation ont laissé cette langue comme ils l'ont trouvée; c'est-à-dire, dure & rude. Un grand nombre de consonnes insultent l'oreille des étrangers. Les Asiatiques sur-tout ne peuvent pas s'y accoutumer. Pendant les premiers jours que j'étois à Londres, je prenois presque toujours les compliments Anglois pour des insultes. Au reste cette langue est, comme presque toutes celles de l'Europe, qui sont très-riches & fort pauvres tout à la fois. Les Bretons ont

* Guillaume qu'on a appellé le conquérant.
** Sous ce regne on rédigea les prieres publiques en meilleur Anglois.

des manieres de parler qui rendent plus qu'ils ne veulent, & d'autres qui ne rendent pas la moitié de ce qu'ils veulent.

Il y a des expressions dans leur langue qui les font trop parler & d'autres qui les empêchent de rien dire. On prétend qu'ils n'ont aucun terme qui puisse exprimer celui *d'ennui*; c'est cependant un mot dont ils auroient grand besoin.

Il faut bien que les Anglois soupçonnent que leur langue manque d'une certaine douceur; car dès leur enfance, ils s'appliquent à celle d'une nation voisine, avec laquelle cependant ils pensent moins à s'entretenir qu'à se battre.



LETTRE XVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

GEorge II, qui a regné 35 ans sur les Anglois n'est plus; il vient de finir ses jours; la mort l'a surpris au plus haut degré de sa grandeur, & à la fin de sa carriere. Il a été pendant quelques mois le plus puissant Roi du monde, il regnoit en Europe, sur l'Asie, l'Afrique, & l'Amérique. Ce Prince étoit d'autant plus grand qu'il avoit rendu les autres Potentats d'Europe petits. Quand on est parvenu à ce haut degré d'élévation, ce qui peut arriver de plus heureux, c'est de finir tout d'un coup le songe. George a joui de sa grandeur, jusques au dernier moment de sa vie: il vivoit une minute avant que de mourir; il quitta le monde sans aucune de ses maladies qui font souvenir les Rois qu'ils sont des

hommes. Un Monarque qui comme lui a vécu longtemps, & qui finit si vîte, est moins à plaindre qu'à regretter. Quand la vie est à sa derniere scene, c'est selon moi un avantage que de finir, sans s'en appercevoir; c'est mourir plusieurs fois, que de ne pas mourir d'abord.

On débite toujours des choses extraordinaires sur la mort des Souverains d'Europe, on dit que celui-ci est mort par un coup de vent qui retardoit l'arrivée des couriers d'Allemagne, dont il étoit important d'apprendre des nouvelles; mais à l'ouverture de son corps, on s'apperçut que ce n'étoit pas le vent qui l'avoit tué. Les Anglois pleurent rarement leurs Rois, ils ont trop d'affaires dans le moment, pour répandre des larmes : on va au plus pressé, chacun songe à sa fortune.

On garda un profond silence sur les vertus de George II, & on ne vit rien de ses vices : est-ce qu'il n'auroit été ni grand ni petit? Cette neutralité ne me paroît point équitable; un Monarque qui a fait des conquêtes, & qui est plus puissant à sa mort, qu'il ne l'étoit en montant sur le Trône, mérite des louanges.

Il n'est pas difficile à un Roi de France d'être grand, il n'a pour cela qu'à le vouloir; c'est-à-dire, se servir de son autorité, & de l'ascendant qu'il a sur ses peuples : tout plie à ses ordres, & se range de soi-même sous ses volontés. Il n'en est pas de même d'un Roi Anglois qui tire ce privilege de son Parlement, or il est difficile d'être grand, quand il faut demander à tant de gens la permission de l'être.

Il est vrai qu'il y a une énigme sur le regne de ce Prince, qui n'a pas été encore dévelopée; les politi-

ques en expliquent la moitié, mais ils ſont embarraſſés ſur l'autre. On convient des avantages préſents, on eſt d'accord du profit que la nation retire de ſes conquêtes; mais on demande ſi cette Puiſſance n'a pas été formée trop à la hâte; ſi les moyens qu'on a employé, ne ſont pas forcés; & s'il n'eſt pas dangereux que l'édifice de cette nouvelle grandeur, venant à s'écrouler faute d'un point d'appui n'écraſe la nation dans ſa chûte.

LETTRE XVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Londres.

A Meſure que je pénetre en Europe, je perds la clef du cœur humain; les routes m'échappent, & je me trouve iſolé au milieu de cette humanité.

L'intérêt & la vanité, qui ſont les deux grands mobiles du monde, prennent ici un chemin oppoſé pour arriver à leurs fins.

Je ſavois bien que la parure & la magnificence des habits entroient dans la compoſition des choſes qui excitent la vanité: mais j'ignorois qu'une ſorte d'extérieur bas & humiliant, qui place certains individus au dernier rang de la ſociété, pût flatter l'amour-propre. J'ignorois que pour être bien grand, il fallût paroître fort petit. Je ne ſavois que des maîtres trouvaſſent le moyen d'être vains, en s'habillant ainſi que des laquais; & que des Dames de la premiere condition le cherchaſſent, en ſe mettant comme des ſervantes.

Je me présentai, ces jours passés, chez un des premiers Seigneurs d'Angleterre, pour lui remettre une lettre de recommandation, que m'avoit donné un homme de ma connoissance de Paris.

Comme j'étois prêt à entrer chez lui, une sorte de domestique en sortoit. Mon bon ami, lui dis-je, pouvez-vous me dire si Milord P.... est au logis, & s'il est visible ce matin? Oui, me dit-il, il est visible, car vous le voyez, c'est moi qui suis le Milord. Ces paroles me rendirent confus, je vous demande mille fois pardon, Milord, repris-je; mais il n'y a pas de ma faute dans l'équivoque; car il faudroit être sorcier pour vous deviner sous cet habit.

Je lui remis ma lettre: mais comme il sortoit pour affaires de conséquence, il me pria de l'excuser s'il n'étoit pas en son pouvoir de rentrer avec moi; Miledi qui est chez elle, ajouta-t-il, vous recevra.

J'entrai dans cette maison, & ayant percé dans une seconde anti-chambre, j'y rencontrai une espece de fille de chambre, que je chargeai de dire à Miledi qu'un étranger, qui venoit dans ce moment de quitter Milord, seroit bien aise de l'entretenir. Monsieur, me dit cette personne en souriant, je n'aurai pas beaucoup de peine à m'acquitter de votre commission; car c'est moi qui suis Miledi.

Il arrive quelquefois ici que les équivoques vont encore plus loin.

On m'a raconté qu'un étranger, dont les domestiques portoient une livrée verte, ayant le matin envoyé un de ses laquais en commission, s'impatienta de ne le pas voir revenir assez tôt. Il sortit, & ayant rencontré dans la rue un homme de la même taille & habillé de la même couleur que son laquais; com-

me il ne le voyoit que par derriere, le prenant pour son domestique, il lui donna deux ou trois coups de canne, en lui disant : te depêcheras-tu, Maraud ! Celui-ci s'étant retourné, il se trouva que c'étoit un grand de l'État. Monseigneur, lui dit l'étranger, après l'avoir reconnu, je vous fais mes excuses. Mais comme votre Excellence est exactement habillée comme mon laquais, j'ai cru que je pouvois battre ma livrée.

Je pense bien que cela est un conte fait à plaisir ; mais en l'imaginant, on l'a fondé sur quelque chose, & presque toujours une supposition sert à découvrir une vérité.

Cet extérieur, qui place ici un grand à mille lieues de son état, est un rafinement d'orgueil. L'amour-propre, qui se concentre en lui-même, méprise tout ce qui l'environne, comme indigne de servir à sa grandeur. Il y a plus de vanité qu'on ne pense dans cette humiliation. Je ne sais si tu m'entendras, lorsque je te dirai, qu'on place la derniere marque de bassesse au plus haut degré du faste de l'ostentation. Ceux qui veulent justifier les mœurs par la politique, prétendent que cette confusion des rangs tire sa source du gouvernement, dont le principe qui est la liberté, tend à l'égalité : mais les hommes se voient avant la République ; leur vanité précede toujours le systême de l'État.



LETTRE XXVIII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Champi-pi, *à Londres.*

D'Avignon.

IL y a deux ſortes de corruptions chez les peuples; l'une qui tire ſa ſource de la légiſlation, & l'autre qui naît de la dépravation des mœurs. Celle-ci peut ſe rectifier, & il ne faut ſouvent pour cela qu'une nouvelle tournure dans la morale: mais l'autre eſt preſque incorrigible, parce qu'elle a ſa ſource dans le ſyſtême qui, une fois établi, ne change point.

Autrefois il y avoit une induſtrie à Avignon: mais le Gouvernement la vendit à la France. Ce peuple eſt payé aujourd'hui pour ne rien faire. * C'eſt ſe faire un capital de la fainéantiſe, & réaliſer juſques à l'oiſiveté même.

Il n'y a aucun prix qui puiſſe payer l'induſtrie; ce n'eſt cependant pas préciſément parce qu'elle eſt la ſource des richeſſes publiques: mais parce qu'elle établit l'eſprit du travail, d'ordre, d'épargne & d'économie; & qu'elle bannit de la ſociété tous les vices contraires.

Les Avignonois aujourd'hui n'ont rien à faire qu'à médire depuis le matin juſques au ſoir; & ils s'y occupent avec toute l'activité d'un peuple oiſif.

* La Compagnie des Fermes Royales donne tous les ans environ cent quatre-vingt mille livres aux Avignonois, afin qu'ils ne fabriquent ni tabac ni indiennes.

Un étranger qui arrive à Avignon, n'a pas plutôt quitté ses bottes, qu'il sait tout ce qui se passe dans la Ville; il en sait même plus; car chez les peuples désœuvrés la calomnie est tout près de la médisance.

C'est l'indigence qui établit ce vice. Il y a deux partis à Avignon, qui se font la guerre, *la misere* & *la pauvreté*. Comme ils se battent à armes égales, la guerre est éternelle. L'envie, la haine, l'antipathie, l'animosité, & tous les autres défauts, qui accompagnent l'indigence publique, tiennent la méchanceté en haleine.

Ici un repas cause une bataille, & une fête publique occasionne une guerre civile. Tous les citoyens sont alors sous les armes, parce que c'est leur reprocher le défaut de moyens : & de ce reproche au désespoir il n'y a presque point d'intervalle.

Un peuple qui n'a rien à faire, donne ordinairement à corps perdu dans la politique.

Le grand bureau d'adresse des intérêts des Princes, est ici chez un Lieutenant-Général des Armées du Roi de France, qui n'a jamais commandé. On raisonne chez lui à perte de vue sur les affaires de l'Europe.

Le Général est sur-tout d'une pénétration prodigieuse; il marche au-devant de la Providence, & en matiere de politique, il en sait plus que Dieu même.

Il peut vous dire, deux mois à l'avance, la conduite que tiendra un certain Commandant, & les moyens qu'il mettra en usage pour gagner une bataille décisive. Il est si précis là-dessus, que, si vous voulez, il vous donnera un état des morts & des blessés, & vous remettra la liste des prisonniers. Il

est si sûr de son fait que, si on vouloit l'en croire, on chanteroit le *Te Deum* d'avance.

Malgré cette préscience infaillible, je lui aurois gagné tout son bien, pour peu que j'eusse eu du goût pour les gageures : car il vouloit me parier cent mille francs que le Roi de Prusse ne tiendroit pas deux campagnes: une pareille somme qu'il seroit battu par-tout; & une troisieme, qu'à la fin de la guerre il rendroit la Silésie à la Maison d'Autriche: trois paris qui envoyoient tout juste le Général politique à l'hôpital.

En opposition de ce cabinet dont le génie est François, il y en a un autre Prussien, qui auroit pu me procurer aussi une grande fortune; car le politique qui dirige celui-ci, vouloit me parier dix mille écus que le Roi de Prusse enleveroit une nouvelle Province à la Reine de Hongrie; trente mille livres, qu'il feroit le siege de Vienne; & une pareille somme, que le Prince Ferdinand chasseroit les François de toute l'Allemagne, &c. &c.

Tous ces misérables raisonnements tirent leur source de la vanité de l'esprit humain, qui veut pénétrer les secrets du cœur, & en savoir plus sur la guerre que les Princes mêmes qui la font.

LETTRE XIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-se, *à Pekin.*

De Londres.

CE peuple ressemble aux Asiatiques, par l'endroit même qui fait que les Européens ne leur ressemblent pas : je veux dire, par la clôture du sexe.

Il est vrai qu'il n'y a point de loi dans la Grande-Bretagne qui l'ordonne : mais les hommes en Angleterre sont si éloignés des femmes, que cela revient à peu près à la coutume des serrails de l'Orient.

Je ne te dirai point exactement si les Anglois observent la loi de Mahomet; & si dans cette partie de leurs mœurs, ils ressemblent aux Turcs : mais il est certain qu'ils traitent avec les femmes, comme si elles étoient d'une nature inférieure à la leur : ils les voient si peu, que ce n'est pas la peine d'appeller leur union une société.

Leur compagnie tient à si peu de chose, qu'un repas, ou le moindre amusement a toujours la préférence sur elles. Les femmes peuvent bien quelquefois occuper leur cœur : mais rarement occupent-elles leur esprit.

Ils disent pour raison qu'elles ne sont pas assez amusantes : veux-tu que je te dise pourquoi? C'est qu'eux-mêmes ne le sont pas assez. Les qualités des hommes sont un moule, où celles des femmes prennent leur forme.

Les Bretons n'ont pas le temps d'être aimables auprès de leurs femmes, l'ambition, la politique & la débauche leur ôtent un certain loisir, qui est nécessaire pour être galant & poli; & que leurs voisins, plus désœuvrés qu'eux, ont toujours.

Il faut des attentions, des soins & de l'empressement auprès des femmes d'un certain caractere; il faut postuler leur cœur, le gagner, le mériter : tout cela forme une occupation suivie, qui gêne & qui inquiete des gens déja inquiets par tempérament. On a plutôt fait de franchir tous ces obstacles, & d'avoir recours à la débauche qui n'a rien de diffi-

ele, où une femme eſt ſéduite d'avance, & dans laquelle on s'épargne juſques à la peine de demander. Cela s'appelle ici le bon ſens de l'amour ; & il y a tant de bon ſens aujourd'hui en Angleterre, qu'il a étouffé tous les agréments du cœur & de l'eſprit.



LETTRE XX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

QUand je fais réflexion à ce qui ſe paſſe dans les différents États d'Europe, je ne puis m'empêcher de croire que les nations ſe gouvernent d'elles-mêmes, & qu'une fois le premier mouvement de l'adminiſtration donné, la république va toute ſeule.

Il y a ici ſept cents membres d'une aſſemblée, qu'on appelle Par--l--nt qui repréſente la nation compoſée de ſept millions d'habitants; c'eſt-à-dire, que chacun de ſes membres à cent mille ſujets du Roi George, qui ſont commis à ſes ſoins, & ſur leſquels il doit veiller. Il eſt à la tête de leurs affaires politiques, civiles & économiques; il les dirige, parle pour eux, ménage leurs intérêts, prévient les trop grands droits, & s'oppoſe à ce qu'ils ne ſoient accablés d'impôts; fixe la portion de leur contingent dans les taxes générales, & a ſoin qu'ils ne fourniſſent pas trop, les fait jouir des privileges de la nation, & des nouveaux avantages qu'elle reçoit. Ce ſont autant de petites Républiques ſéparées, qui ſe balancent continuellement enſemble, & qui tâchent de ne pas ſe heurter l'une contre l'autre, afin que la

grande, qui les comprend toutes, soit sans cesse en équilible. C'est du moins l'institution de ce Par-l-nt, & la charge de chacun de ses membres.

Cependant un grand nombre de ceux-ci n'y entend rien; ils ne sont au fait d'aucune de ces choses, & n'en ont pas même l'idée. La faveur du Roi ou la brigue des peuples leur donne cette place. Presque tous l'achetent à raison de tant de mille livres sterling par élection; c'est-à-dire, que ce ne sont pas les hommes, mais les richesses qui deviennent membres de cette communauté.

Plusieurs, au sortir d'un repas où ils ont passé la nuit dans la débauche, ou d'un lieu de prostitution publique, se rendent sur les bancs de W m-ter, où tandis qu'on délibere sur les affaires de la nation, ils sont ensévelis dans un profond sommeil. Que deviennent alors les intérêts des citoyens qu'ils représentent? Ils dorment avec eux. Cependant les affaires générales vont toujours, & malgré la mauvaise administration, & le délabrement des petites Républiques, la grande subsiste.

Je ne vois pas la nécessité de ce corps immense; je crois que soixante & dix membres bien choisis gouverneroient aussi bien l'État, que sept cents; peut-être le gouverneroient-ils mieux; du moins éviteroit-on les longueurs inévitables dans les délibérations des nombreuses assemblées.

J'ai souvent fait attention à ceux qui gerent les affaires de l'État dans cette assemblée, & j'ai trouvé que cela roule sur une vingtaine; à quoi bon donc les autres? C'est, dit-on, pour éviter le despotisme; mais évite-t-on le despotisme, lorsque six cents quatre-vingt membres, en sommeillant, sont de l'a-

vis de vingt? Au contraire, leur consentement assure la domination, & rend immuable l'usurpation de leur autorité.



LETTRE XXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin*.

De Londres.

UN Savant de ce Pays me disoit derniérement, que les hommes depuis deux mille ans n'avoient point fait de progrès dans les connoissances, parce qu'ils s'étoient égarés dans la route. Il ajouta que les Anglois en avoient les premiers découvert le chemin, & qu'ils avoient sonné la cloche pour rassembler tous ceux de leur temps, & les mettre sur la voie.

Je ne suis pas embarrassé que les Anglois aient sonné la cloche; car il ne faut pas être bien habile pour faire du bruit. La question est de savoir s'ils l'ont sonnée par le bon bout; & si le tocsin Breton a mis les Européens sur le sentier qui conduit à la vérité.

J'ai lu les écrits de ces sonneurs de cloche, qu'on appelle ici, *Bacon*, *Boïle*, *Newton*, & autres. J'ai vu en effet qu'ils ont pris une route nouvelle: mais encore une fois, la difficulté reste toujours, qui est de savoir si c'est la bonne.

Le préjugé général est pour eux; parce qu'en fait de chemin qui mene aux connoissances, les Européens trouvent toujours que le dernier est le meilleur.

Avant ces ſonneurs de cloche, il y en avoit eu d'autres qui l'avoient ſonnée: que fait-on ſi après ceux-ci d'autres ne la ſonneront pas encore, & ſi, de cloche en cloche, on n'ira pas jusqu'à s'étourdir, au point de rentrer dans les mêmes ténebres, d'où le premier tocſin avoit prétendu retirer ?

Pour moi, qui enviſage tout dans un point de vue morale, je trouve qu'une nation n'eſt ſavante que dans la proportion qu'elle devient ſage. Peut-être dans ce ſens-là, la ſonnerie d'Angleterre n'a-t-elle pas beaucoup avancé les arts. Du moins les Docteurs de ce peuple pretendent-ils que le cœur des Anglois eſt plus corrompu aujourd'hui, qu'avant qu'ils euſſent enfilé le ſentier du ſavoir.

Mais ſi on accorde aux Anglois la préférence à l'égard de certaines connoiſſances utiles à la navigation & au commerce, on conviendra en même-temps qu'ils ſont reſtés bien en arriere à l'égard de pluſieurs autres.

Ceux qui apprécient tout en Europe, prétendent que cette nation a, dans les arts, pour pluſieurs millions de juſteſſe & d'exactitude : mais qu'elle n'a pas pour un demi écu de goût.

— Un ſecond Breton, exempt des préjugés de ſa nation, me diſoit : „ Nous ſommes excellents pour les „ copies, mais nous ſommes de très-mauvais origi- „ naux. Preſque toutes les autres nations vont plus „ loin que nous dans l'invention : mais nous les ſur- „ paſſons toutes dans l'imitation. Nous ſommes les „ premiers poliſſeurs de l'Europe : mais il nous faut „ des modeles. “

Cette perfection dans l'imitation vient de la patience & de l'obſtination de ce peuple. Ce n'eſt pas

alors l'esprit qui dirige, c'est le corps. Une machine lourde & robuste s'acharne au travail, & par le temps l'assiduité va plus loin que l'inventeur. On pourroit appeller ces gens-ci les ânes méchaniques des arts, les bêtes de somme de métiers.



LETTRE XXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

IL paroît ici un livre sur la guerre présente, que la nation en général goûte beaucoup; car il dit que la Grande-Bretagne ne devoit envoyer ni Troupes ni argent en Allemagne. Ce livre a raison: en effet si l'Angleterre avoit pu se dispenser d'entrer dans les divisions du Nord, & qu'elle eut gardé chez elle ses Finances & ses Sujets, elle auroit eu bien plus d'avantage.

Il y a dans cette Capitale des gens si profonds en fait de systême, qu'ils peuvent, dans leurs spéculations, se passer des premiers principes de la politique, & raisonner un volume entier, en tournant toujours sur le pivot de leurs idées.

En fait des intérêts des Couronnes, il ne faut pas être un grand sorcier pour deviner l'avantage qu'un peuple pouvoit avoir si, tandis que les autres s'écrasoient par des guerres dispendieuses, il n'eut fait lui-même aucun effort.

Cet observateur économe dit fort élégamment ce que l'Angleterre auroit dû faire pour épargner ses Troupes & son argent, en abandonnant le pays de

Hanover à ſes propres forces, & l'Allemagne à ſes révolutions: mais il ne parle point des inconvénients qui ſeroient nés pour la Grande-Bretagne, en ſéparant ainſi ſes intérêts des guerres du Nord: il eſt là-deſſus d'un ſecret inviolable.

Rien n'eſt ſi aiſé que de diſcourir ſur un plan politique, lorſqu'on le détache des vues générales, & qu'on le rapporte à une certaine maniere de penſer qu'on ſe fait; car tout eſt démonſtratif dans la théorie de l'eſprit, l'erreur elle-même a ſa géométrie.

Cet Auteur enfile un long raiſonnement ſur les moyens qu'il y auroit eu d'épargner le numéraire & le ſang des ſujets, & va toujours enſuite dans ſes idées, ſans regarder ni devant ni derriere lui. Il eſt ſi occupé de ſon plan qu'il ne s'en détourne point, pour obſerver que la France, l'Angleterre & la Maiſon d'Autriche, ſont ſi étroitement liées d'intérêt par rapport au poids que l'une d'elles pourroit mettre dans la balance de l'Europe, que les batailles des unes deviennent néceſſairement les batailles des autres. De maniere que, ſi aujourd'hui la France déclaroit la guerre aux enfers, il faudroit que la Grande-Bretagne s'alliât avec les démons contre elle, pour prévenir les avantages que cette Couronne pourroit avoir dans cette guerre infernale, &c.

Ce livre d'obſervations a néanmoins une grande beauté, je veux dire qu'il cenſure le Gouvernement; ce qui, en fait de livres de parti en Angleterre, paſſe toujours pour une perfection.

Cette brochure me rappelle une ſcene qui ſe paſſa ici, il y a quelques jours, en ma préſence dans une boutique, entre un Libraire & un Seigneur Anglois du parti oppoſé à celui de la Cour.

Ce dernier dit au Marchand de lui faire voir quelque ouvrage bien écrit ſur la politique préſente. En voilà un, lui dit le Libraire, en lui offrant une brochure. Le Seigneur l'ouvrit, & après avoir jetté les yeux ſur le titre, fi donc, s'écria-t-il en le refermant précipitamment, cela ne vaut rien. J'ai lu ce livre & je le trouve déteſtable ; car l'auteur veut prouver que nous avons un Miniſtre qui a des notions ſur le Gouvernement politique & civil.

Puiſque celui-là n'eſt pas de votre goût, reprit le Marchand, en voici un autre qui peut-être vous plaira. Le Lord le prit, l'ouvrit comme le premier & le referma de même. Mauvais ouvrage encore, dit-il, celui qui l'a fait ſe déclare neutre au milieu des diviſions qui nous agitent. L'Auteur n'a pas même aſſez de génie pour être d'un parti, ce qui ne peut faire qu'un ouvrage froid; car en Angleterre, quand la paſſion ou l'emportement ne guide point la plume, il n'y a rien de ſi inſipide à lire, qu'un ouvrage Anglois ſur la politique. On diroit, ajouta-t-il, que nous avons beſoin, pour avoir de l'eſprit, que le démon de la cabale nous agite.

Puiſque cela eſt ainſi, dit le Libraire, je ſais ce qu'il vous faut : tenez, Milord, voilà un bon livre; car l'Auteur dit tout net que notre Gouvernement ne vaut rien ; & même, afin que le public ne doute point de la perfection de ſon ouvrage, il ajoute que nos Miniſtres n'ont pas le ſens commun.

Si cela eſt, dit le Seigneur Breton, je l'achete. Le livre doit être bon : il pourra même être excellent, pour peu que l'Auteur ait eu le ſoin d'exagérer les faits, & qu'il en ait impoſé aux lecteurs par des impoſtures, &c.

LETTRE XXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Londres.

LEs Miniſtres d'État en Angleterre ne ſont pas ſi occupés que ceux de France, ils ont le temps de reſpirer. Le Gouvernement même leur donne quelquefois le loiſir de n'avoir rien à faire; ils pourroient être aſſidus aux ſpectacles, voir des femmes, & perdre trois ou quatre heures tous les jours dans les aſſemblées particulieres, ſans que l'adminiſtration publique en ſouffrît. S'ils n'avoient la maladie ordinaire des gens en place, je veux dire, de paroître occupés & accablés d'affaires, ils n'en auroient preſque point.

Il eſt vrai qu'ils ont des bureaux, des Secretaires, des rôles & des copiſtes, comme ceux de Verſailles: mais c'eſt pour la forme, & afin de remplir le *décorum* de leur charge; car ſans tout cet attirail, ils ne ſe croiroient pas Miniſtres.

Pour paroître des hommes néceſſaires à l'État, ils ſont obligés de ſubſtituer des minuties de Cour aux fonctions les plus importantes du miniſtere. Le Parlement les diſpenſe de celles-ci & en fait ſon affaire.

Les Secretaires d'État en Angleterre, ne ſont, à proprement parler, que les premiers commis de la Couronne; ou, pour me ſervir d'une expreſſion qu'on emploie ici, les ames damnées de la Cour. Ils n'ordonnent rien en chef & ſont en ſous-commandement.

On pourroit comparer un Ministre de France à un Pacha de Constantinople; & un Secretaire d'État d'Angleterre, à un Doge de Venise.

Le Monarque les nomme: mais comme cette nomination demande confirmation, & qu'il n'arrive pas toujours que les Ministres qui plaisent au Roi, soient agréables au peuple, ils sont souvent obligés d'abandonner leur poste. Aussi leur soin principal est-il de briguer les bonnes graces de celui-ci : ce qui fait pour l'ordinaire des hommes dangereux ; car un Ministre, qui mendie les suffrages d'une populace aveugle, qu'il méprise d'ailleurs, & cela tout exprès pour se maintenir dans sa place, a des desseins d'indépendance & vise à l'autorité absolue. Les Ministres en effet, ici comme ailleurs, sont attaqués de la maladie du despotisme. Ils ne sont pas plutôt en place qu'ils voudroient se rendre maître de la Cour, du Parlement & du peuple.



LETTRE LXIV.

Le Mandarin Ni-ou-fan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

D'Avignon.

LA société générale d'Avignon est divisée en deux classes, l'épée & la robe.

Hier un homme de cette Ville, avec qui j'avois lié quelque société en arrivant ici, me conduisit dans une compagnie de gens de la premiere espece. La Dame, chez qui nous allons, me dit-il en chemin, porte le nom de cette fameuse fontaine, * tant chan-

* Vauclue.

tée par un célebre Poëte Italien nommé Pétrarque. Nous ne fûmes pas plutôt entrés dans cette assemblée, que je crus être dans le lieu le plus respectable de la terre. De quelque côté que je tournasse mes régards, je ne voyois que des objets de vénération.

Une vingtaine de femmes, chargées d'années, de rubans & de rouge, composoient la moitié de cette société. Monsieur, dis-je à mon conducteur, après avoir considéré ces vieux personnages; à ce que je vois, il fait bon être d'Avignon, car il me paroît qu'on y vit long-temps. Comment! repris-je, voilà des femmes éternelles! sans doute que le déluge les a oubliées sur la terre? A ce que je vois, il n'est pas nécessaire d'aller dans la Capitale d'Italie pour voir des antiquités, car on trouve ici les ouvrages des Romains.

Mais changeons de matiere, j'ai oui dire que cette Maison est en grande réputation parmi les étrangers. Comment, me dit-il, en grande réputation! je le crois bien, on en parle dans toutes les nations du monde. Ce n'est pas sans raison; car c'est le plus ancien tripot qu'il y ait aujourd'hui en Europe. Tous les autres ont péri par les Ordonnances des Rois, ou par cet arrangement des causes secondes qui détruit les meilleurs établissements: mais celui-ci a résisté à tout, ce qui a causé des coups du sort réitérés qui ont renversé de fond en comble les meilleures maisons de cette Ville: car dans trente ans les révolutions du Lansquenet causent de grands ravages dans les familles.

Son influence ne s'est pas bornée à Avignon. Elle s'est étendue dans le Royaume voisin. Voilà, continua-t-il, en me faisant remarquer une grande table, l'autel de la fortune, où la France a sacrifié bien souvent,

ſouvent, & où elle a preſque toujours été condamnée à payer aux ſacrificateurs les fraix de l'adoration.

Il me ſemble, lui dis-je en l'interrompant, que la Dame du logis, qui porte un ſi beau nom, fait là un vilain métier : que voulez-vous, reprit-il, il faut que chacun faſſe le ſien.

Monſieur, lui dis-je, je vous prie de m'apprendre qui eſt cette Dame que je vois autour de cette table à quadrille vis-à-vis de nous, qui a des mouches, des rubans & des rides ? C'eſt, me répondit-il, la Ducheſſe de Cr-il-on. Elle eſt bien vieille ! lui dis-je. Pas trop, reprit-il, elle n'a pas encore cent ans; il faut aller au mois de Mai prochain, pour qu'elle les ait accomplis. C'eſt ce que nous appellons ici l'âge viril des Dames. En ce cas-là, lui dis-je, vous ne devez jamais les voir vieillir, car elles doivent toutes mourir dans l'âge viril.

Qui eſt celle qui ſe trouve à la même table, vis-à-vis d'elle, qui ne paroît pas ſi décrépite. Oh ! pour celle-là, me dit-il, elle eſt dans ſa premiere jeuneſſe, car c'eſt tout au plus ſi elle a ſoixante ans.

Eſt-ce que vos Dames, repris-je, avant que d'être jeunes, n'ont point d'intrigues ? Oh ! que ſi, me répondit-il, ſans cela elles ne pourroient point vieillir, la plupart mourroient alors en naiſſant.

Pourriez-vous me dire qui eſt cette Dame ici devant nous qui a les yeux aſſez beaux ? C'eſt la Vicomteſſe de Te-s-n. Celle-ci ne penſoit plus à l'amour, lorſqu'un vieux Officier de la Gendarmerie, qui a choiſi Avignon pour ſon Hôtel des Invalides, l'en fit reſſouvenir. Le vieillard aima, la Dame réſiſta, l'ancien Gendarme inſiſta, & la Vicomteſſe ſuccomba.

Qui eſt cette petite femme graſſe & preſque ronde qu'on laiſſe ſeule dans un coin de la ſalle? C'eſt, me répondit-il, la Princeſſe regnante, la Sultane du Palais.

Elle a bien peu de cour, lui dis-je, pour une Souveraine. En voici la raiſon, repliqua-t-il, c'eſt qu'il n'y a perſonne qui ne ſente en ſoi-même un dédain marqué pour elle. Quand une femme, ajouta-t-il, a donné une fois dans une débauche outrée, dans quelque rang que la fortune l'éleve après, l'indignation eſt toujours la même. Celle-ci s'eſt proſtituée à tant de ſujets, avant que d'être Reine, que le Trône lui-même n'a pu la garantir du mépris général.

Qui eſt, repris-je, cette grande Dame déja d'un certain âge qui eſt près d'elle. C'eſt encore une autre Sultane du Palais, me répondit-il, mais celle-ci eſt du vieux ſerrail, c'eſt-à-dire, du lit du dernier Prince. Son regne a duré long-temps ainſi que ſa débauche. Mais elle a donné aujourd'hui dans la dévotion; car *à Avignon, après Monſeigneur le Vice-Légat, c'eſt Dieu.* Il n'y a qu'à ſes amis particuliers qu'elle dit à l'oreille que ce n'eſt qu'une grimace.

Monſieur, je vous prie de m'apprendre ſi vos Sultanes du vieux & du nouveau ſerrail n'ont point de maris. Oh pour cela oui, elles en ont: ſans quoi nos Vice-Légats n'en voudroient pas; car il faut qu'ici comme ailleurs l'adultere accompagne toujours la débauche. C'eſt le goût des grands Monarques de l'Europe, auquel les petits Princes ne manquent jamais de ſe conformer.

LETTRE XXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-fe, *à Pekin.*

De Londres.

LEs Angloifes font plus belles que les Françoifes; mais les Françoifes font plus jolies.

En France on ne peut pas quitter le fexe; en Angleterre on en eft d'abord embarraffé: c'eft que la jolie femme a mille perfpectives, au lieu que la belle n'en a qu'une; & les femmes doivent être fûres de ne pas plaire long-temps aux hommes, lorfqu'elles n'ont qu'un côté à leur montrer, quelque beau qu'il foit.

En général le vifage des Bretonnes n'a point d'expreffions, prefque tous les charmes font ici à l'agonie; on diroit que la beauté des Angloifes eft prête à rendre l'ame.

Une nature froide & fans action fe borne aux befoins phyfiques de la machine. Tu peux bien imaginer qu'avec cette nonchalance du cœur, il y a peu de paffions vives.

Ce n'eft pas que les Dames en Angleterre ne fe difputent l'empire de la beauté, & ne veuillent plaire aux hommes. Cet inftinct dans le fexe eft de tous les climats, & fe trouve dans tous les pays.

En général les intrigues de galanterie font fondées fur l'amour-propre; ici les deux fexes fe voient par vanité, & s'aiment par oftentation; le tout à l'infu des fens & fans que l'amour en fache rien.

Au refte cette regle n'eft pas fans exception. Les

Dames en Angleterre commencent à ſentir le déſagrément qu'il y a de n'être que belles, elles font tout ce qu'elles peuvent pour devenir jolies, & pour cela elles ont recours à l'art.

La plupart ſe donnent un tempérament, & font ſemblant d'avoir de la vivacité : mais il y a auſſi loin de cette nature à la premiere, qu'il y a du Midi au Nord de l'Europe.

Je crois qu'il faudroit bien des choſes pour rendre les Angloiſes auſſi gaies & auſſi enjouées que les Françoiſes. Pour y parvenir, il ſeroit peut-être néceſſaire de détruire les mœurs & les manieres. J'imagine même qu'il faudroit toucher au ſyſtême du gouvernement; car la politique dans la Grande-Bretagne influe ſur-tout.



LETTRE XXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

GEorge III occupe maintenant le Trône de la Grande-Bretagne, il fut proclamé le même jour de la mort de ſon Prédéceſſeur. Ce n'eſt point le fils de George II, c'eſt ſon petit-fils. Entre lui & le Roi mort, étoit un Prince décédé depuis quelques années, digne de regner par ſa belle ame, dont George III eſt le fils. Le Roi regnant eſt dans ſa vingt-quatrieme année, & d'une figure prévenante. Quoique dans un âge où tous les autres Souverains d'Europe ſont déja vieux, il eſt encore jeune; la

chasse, la table & la débauche des femmes ne l'ont pas encore usé, c'est un Prince tout neuf.

Il a d'abord été au fait d'être Roi ; les autres s'essayent long-temps : pour lui, il l'a été du premier coup. On ne s'apperçoit pas que George II soit mort, les affaires vont, comme si la Couronne étoit sur la même tête. Les conquêtes & les victoires continuent comme auparavant, & la nation acheve l'ouvrage de sa grandeur.

On pense déja à marier ce Monarque, il est sans contredit le meilleur parti de l'Europe ; mais il n'est pas aisé de lui trouver une épouse, la Religion rend la chose aussi difficile que l'alliance.

Les Anglois ne voudroient pas d'une Reine qui appartiendroit à une Maison si puissante, qu'elle pourroit augmenter le domaine de la Couronne en Europe; car ils sont plus jaloux de la petitesse de leur État, qu'ils ne le sont de la grandeur de celui des autres. On diroit qu'ils ont calculé d'avance la longueur & la profondeur de leurs forces, & que l'Isle de la Grande-Bretagne est tout juste la mesure de leur puissance.

Il n'y a eu d'autres changements à la Cour, que ceux qui en étoient une suite. Ceux qui avoient fait assidument leur cour au petit-fils de George II, se sont avancés, le Roi a acquitté les dettes du Prince de Galles.

L'Esclave favorite qui avoit de l'ascendant sur George II, a quitté la Cour à sa mort, elle s'est retirée dans sa maison, où elle jouit sans faveur de toute sa fortune. En France, après l'enterrement du Roi, la maîtresse s'enterre dans une retraite, ou est exilée ; en Angleterre, elle peut disposer d'elle-même, comme il lui plaît.

LETTRE XXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Londres.

SI on a beſoin d'un pilote national à Paris, il eſt encore plus néceſſaire à Londres, où la ſociété eſt plus eſcarpée, & où les écueils ſont plus cachés. J'allois faire mettre là-deſſus un avis dans les papiers publics, lorſqu'en buvant le thé derniérement au caffé de Smirne près de la Cour, il s'en préſenta un, tel que je le pouvois ſouhaiter.

C'eſt un Baronnet d'une ancienne famille d'Angleterre, dévoué aux étrangers, & qui chérit tout ce qui vient de loin. Il ne fut pas plutôt que j'étois Chinois, qu'il fit la moitié du chemin pour arriver juſques à moi.

Ce Gentilhomme a environ cinquante ans; ſa taille eſt avantageuſe & ſa figure agréable. Il a de l'éclat dans le teint, ce qui fait qu'on ne voit point d'abord qu'il eſt uſé. Il a paſſé la plus grande partie de ſa vie à lire & à étudier le cœur humain, qu'il appelle l'énigme de la nature.

Dès ſa jeuneſſe, il voyagea dans la plupart des Cours des Princes Chrétiens, & parcourut une grande partie de l'Aſie & de l'Amérique. Il n'eſt guere de gouvernement en Europe dont il ne connoiſſe la conſtitution, & peu de loix dont il n'entende l'eſprit.

Il m'a dit qu'il s'étoit appliqué, pendant long-temps aux ſciences ſpéculatives; mais qu'il s'en étoit dégoûté, par la conviction où il étoit parvenu qu'elles *ne ſervent* qu'à agiter l'ame ſans la ſatisfaire.

Il ne veut point ſur-tout entendre parler des mathématiques. La raiſon de cette antipathie vient de ce que, s'étant appliqué pendant trente ans à cette ſcience, une courbe qu'il ne peut définir, a manqué de lui faire tourner l'eſprit.

Son étude principale aujourd'hui, eſt celle de l'hiſtoire de ſa nation, & ſur-tout celle de la ville de Londres, qu'il poſſede parfaitement. Il eſt ſi ſavant dans cette branche du ſavoir, que ſa mémoire lui retrace ſans peine toutes les anecdotes galantes de la Cour & de la Ville. Depuis la fin du regne de George I juſques au commencement de George III incluſivement, il peut dire dans quel temps une certaine Miledi, qui avoit la réputation d'avoir de la vertu, fit un éclat qui la déshonora dans le monde : & dans quel autre une jeune Miſs, qui paſſoit pour une Agnès en ſe mariant, donna des preuves parlantes à ſon époux qu'elle n'étoit pas novice en amour.

Il s'exprime avec préciſion, & en termes qui rendent parfaitement ſes idées. Il a de l'imagination, de l'eſprit & encore plus de bon ſens : mais avec cela, un certain je ne ſais quoi de ſingulier & de biſare dans le caractere. Il eſt attaqué de cette indiſpoſition qui, dit-on, tire ici ſa ſource du climat. Il m'a avoué, depuis notre connoiſſance, qu'il avoit ſouvent voulu ſe tuer : mais qu'étant prêt d'exécuter ſon deſſein, il avoit trouvé, toutes réflexions faites, que vivre ou mourir étoit une choſe ſi indifférente par elle-même, qu'il ne valoit pas la peine qu'on prît celle de ſe défaire. Quand à préſent la maladie de ſe pendre le prend, il monte à cheval, & va galopper deux ou trois heures à *Hyde-Park*.

Mais il a nouvellement découvert un second moyen, qui, à ce qu'il dit, est encore meilleur : c'est de boire deux bouteilles de Pontac. Comme ce remede jusques ici lui a réussi parfaitement, il l'appelle *le spécifique Anglois pour guérir de la corde.*

Il n'est pas tout-à-fait athée, il croit presque à une Providence. Il soutient qu'il n'est pas absolument impossible qu'il y ait un Dieu, mais il n'est pas entiérement d'accord avec lui-même là-dessus.

Il prétend prouver géométriquement que les Religions ont été inventées pour le maintien de l'ordre politique & civil, & qu'elles sont la source de toutes les vertus, quoiqu'elles ne contiennent point de vertus. Aussi dit-il qu'un athée en Religion est un homme abominable qu'il faut bannir de la société, & soutient qu'on doit croire à un dogme quel qu'il soit.

Comme il sait une infinité de choses, qu'il a beaucoup vu & beaucoup lu, ses amis l'ont souvent voulu engager à se faire Membre du Parlement : mais il a toujours répondu qu'il ne vouloit pas être d'un corps, où l'art de parler est plus fort que la raison, & où l'éloquence l'emporte presque toujours sur la vérité. Il ajoute qu'un *Orateur* qui a un beau port, de belles dents, & qui joint à cela une voix sonore, peut ramener tout le Parlement d'Angleterre à son opinion, & se rendre maître de la chambre basse.

Il a été enclin dans sa jeunesse à la débauche, & n'a pas voulu s'en corriger dans un âge avancé par principe de santé. Il croit qu'une sobriété trop rigide est un poison lent qui mine la constitution, & qu'un peu de désordre est un antidote, pour empêcher le dégoût de la vie, dont l'uniformité rend le poids insupportable. C'est pourquoi il va une fois la se-

maine à *Covent-garden*, * & s'enivre régulièrement deux fois le mois à *Bedford-Arms* : il appelle cela remonter la machine.

Dégagé de tous les soins & de tous les embarras de la vie, il n'a d'autre affaire que celle de se tenir gai & enjoué. On ne lui connoît ni procès, ni femmes, ni enfants. Il n'a jamais voulu se marier, non point par aversion pour le sexe, mais parce qu'une femme éternelle, comme il s'exprime, est fiere & hautaine, & rend par-là le mariage insupportable.

Il jouit de quatre mille livres sterling de rente, & en auroit six mille si, après la mort de son pere, il ne lui avoit pris fantaisie d'aller mesurer la grande Pyramide d'Égypte. Il me parle souvent de cette disgrace, qui lui a enlevé le tiers de sa fortune ; & dit à ce sujet que, sans un certain Roi d'Égypte qui vivoit il y a plus de deux mille ans, il auroit six chevaux dans son écurie au lieu de trois ; quatre domestiques d'avantage qu'il n'a ; & qu'il boiroit deux bouteilles de vin clairet de plus à ses repas, que ses facultés ne lui permettent aujourd'hui d'en boire.



LETTRE XXVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

ON voit ici une sorte d'hommes, qu'on appelle Am--b--rs. Ces gens, qui sont chargés des intérêts des Couronnes, sont si désœuvrés, qu'on di-

* Quartier où sont les maisons de prostitution.

roit qu'ils n'ont d'autre affaire, que celle de n'avoir rien à faire.

Si on va le matin prendre l'air à *Hyde-Park*, on est sûr de les y rencontrer à cheval; si on marche à midi dans les rues de Londres, on les y trouve à pied: on ne sauroit faire deux pas sans leur passer sur le corps. Il sont tous les jours réguliérement dans *St James's Park*, depuis deux heures après-midi, jusques à quatre. Ce sont les premiers objets qui se présentent à *Ranelagh* & à *Vauxhall*. Ils président dans les *Front-Boxes* des deux théatres de *Drury-lane* & de *Covent-garden*, & sont des pillers de l'Opéra-Italien de *Hay-market*. Aucun concert public ne se fait sans eux; il ne se tient aucune assemblée où ils n'assistent: ils sont enfin partout, excepté dans leurs cabinets. Je ne les connois point personnellement, & je n'aurois jamais deviné ce qu'ils sont, si on ne me l'avoit dit.

On en voit un parmi eux qui est éternel. Il arriva à Londres après le déluge, & il ne quittera vraisemblablement l'Angleterre qu'à la fin du monde. Il est vieux comme Saturne; mais tu ne lui donnerois pas quarante ans, tant il est poudré & musqué. Son air est si grave & son maintien si empesé que, depuis trente ans, il n'a pas dérangé un seul cheveu de sa perruque: au reste, c'est un grand négociateur; car il a traité avec la moitié des femmes de la Ville.

On m'en a montré un second qui est toujours hérissé. On diroit que son esprit est pris aux cheveux. On le voit pensif & rêveur comme s'il étoit chargé du détail de l'Europe. Il assiste aux spectacles ministralement. Ceux qui le voient de près, prétendent qu'il a des connoissances & du savoir: mais à quoi

bon ſa capacité ? Quand on n'a d'autre affaire dans une Cour que celle d'y régler des ſubſides; c'eſt-à-dire, de recevoir & d'envoyer de l'argent, on n'a pas beſoin de génie, il ſuffit d'avoir des mains.

On m'a aſſuré qu'il y en a parmi eux qui ont des lumieres & de l'entendement, je ne t'en dirai rien: mais ce dont je puis t'aſſurer, c'eſt qu'il y a parmi eux de ſots perſonnages. J'en vois un ſur-tout dans les endroits publics qui a l'air indécent, je ne connois point de viſage plus malhonnête.

On m'en a fait remarquer un, arrivé de la Guadeloupe, pays d'où vient le ſucre, qui enchérit ſur tous les autres par ſa difformité. C'eſt une eſpece de ſinge-homme. Il n'y a que des ſauvages de l'Amérique qui puiſſent envoyer en Europe de telles figures.

Il me ſemble que les Princes Chrétiens ne ſont pas aſſez ſcrupuleux ſur le choix de ceux qui doivent les repréſenter dans les Cours étrangeres. C'eſt en quelque maniere avilir les Couronnes que de confier leurs intérêts à des hommes qui ne reſſemblent en rien à ceux qui les portent. On dit que ce n'eſt qu'une copie, mais cette copie doit avoir quelque rapport avec l'original.



LETTRE XXIX.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

D'Avignon.

TU as vu dans ma précédente ma premiere introduction chez la nobleſſe d'Avignon. Nous nous rendîmes le lendemain dans la même aſſemblée,

où nous trouvâmes à peu près la même compagnie.

Monſieur, dis-je à mon conducteur; je vous prie de m'apprendre qui eſt ce vieillard poudré & muſqué, qui fait l'agréable avec cette jeune Dame placée devant nous? C'eſt un de nos Marquis, me repondit-il, qui porte le titre & le nom d'une terre qu'il n'a plus. Il eſt vieux comme le monde & uſé comme le temps. Les plaiſants d'Avignon diſent par ironie qu'il naquit du temps de Jean XXII, & qu'il vit bâtir le palais papal; avec cela il eſt toujours à fleurer le jupon de quelque femme. Il paſſe tous les matins deux heures à ſa toilette pour réparer les injures de l'âge; & il ſe pare comme une vieille femme. Mais toutes ſes précautions montrent la corde; ſes rides contrediſent ſon perruquier, & le font paſſer pour un impoſteur.

Dites-moi qui eſt ce grand perſonnage un peu voûté, qui domine ſur tous les autres, & qui a une perruque en bourſe, quoiqu'à ſon âge on ne devroit plus en porter?

C'eſt, me répondit-il, un Gentilhomme Conſul. La manie de celui-ci eſt le Chaperon; & il n'eſt pas plutôt ſorti de cette charge, qu'il voudroit y rentrer. Apparemment qu'il y trouve ſon compte. Si cet homme avoit vécu du temps des Romains, il n'auroit pas aſpiré à devenir Céſar; il n'eut intrigué dans la République que pour le Conſulat. Il paſſe ici pour un grand calculateur; on lui donne même des notions ſur la géométrie & ſur quelques autres ſciences. Je l'ai tâté deux ou trois fois ſur ces matieres, je lui trouve un eſprit trop problématique: au reſte

ſa famille eſt très-ancienne; car elle datte du temps de Moïſe. *

Je voudrois ſavoir, repris-je, qui eſt ce Gentilhomme, qui porte une figure très-commune, & une marque de diſtinction à ſa boutoniere? C'eſt un Chevalier de Malthe de quelque part des environs de cette Ville. Il a l'air bien impertinent, lui dis-je: & il en a bien le jeu auſſi reprit-il. C'eſt le mortel le plus inſipide, & en même-temps l'animal le plus arrogant qui ſoit dans la nature. Il eſt à charge à tout le monde dans cette Ville par ſa fierté & ſon inſuffiſance. On doit lui voler tout ſon bien au jeu dans une nuit; c'eſt le ſeul moyen qu'on a imaginé pour le forcer à quitter Avignon.

Pouvez-vous me dire qui ſont ces deux Cavaliers, en face de nous, qui prennent un air badin avec tout le monde & plaiſantent ſans ceſſe? Ce ſont les Meſſieurs Four-b-n deux freres; voici en gros leur caractere. L'un eſt un ivrogne & l'autre un fat. Et qui eſt ce grand vieilllard, repris-je, qui fait ſemblant de n'être pas âgé, en badinant & folatrant avec eux comme un jeune homme? A ſon air je le ſoupçonnerois le troiſieme frere. Vos ſupçons ſont juſtes, ajouta-t-il, mais c'eſt aſſurément l'aîné, car c'eſt le pere des deux autres.

Qui eſt ce jeune homme qu'on voit à cette table à quadrille, qui a le regard indécis & les mains tremblantes? On diroit qu'il vient de la forêt voiſine, & qu'il y a fait un mauvais coup. C'eſt le Marquis de For-t-a de Provence : mauvaiſe compagnie. On l'accuſe d'avoir aſſaſſiné une homme dans ſa Ville, c'eſt

---

* maiſon Juive.

pourquoi il s'eſt retiré dans celle-ci. L'affaire eſt pendante au Parlement d'Aix, mais qu'il perde ou qu'il gagne ſon procès, cela revient au même pour ſa réputation; car tout le monde lui rend la juſtice de croire que, s'il ne l'a pas aſſaſſiné, il eſt capable de le faire. Son métier eſt d'être joueur, & il coupe joliment une bourſe.

Monſieur, inſiſtai-je, qui eſt ce petit homme à deux pas de nous, qui a l'air ſi empeſé? On le nomme, me dit-il, le Vicomte. C'eſt un petit maître d'une ancienne édition qui n'a jamais été corrigée; car l'ouvrage de ſa perſonne eſt rempli de défauts. Il étoit autrefois très-impertinent, mais depuis qu'une femme l'a battu, il eſt devenu fort humble.

Qui eſt ce grand jeune homme qui lui parle maintenant, qui fait le beau garçon & qui ſe mire continuellement dans ſa figure? C'eſt le petit-neveu de notre Arch---Il joue l'eſprit, affecte les ſentiments, fait le beau diſeur, parle exprès pour ſe faire écouter; choiſit ſes mots, ſes expreſſions, & accompagne le tout d'un certain je ne ſais quoi de ſingulier dans ſa figure & ſes manieres, qui ſemble fait pour achever de le rendre ridicule.

Qui eſt ce Chevalier de St Louis qui eſt à côté de lui? C'eſt ſon oncle, me répondit-on: homme cauſtique, mordant qui médit depuis qu'il eſt levé juſques à ce qu'il ſoit couché. Ce Gentilhomme peut ſeul diffamer une ſociété entiere, & perdre de réputation toute une Ville, d'ailleurs cependant honnête homme, quoiqu'un peu frippon au jeu.

Je ſuis curieux de ſavoir, continuai-je, qui eſt ce petit homme replet, qu'on voit dans tous les endroits de cette ſalle, qui ſe foure par-tout & qui parle à

tout le monde? C'eſt le Marquis de Mont-p-ſ-r, une eſpece d'aventurier, qui s'eſt établi dans cette Ville pour faire valoir ſes heureux talents pour l'induſtrie. La plupart des gens de qualité empruntent, font des dettes, s'intriguent au jeu ou avec les femmes : mais celui-ci négocie en procès. Son induſtrie eſt la chicane. Il achete de mauvaiſes cauſes, qu'il rend bonnes à force de ſolliciter & d'importuner les Juges. Homme alerte, laborieux, infatigable, il monte à cheval & galope à Rome ou à Paris, comme un autre iroit ici à la promenade. La plupart des hommes ſont déplacés, la vocation de ce Gentilhomme étoit d'être poſtillon.

Je ne vous ferai plus qu'une queſtion, dis-je à mon conducteur, car je crains de me rendre importun. Qui eſt ce petit Chevalier à cheveux gris, qui eſt auprès de nous, qui furete par-tout avec les yeux, & qui a le viſage d'une chauve ſouris? C'eſt, me répondit-il, un petit avorton de Malthe, que la Religion a oublié ici, parce qu'il n'a pas de quoi faire honneur à ſa Religion. Il eſt vain, orgueilleux, pauvre & ignorant; en un mot, c'eſt un véritable Gentilhomme d'Avignon.

LETTRE XXX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

IL y a dans cette grande Ville deux ſortes de nations, les peuples qui habitent ce qu'on appelle la Cité, & ceux qui réſident dans le quartier de la

Cour ; les mœurs des uns ſont préciſément les anti-podes de celles des autres ; on peut regarder la diviſion qui ſépare ces deux peuples, comme une vaſte mer qui met une différence immenſe entre eux.

On diroit que l'Anglois, qui eſt né aux environs de *Lombard ſtreet*, eſt d'une eſpece différente de celui qui vit aux environs de *St James' Square.* Quand celui-ci veut ſe divertir & montrer le ridicule d'un ſot perſonnage, il met ſur le théatre *the Citizen*, * le citoyen.

En effet tout eſt différent en lui, la maniere de parler, de s'exprimer, de s'habiller, de ſatisfaire ſes goûts, ſes deſirs & ſes appétits. L'Anglois de la Cité eſt groſſier, ſtupide, ſans imagination, s'exprimant mal dans la ſociété ordinaire, n'ayant dans la tête que des calculs d'argent. Au contraire, le Breton né près du Parc, parle joliment, s'exprime avec aiſance, & a des réparties ; il dédaigne les richeſſes qu'il prodigue continuellement, ce qui fait qu'il mépriſe l'habitant de la Cité qui ne penſe & ne reſpire que profit & gain. Mais celui-ci lui rend bien le change, lorſqu'il vient le trouver à la bourſe, pour avoir par ſon moyen de quoi fournir à ſes diſſipations. Le citoyen fier & enflé de ſes lettres de change & de ſon argent, le regarde avec dédain, & ne lui répond que par monoſyllabes ; il n'a preſque point le temps de lui parler. Le courtiſan, qui a beſoin de lui, s'habille de même dans ce moment, & affecte ſon ton & ſes allures. L'argent qui au caffé de *Smirna*, détruit le niveau, le rétablit au caffé de *Tom's*. Tous ceux qui ſont dans l'enclos de ce

* Comédie qui porte ce nom.

quartier, y font à l'unisson pendant que la bourse dure, & que les affaires se font; ce n'est que deux heures après, que chacun rentre dans son caractere. L'habitant de *St James*, en repassant *Temple-bar*, reprend son air de Cour, qu'il y avoit laissé, comme en dépôt en entrant dans la Cité; & le Marchand, en laissant les calculs & les agents de change, redevient gauche, grossier & maussade.



LETTRE XXXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin*.

De Londres.

ON ne peut guere marcher dans les rues de Londres sans être battu, ni aller en carrosse sans être rompu. Si l'on est à pied, l'on est balloté; si l'on est en voiture, on est cahoté. Je préfere le ballotage au cahotage, je me mêle dans la foule, & soutiens le combat.

Mon banquier qui demeure à trois milles de mon logement, ne me compte jamais de l'argent qu'à mon corps défendant : j'allai dernierement chez lui pour recevoir cinquante guinées, & je reçus avant que d'y arriver, autant de coups de poing. Je serois peut-être traité avec plus de ménagement, si on savoit que je suis Chinois; mais j'ai le malheur, malgré mes petits yeux, de passer pour François, & en cette qualité, je suis étrillé d'importance. Il est triste pour un Asiatique d'être la victime de la haine de deux nations Européennes. Dans les autres États d'Europe, il n'y a que les soldats qui donnent des

batailles; ici tout le monde se bat & fait la guerre.
Hier, comme je passois dans une rue qu'on appelle le Strand, un gros Anglois, en passant auprès de moi, me donna un grand coup de poing qui me fit pirouetter plusieurs minutes, en m'appellant *French Dog*. Je lui en aurois volontiers fait mon reçu, à condition d'en être quitte pour le premier; mais comme l'étourdissement où j'étois, ne me permit pas de me retirer, il m'en donna un second, en me disant : *Get out of my way, you dirty fellow.*

Il est malheureux pour l'Europe entiere que les deux nations aient conçu tant d'antipathie l'une pour l'autre; car je vois ici tous les jours des *Allemands*, des *Italiens*, des *Portugais* & des *Espagnols*, qui, étant pris pour *François*, ne sont pas traités avec plus de ménagement que moi, qui suis Chinois.

Il est vrai que si je me plains du mauvais traitement que je reçois, on me propose aussitôt le duel national, qui est un combat particulier personnel; mais j'aime mieux recevoir deux ou trois coups de poing que cent, & avoir une épaule ou un bras démis, qu'un œil poché, ou le visage en compotte.



LETTRE XXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

J'Avois vu des Anglois en France, & j'en vois à Londres. Ce ne sont ni les mêmes génies, ni les mêmes hommes. Le changement est si grand que l'on diroit que l'espece est différente. A Paris ils ont de

la douceur & de la politesse, & une certaine liaison dans le caractere qui les rend sociables. A Londres, ils sont sombres, noirs, taciturnes, & presque intraitables. Les qualités aimables les abandonnent en débarquant ici. Ils redeviennent Anglois depuis la tête jusques aux pieds.

Quoique le trajet de mer, qui sépare les deux nations, ne soit que de quatre heures, les naturalistes comptent six mille lieues de la gaiété de Calais à celle de Douvres. La différence de caractere n'est pas plus grande entre les deux peuples qui habitent les deux Poles opposés.

Je ne puis croire que cela vienne du climat : une si petite différence ne sauroit produire un si grand effet. Le Physique n'a ces sortes d'influences qu'à un certain éloignement de degrés, & les Astronomes ne mettent presque aucune différence du soleil de France à celui d'Angleterre. Il est vrai que les Anglois se pendent, & que les François ne se pendent point; mais ce n'est pas l'air qui fait que les Bretons s'étranglent ou se noient. Je crois que ce contraste tire sa cause du systême politique.

La société & la politesse sont une suite du gouvernement absolu. Le despotisme en France s'étend dans toutes les classes. Chaque sujet, qui est supérieur en rang & en richesses, est une espece de Roi pour celui qui lui est inférieur : celui-ci devient son esclave naturel : de-là viennent en général les considérations, les égards, les distinctions & toutes les manieres soumises & complaisantes.

On peut regarder la France comme une société de courtisans, qui à certains égards sont Monarques, & à d'autres sujets. Cet enchaînement de despotis-

me, qui s'étend depuis le plus petit ſujet de la Monarchie juſques au plus grand, forme cette politeſſe qui eſt ſi naturelle aux François; car les courtiſans ſont par-tout flatteurs & prévenants.

Quand la conſtitution Romaine fut dans ſa vigueur, le peuple Romain, franc & ſincere, ne connoiſſoit point ces égards étudiés. Lorſque les Empereurs les eurent aſſujettis, ils furent polis, doux, affables & trompeurs.

Les Bretons libres & indépendants, n'ont pas beſoin de cette gaiété Françoiſe. Leur ſyſtême politique les en diſpenſe. L'inſtitution met toutes les claſſes à l'aiſe. Chaque Anglois peut être de l'humeur qu'il veut ſans prendre garde à celle des autres.



LETTRE XXXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Londres.

DEpuis la mort du Roi, toutes les idées ſont ici pacifiques. On parle déja de congrès, d'indemniſation, de ſuſpenſion d'armes. Il ſemble que tous les ſyſtêmes de guerre ſoient deſcendus dans le tombeau avec le Monarque. Tel eſt le ſort des Européens, que leur deſtinée tient preſque toujours à la vie d'un ſeul homme. Si George II regnoit, la guerre continueroit; mais parce que George III occupe le Trône, la paix ſe fera. Et ce n'eſt pas une des moindres raiſons pour un Souverain de mettre fin aux batailles, que ſon Prédéceſſeur les ait commencées. Un Monarque croiroit n'être point Roi, s'il

ſuivoit les anciens plans : il s'imagineroit qu'on croiroit dans le monde que ſon Prédéceſſeur vit encore, & qu'il n'eſt qu'une ombre regnante. Afin que le public n'ait pas cette opinion de lui, il faut abîmer les anciens ſyſtêmes qui ont coûté tant de ſang, & en établir de nouveaux qui, ne s'accordant pas avec les premiers, ne ſont pas moins préjudiciables à la nation, que ceux qui pourroient auparavant lui être le plus nuiſibles.

Je ne dis pas que l'état de guerre ſoit préférable à celui de paix; mais ſeulement qu'il y a des cas particuliers, où un gouvernement ayant fait une grande avance de richeſſes & de ſujets, eſt dans la néceſſité de conſommer l'ouvrage des ſieges & des batailles; ſans quoi le traité de paix lui fait perdre tout le fruit de ſes victoires.

Ce que je t'en dis ici ne porte pas préciſement ſur l'Angleterre. Pour ſavoir ſi la paix lui ſera plus utile que déſavantageuſe, il faudroit connoître à fonds ſes reſſources, avoir meſuré ſes finances, combiné l'état de ſes forces de terre & de mer: ſavoir ſi les taxes qu'elle ſeroit obligée de mettre ſur ſes ſujets pour ſubvenir aux dépenſes extraordinaires de guerre, ne lui ſeroient pas plus préjudiciables que l'avantage qu'elle pourroit retirer de dix victoires: & ſur-tout ne point s'en rapporter au peuple, dont les idées là-deſſus portent toujours à faux; parceque chacun ſe forme des préjugés relatifs à ſes intérêts particuliers.



LETTRE XXXIV.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

D'Avignon.

LE même homme qui m'avoit introduit dans l'aſſemblée des Nobles d'Avignon, me préſenta deux jours après dans celle des gens de robe. On ne nous eut pas plutôt annoncés, que le maître du logis ſe leva de ſa place, vint nous recevoir à la porte de l'appartement, me préſenta à la compagnie; & après m'avoir fait beaucoup de civilités, nous fit aſſeoir dans un endroit fort commode. Voilà un homme bien poli, dis-je à mon conducteur: il eſt encore plus aimable, ajouta-t-il. Si vous faiſiez quelque ſéjour à Avignon, vous feriez enchanté de le voir. Il a le ton de la bonne compagnie, le caractere liant, l'air aiſé, & les manieres engageantes: mais ce n'eſt là, pour m'exprimer ainſi, que le méchanique de ſon mérite. Il a du génie & du ſavoir: outre qu'il eſt habile Avocat, grand Juriſconſulte, il parle de tout avec beaucoup de juſteſſe, d'eſprit & de pénétration. Il joint aux qualités de bon citoyen, celle d'homme fort ſociable. Il fait très-bien les honneurs de cette Ville; car outre une nombreuſe compagnie qu'il raſſemble chez lui deux fois la ſemaine, ſi quelque Prince ou quelque Grand de l'Europe fait quelque ſéjour à Avignon, il lui donne des fêtes où l'on n'admire pas moins ſon bon goût que ſa magnificence.

Voilà le portrait que mon conducteur me fit de

cet Avignonois; & en effet je démêlai dans ses traits la vérité du tableau : car il y a des physionomies parlantes.

On nous proposa de jouer; mais je préferai de m'entretenir avec mon compagnon.

Après que les parties furent établies, & que chacun fut rangé autour des tables. Monsieur, lui disje, vous voyez que je suis ici comme un homme tombé des nues. Voudriez-vous avoir la bonté de m'initier dans ce monde nouveau. Je le veux bien, me répondit-il poliment, & je le puis d'autant mieux, que (passez-moi l'expression) je suis Franc-Maçon de cette assemblée; j'ai le secret de l'ordre. Vous n'avez donc qu'à parler, & me déclarer par qui vous voulez que je commence.

Je vous prie de me dire qui est cette jeune Dame assise autour de cette table vis-à-vis de nous, qui a les traits réguliers, la physionomie aimable avec d'assez beaux yeux ? C'est, me répondit-il, une étrangere, née en Provence, qui a épousé ce petit homme qu'on remarque derriere elle.

Faite comme elle est, repris-je, elle doit avoir bien des adorateurs ? Elle n'en manqueroit, pas, me dit-il, mais elle n'en veut point. Il lui a pris fantaisie d'aimer son mari; chose qui n'est pas ordinaire à Avignon, où l'on ne se marie point pour cela : & c'est peut-être, parce que cela n'est pas commun, qu'elle l'aime; car les femmes se décident toujours pour les choses rares.

Qui est cette jeune femme qui est auprès d'elle, repris-je, qui a le visage long, les yeux noirs, qui affecte un air enfantin, & qui avec cela a je ne sais quoi de languissant ? C'est encore une femme qui est pour les choses rares. Elle aime son mari, ou

au moins fait semblant de l'aimer : il est vrai que personne ne l'en empêche, c'est une grimaciere que la plupart des hommes trouvent ridicule.

Qui est cette troisieme que nous voyons ici à notre droite, qui a le visage rond, le teint beau & la bouche laide? Est-ce encore une curieuse en raretés? Non, non, reprit-il précipitamment; la chose la moins rare que celle-ci trouve dans sa maison, c'est son mari; aussi lui présere-t-elle un amant.

Je meurs d'envie, lui dis-je, de savoir qui est cette femme surannée, qui fait les yeux doux à ce vieillard, que je vois à deux tables de nous, en perruque à bourse, & déguisé en jeune homme? Ils se font des grimaces si risibles, que je ne sais comment ceux qui sont avec eux peuvent garder contenance. C'est, me répartit-il, une veuve avec un vieux garçon, qui s'aiment jusqu'à en être ridicules. On les dit mariés ensemble. En tout cas, s'ils ne le sont pas, ils vivent comme s'ils l'étoient.

Dites-moi qui est cette grande femme qui a le teint forcé, l'air hommace & le propos libre & dégagé? Il me semble qu'elle fait semblant de ne plus aimer un jeune homme d'une assez jolie figure, qui joue avec elle & qu'elle agace toujours. Vous avez raison, me répondit-il; il fait semblant : mais en fait d'intrigue d'amour, quand tout le monde s'apperçoit qu'une femme fait semblant de ne pas aimer un homme, c'est une preuve certaine qu'elle l'aime.

Je voudrois savoir qui est cette femme mince & longue qui a une taille décharnée qui ne finit point, & dont la tête ressemble à un point placé sur un i? C'est, me dit-il, une femme à sentiments. En effet; on lui trouve ici de la délicatesse; car elle n'a eu que

cinq

cinq ou six amants dans sa vie, & à la fin elle s'est bornée à un blondin fade & insipide, avec qui elle vit assez indifféremment ; mais comme il faut que la galanterie s'occupe à quelque chose, ils font ensemble de la tapisserie à l'aiguille. Leur amour en est aujourd'hui à la douzieme chaise.

Faites-moi la grace de me dire, qui est cette brune qui a le visage long, les yeux noirs, les dents belles & la bouche jolie, qui nous regarde presque toujours ? C'est, me répondit-il, une femme sans mœurs. Lorsqu'elle étoit fille, elle étoit au premier venu : aujourd'hui qu'elle est femme, elle est au dernier. Tout lui est bon, elle donne dans l'Église, l'épée & la robe, sans négliger cependant le Tiers-État. Elle s'attache sur-tout à la finance. Si comme cette Princesse d'Égypte, elle eut exigé une pierre de chacun de ses amants, elle pourroit élever aujourd'hui une pyramide qui iroit jusques au septieme ciel.

Qui est cette jeune personnne, qu'on remarque assise derriere elle, & qui est assez jolie? C'est sa sœur, Demoiselle à marier, & qui a autant de goût qu'elle pour la robe : mais qui, en attendant, s'amuse avec l'épée. Celui qui épousera cette fille, se mariera avec une femme.

D'où vient, lui dis-je, reçoit-on ici ces sortes de créatures? Que voulez-vous, repartit-il? S'il falloit scrutiner la conduite de toutes les femmes, & ne recevoir que celles qui ont de la vertu, il faudroit mettre la clef sous la porte de cette assemblée.

Monsieur, lui demandai-je en cet endroit, qui sont tous ces hommes qu'on voit debout & assis dans cette assemblée? Ils sont pour la plupart habillés de

noir. Ce sont, me répondit-il, des Avocats. En voilà beaucoup! repris-je; & il faut que vous ayez bien des procès, pour occuper tant de gens de loix. Nous en avons peut-être moins qu'ailleurs; car nous sommes trop pauvres ici pour corrompre les Juges & acheter des sentences : aussi n'est-ce qu'un titre qu'on se donne pour percer tout d'un coup au second rang. La plupart de ces Avocats que vous voyez, ne vous donneroit pas un bon conseil pour l'Empire du monde: & plusieurs d'entre eux ignorent certainement qu'il y ait un code de loix, & que Justinien ait jamais existé. Quand un roturier veut un peu se décrasser de son origine, il prend des grades & se fait Avocat honoraire: ce qui lui donne le pas directement après la noblesse. Il y a un prix fait pour cela: on dépense cent écus. Cela n'est pas cher, lui dis-je: il est impossible d'être un sot à meilleur marché. Je ne suis embarrassé que de leur insuffisance; car des gens qui, pour de l'argent, achetent le savoir de leur État, doivent être de grands ignorants. Eux ignorants! reprit-il: ce sont les plus habiles gents du monde. Ils savent tout: parlez-leur économie d'État, systême de finances, gouvernement, ministre, administration, & vous verrez comme ils traiteront toutes ces matieres. La politique est sur-tout leur fort, c'est là où ils brillent le plus & où ils extravaguent davantage.



LETTRE XXXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Londres.

A Paris il y a plus de théatres & de pieces qu'à Londres ; mais à Londres il y a plus de ſcenes & d'acteurs qu'à Paris.

Dans les autres pays de l'Europe, on repréſente les vices en gros, ici on les joue en détail : on dépéce, pour ainſi dire, le cœur humain.

Les faiſeurs de pieces repréſentent la nature dans toutes ſes formes, même les plus difformes.

Les intrigues des cachots, les horreurs des priſons, les entretiens brutaux des cabarets, les propos indécents des mauvais lieux entrent dans le plan de ce théatre.

Le plus ſouvent les perſonnages ſont des voleurs de grand chemin, des gueux, des pauvres, des mendians, des taverniers, &c.

On dit ici pour raiſon que la ſcene eſt le miroir de la vie humaine; mais faut-il pour cela en défigurer la glace ? Un malade dans ſa garde-robe, un lépreux qui expoſe ſes plaies, un ivrogne qui vomit, une femme de mauvaiſe vie qui affecte des poſtures indécentes ſont auſſi des tableaux de la vie humaine : faut-il pour cela les expoſer au grand jour ?

La ſociété civile a ſes égouts, ou, pour me ſervir de cette expreſſion, ſes excrements : lorſqu'on les remue, il en ſort des exhalaiſons qui font mal au cœur.

Ces caracteres ne sont d'aucune utilité au monde moral. Ceux qu'ils représentent n'assistent jamais à ces représentations; & quand ils y assisteroient, ces peintures ne feroient sur eux aucune impression. La vile populace ne se corrige jamais; la crapule dans laquelle elle est plongée dans un temps, est celle où elle vit dans un autre.

Mais, comme on a jugé que la scene feroit trop uniforme, ou peut-être même trop triviale, en ne représentant que des filoux ou des laquais, on y a mêlé des Héros & des Rois; de maniere que les spectateurs, après avoir parcouru sur cette scene le Palais d'un Monarque, s'y trouve le moment d'après dans la boutique d'un savetier.* Le Roi y est sur son Trône, le cordonier sur son escabeau. Celui-là entretient les spectateurs des affaires d'État, celui-ci des détails de sa boutique. Le Héros est amoureux, le savetier est ivrogne. L'un supplie la Reine, l'autre bat sa femme, &c. Rien n'est si contradictoire que ce qui se passe sur ce théatre. Les personnages y sont à mille lieues les uns des autres.

Les Physiciens ont observé que ceux qui servent les foux dans les hôpitaux, à force d'entendre des discours interrompus, coupés & qui n'ont aucune liaison, perdent l'esprit eux-mêmes. Je ne te dirai pas si les spectateurs qui assistent réguliérement à *Covent-garden* & à *Drury-lane* deviennent foux; mais ce dont je puis t'assurer, c'est que ces deux théatres ne sont pas faits pour rendre les hommes sages.

* La plupart des pieces sérieuses en Angleterre sont mêlées de farces.

LETTRE XXXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Londres.

LE théatre Anglois eſt non-ſeulement bas & trivial, mais même ſale & obſcene. J'aſſiſtai, il y a quelques jours, à une comédie Angloiſe qui a pour titre *The Batchelor.* La piece ne fut pas plutôt commencée que j'aurois voulu être bien loin du théatre : tant la modeſtie & la décence y ſont bleſſées. Je cherchai pluſieurs fois les moyens de m'enfuir, mais une foule de ſpectateurs me barroit tous les chemins, car cette piece eſt fort courue.

J'étois d'abord pour les jeunes Dames, dans un embarras que je ne puis te repréſenter : mais je m'apperçus bientôt qu'elles étoient moins inquiétes que moi.

Il faut que la modeſtie ſoit bien dégénérée parmi les ſexe Breton ; car on lit dans quelques fragments qui peuvent ſervir d'hiſtoire au théatre Anglois, que les femmes autrefois n'aſſiſtoient jamais au ſpectacle qu'en maſque ; de maniere qu'étant couvertes, elle écoutoient incognito toutes les ſottiſes qu'on y débitoit, mais aujourd'hui elles ont levé le maſque, & les entendent perſonnellement, de ſang-froid & ſans rougir.

Quoi qu'il en ſoit, il n'y a aucun mauvais lieu, point de corps de garde, où il ſe débite d'avantage d'obſcénités, & où il ſe diſe un plus grand nombre de paroles ſcandaleuſes, qu'il s'en proféra ce ſoir-là ſur ce théatre

L'indécence de cette comédie ne se borne pas aux mots, elle passe jusques à la représentation de l'acte de la débauche. Le crime se consomme presque sur la scene, en présence du spectateur à qui la piece fait garder les manteaux.

On doit avoir mauvaise opinion de la délicatesse d'une nation, qui souffre que l'indécence soit portée sur son théâtre jusqu'au point de révolter les sens.

Il ne faut point avoir l'esprit formé pour juger de cette dépravation de goût, la raison dans son adolescence peut s'en appercevoir.

Au sortir de cette piece, j'allai chez une Dame, qui m'avoit invité, & où plusieurs personnes de l'un & de l'autre sexe devoient se rendre après la comédie, & y souper comme moi. Parmi ceux qui formoient cette assemblée, il y avoit une Dame qui avoit une fille de sept ans, qu'elle avoit menée ce soir-là pour la premiere fois à la comédie.

Après les premiers compliments, chacun s'assit à sa place en attendant qu'on servît. On alloit sans doute parler de la piece & des acteurs, lorsque la petite fille, prenant la parole, s'adressa ainsi à sa mere.

Ma chere Maman, lui dit-elle, pourquoi est-ce qu'il y a des théâtres & des comédies à Londres ? Ma fille, lui répondit la mere, c'est pour corriger les mœurs par la peinture difforme des vices. Oui! dit l'enfant, cela est bien joliment imaginé, ma chere Maman, moyennant quoi, ajouta-t-elle, les petites filles comme moi qui vont souvent à la comédie, doivent être bien sages ? Oh! je vous prie donc, ma chere petite Maman, de m'y mener souvent; car je veux être bien sage aussi. Cependant, reprit-

elle, j'ai entendu ce ſoir des paroles qui doivent être méchantes; car la petite Dazy-Smith, qui va à l'école avec moi, fut miſe derniérement en pénitence, pour les avoir proférées: comme *ſon of a Bitch*, *ſon of a Whore*, *ſon of*--- Fi donc, Mademoiſelle, lui dit la mere en prenant ſon ſérieux, ne prononcez point ces mots ſales. Mais ſi ces mots ſont ſales, Maman, interrompit précipitamment la petite-fille, pourquoi les emploie-t-on ſur le théatre, s'il eſt fait pour corriger les mœurs.

Un enfant de ſept ans dans cette réponſe fait la critique générale du théatre Anglois.



LETTRE XXXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

L'Angleterre eſt riche & fertile, ſon commerce eſt étendu. Elle domine ſur le vaſte Océan; ſa marine la rend reſpectable à tout l'univers. Sa conſtitution eſt des mieux combinées; le citoyen y eſt libre, l'homme n'y eſt point eſclave. La nation ſe gouverne par ſes loix, & ſe conduit par ſes repréſentants: chaque particulier y eſt une eſpece de Roi; il ne rend compte de ſes actions qu'à lui-même. Cependant ce peuple eſt le plus malheureux de la terre, car il eſt le plus triſte. Une inquiétude mortelle s'eſt emparée de la nation; on ne vit point en Angleterre, on n'y fait que languir. Au milieu des richeſſes & de l'abondance, on ne jouit de rien. Tous les amuſements publics ou particuliers ſont mélan-

coliques, & les divertiſſements privés de gaieté; tout y eſt ſérieux juſques à la joie. Un air ſombre jette du noir par-tout, & répand la triſteſſe juſques dans le ſein des plaiſirs. La gravité a pris le deſſus ; elle s'eſt emparée de toutes les claſſes de la nation : il y a des Anglois qui de pere en fils n'ont pas ri depuis dix générations.

La plupart des Bretons, ne pouvant ſurvivre à leurs chagrins, ſe pendent ou ſe noient. Quel bonheur que celui qui porte les hommes à ſe tuer de déſeſpoir ! Je crois que je pourrois expliquer ceci. La liberté donne une certaine inquiétude d'eſprit que la ſervitude lui ôte. Le peuple eſclave a une affaire, qui eſt celle de rompre ſes chaînes; la nation libre n'en a point : or, quand l'imagination n'a rien à faire, l'inquiétude travaille.

Il s'enſuivroit de-là, me répondras-tu, que la liberté feroit un mal. Je le crois de même, par la raiſon que les hommes abuſent de tout. Plus l'avantage qu'ils reçoivent de la conſtitution politique, eſt conſidérable, plus l'abus qu'ils en font eſt grand. Il eſt vrai que cette liberté eſt l'état de perfection; mais pour en jouir, il faudroit que l'homme fût parfait. Il n'y a point de gouvernement ſur la terre plus eſclave que celui du Turc, & il n'y en a aucun qui ſente moins ſon malheur. De toutes les nations, la Françoiſe eſt la moins libre, c'eſt cependant la plus gaie.

— Une autre ſource de cette humeur noire qu'on remarque chez ce peuple-ci eſt, je crois, le genre des boiſſons qui ſont en uſage en Angleterre. Les Anglois en général s'abreuvent de liqueurs fortes & ſpiritueuſes. Celles-ci qui, pendant qu'elles por-

tent leur fumée au cerveau, forcent les fibres par une gaieté artificielle, causent ensuite en eux un relâchement qui donne de la tristesse. Peut-être que le climat & d'autres causes secondes contribuent à produire aussi cet effet; car s'il faut peu de chose pour faire qu'un peuple soit gai, il ne faut presque rien pour le rendre triste.



LETTRE XXXVIII.

Le Mandarin Ni-ou-fan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

D'Avignon.

IL y a une Inquisition à Avignon; & par la même raison il y a aussi des Juifs; car ces deux choses vont toujours ensemble.

Je n'ai donc pas été surpris de trouver des Juifs dans le Comtat; mais j'ai été étonné d'y rencontrer des Ducs.

Ce sont des especes de bénéfices honoraires que le Pape donne. On bulle ici un Duc, comme on bulle un Évêque. On paye pour l'un comme on finance pour l'autre; il suffit d'avoir de l'argent pour acheter un brevet Ducal. La naissance n'y fait rien; car comme il ne faut pas être Noble pour être Évêque, il n'est pas nécessaire d'être Gentilhomme pour devenir Duc.

C'est une vieille habitude que la Cour de Rome a de créer. Ne pouvant plus faire des Rois, elle fait des Ducs.

A l'égard des Chevaliers, le Pape en fait plus lui seul que tous les Souverains de l'Europe en-

femble. Il eſt vrai que le prix qu'il met à ce titre, eſt ſi modique qu'il n'y a point de valet de pied qui n'ait le moyen d'entrer dans ſes ordres.

Les marchands du St Pere à Rome vendent les commiſſions de Chevalier en gros; le prix en eſt fait, c'eſt cent ducats le cent. Il eſt vrai qu'il y a des Souverains en Europe, qui les livrent encore à meilleur marché; car ils les donnent pour rien.

Tout eſt corrompu dans ces malheureux climats; non-ſeulement la vertu, mais même la marque qui ſert à la diſtinguer.

LETTRE XXXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

ICi, comme en France, les Miniſtres d'État viennent de loin. On diroit que, dans cette partie de l'adminiſtration, le gouvernement eſt entiérement deſpotique, & reſſemble à ceux d'Aſie.

A Conſtantinople le Sultan peut faire Vizir, un petit Douannier: à Londres le Roi peut faire Secretaire d'État un bas Officier; avec cette différence, qui n'eſt pas toujours le maître de lui ôter ſon poſte, après le lui avoir donné; ſouvent ſon Divan s'y oppoſe. Dans ce cas le Prince a droit de création, & non point de conſervation: il peut former, mais non pas détruire.

En France, une femme peut faire un Miniſtre d'État: ici il faut encore moins qu'une femme; il ſuffit preſque toujours d'ouvrir la bouche avec art.

Un citoyen qui ſait bien épeller ſes voyelles, articuler diſtinctement les mots, qui cadence bien ſes phraſes, qui varie joliment ſes ſons, qui les rend agréables à l'oreille, a déja un grand talent pour parvenir au miniſtere. Les Monarques abſolus en Europe, ont une favorite à qui ils ne refuſent rien : cette République a une maîtreſſe à qui elle accorde tout; c'eſt-à-dire, l'art oratoire.

Je demandai derniérement à un Anglois, qu'elles étoient les vertus caractériſtiques du Miniſtre qui gouverne maintenant les affaires de cette Monarchie. Il me répondit qu'il narroit bien, & qu'il s'énonçoit avec grace. „ C'eſt, me dit-il, le plus beau „ parleur de l'Europe. Il dit tout ce qu'il veut, & „ perſuade tout ce qui lui plaît. Voulez-vous, en fait „ de matieres d'État, qu'il ſoit jour en pleine nuit, ou „ qu'il ſoit nuit en plein jour, vous n'avez qu'à choi„ ſir: cela lui eſt indifférent; il vous convaincra éga„ lement de l'un, comme de l'autre. Son fort eſt la „ conviction; il a dans ſon imagination un aſſorti„ ment complet en preuves contraires. "

J'allai le lendemain entendre cet orateur dans la Chambre des Communes; je trouvai en effet qu'il a, comme on dit en Europe, la langue bien pendue. Il étoit occupé, ce matin-là, à réſoudre un point de morale politique ſur la guerre d'Allemagne. La choſe étoit délicate. Il avoit promis au peuple, en entrant dans le miniſtere, qu'il n'y enverroit point d'armée, & n'y feroit paſſer que peu d'argent; il étoit cependant queſtion ce jour-là d'y envoyer beaucoup de troupes, & encore plus d'argent. C'eſt quelque choſe de prodigieux que l'art qu'il employa, pour porter la Chambre à oublier ſa premiere promeſſe, & à la

persuader de ne pas se ressouvenir de tous les beaux discours qu'il leur avoit fait à ce sujet. Dès la premiere partie de sa harangue, je m'apperçus à la contenance de l'auditoire, qu'il alloit la persuader de ce dont il vouloit la convaincre : la conviction s'avançoit à chaque période du discours.

Il est vrai que dans cette Chambre, il y a toujours un grand nombre de Membres qui sont convertis avant que d'assister aux sermons de ce Ministre.

Tout est géométrique dans ses oraisons : en fait de discours, c'est le plus habile architecte de son siecle. Les enchanteurs bâtissent des Palais en l'air : ce Ministre peut élever l'édifice d'un raisonnement jusques aux nues, & y loger tout le Parl----t.

Tu peux bien penser qu'il y a beaucoup de gens qui se déclarent contre ce beau parleur. Tous ceux qui bégayent dans cette Chambre, sont ordinairement d'un avis contraire à ses décisions.

Les anciens se méfioient beaucoup de l'art oratoire; ils ne vouloient point voir les orateurs : On exigeoit d'eux qu'ils prononceroient leurs discours dans l'obscurité. Il y a un certain enchantement dans le geste, l'air du visage, le ton, & l'expression de ceux qui font profession de parler en public, qui séduit l'imagination & captive l'esprit.

Tout fut perdu autrefois, lorsque la plus sage République du monde permit à ses orateurs de monter dans la tribune. C'est dégrader la vérité que de se servir, pour la faire valoir, des mêmes moyens que le mensonge employe pour séduire.

LETTRE XL.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

DE toutes les professions que le faste & l'ostentation ont établi dans cette Capitale, il n'en est aucune selon moi de plus ridicule, que celle qui met de la vanité dans la chose la plus humiliante de la vie. La mascarade des enterrements en Angleterre n'a pas la même forme qu'en France; mais elle part du même principe.

En parcourant les différents quartiers de Londres, je lus cet avis sur l'enseigne d'une boutique· *Ici on enterre les morts avec décoration & magnificence.*

Il y a en Angleterre des Entrepreneurs d'enterrements comme des mariages. C'est ici un étalage que de jetter un cadavre dans un trou. La pompe est plus ou moins grande à proportion de l'argent qu'on donne.

Afin que cette ostentation soit vue de loin, la représentation s'en fait ordinairement au flambeau. Au lieu de Prêtres & de Moines, une foule de domestiques en habit de masque noir & blanc avec des torches à la main, précede le corps qui est dans un char garni de franges; plusieurs carrosses tendus de noir suivent le cadavre, & vont avec ce faste lugubre le livrer à la pourriture.

Si on verse des larmes dans cette occasion, c'est de regret de n'avoir pas les moyens d'être plus vains. Il n'y a point de nation en Europe plus curieuse en enterrements que l'Angloise.

Je rendis visite ces jours passés à un Gentilhomme Breton, qui vit à la campagne. Après m'avoir montré le logement qu'il habite pendant sa vie, il me fit voir celui qu'il doit occuper après sa mort. C'est la caisse où son corps doit reposer dès qu'il sera privé de son ame. Cette caisse que vous voyez, me dit-il, passe pour un chef-d'œuvre de ciselure. L'Artiste a trouvé le moyen d'y faire entrer trois mille clous dorés, & de les placer avec une symmetrie admirable. Examinez ces deux ances de métail surdoré, par où mon corps doit être précipité dans la fosse; rien n'est mieux travaillé : ce n'est pas tout, ajouta-t-il, il faut que je vous en fasse observer la justesse. A ces mots il appella ses domestiques qui le déshabillerent; & aussitôt il se mit dans son suaire; voyez, continua-t-il, lorsqu'il y fut allongé, si on peut rien voir de plus exact : mon corps après ma mort y sera tout juste sans être gêné.

Je lui avouai que les proportions de son logement sépulcral étoient fort bien observées. Après qu'il fut sorti de son tombeau, je lui dis, Monsieur, c'est pousser l'hospitalité bien loin, que de loger aussi superbement les vers qui doivent vous dévorer.

Il n'y a point d'habitation sépulcrale du citoyen le plus ordinaire de Londres, dont la valeur ne pût former une dote pour marier une pauvre fille de la campagne. Vois combien les enterrements ensevelissent ici des mariages, & quelle nombreuse postérité s'éteint avec les morts.

On pousseroit bien plus loin cette ostentation: bientôt les caisses des cadavres seroient d'or massif: mais les brigants, qui volent les vivants, ne manqueroient pas de piller les morts. La richesse du sé-

pulcre feroit que les corps n'auroient point de sépulture. Il n'eſt guere poſſible de calculer au juſte la main-d'œuvre qui eſt enſevelie dans les cimetieres de Londres & qui dès ſa naiſſance eſt perdue pour l'État. Cela va à une ſomme immenſe. Si on l'avoit employée à des productions utiles à la République, celle d'Angleterre feroit aujourd'hui une des plus puiſſantes de l'Univers.

Cette oſtentation des funérailles qui s'étend à toutes les claſſes & à tous les rangs, porte ſur le gouvernement domeſtique. On voit des familles qui n'ont pas de quoi vivre, parce que pluſieurs de leurs ancêtres ne vivent plus. Leurs facultés ont été enterrées avec eux dans le même tombeau. On peut dire qu'en Angleterre les morts tuent les vivants.

LETTRE XLI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

J'Allai hier à *Ranelagh*. C'eſt un jardin public dans l'enclos duquel eſt une vaſte ſalle faite en forme de dôme, où les hommes & les femmes ſe promenent au ſon des violons, autour d'un grand pilier qui ſoutient l'édifice.

La compagnie en entrant dans cette ſalle tourne d'abord : enſuite elle recommence à tourner; puis elle tourne encore, juſqu'à ce que n'en pouvant plus de laſſitude, elle tombe ſur des bancs qui ſont dans de petites loges, autour du pilier où on vient de voltiger.

Ce divertissement tuant a ses agréments; un des plus commodes est de mettre à tout moment nez à nez les hommes avec les femmes.

Il y a ici des établissements admirables; on y découvre un plan de réunion qui tend à la jonction des deux sexes. C'est dommage que ses fondateurs ayent oublié les mœurs.

La ville de Londres est immense. Avant *Ranelagh* on ne pouvoit point se joindre; maintenant on est sûr de se rencontrer. La nation se racroche continuellement dans ce jardin; on ne s'y prostitue point ouvertement. Les hommes & les femmes y préparent seulement les machines de séduction.

Le vice est d'autant plus sûr d'y faire des progrès, que ce jardin est marqué au coin de l'honnêteté publique. Tous les rendez-vous d'amour y passent pour des rencontres. Les airs panchés & voluptueux s'y introduisent avec la permission de la décence, ce qui est un moyen plus sûr pour corrompre un peuple que l'incontinence ouverte.

J'aurois dû te parler auparavant d'un autre rendez-vous public qui a le pas sur *Ranelagh* pour son ancienneté & qu'on nomme *Vaux hall.* Dans celui-ci le fondateur est allé plus loin, on peut y consommer le crime; de grandes allées obscures mettent la volupté publique à son aise.

Ce n'est pas tout; il y est permis de s'enivrer, & de passer la nuit dans la plus affreuse débauche. Il eut peut-être été moins dangereux pour les mœurs de la nation Angloise d'avoir établi trente maisons de prostitution publique, que les deux jardins de *Vaux-hall* & de *Ranelagh*.

LETTRE XLII.

Le Mandarin Ni-ou-san, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres*.

De Nîmes.

NOus sommes convenus de ne porter notre vue que sur les hommes, sans nous arrêter aux monuments; sans quoi je te parlerois du superbe amphithéatre, de la maison quarrée, & des bains d'une merveilleuse beauté : ouvrages des Romains, qu'on voit ici & qui subsistent depuis plus de deux mille ans.

Il semble que les Romains, dans leurs édifices, ne pensoient qu'à la postérité, & que les modernes ne travaillent que pour leur âge. Les monuments de ceux-ci finissent presque avec eux, au lieu que les ouvrages de ceux-là paroissent ne devoir finir qu'avec le monde.

Je suis dans l'admiration, quand je vois des hommes qui laissent des vestiges de leur existence, grand nombre de siecles après qu'ils ont existé. C'est ressembler, en quelque maniere, à Dieu, que d'être, comme lui, éternel dans ses ouvrages.

Mais s'il reste encore à Nîmes quelques traces des travaux de ces hommes immortels; il n'y paroît pas la moindre étincelle de leur génie. Le goût de ce peuple est entiérement tourné vers les arts & les manufactures. Cet esprit divin des Romains, après avoir conquis la terre par les armes & parcouru le Ciel par ses ouvrages, est passé enfin dans le corps de métiers : vils instruments qui finissent avec le faste qui y a donné naissance. Qui pourroit croire qu'un

peuple qui a été si grand dans un temps, soit si petit dans un autre?



LETTRE XLIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

JE ne saurois te dire si la lettre suivante est une ironie, pour tourner en ridicule cette maladie épidémique des papiers publics, dont la nation Angloise est attaquée, ou si réellement les Bretons pousseroient leur curiosité jusques à la Chine. Quoi qu'il en soit, je reçus derniérement le papier suivant sous une enveloppe, par un courier à pied, qu'on appelle ici *The Penny-post*.

Monsieur le CHINOIS,

„ Les nations ne peuvent s'agrandir, & devenir „ puissantes, qu'à force de savoir. Aucun peuple „ n'a porté plus loin le desir pour les connoissan- „ ces, que nous autres Anglois. Chaque citoyen „ sait ce qui se passe chaque jour dans la ville de „ Londres.

„ Nous avons tous les matins le journal historique „ de notre société civile; un chat ne sauroit naître, „ ni un chien mourir, sans que le public en soit „ aussitôt informé. Nous savons en détail ce qui se „ passe journellement à Paris, à Rome, à Amster- „ dam, à Hambourg, à Dantzick, à Petersbourg, „ ainsi que dans toutes les autres principales Villes „ du monde.

„ La Turquie & la Perse paient un tribut à no-„ tre curiosité; nous savons ce qui arrive en Afri-„ que, & nous avons Gazette journaliere de l'Amé-„ rique, & les événements des Indes paroissent ré-„ guliérement dans nos papiers. Mais la Chine à „ échappé jusques ici à notre curiosité; ce n'est pas „ que nous ayons perdu de vue cet Empire, il y „ a une infinité de citoyens dans cette Ville, qui „ ne dorment point, faute d'avoir des nouvelles de „ Pekin.

„ Cette inquiétude nocturne a fait former le „ projet à une société de gens dévoués au sommeil „ public, d'établir à Londres un papier Chinois „ qui paroîtra tous les matins, sous le titre de „ *Pékin Daily Advertiser*. A cet effet nous avons „ résolu d'établir une correspondance Chinoise, qui „ nous donnera un détail journalier de ce qui se „ passe dans cette Ville. Il n'y a que deux petites „ difficultés dans l'établissement de ce papier, c'est „ que nous ne connoissons ame qui vive à Pekin, „ & n'entendons pas un seul mot de Chinois.

„ Il nous restoit une seule ressource qui étoit de „ nous adresser aux professeurs de la langue Chi-„ noise à Oxford; mais ce sont des ignorants qui „ n'en savent pas un mot; leur talent se réduit à „ faire des reçus tous les trois mois en fort bon „ Anglois, pour le quartier de leur pension, pour „ exercer un idiome qu'ils n'entendent pas. Nous „ vous prions donc d'entrer dans nos vues, & de „ nous aider dans ce plan; il vous sera aisé en qua-„ lité de national d'applanir toutes les difficultés „ que nous trouvons insurmontables. Ce papier qui

„ fera un des plus intéressants de notre gouverne-
„ ment, donnera beaucoup de profit & vous y au-
„ rez votre part. Les principales matieres d'État,
„ sur lesquelles la correspondance Chinoise doit s'é-
„ tendre, pour en donner avis au bureau Anglois,
„ doivent être de la nature de celles-ci; savoir,
„ combien de fois l'Empereur de la Chine à éter-
„ nué dans un mois; le nombre des prises de tabac
„ qu'il a pris, & ce qu'il en fume tous les jours,
„ avec un détail circonstancié de sa pipe, suivi de
„ notes & de remarques historiques, & s'il est pos-
„ sible, en envoyer le dessein, afin qu'on puisse la
„ faire graver. Il faut sur-tout être exact sur cet ar-
„ ticle; car la pipe plus ou moins grande de cet
„ Empereur peut fournir un vaste champ de ré-
„ flexions à nos profonds politiques. On nous infor-
„ mera aussi quel est le diamêtre du Parasol de
„ l'Empereur, lorsqu'il va à la pagode pour y faire
„ sa priere; de quelle couleur il est, & quelle en
„ est l'étoffe; combien de bastonades les Mandarins
„ ont fait distribuer aux Chinois dans leur adminis-
„ tration. Les mariages de Pekin, les naissances,
„ les morts, les enterrements, & autres notices im-
„ portantes.

„ L'ancienneté des nouvelles n'est point un obs-
„ tacle; quand on aura ici les matériaux du *Pekin*
„ *Daily Advertiser*, on les arrangera au bureau,
„ comme l'on voudra: on lit ici des nouvelles d'un
„ an dans nos autres papiers, qui passent pour néan-
„ moins pour être récentes.



LETTRE XLIV.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à P kin.*

De Londres.

ON voit ici une race d'étrangers réfugiés, qui se sont bannis volontairement de leur patrie, qui ont quitté leur famille, abandonné leur fortune, laissé parents, amis, rangs, honneurs, & qui se sont privés de ce qu'ils avoient de plus cher au monde pour venir exercer librement une Religion à laquelle ils croient à peine; car la conviction d'un culte consiste à rendre meilleur, & il semble au contraire que ces gens-là soient devenus pires. En général ils se livrent à leurs passions avec moins de ménagement, que ceux-mêmes qui nient la divinité. La sensualité, l'amour du gain, & tous les vices qui accompagnent la volupté & l'avarice se manifestent en eux.

La plupart professent une grande indifférence pour cette Religion à laquelle ils ont tout sacrifié. On les voit assister nonchalamment une fois la semaine aux prieres de leur Église, & le reste du temps ils ne pensent non plus à cette Église, que si elle n'existoit pas. J'appelle cela être martyr d'un culte à crédit.

Ce n'est pas la peine de s'expatrier pour acquérir la liberté de n'avoir presque point de Religion.



LETTRE XLV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pekin.*

De Londres.

C'Eſt ici le pays natal de la biſarrerie & de la ſingularité. Le deſir de ſe diſtinguer & de ſe montrer différent des autres, eſt la paſſion dominante. Il y a des Anglois qui ne vont jamais aux ſpectacles & ne ſe trouvent point aux promenades publiques, parce que l'uſage général eſt de s'y trouver : on en voit qui renoncent aux femmes tout exprès, pour s'écarter de la nature.

On m'a montré ici un Breton qui a épouſé, depuis plus d'un an, la plus belle fille d'Angleterre, & qui n'a pas encore couché avec elle ; il dit pour raiſon, qu'il n'y a perſonne qui, en ſe mariant, ne couche avec ſa femme.

Un autre a fait venir un cheval Arabe d'un prix ineſtimable, qu'il ne monte jamais. Tu ne devinerois jamais pourquoi : c'eſt que tous ceux qui ont de beaux chevaux en Angleterre, en font parade.

On trouve des gens qui s'enferment, quand il fait beau temps, & qui ne ſortent, que lorſqu'il pleut : il y en a qui vont habillés de toile durant l'hiver, & de velours, pendant l'été. Pluſieurs voyagent toute leur vie, tandis que d'autres ne ſortent jamais de leur Château, où ils s'enferment, comme dans une priſon. Les uns ſe défont de leur bien pendant leur vie, pour jouir volontairement du ſingulier plaiſir d'être pauvres ; les autres vont mourir tout exprès dans un pays étranger, pour avoir le plaiſir de ſe

faire porter dans leur patrie après leur mort. Il s'en trouve même aujourd'hui qui sont sobres & qui ne s'enivrent point, à cause du goût naturel, qu'il y a en Angleterre pour l'ivrognerie: mais on prétend que cette singularité, de même que celle des femmes, ne tiendra pas. Enfin on se pend ici par bisarrerie & par goût particulier.

Cela part toujours du principe du gouvernement qui permet à chacun d'être maître de ses actions; c'est-à-dire, de satisfaire son humeur. Les peuples libres ont plus d'orgueil que les peuples esclaves, & la singularité est la suite d'un amour-propre excessif.



LETTRE XLVI.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

IL semble que la mort chez ce peuple ne soit que la cause seconde de la vie. On demande conseil ici, pour savoir si l'on doit se tuer, a peu près comme on va aux opinions à Pekin pour une affaire ordinaire. Il faut que l'Avocat consultant en pareil cas, ait quelque estime pour celui qui s'adresse à lui, afin de le diriger en toute conscience; car l'avis pour la mort est presque toujours une faveur particuliere.

On m'a souvent fait à ce sujet un conte qui selon toutes les apparences est supposé, mais qui sert néanmoins à faire connoître cette nation; car s'il n'est pas fondé sur la vérité, il est du moins copié d'après le génie Anglois.

Un Breton d'un gros bon sens, & qui passoit pour le meilleur conseil de Londres, fut consulté par un

citoyen, pour savoir s'il devoit se défaire lui-même: il lui exposa toutes les bonnes raisons qu'il avoit de se pendre. *J'ai perdu tout mon bien dans le commerce*, dit-il; *je n'ai aucun parent qui soit en état d'y suppléer: je n'attend aucun héritage. Ma femme, depuis ma pauvreté, m'a abandonné; elle s'est livrée à la débauche, & me deshonore dans le monde, par sa vie scandaleuse: mes enfants sont des libertins, qui n'attendant rien de moi, me méprisent. Je n'ai aucnn talent, je ne suis d'aucune profession; j'ai résolu de mourir, pour mettre fin à mes malheurs. Que me conseillez-vous?* „ Je vous „ conseille de vivre, répondit l'homme au bon sens: „ il y a du reméde à tout dans la vie. Certains „ événements imprévus peuvent naître; la fortune „ peut entrer dans la maison d'un malheureux par „ tant de portes, que lorsqu'on y pense le moins, „ on se trouve souvent au niveau de ses affaires. „ Croyez-moi, Monsieur, ne vous tuez pas. "

Le citoyen se retira, résolu de vivre. Il communiqua le lendemain sa consulte à un de ses amis, qui ne la trouvant pas de son goût en fit des reproches à l'Avocat qui étoit de sa connoissance. Celui-ci ne désavoua pas de l'avoir mal servi, & lui fit cette réponse; „ Votre ami ne tient à rien auprès de moi; „ je garde mes bons conseils pour ceux qui me sont „ recommandés, ou en faveur de qui je me sens de „ l'affection. Si c'eut été quelqu'un pour qui j'eusse „ eu de l'estime, je l'aurois conseillé de se pendre. „ Dailleurs, puisqu'il faut vous dire tout, il y a „ long-temps que j'ai une dent de lait contre lui; „ j'ai été bien aise de lui donner le mauvais conseil „ de vivre, pour me venger. "

Les

Les François sont si foibles dans leur désespoir, qu'ils n'ont pas la force de se tuer : les Anglois, au contraire, acquierent une nouvelle fureur qui les porte à s'égorger. Un Auteur François prétend que la maladie de la corde en Angleterre, est *un défaut de filtration dans le suc nerveux*; & il croit que les Bretons ne sont pas plus les maîtres de ne se point tuer, que les chiens d'avoir la rage. Si cela étoit, la Philosophie, la Morale & la Religion ne pourroient rien sur cette démangeaison, puisqu'elle tiendroit à l'état physique de la machine. Dans ce cas, on pourroit prédire d'avance l'anéantissement entier de la nation, & calculer dans combien de siecles tous les Anglois se seront pendus ou noyés, à peu près comme on prédit une éclipse totale, mille ans auparavant. Il est certain qu'il y a des mois dans l'année où la pendaison est plus grande en Angleterre, que dans d'autres pays : ces mois sont si connus en Europe, qu'ils servent aujourd'hui d'époque chronologique aux faiseurs de Romans.

Cette démence n'est pas un délire d'esprit ; c'est une fureur raisonnée. On lit ici les testaments politiques de ceux qui se tuent ; les pendus & les noyés donnent au public la raison de leur conduite ; car on met ici du raisonnement & du bons sens dans les choses les plus folles & les plus extravagantes.

Dans l'un, c'est un fils qui se tue de désespoir de ce que son pere qui est riche, vit trop longtemps; dans l'autre, c'est un joueur qui a perdu une somme qu'il n'est pas en état de payer; dans celui-ci, c'est un amant qui ne pouvant plus résister aux rigeurs de sa maîtresse, se donne la mort; dans celui-là c'est un débauché qui a entiérement déran-

gé sa fortune, enfin dans tous ce sont des causes légitimes de se casser la tête d'un coup de pistolet.

Les Romains se donnoient la mort pour la gloire, & le salut de la République, les Anglois se tuent pour eux-mêmes, indépendamment du bien public, & du bonheur de la patrie. La démence des Romains pouvoit être bonne à quelque chose, si l'anéantissement peut être jamais bon; mais celle des Bretons est toujours en pure perte pour l'État: elle ne fait que lui enlever des citoyens, sans l'indemniser par aucun endroit.

Quand les loix civiles, la morale, & la religion ne peuvent rien sur la folie d'un peuple, il reste un moyen qui est celui de la dérision; car les hommes se jouent de tout, excepté de ce qui les tourne en ridicule. Si j'avois quelque ascendant sur ceux qui gouvernent cet État, je leur conseillerois de faire élever une potence dans le *Hay-market* ou dans *Covent-garden*, avec cette inscription.

INSTITUTION POUR L'AISANCE PUBLIQUE.

Il est permis ici à tous les sujets du Roi George, de se pendre & s'étrangler jusques à ce que mort s'ensuive; excepté néanmoins à ceux, en qui il reste encore quelque sentiment de probité, d'honneur & de religion, en qui nous prenons trop de part pour les confondre avec des insensés, des lunatiques, & des scélérats qui n'ont ni foi, ni loi.



LETTRE XLVII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Montpellier.

MOntpellier, où je ſuis à préſent, eſt plein de Médecins, ce qui fait que ſes tombeaux ſont remplis de cadavres. L'air néanmoins y eſt pur & ſain, ſeul avantage qu'ont les malades qui viennent s'y faire enterrer. Ils ne ſont pas plutôt arrivés qu'ils expirent. C'eſt, diſent les fameux Docteurs de cette Faculté, qu'on n'envoie ici que des morts.

Je crois que tous les maux du monde ſont raſſemblés dans cette ville; & l'on peut regarder Montpellier comme le magaſin univerſel des infirmités humaines.

Dans le premier appartement que je louai en arrivant, je me trouvai logé avec la gravelle. Comme je crois que les maladies du corps ſe communiquent, je le quittai dès le lendemain, & en choiſis un autre; mais dans celui-ci, je me vis avec la goûte. J'en pris un troiſieme, où je rencontrai la pierre. Je déguerpis pour la quatrieme fois, & j'allai habiter avec la fiſtule. Je m'enfuis de ce dernier, mais dans mon nouveau logis, je me trouvai avec une gonorrhée; dont je ne m'échappai que pour aller loger avec la vérole.

Comme les maladies augmentoient de venin, à meſure que je changeois de logement, je pris le parti de retourner dans mon premier; préférant la gravelle à toutes les maladies qui affligent l'humanité.

Cette Faculté eſt en grande réputation. Il n'y a point de valétudinaire en Europe, qui ne vienne la conſulter, ni de malade qui oſe quitter le monde ſans lui en demander la permiſſion.

J'avois cru qu'il étoit fort difficile de ſe faire aggréger dans ce ſavant corps : mais rien n'eſt ſi aiſé. Il ſuffit pour cela de faire la dépenſe de quelques mots de Latin. Si je n'avois craint de déranger ma ſanté, je me ſerois fait Médecin.

Il n'arrive point ici d'étranger un peu curieux en Médecine, qui n'aille rendre viſite à un fameux Eſculape, qui paſſe pour le plus grand praticien de ſon ſiecle. Pour me conformer à cet uſage valétudinaire, je me rendis chez lui. Sa maiſon eſt une véritable infirmerie. Je rencontrai ſur ſon eſcalier des hidropiques, dans ſa ſalle des éthiques, dans ſon anti-chambre des néfrétiques, & dans ſon cabinet des frénétiques.

Il y a apparence que le génie n'eſt pas abſolument néceſſaire pour faire un grand Médecin, & qu'on peut l'être en dépit de l'eſprit. Quoi qu'il en ſoit, je n'ai jamais vu d'hommes ſi épais, & dont l'extérieur réponde moins à l'idée qu'on à d'un ſavant. Ce fameux Hippocrate ne s'exprime dans aucun idiome, il ne parle que la langue des morts. Il me dit quelques mots dans le jargon de ſon pays que ne je compris point. Il accompagna ces mots inintelligibles pour moi de contorſions & de grimaces, qui m'effraierent. J'abrégeai ma viſite le plus que je pus; crainte de contracter chez lui quelque maladie chronique, dont j'euſſe reſſenti les effets pendant toute ma vie.

LETTRE XLVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

PUiſque me voilà en train de te parler potence, tu recevras encore ici une lettre ſur les gibets. J'aſſiſtai, il n'y a pas long-temps, à une exécution de quinze criminels.

La ſcene tragique ſe paſſa dans un endroit qu'on appelle *Tyburn*, où les paſſeports de l'autre monde pour les condamnés s'expédient réguliérement toutes les ſix ſemaines. Il y a deux grands amphithéâtres pour les femmes de qualité, & les Lords qui veulent ſe donner ce divertiſſement.

Il n'en coûte pas davantage qu'à la comédie. Pour un demi-écu, un citoyen peut ſe donner le plaiſir de voir étrangler une trentaine de ſes confreres; ce qui ne revient qu'à un denier-ſterling piece. Il n'y a rien d'effrayant dans ce ſpectacle; j'aime mieux voir pendre dix hommes à *Tyburn*, que d'aſſiſter à une tragédie à *Drury-lane*.

Ces quinze criminels qui étoient en bonnet & gants blancs, ne furent pas plutôt arrivés au lieu deſtiné pour leur ſupplice, qu'un Mandarin qui les y avoit prévenus, leur lut froidement quelques paroles d'un livre qu'il avoit porté dans ſa poche, auſquelles ces infortunés ne firent preſque point d'attention; & un inſtant après le Bourreau les pendit tous à la fois, ſans qu'aucun témoignât le moindre regret de quitter la vie. Eſt-ce courage? Eſt-ce for-

ce, ou foibleſſe ? Pour moi ſi j'étois appellé au Conſeil de cette déciſion, je dirois que c'eſt ſtupidité.

Quelques-uns de ces malfaiteurs s'étoient dévorés eux-mêmes avant que de mourir. Des Chirurgiens qui avoient acheté leurs corps, leur avoient fourni les moyens de boire & de faire bonne chere, pendant un ou deux jours. Les autres hommes laiſſent, en mourant, leurs cadaves aux vers; ceux-ci les mangent eux-mêmes : c'eſt pouſſer le mépris de ſon exiſtence, juſques au-delà du trépas.

Ce n'eſt pas ſeulement la populace qui penſe ſi témérairement ſur la perte de la vie, ceux que le rang & l'éducation élevent au-deſſus du vulgaire, ſont peuple à l'égard de la mort. Je t'enverrai peut-être la proceſſion mortuaire d'un grand Seigneur de ce Royaume, qui fut pendu il n'y a pas long-temps. Ce n'eſt pas grand'choſe que cette piece; mais ſi je te la fais parvenir, ce ſera pour te faire connoître toutes les claſſes de citoyens de cette République. Ce Seigneur ſubit ce ſupplice, pour avoir deſpotiquement tué un de ſes domeſtiques.



LETTRE XLIX.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

LOrſque la République Romaine fut perdue, & que la corruption eut gagné toutes ſes claſſes, les arts de luxe n'eurent plus de prix. Il n'y a point de preuves plus certaines que les reſſorts d'un gouvernement ſont relâchés, que les grandes récompen-

ses qu'on accorde aux talents qui ne méritent presque point de récompense.

Les professions les plus méprisables sont celles qu'on paie le mieux en Angleterre : on donne à un Musicien jusques à six mille onces d'argent, pour chanter quelques ariettes Italiennes; un comédien a trois mille onces de métail par an, pour faire quelques bouffonneries en présence du public : on paie quarante onces d'argent à un joueur de violon, pour le faire jouer quinze minutes. Un Général qui conduit une armée, & qui expose à tout moment sa vie, pour le salut de l'État, n'est pas si bien recompensé qu'un misérable châtré qui frédonne quelques airs deux fois la semaine sur un théatre.

On paie une demi-guinée à un Ministre de Dieu pour un sermon, & on donne dix guinées pour une sonate. Ce qui décourage des professions utiles, c'est que celles qui sont une suite de l'oisiveté, sont récompensées au poids de l'or, tandis que les nécessaires restent dans la pauvreté & l'indigence. Si un pere de famille qui a deux enfants, en fait un ménager & l'autre Musicien, ce premier croupira dans la misere, tandis que le second sera dans l'abondance : cependant la différence de l'utilité est bien sensible; le ménager par son travail produit du bled, au lieu que l'autre par son exercice ne produit que des sons.



LETTRE L.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pekin.*

De Londres.

IL y eut hier un jeûne public dans ce Royaume: la nation Angloise meurt de faim une fois par an pour avoir fait mourir un de ses Rois. Ce Roi s'appelloit Charles I. On le met au rang des martyrs; tout le monde convient cependant que ce n'étoit pas un grand Saint en politique; car il se laissa couper le col par un de ses sujets, le plus mal-adroitement du monde.

Ce qui m'embarrasse dans l'anniversaire de cette décolation, c'est la maniere dont on l'annonce tous les ans au Roi regnant. Il ne peut y avoir de détours; il faut qu'on lui dise la veille ces paroles; *Sire, la nation jeûnera demain, pour avoir fait mourir un de vos Prédécesseurs, par la main du Bourreau.*

Pour moi qui n'y entens pas finesse, & qui crois qu'il convient aux peuples de s'ôter de devant les yeux les idées qui peuvent la remplir d'horreur & d'indignation, je dis à plusieurs Anglois avec qui je me trouvai, Messieurs, il me semble que vous devriez reformer ce jeûne de votre calendrier. *Réformer ce jeûne?* me repondirent-ils, *nous nous en garderons bien; nous ne voulons pas perdre la mémoire de ce jour de pénitence; c'est le seul jeûne dans l'année que nous observions avec le plus d'exactitude.*

Il y a cependant des Anglois qui sont réellement

touchés du malheur qui arriva ce jour-là au malheureux Stuard; mais il ne faut pas que les pleurs sur sa mort se fassent entendre trop haut; car ils en seroient peut-être aussi punis, que de boire à la santé du dernier descendant de sa famille.



LETTRE LI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

LA richesse & l'aïsance des Européens dépendent beaucoup du lieu de leur naissance. Un Suisse qui est possesseur de dix mille livres sterling dans son pays, est riche de cette somme; un Anglois qui jouit du même capital, n'en a que cinq mille à lui en propriété, il paie de la moitié de son bien l'avantage d'être né sous un gouvernement libre. Voilà pourquoi peut-être il y a tant de peuples en Europe, qui choisissent d'être esclaves.

Je ne finirois point, si je voulois te faire passer ici en revue le nombre des impôts qui sont établis en Angleterre : il y en a autant que de grains de sable dans la mer. Le peuple Breton est taxé depuis la tête jusques aux pieds; il n'a aucune partie de son corps qui ne paie un droit à l'État.

Passe qu'on taxe le luxe; mais le Physique lui-même est enrégistré dans le livre des impôts. Plus on pompe d'air dans cette Ville, & plus on donne de l'argent à la République : la liberté Angloise gêne jusques aux rayons du soleil. Le Citoyen, libre dans

ſa maiſon, ne l'eſt pas de recevoir la quantité de lumiere qu'il veut; il n'y voit qu'autant qu'il achete la faculté d'y voir.

L'impôt ſur les paroles, propoſé en France comme un projet ridicule, eſt établi ici au pied de la lettre. Les parleurs publics ou gazettiers ſont taxés, ils payent trois demi ſols au gouvernement, de la meſure des diſcours dont ils entretiennent tous les matins le public. Les nouvelles apocriphes, les réflexions froides ſur la politique, les fauſſetés & les menſonges eux-mêmes ſont taxés: c'eſt tirer la quinteſſence des tributs, & ne laiſſer aux citoyens que des yeux pour pleurer le bonheur d'être libres.



LETTRE LII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Montpellier.

Il y a ici deux Religions, celle des Catholiques qui croient au Pape, & celle des Chrétiens qui nient la puiſſance du Pape. Les premiers prétendent que Dieu deſcend tous les jours ſur la terre; & les ſeconds diſent qu'il ne quitte jamais le Ciel. Ceux-là aſſurent qu'il devient chair & os; ceux-ci ſoutiennent qu'il ne ceſſe point d'être eſprit. Les uns avancent que ſon corps eſt dans une hoſtie, & les autres affirment que ſa préſence eſt dans tout l'univers. Qui croire? Avec le bon ſens que je te connois ſur la maniere d'adorer Dieu, j'oſe préſumer que tu ne ſerois pas embarraſſé ſur le choix de ces deux Religions.

Je fréquente par préférence ceux qui croient que l'Être suprême est par-tout, & qu'il n'a établi aucun lieu particulier sur la terre, pour y faire sa résidence. Je me fais assez à leur génie, & je trouve que leurs raisonnements, jusques dans les plus petites choses, sont plus conséquents, que ceux de leurs adversaires qui font du culte des images. Cela vient peut-être de ce que, n'ayant pas tant de cérémonies dans leur Religion, ils sont moins superstitieux. Cette foiblesse de l'esprit qui dégrade l'ame, n'étant pas leur défaut, ils doivent avoir plus de vertus, & par conséquent moins de vices.

Je ne te dirai point si la croyance des Protestants influe sur les qualités économique ; mais il est certain qu'à Montpellier ils possédent la plus grande partie des richesses : ceci est aisé à comprendre.

Des gens à qui on ferme toutes les portes des honneurs, n'en deviennent que plus actifs pour marcher dans le chemin de la fortune. L'industrie, qui conduit seule aux considérations, est bien industrieuse.

Les richesses se perpétuent dans les familles protestantes, parce qu'elles n'ont point d'issue, au lieu que, chez les Catholiques Romains, il y a une infinité de portes par où elles s'échappent. L'épée & la robe chez eux croissent tous les ans. Les Protestants qui embrassent presque toujours la profession de leurs peres, au lieu de l'abandonner, cherchent au contraire à la perfectionner. Sur le pied actuel des choses, j'ose présumer que, dans deux siecles, l'industrie & les richesses seront d'un côté, la Messe & les images de l'autre.

Ce marché n'est bon ni pour le Prince ni pour

les sujets. Il met des obstacles à l'industrie générale, & prive l'État des citoyens dont la capacité pourroit être employée à un plus grand avantage pour la République.

J'aurai peut-être occasion, de t'envoyer la copie d'un Mémoire adressé au Roi à ce sujet, écrit par un Protestant de cette Ville, homme de fort bon sens, & qui y parle au nom de ceux de sa secte. Le Monarque ne le recevra peut-être jamais : car l'aveuglement à ce sujet en France est tel, que la Cour s'ôte jusques aux moyens qui seuls pourroient lui faire ouvrir les yeux.

LETTRE LIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

LEs deux théatres de *Covent-garden* & de *Drury-lane* sont conduits, chacun par leur directeur qui lève les contributions sur le public, & s'approprie les profits de la taxe.

Les acteurs sont ici à leurs pieces, comme les metteurs en œuvre. Les rôles d'Empereurs, de Rois, de Reines, de tyrans, de héros, de petits-maîtres, de valets sont taxés; on donne tant la semaine pour faire rire le public, & une autre somme pour le faire pleurer. L'entrée du conseil politique du théatre est défendue aux comédiens : vils esclaves de la scene, ils n'ont d'autre affaire, qu'à jouer leurs rôles, & retirer leurs salaires.

En France, le gouvernement est Monarchique

& le théatre républicain ; en Angleterre le gouvernement est républicain & le théatre Monarchique. Deux petits tyrants se sont emparés de l'État comique, ils sont les Monarques despotiques de la scene ; leur pouvoir est plus absolu, que celui d'aucun Prince d'Europe. Ces petits Rois pour rire ont chacun environ quatre-vingt sujets naturels & plus de deux ou trois mille regnicoles. J'ai oui dire qu'il y a plusieurs États en Italie, qui ne sont pas si peuplés. Ils sont trop bons comédiens eux-mêmes, pour ne pas imiter les Souverains qui, jaloux de leur autorité & de leur puissance, se livrent continuellement des batailles ; avec cette différence que le États politiques établissent à la fin des congrès qui terminent la guerre, au lieu qu'entre les deux théatres de *Drury-lane* & de *Covent-garden*, il n'y a jamais de paix. Il ne manque à ces directeurs, que des troupes pour se battre ; s'ils pouvoient disposer de leurs gardes de théatre, ailleurs que sur la scene, on verroit souvent des tragédies réelles : faute de soldats & de gros canon, ils en sont réduits à la petite guerre ; ils se font toutes les niches que l'envie, la jalousie & l'esprit de parti peuvent leur suggérer.

La grande affaire d'État, entre ces deux puissances burlesques, est d'empêcher qu'aucune piece nouvelle ne réussisse sur leur théatre respectif. Si *Drury-lane* annonce une comédie ou une tragédie qui n'ait pas encore été représentée, aussitôt la cabale de *Covent-garden* se met en campagne, & prépare ses machines pour la faire échouer : on la critique, avant même que l'affiche qui doit l'annoncer ait paru ; le jour de sa premiere représentation, on y envoie un corps de symphonie, pour la siffler d'un bout à l'autre.

Il n'y eut jamais de gouvernement sans espions ; ces deux Potentats de la scene en ont à leurs gages. Si l'un des théatres forme le projet d'un ballet nouveau, d'une scene nouvelle, d'une pantomime inconnue, aussitôt l'autre en est informé par ses émissaires, qui donne dans le même temps la valeur de ces nouveautés. Ils ont encore un autre coup d'arriere-main pour se faire du mal, qui est de s'enlever les uns aux autres les grands acteurs, ceux qui attirent la foule & qui sont les favoris du public.

— Il y a de petites choses qu'il faut savoir lorsqu'on veut connoître le génie d'une nation. Mon Baronnet m'a mis au fait de l'histoire chronologique de ces Rois comiques depuis un demi-siecle : voici l'arbre qu'il m'en présenta.

BRANCHE CHRONOLOGIQUE *de la derniere Race des Rois comiques du Théatre* ANGLOIS.

„ Un comédien nommé *Booth* succéda à la pre-
„ miere race des anciens Rois du théatre, & prit
„ le Sceptre théatral : il acheta cette Royauté, &
„ devint Prince comique pour son argent ; car on
„ ne pouvoit, alors comme aujourd'hui, devenir
„ Souverain de la scene, qu'en vertu d'une patente.

„ Cet histrion n'étoit pas le seul qui portât la
„ couronne comique, il y avoit alors quatre Rois de
„ sa clique : on pouvoit regarder dans ce temps-là,
„ la Monarchie théatrale d'Angleterre, comme une
„ confédération de Souverains. *Booth* avoit trois
„ croupiers qui ayant acheté, comme lui, la cou-
„ ronne, en partageoient les émoluments ; mais la
„ goutte ou une autre maladie honteuse, qui n'est
„ pas inconnue aujourd'hui aux Rois, sur-tout aux

„ Rois de théâtre, ayant rendu ce Monarque im„ portant, il chercha à abdiquer la couronne, ou „ pour mieux dire, à la vendre. Il jetta les yeux „ fur un nommé *Highmore* qu'une gageure avoit „ fait comédien, & que fon argent fit Prince de la „ fcene : il lui en coûta fept mille guinées, pour „ acheter les deux tiers de cette fouveraineté. Il „ crut, en s'appropriant une plus grande portion „ du fceptre, non-feulement avoir plus d'autorité „ & de revenu, mais même éteindre les brigues & „ les cabales inévitables entre plufieurs fouverains.

„ Le regne de *Highmore* ne fut pas heureux. Ses „ fujets fe révolterent contre lui; les Chefs de la ré„ volte le déclarerent inhabile à regner. Le premier „ grief qu'on alleguoit contre lui, étoit qu'il n'avoit „ été que comédien honoraire, & le fecond qu'il „ étoit né Gentilhomme, car un des plus grands obf„ tacles qu'il y avoit pour porter dignement cette „ Couronne, étoit de n'être pas roturier.

„ Un comédien nommé *Cibber*, fe mit à la tête „ des conjurés, & fouffla le feu de la difcorde. Ce „ comédien étoit un efprit inquiet, turbulent, un „ de ces hommes méchants par tempéramment, & „ qui font du mal, pour le plaifir d'en faire. La fé„ dition fut générale; les comédiens, pour autori„ fer leur révolte, difoient qu'ils étoient nés dans un „ pays libre, & qu'un parchemin ne pouvoit pas les „ rendre efclaves. Ils abandonnerent leur Roi, di„ fant qu'ils avoient le droit de jouer la comédie, „ comme ils voudroient, & où il leur plairoit. Ils „ fe retirerent au petit théatre de *Hay-market*, où „ ils repréfenterent des pieces pour leur compte, & „ s'en partagerent l'argent entre eux. La conftitu-

„ tion de la ſcene Angloiſe devint pour quelque „ temps républicaine. Le monarque du théatre, ſe „ trouvant ſans ſujets, ſe vit pour quelque temps „ ſans puiſſance.

„ On eſt ſurpris, quand on fait attention à l'inſ- „ titution de cette Couronne, qu'il ne ſe trouvât au- „ cun particulier qui en voulût faire l'emplette. Il „ n'y avoit aucun engagement de la part du peu- „ ple hiſtrion envers leurs Souverains; les acteurs „ pouvoient paſſer d'une troupe à l'autre, ou re- „ préſenter pour leur compte, comme ils firent dans „ cette occaſion : la ſouveraineté étoit alors dans la „ patente.

„ Cependant il y avoit un endroit avantageux „ pour *Highmore* dans cette rébellion; il avoit re- „ çu l'inveſtiture de ſes États en vertu d'une com- „ miſſion expreſſe du Palais de *St James:* il ſuivoit „ de-là que, ſi le peuple hiſtrion pouvoit ſe révolter „ impunément, le Roi George perdoit ſes droits de „ ſuzerain. Pour ſoutenir les privileges de la Cou- „ ronne & les ſiens, il fit arrêter un de ſes ſujets, „ qui repréſentoit à *Hay-market;* l'affaire devint „ ſérieuſe, elle fut portée devant les Juges de *Weſ-* „ *tminſter-hall*, qui débouterent le Roi hiſtrion „ de toutes ſes prétentions.

„ *Highmore* en fut ſi piqué qu'il abdiqua la Cou- „ ronne. Après ce Prince infortuné, *Charles Fleet-* „ *wood*, premier du nom, prit le rênes de l'Empi- „ re bouffon; il avoit éprouvé des viciſſitudes dans „ ſa jeuneſſe, qui faiſoient eſpérer un regne heu- „ reux: car il faut que les Souverains aient eu des „ revers. En montant ſur le Trône, il ne voulut „ point ſe fier à un peuple qui n'employoit aucune

„ formule dans le ferment de fidelité qu'il faifoit à
„ fon Souverain, & qui à caufe de cela fe croyoit
„ en droit d'aller offrir fes fervices ailleurs, quand
„ les affaires de la couronne étoient en défordre;
„ il nomma un grand chancelier pour dreffer l'acte
„ de convention, qui devoit lui lier fes peuples:
„ ce fut pour la premiere fois qu'on vit un concor-
„ dat paffé entre les comédiens & leurs directeurs.

„ Ce Prince prit pour fon premier agent ce mê-
„ me *Théophile Cibber*; mais fon génie & fes in-
„ trigues lui firent bientôt perdre fa place. *Charles*
„ qui avoit lu quelque part, qu'il étoit dangereux
„ pour un Prince d'avoir un Miniftre plus habile
„ que lui, le remercia; il donna fa place à un *Mack-*
„ *lin*, homme borné & fans génie pour les grandes
„ affaires, mais qui avoit l'heureux talent de con-
„ duire bien les finances: ce qui eft aujourd'hui
„ la partie principale des Miniftres d'État.

„ Cependant les revenus de la couronne théatra-
„ le, qui avoient paru d'abord augmenter, dimi-
„ nuerent confidérablement; de maniere que *Charles*
„ fut obligé d'abandonner fes États, & de s'enfuir en
„ France, de même que JACQUES II avec cette
„ différence, que *Fleetwood* eut une penfion pour
„ vivre, au lieu que le Roi d'Angleterre y vivoit
„ d'aumônes.

„ Charles fous fon regne avoit agi, comme les
„ grands Souverains; il avoit engagé fes États, &
„ aliéné les revenus de la couronne; cela n'empêcha
„ pas que plufieurs ne l'ambitionnaffent.

„ Enfin les royautés des deux théatres font par-
„ venues aujourd'hui en pieces & en lambeaux à
„ trois directeurs qui les font valoir pour leur comp-
„ te; leurs revenus font de quatre-vingt mille livres

„ ſterling, ſur quoi il faut payer les charges. Il y a
„ une infinité d'États Souverains en Allemagne,
„ qui ne rendent pas tant.

LETTRE LIII.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

LA plupart des arts & des métiers en Angleterre s'exercent ſur la parole; pour être d'une certaine profeſſion à Londres, il ſuffit de le dire. Il y a dans cette Capitale une infinité d'étrangers très-habiles, car ils enſeignent ce qu'ils ne ſavent pas; ce qui eſt la ſcience la plus difficile qu'il y ait au monde.

Pluſieurs ſe font profeſſeurs de Mathématiques, d'Algébre, ou de Phyſique; les uns deviennent tout d'un coup Médecins, les autres Chirurgiens; je ne parle point des Charlatants, & de ceux qui vendent des ſpécifiques, qui ont le droit d'être ſavants, avec la permiſſion de l'impudence & de l'effronterie; d'autres ſe donnent pour maîtres de danſe, d'eſcrime, & enſeignent à monter à cheval. Ceux qui n'ont abſolument aucun talent, & qui ſe trouvent dépourvus de tout génie, ſe font maîtres de langue Françoiſe. Le nombre de ceux-ci eſt très-grand; car pour le devenir, il ſuffit d'en prendre le titre.

J'allai dîner derniérement chez une Dame Angloiſe que je viſite quelquefois, qui a dix ans de cette école, & qui paſſe dans Londres pour connoître toutes les fineſſes de cette langue. Après qu'on eut placé le bouilli ſur la table, je lui demandai ſi elle vouloit me permettre de lui en ſervir; elle me ré-

pondît, *s'il vous plaît*, *Monsieur*. Un moment après, je lui proposai de manger de la salade, elle me dit, *de tout mon cœur*. La conversation étant venue à tomber sur une personne de sa connoissance, je m'informai si elle la visitoit souvent ; & elle me répondit *qu'il y avoit un quart d'an qu'elle ne l'avoit vue*, & *qu'elle ne la verroit peut-être pas d'un demi an*.

Comme dans ma derniere visite, je lui avois recommandé un certain livre traduit du Chinois, je la priai de me dire si elle l'avoit lu ; elle me dit *qu'elle l'avoit fait chercher chez tous Les libraires de la Ville ; mais qu'il n'y avoit pas telle chose*. Après le dîner, elle me demanda si je voulois boire du caffé ; je lui répondis que j'en prenois quelquefois. En prenant congé d'elle, je sollicitai la permission de continuer à la visiter : elle me dit *qu'on pouvoit la voir à toute heure* ; *mais que le plus sûr pour la trouver étoit de venir le matin à douze heures*, &c. & autres expressions qui n'entrent point dans le caractere de la langue Françoise, comme un étranger un peu versé dans cet idiome, peut aisément s'en appercevoir.

Dans la plupart des maisons Angloises il y a comme une dissonnance domestique ; on y voit pour l'ordinaire un perruquier Parisien, un cuisinier François, & un Gouverneur Suisse : celui-ci se charge d'apprendre au jeune Seigneur les sciences qu'il ignore lui-même.

En France les Suisses sont à la porte, à Londres ils sont dans la maison. Il y a des nations épaisses dont les organes durs & pesants, ne les rendent propres qu'à de certaines connoissances où le génie est

moins néceſſaire que le travail. Il ne faut point confier à de tels hommes l'éducation des jeunes gens. Les Suiſſes n'ont pas aſſez de cet eſprit volatil dont les François ont trop : la nature des premiers eſt trop matérielle. Le bon ſens chez eux abſorbe le goût ; auſſi ceux qui examinent de près l'Angleterre, prétendent que, depuis qu'elle confie ſa jeuneſſe à de tels Gouverneurs, elle devient lourde & peſante, comme ſes maîtres les Suiſſes. Je ne dis point que cette nation manque de génie ; mais ſeulement qu'elle n'eſt point propre à ce à quoi on l'emploie en Angleterre.

LETTRE LIV.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Montpellier.

LEs Gens d'Égliſe, d'épée, de robe & autres s'aſſemblent chaque année dans cette Ville, & s'appellent les États.

Ces États, qui jadis furent établis ſans doute pour régler les affaires de la Province, durent trois mois ; & voici l'ordre d'expédition qu'on y obſerve réguliérement.

Le premier mois ſe paſſe en viſites & en repas magnifiques ; dans le ſecond on commence les affaires, dans le troiſieme on ne les finit point. Là-deſſus les États ſe ſéparent, chacun retourne dans ſon pays, & on revient l'année d'après pour expédier, comme auparavant, les affaires de la Province.

Ceux qui dominent dans cette aſſemblée, ſont des

Mandarins Évêques qu'on appelle Grandeurs, quoique quelques-uns parmi aux n'aient pas trois pieds & demi de haut. Ils portent tous sur la poitrine une croix d'or, qui est le signe ou la figure du supplice de leur Messie, le simbole de la charité & du mépris des richesses. C'est aussi ce qui distingue dans cette Religion les Ecclésiastiques qui jouissent humblement de cent mille livres de rente, de ceux qui ne sont pas encore parvenus à cette humiliation chrétienne.

Tu peux bien t'imaginer que, dans une assemblée dirigée par des Prêtres, il y a des processions. L'ouverture de ces États se fait par une solemnelle, dont j'ai été spectateur.

Le hasard fit que je me trouvai placé dans la rue, près d'un Languedocien, vif, poli, enjoué, & avec cela un peu caustique, qui voulut bien m'expliquer les différentes figures de ce tableau mouvant.

Monsieur, lui dis-je, je vous prie de me dire qui est ce grand homme qui est distingué des autres par un cordon bleu? C'est, me répondit-il, Monsieur le Maréchal de T*** notre Gouverneur. Il a l'air bien grave, repris-je. Cela est vrai, répliqua-t-il; mais il est encore plus économe. Il semble que la Cour nous l'ait envoyé tout exprès pour nous faire regretter ses deux Prédécesseurs, qui faisoient circuler l'argent dans notre Ville; car ils aimoient le jeu, les femmes & la table, au lieu que celui-ci ne mange, ne joue & n'aime point.

Presque toujours les Grands, qu'on nous envoye pour nous gouverner, sont extrêmes. Ou ils nous dérangent par leur prodigalité, ou ils nous ruinent par leur économie. Les premiers font des dettes, & les seconds nous en font faire

Qui est cet autre, repris-je, qui est à côté de lui, qui a le même ordre, quoiqu'il n'en porte pas le même habit? C'est, me dit-il, Monseigneur l'Archevêque de N------ Primat des Gaules, & qui à cause de cela préside aux États.

Monsieur, interrompis-je, votre Primat a-t-il une Religion ? Je vous fait cette question, parce que j'ai oui dire que tous les Évêques du Languedoc étoient damnés : or si cela est, vous voyez bien que ce n'est pas la peine de croire en Dieu, pour aller au diable. Oh, je vous assure, me répondit précipitamment le Languedocien, que celui-ci n'est pas hérétique en ambition. On peut dire que, de ce coté-là, il fait son salut avec un zele infatigable. Il est du culte des Grands, est assidu auprès du Roi & de Monseigneur le Dauphin; de plus, il est fort attaché à la troisieme Personne de la Trinité de Versailles dont il porte le collier. Vous voyez, ajouta-t-il, qu'il est bon Catholique; car il croit au Pere, au fils & au Saint Esprit : aussi le Seigneur l'a-t-il béni. Il est à la veille d'occuper la premiere place dans le Paradis ecclésiastique de la France; & je crois que c'est à celui-là seulement qu'il aspire : car, entre nous soit dit, notre Primat est comme César, qui, se trouvant dans les Gaules, ne voyoit rien au-delà des Gaules.

Qui sont ces autres qui marchent en ordre, habillés comme le Primat, qui croient au Pere & au Fils, mais qui ne sont pas encore arrivés au culte du Saint Esprit. Ce sont des Évêques. Par exemple, me dit-il, en me les montrant du doigt; voilà Monseigneur de Béziers; voici Monseigneur d'Usés; celui-là est Monseigneur d'Alais, celui-ci Monseigneur

de Mirepoix. Voilà bien des Villes, Monſieur, lui dis-je en l'interrompant, qui marchent ici en ordre; cette Proceſſion me paroît une véritable Mappemonde.

Pouvez-vous me dire, ajoutai-je, qui ſont ces gens qui ſont habillés différemment que les autres? Ce ſont, me répondit-il, des Barons. Et qu'ont-ils à faire aux États ces Barons? Ma foi rien, me dit-il; auſſi n'y font-ils pas grand'choſe. Ils n'entrent dans cette aſſemblée que pour faire nombre. On les auroit déja réformés, ſi ce n'étoit qu'en France on ne réforme rien. Il y aura toujours des Barons aux États du Languedoc, quoiqu'on puiſſe toujours s'y paſſer de Barons.

Je vous prie de me dire qui ſont ces trois ou quatre hommes qui marchent à pas comptés comme les autres? Ce ſont les Syndics de la Province. Qu'eſt-ce à dire, repris-je, des Syndics? On les appelle ainſi, ajouta-t-il, parce qu'ils ſont chargés des détails, & qu'ils ont, pour ainſi dire, la manutention du Languedoc. Ce ſeront ſans doute, lui dis-je, des hommes ſurprenants? Vous dites fort bien, ſurprenants; car il en eſt parmi eux qui n'ont pas aſſez de capacité pour régler leur maiſon, & qui ſont réputés avoir aſſez de génie pour régler la Province.

Dites-moi, je vous ſupplie, quel eſt cet animal gros & court, qui paſſe maintenant devant nous? Ce n'eſt pas un animal, me répondit-il en ſouriant, c'eſt Monſieur le Lieutenant du Maire de la Ville de Montpellier. Il a l'air bien ſuffiſant, lui dis-je? Il a tort me répondit-il, perſonne ne doit l'être moins que lui; car il n'a pas la valeur d'une obole en génie. Malgré l'incapacité que tout le monde lui

connoît, il a fait une espece de fortune. Il n'y a pas long-temps qu'il étoit le Secretaire * de ceux qui arrêtent les voleurs, & aujourd'hui il est confondu avec les Monseigneurs. Il avoit droit auparavant d'assister à la potence, à présent il a celui d'assister aux conférences.

Mais il me semble, lui dis-je, que je vois, parmi les grandeurs de cette Province, des hommes rustiques ou des campagnards. Qu'est-ce que ces sortes de gens font là? Ce sont des villageois, me répondit-il, qui sont munis de provisions pour venir faire tous les ans un tour de promenade dans nos rues en compagnie des Évêques. Ils en ont acheté la permission du Roi par une finance. Ils possédent ce qu'on appelle ici des charges municipales: on les regarde comme des valets-de-pied des États: mais on a tort; car les valets font quelque chose dans une assemblée, au lieu que ceux-ci ne font rien dans celle-ci.

Monsieur, encore un mot, & je finis. Où vont maintenant tous ces gens-là en procession? Ils vont, me dit-il, dans une de nos Églises, qu'on appelle Notre-Dame, pour prier le Saint Esprit de les éclairer, & pour lui demander le secours nécessaire pour bien administrer les affaires de la Province. Mais comment! repris-je encore comme malgré moi; j'ai ouï dire qu'ils n'en terminent aucune. Qu'est-ce que cela fait? repliqua-t-il. On prie toujours ni plus ni moins; d'ailleurs la dépense des voyages est faite. Les gens des États sont ici, le Saint Esprit est là, il n'en coûte rien de l'invoquer en disant ces mots, mon Languedocien me fit une inclination de tête & disparut.

---

* Secretaire de la Prévôté.

LET-

LETTRE LV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

JE t'ai parlé de l'inclination que ce peuple a à la politique. Il est impossible que cela puisse être autrement, dans un pays où il y a tant de professeurs de cette science, qui en donnent leçon au public.

Ces professeurs sont les *Daily Advertiser*, *Publick Advertiser*, *London Gazetteer*, *Publick Ledger*, *St James's Chronicle*, *London Chronicle*, *London Gazette*, *Baldwin's-Journal*, *Owen's Weekly Chronicle*, *Craftsman*, *British Spy*, *Royal Westminster Journal*, *Old British Spy*, *Westminster Journal*, *London Spy*, *Weekly Journal*; sans compter d'autres demi-spéculatifs qui le soir apprennent au public les nouvelles politiques qui sont arrivées le matin. Car la journée n'a point d'heure, dans laquelle Londres ne fournisse quelque événement digne de la postérité, quand ce ne seroit que la mort d'un chien ou la naissance d'un enfant.

Dans les autres États de l'Europe, la politique a ses bornes: mais elle n'en connoît point dans celui-ci. Elle embrasse tout; & il n'est aucune action dans la vie civile qui ne soit de son ressort.

Il est vrai que les professeurs de cette science, n'imaginent pas tout ce qu'ils mettent dans leur papier de jour. Ils ont des croupiers ou des aides politiques, qui les déchargent du travail de penser.

Leur affaire eſt de raſſembler les matériaux qu'on leur envoie tout prêts à publier; de maniere qu'ils ne ſont, à proprement parler, que les éditeurs des réflexions d'autrui.

Ils ont auſſi des faiſeurs de lettres poſtiches, qu'ils plaquent dans les endroits vuides de leurs papiers, ce qui, en temps de diſette, tient place de nouvelles. La meſure de leurs diſcours politiques eſt de quatre pages in-folio. Qu'ils aient à parler, ou qu'ils n'aient rien à dire, cela revient au même: il faut que les quatre façades de la forme du diſcours ſoient remplies d'un bout à l'autre. Faute de politique, on y met des raiſonnements: & faute de ceux-ci on prodigue les paroles.

Il eſt vrai que les naiſſances, les mariages & les enterrements ſont pour eux un champ inépuiſable. Ils tuent les vivans à force de nouvelles qui n'intéreſſent que les morts.

Tu peux bien t'imaginer que ces commentateurs des faits publics ne ſont pas politiques pour la gloire. Un motif plus intéreſſant les détermine à traiter des intérêts des Princes. Il eſt vrai qu'ils ne ſont pas chers, & qu'ils donnent leur marchandiſe à un prix raiſonnable. Ils ennuient le lecteur d'un bout de l'année à l'autre, à raiſon de deux deniers-ſterling par jour: c'eſt un prix fait.

Outre ces détailleurs de la politique, il y en a d'autres qui la vendent en gros dans des livres qu'on appelle *Magazines*. Ceux-ci s'attachent moins aux interêts des Princes qu'aux leurs. Ces auteurs magaſiniers, font chez eux un magaſin de notions vieilles, uſées, imprimées depuis long-temps & déja connues, dont ils préſentent tous les mois une nouvelle édition au public.

LETTRE LVI.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-se, *à Pekin.*

De Londres.

LE mariage de George III vient d'être déclaré : il épouse Charlotte de Mecklenbourg-Strelitz, Princesse qui a de l'esprit, du génie & de rares qualités, issue d'une Maison d'Allemagne, qui descend de ces Empereurs qui avoient subjugué le monde. Elle n'a que dix-sept ans & le Roi vingt-quatre.

Quoique les jeunes époux soient à trois ou quatre cent lieues l'un de l'autre, ils se sont déja entretenus ensemble. Les Peintres ont formé les premieres entrevues & fait les déclarations d'amour ; car cet art est très-utile aux Princes Chrétiens : ils connoissent leurs épouses long-temps avant que de les voir.

Il se fait de grands préparatifs pour le mariage ; tout le Royaume est en mouvement. Les Manufacturiers travaillent, & les Artisans agissent. Les hommes ont ordonné des habits magnifiques, & les femmes des ajustements superbes. On diroit que chacun travaille ici à ses propres noces ; & que la Monarchie elle-même se marie.

Je ne sais point si le Roi aura des enfants ; mais il est certain qu'il en produira beaucoup dans la République, par la circulation que son hymen procurera ; car la génération dépend du mouvement du numéraire. On pourroit appeller cette progéniture, les enfants du second lit de la Couronne. Il est dommage que les Rois d'Europe ne se marient pas plus souvent, car leur pays en seroit mieux peuplé.

LETTRE LVII.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-se, *à Pekin.*

De Londres.

IL faut bien des affaires en France, pour polir le visage d'une femme, & le mettre en état le matin de se montrer en compagnie. En Angleterre, cela est d'abord fait. Ce soin, ailleurs le plus grand de tous les soins, n'en est pas un ici.

Une Dame Angloise, en se levant, laisse son visage comme il est; & le porte toute la journée, comme il s'est trouvé le matin. Elle a soin devant son miroir de donner des graces au reste de sa parure. Il n'y a que son visage qui ne fasse point de toilette. Si elle y touche, ce n'est que pour lui donner un air chiffonné, & un je ne sais quoi de négligé, qui augmente la confusion de ses traits. C'est ici le dernier rafinement de la beauté.

Ceux qui connoissent les différentes routes que les femmes tiennent pour plaire aux hommes, prétendent qu'un visage, ainsi livré à lui-même & détaché de tous les secours auxiliaires, n'en est que plus propre à faire des vives impressions. Je ne t'en dirai rien. Car il faut être bien savant dans la controverse des charmes, pour savoir si une pâleur étudiée, une confusion affectée, & une négligence ménagée forment la beauté.

Les physionomies jeunes & enfantines dans le sexe ne sont point ici de mise. Il faut que les charmes des femmes aient un air rassis. Les jeunes Bretones, qui veulent plaire, doivent ressembler à leurs grand-meres.

Les Françoises précipitent leurs charmes, & les font marcher, pour ainsi dire, au-devant des modes. Les Angloises au contraire les font retourner en arriere, & elles reprennent les anciennes. Les femmes qui se coëffent aujourd'hui ainsi qu'on se coëffoit du temps de la Reine Anne, sont aimables.

Cependant cette beauté est encore trop moderne; celles qui se chiffonnent la tête, ainsi que cela se pratiquoit sous le regne de Charles II, sont jolies mais les Bretones qui se coëffent comme on l'étoit du temps de Henri VIII, sont belles; ainsi de beauté en beauté jusqu'au siecle de Guillaume le Conquérant.



LETTRE LVIII.

Le Mandarin Ni-ou-san, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Montpellier.

JE t'ai dit, dans ma précédente qu'il ne se finissoit rien dans l'assemblée des États du Languedoc: mais il y a une chose qu'on acheve toujours, qui est la levée du don gratuit. C'est une somme extraordinaire qu'on paye au Prince, aussi gratuitement qu'il est possible de le faire, dans un don qu'on fait forcément. Quoique la misere soit générale, chacun s'exécute, & la somme se trouve.

Il est vrai qu'il y a dans ces États un Procureur du Roi, ou, pour me servir du terme qu'on employe dans ces occasions, une ame damnée de la Cour, qui n'épargne ni soins ni peines, pour lui procurer de l'argent; le tout sans ambition, ni dessein prémédité d'augmenter sa fortune; car il ne deman-

de, pour ses épingles, qu'à devenir Grand Aumônier de France. Peut-être que, si la guerre dure, & que le besoin d'argent augmente, il aura de plus belles inclinations, & qu'il visera alors au Cardinalat.

Mais ce n'est pas là le seul damné, il y a tout plein d'autres damnés dans les États. On diroit que la plupart de ses membres sont payés pour ruiner la Province. C'est un effet qui dérive de sa cause. Tous ceux qui composent cette assemblée, sont gens du Roi, & c'est du Monarque que dépendent les rangs & les charges de tous ceux qui y assistent.

Un Évêque se garde bien de s'opposer aux représentations d'un Député du tiers État, qui prouve l'impossibilité morale, où le peuple est de donner la somme qu'on lui demande; car cela pourroit l'empêcher de devenir Archevêque; & il faut que chacun fasse son chemin.

Les Syndics sur-tout seroient perdus sans ressource, s'ils s'opposoient à la levée des sommes, que les particuliers ne sont pas en état de payer; car ils prouveroient par là eux-mêmes que la Province est en mauvais état, & ils ne sont Syndics que pour qu'elle soit en ordre. Aussi faut-il voir la désolation de cette Province, jadis (à ce qu'on m'a assuré) la plus florissante de la France. Imagines-toi un pays dévasté par l'ennemi, ou à peine délivré des ravages de la peste & de la famine. Comme on le dépouille continuellement de ses finances, toutes les branches de son administration languissent; & si, malgré cette foule de taxes & d'impôts dont il est chargé, il se soutient encore un peu, il en a l'obligation à la fécondité naturelle de son continent, & à la fertilité de son terroir

LETTRE LIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Londres.

A Chaque pas je rencontre ici une énigme. Cette République eſt gouvernée par des repréſentants à qui on confie les intérêts de la nation. On ne ſauroit donc choiſir des hommes trop vertueux, trop ſages, & trop éclairés: du moins un ſi grand dépôt demande des ames grandes, nobles, belles: des hommes au-deſſus des foibleſſes ordinaires; naturellement cela devroit être ainſi, & cela eſt autrement.

Les élections pour les Membres du Pa-l-m-t qui ſont les repréſentants, ſont des eſpeces de marchés publics, où les intérêts de la République ſe vendent au plus offrant & dernier enchériſſeur.

La vertu & le mérite n'ont rien à faire dans ce choix; c'eſt aux cauſes ſecondes à décider l'affaire. On n'eſt pas élu, on achete la place de repréſentant. Le peuple commence par corrompre celui qu'il choiſit pour être incorruptible.

L'ivrognerie & la débauche ouvrent le théatre des élections; l'avarice & l'intérêt ſordide finiſſent la ſcene. Celui qui fournit au peuple le plus de moyens de ſe plonger dans la crapule & la débauche, eſt choiſi pour le gouverner. Dans ce cas-là, cent tonneaux de bierre forte contiennent plus de cette vertu caractériſtique pour être élu que cinquante; & mille guinées plus que cent.

L'élection d'un membre ne le regarde pas direc-

tement, c'eſt l'affaire de ſon ſommelier. S'il enivre un plus grand nombre de ceux qui doivent donner leur voix, il place ſon maître au Par-l-m-t.

Comment peut-on imaginer que des hommes, qui employent des moyens ſi bas pour ſe faire élire, auront les qualités néceſſaires pour gouverner le peuple, lorſqu'ils ſeront élus ?



LETTRE LX.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

LE convoi qui doit aller prendre la Princeſſe Charlotte de Mecklenbourg, deſtinée pour regner en Angleterre, doit mettre à la voile dans peu de jours.

On dépêche vers elle un Amiral, pluſieurs Officiers-Généraux, accompagnés de Seigneurs de rang, & des quatre plus belles femmes du Royaume, qui doivent lui tenir compagnie. On lui députe de plus un mari qui doit l'épouſer, & la faire Reine, avant même qu'elle ait vu le Roi. C'eſt une eſpece de *Hulla* politique, en uſage en Europe, qui doit remplir toutes les fonctions du mariage, excepté la conſommation. Ce mari poſtiche eſt toujours un Mandarin du premier ordre. Par cette coutume ſinguliere, il ſe trouve qu'une Princeſſe a deux maris, ſans être encore mariée. Il ſuit de-là que les Rois Chrétiens n'épouſent que des veuves, & que toutes les Princeſſes, en ſe mariant, paſſent en ſecondes noces.

Les Souverains d'Aſie ne ſauroient s'accommoder de cet uſage; ils ſont trop jaloux. Ils ne ſe marie-

roient pas avec une femme déja mariée, quand elle n'auroit épousé qu'une image.

LETTRE LXI.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-se, *à Pekin.*

De Londres.

LE théatre Anglois a plus de ressources que le François. Celui-ci ne joue que les hommes, au lieu que celui-là représente les enfers. J'y ai vu en dernier lieu une scene magnifique de sabbat. Tout le grimoire des démons y étoit détaillé avec beaucoup d'esprit & d'imagination. On diroit que la plupart des Poëtes Bretons ont passé une partie de leur vie dans la compagnie des sorciers, tant ils sont au fait de leurs mœurs & de leurs manieres.

Outre les acteurs du sabbat, il a encore la ressource des spectres, qui sont chargés comme les autres d'amuser le public. Ordinairement ceux-ci s'acquittent assez bien de leurs rôles. Il est vrai qu'il n'est pas bien difficile. Il suffit qu'ils aient une chemise ensanglantée & un masque de plâtre.

Ces spectres parlent quelquefois; mais ce n'est pas ce qu'il y a de plus divertissant sur la scene Angloise.

Outre les spectres, il y a encore des acteurs qu'on ne connoît point sur le théatre François, ce sont les bourreaux. Il n'y a point de théatre un peu policé en Angleterre, qui n'en ait deux ou trois sans compter leurs adjudants.

Après les bourreaux viennent les meurtriers de la scene: ceux-ci sont payés comme les autres pour

répandre du ſang. Il n'en coûte que quinze shellings la ſemaine aux entrepreneurs du théatre, pour faire mourir tant d'Empereurs & de Rois qu'ils veulent. Il en périt un ſi grand nombre ſur cette ſcene, qu'on prétend que chaque meurtre particulier ne revient qu'à deux deniers-ſterling par tête couronnée. A la Chine, à ce prix-là, on ne pourroit pas tuer un oiſeau.

Je ne parle point des grands Diables & d'autres perſonnages de la Cour de Lucifer, qui ſont réguliérement payés pour faire rire. Ceux-ci ont des gages ſi modiques, qu'il ne vaut pas la peine d'en parler : car l'enfer joue preſque pour rien aux deux théatres de *Covent-garden* & de *Drury-lane*.

LETTRE LXII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Montpellier.

CE peuple-ci eſt actif, vigilant, laborieux, adonné au trafic & à l'induſtrie, & par conſéquent avide de richeſſes. Mais je ne ſais s'il ne ſe croiſe pas lui-même dans ſes vues, & ſi l'ambition d'avoir ne lui fait pas perdre les moyens d'acquérir.

Il néglige le commerce d'économie, pour ſe livrer à celui de ſpéculation d'argent. Il eſt vrai qu'à la premiere vue ce Continent ne paroît pas y être ſi diſpoſé que les autres de l'Europe qui le ſont actuellement : mais quand on examine les choſes de près, on trouve que c'eſt la faute de ſes habitants, & non de la nature, qui ſemble au contraire l'y avoir voulu inviter.

Cette Ville est quasi au bord de la mer, & ce peuple ne tire presque aucun avantage de cette proximité favorable. Maguelone étoit autrefois un Port, qui est aujourd'hui fermé, sans que depuis ce changement préjudiciable, on n'ait jamais pensé à l'ouvrir. On pourroit faire venir la Méditerranée aux portes de Montpellier par un canal, & ce canal n'a pas encore été creusé.

Il est vrai que le soleil ardent qui échauffe son terrein, le rend moins fertile que quelques autres endroits du Nord de la France. Mais la stérilité n'est pas un obstacle au commerce d'économie : c'est au contraire une raison de plus pour s'y addonner : & ce qui décida autrefois Marseille à ce commerce, fut sa stérilité.

La Hollande, à ce que j'ai oui dire, est un exemple vivant de l'abondance qu'on peut faire naître dans un pays où il ne croît rien. On trouve chez ce peuple, qui n'a pas lui-même de quoi vivre, le magasin universel des vivres de l'Europe.

Le commerce de spéculation d'argent a ce désavantage, qu'il n'enrichit point le peuple ou la Ville qui le fait. Les richesses publiques n'y augmentent point, précisément parce que le numéraire y augmente ; car le prix de toutes les choses de la vie suit toujours la portion relative de l'argent.

Les besoins physiques & ceux du luxe sont quatre fois plus chers aujourd'hui à Montpellier, qu'ils ne l'étoient il y a cinquante ans. C'est que le commerce de l'argent y en a introduit trois fois plus, qu'il n'y en avoit dans ce temps-là. Aujourd'hui on n'est donc pas plus riche avec beaucoup de numéraire, qu'on ne l'étoit autrefois.

L'argent eft une richeffe de fiction, qui n'augmente point les richeffes réelles, au lieu que, fi on avoit perfectionné le commerce d'économie, on feroit réellement plus riche. En effet quand on fournit aux autres les chofes néceffaires, on peut en retenir pour foi la portion que l'on veut.

J'aurois beaucoup d'autres chofes à dire fur cette matiere : mais les bornes que je me fuis prefcrit dans ces lettres ne me permettent pas de la traiter dans toute fon étendue.

LETTRE LXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

LEs caffés de Paris ne font pas auffi politiques que ceux de Londres. Dans ceux-là on y joue feulement aux échecs, ou l'on y raconte quelque hiftoriette galante; au lieu que, dans ceux-ci, on y régle les affaires de l'Europe, & on y ftatue fur celles de la Monarchie. Ce font autant de chambres baffes, où le dernier individu de la République a le droit de devenir membre, à raifon de quatre fous la taffe de caffé, qui eft la dofe politique néceffaire pour y être reçu. Il y a bien auffi quelques chambres hautes de caffé; mais les grandes féances de celles-ci fe tiennent à *White's Chocolate-Houfe*, * où les politiques, après avoir perdu leur argent, fe déchaînent contre le Gouvernement.

* Maifon de jeu où s'affemble la nobleffe.

Les conférences ordinaires de ces Communes s'ouvrent tous les matins par la Gazette du jour. On y prend en considération une douzaine de papiers publics, que les gens du Roi de la boutique, c'est-à-dire, les *Waiters* y distribuent sur les tables. Il n'y a point d'Anglois qui les fréquentent, qui ne soient en état de raisonner pendant quatre heures à perte de vue sur ce qu'ils n'entendent point.

Autrefois on parioit beaucoup dans les caffés de Londres sur les matieres d'État : mais depuis que les intérêts des Princes ont ruiné la plupart des politiques, on a réformé cette méthode, pour y substituer celle de la discussion, ce qui a changé totalement la théorie du raisonnement ; car autrefois celui qui avoit le plus d'argent, étoit le plus habile politique, au lieu qu'aujourd'hui c'est celui qui a le plus de poitrine.

Cette derniere maniere de raisonner juste sur les affaires d'État est prise de la Chambre basse des Communes de *Westminster* ; car tout ici tire sa source de l'institution.

Comme dans cette Chambre, il y a toujours quelque grand orateur qui réunit à lui toutes les opinions, & qui dispose de celles de l'assemblée ; pour l'ordinaire, il y a dans chaque boutique un beau parleur qui ramene à lui l'auditoire, & qui dispose de la chambre du caffé.

Il n'y a point de jour dans l'année que ces grands politiques n'établissent un meilleur systême de gouvernement, qu'ils n'augmentent la marine, le commerce & n'établissent des moyens pour acquitter l'État & payer les dettes nationales.

A entendre ces économes d'État, tu croirois qu'ils

sont eux-mêmes le véritable modele de l'arrangement civil; mais ils ne sont rien moins que cela.

Il n'y a point de fils de famille le plus dérangé, qui le soit autant que la plupart de ceux-ci. Presque toujours leurs affaires particulieres sont dans un état affreux. Ils laissent leur génie d'ordre millionaire dans la boutique du caffé, où ils réglent l'Europe & l'État : en entrant chez eux, ils n'ont pas la valeur de deux sols d'économie domestique.

Le Baronet m'a assuré que la plupart des raisonneurs de son temps sur les moyens d'économiser dans les dépenses de l'État étoient morts à *Newgate* chargés de dettes, & qu'il seroit peut-être lui-même à l'hôpital, s'il n'avoit renoncé à la politique des caffés.

LETTRE LXIV.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

QUand on voyage en Angleterre, il faut avoir non-seulement la carte du pays par où l'on passe, mais encore celle des auberges qui sont sur la route & dans lesquelles on doit s'arrêter. Sans cette seconde précaution, on court risque de faire fort mauvaise chere, & de dépenser beaucoup d'argent.

J'éprouvai l'un & l'autre dans un voyage que je fis il y a quelques jours dans la Province d'York.

A la premiere couchée au sortir de Londres, mon Hôte qui me crut, je ne sais sur quel fondement, du parti de la Cour, me regarda d'assez mauvais œil.

Je m'apperçus, à un certain mouvement des yeux

qu'il fit à un de ses garçons, qu'il lui ordonnoit de me donner une chambre commune avec un lit ordinaire.

Comme il étoit déja tard, je demandai à souper, & un quart-d'heure après on me mit, sur une petite table, un morceau de bœuf roti fort coriasse; tandis qu'on servit un poulet gras à un voyageur qui étoit arrivé une demi-heure après moi.

J'en demandai la raison au garçon qui me donnoit à boire; & il me répondit que ce Monsieur étoit de *l'opposition.* * Mon ami, lui dis-je, je suis aussi de *l'opposition*; & pour vous le prouver, c'est que je m'oppose d'avance à ce qu'à mon retour vous me donniez un aussi mauvais souper, que celui que je viens de faire ce soir.

Le garçon rendit mes paroles à son maître, qui vint un moment après me faire des excuses sur ce qu'il ne m'avoit pas cru d'abord de son parti; m'assurant que, s'il m'avoit connu, il m'auroit fait comme à cet autre Gentilhomme, & que j'aurois eu un poulet gras.

Je me le tins pour dit: à la seconde couchée j'eus grand soin, en entrant dans l'auberge, d'avertir le maître que j'étois de *l'opposition*; mais cette déclaration qui, à ce que je croyois, devoit me valoir un bon souper, m'en procura un fort mauvais; car on ne mit devant moi que deux cotelettes de mouton, tandis qu'on servit un canard aux navets à un étranger qui étoit arrivé comme moi.

Je portai encore ici mes plaintes au garçon: mais il me répondit que ce Gentilhomme étoit de la *cer-*

* Parti contraire à la Cour.

ruption. * Eh! mon ami, lui dis-je avec précipitation, j'en suis aussi, donnes-moi à manger : car si je ne soupe pas mieux, mon estomach, faute de *corruption* ce soir, sera gâté demain au matin.

En faveur du parti dont je me déclarois, on prépara un canard au navets, & on me le servit une heure après.

Je me le tins encore ici pour dit. A mon retour, je fus de *l'opposition* dans les auberges où il y avoit des poulets gras, & de la *corruption* dans celles où il y avoit des canards aux navets.

Avec cette méthode, on n'est pas encore sûr de faire bonne chere en Angleterre, à cause de la variation & des changements subits qui arrivent dans la politique : car tel aubergiste qui est de la *corruption* dans un mois, est souvent de *l'opposition* dans un autre. Mais un honnête Ecclésiastique de ce pays-ci, qui préfere un bon souper à toutes les cabales de la Cour & du Parlement, m'a conseillé un moyen qu'il pratique lui-même en voyageant en Angleterre. C'est de faire prendre les devants à un domestique, pour reconnoître le terrein, & savoir de quel parti est l'Hôte chez qui on va loger.

Il m'a dit à ce sujet qu'il avoit été obligé quelquefois d'apostasier vingt fois de suite dans le même voyage, & d'être de *l'opposition*, ou de la *corruption*, dans la proportion que le vin de ses Hôtes étoit bon, & que le *roast beef* lui paroissoit excellent.

---

* Parti favorable à la Cour.

LETTRE LXV.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Londres.

LOrſque j'étois en France, je te parlai des cotteries qui y ſont établies; il y en a auſſi en Angleterre: mais elles ſont d'une autre eſpece. Les femmes n'y ſont point admiſes, ce qui fait que les uſtenſiles des ſociétés de ces deux pays ſont différentes. Dans celles-là, les éventails, les rubans & les boîtes à mouches forment les principaux ornements: dans celles-ci, la ſcene ſe paſſe entre des pipes, des hommes & des bouteilles.

A Paris les Cotteries ſont entées ſur l'amour: à Londres elles ſont fondées ſur le manger & le boire; de-là vient que ces dernieres ſont très-nombreuſes, car il n'y a point de Breton, qui ne ſoit en état de remplir ces deux points importants de la ſociété Angloiſe.

Parmi le grand nombre de Cotteries qui illuſtrent aujourd'hui cette grande Capitale, celles qui lui font le plus d'honneur, ſont:

La Cotterie des Politiques; La Cotterie des Mécontents du gouvernement; La Cotterie des Ivrognes; La Cotterie des Babillards & la Cotterie des Cocus.

Chacune de ces cotteries a ſes réglements & ſes ſtatuts particuliers. Les Candidats doivent faire des preuves pour en devenir membres.

LA COTTERIE DES POLITIQUES eſt très-nombreuſe;

elle n'eſt point érigée pour une claſſe de citoyens, mais pour tous les citoyens. Tous les candidats peuvent y être admis, depuis le ſavetier juſques au Duc & Pair. Il faut néanmoins que chaque membre ait la faculté de dépenſer trois ſols pour une pinte de bierre forte, dans les ſéances ordinaires; & deux shellings pour une bouteille de vin de Porte, le jour des grandes aſſemblées. Il eſt défendu de parler politique pendant les cinq premieres raſades; ce n'eſt qu'à la ſixeme qu'on peut délibérer ſur les affaires de la Monarchie d'Angleterre; & à la vingtieme il eſt permis de régler les intérêts de toutes les Puiſſances de l'Europe.

QUALITE'S REQUISES DANS LES CANDIDATS. Nul particulier ne peut être reçu dans la Cotterie des Politiques, s'il ne prouve auparavant qu'il s'eſt mêlé des négociations publiques, au point d'avoir pour elles négligé ſes affaires domeſtiques. Il faut que les Candidats ſoient en état de certifier qu'ils ont lu au moins dix mille papiers publics; ce qui eſt la doſe de politique requiſe pour être admis dans cette Cotterie.

LA COTTERIE DES MECONTENTS DU GOUVERNEMENT, eſt fort augmentée ſous le regne de George III, ſur-tout depuis que la Cour prête l'oreille aux propoſitions de paix faites de la part de la France.

Le Préſident de cette Cotterie doit être Jacobite. Son inſtitution tend à contrecarrer l'adminiſtration, & à être toujours du parti contraire à celui de la Cour.

QUALITE'S REQUISES DANS LES CANDIDATS. Nul membre ne peut être admis dans cette Cotterie, qu'il ne ſache blaſphémer contre le Roi & ſes Miniſtres.

Il y a pour cela, dans la société un maître-juré-blaſphémateur, qui examine la nature des blaſphêmes. Un prétendant begue ou qui a quelque difficulté de langue, ne ſauroit être admis. Il faut que le Candidat puiſſe prononcer bien diſtinctement, *D-m-n the K*, *D-m-n the m-n-s t-s.*

LA COTTERIE DES IVROGNES, une des plus anciennes qu'il y ait en Angleterre, eſt aujourd'hui à ſon dernier période d'élévation. Tous les bons & fideles ſujets du Roi George peuvent y être admis ſans diſtinction.

Son Préſident doit être Irlandois de nation, né à Dublin. Selon les premieres loix de ſon inſtitution, tous les membres de la Cotterie doivent être ivres & endormis à minuit.

QUALITÉ'S INDISPENSABLES DANS LES CANDIDATS. Par un réglement particulier, les François, les Eſpagnols, & les Italiens ſont exclus de cette Cotterie, à cauſe de leur ſobriété naturelle. De tous les étrangers les Allemands ſeuls ont droit d'y être admis.

Chaque poſtulant doit prouver que ſon ventre contient deux bouteilles de vin de Porte, trois de Clairet, une de Madeire, *une balle de punch*, & ſix grands verres de liqueur. Il doit avoir un certificat légaliſé par ſix taverniers de la ville de Londres & de Weſtminſter, comme il a avalé en ſa vie cent tonneaux de vin. Il faut qu'en buvant il perde la raiſon, car un Candidat, qui ſeroit en état de boire dix verres de vin ſans s'enivrer, ne pourroit pas être reçu.

LA COTTERIE DES STUPIDES, qui brille aujourd'hui beaucoup dans cette Capitale, n'eſt pas ſi nombreuſe que celles des Politiques & des Mécontens du Gou-

vernement : mais elle ne laiſſe pas d'avoir un grand nombre de membres.

Son Préſident doit être Anglois né à Londres ; & ſes membres, en buvant enſemble, doivent ſe regarder avec des yeux hébétés. Il faut qu'ils ne diſent que deux paroles dans trois heures ; & quand le diſcours s'adreſſe à eux, ils doivent toujours répondre ſur toute autre choſe que ſur la queſtion qu'on leur fait.

QUALITÉ'S REQUISES DANS LES CANDIDATS. Les Candidats, pour être reçus dans la Cotterie des Stupides, doivent être de véritables automates, qui ſe démontent le ſoir, & qu'on remonte le lendemain au matin, ce qui fait qu'ils ont un corps & une ame machinale, tous deux faits à reſſort. Il faut de plus, pour être admis dans cette Cotterie, avoir été pendant vingt ans membre de la ſociété des Ivrognes.

LA COTTERIE DES BABILLARDS n'eſt pas ſi ancienne que les autres : ſon établiſſement datte du temps de la révocation de l'Édit de Nantes, après que les Proteſtants étrangers ſe furent réfugiés en Angleterre.

Par le premier de ſes ſtatuts, ſon Préſident doit être François, & s'il eſt poſſible, originaire de Clerac, Montauban ou Bourdeaux : mais quand il ſeroit de Nîmes ou de Montpellier, ce ne ſeroit point un obſtacle à ſon élection. A l'égard des conſeillers & autres principales charges de cette aſſemblée babillarde, faute de Gaſcons, on reçoit à leur place des Irlandois.

QUALITÉ'S REQUISES DANS LES CANDIDATS BABILLARDS. Il faut que les Poſtulants aient la langue bien pendue, & qu'ils ſoient en état de parler trois heures de ſuite ſans rien dire. Les begues n'en ſont pas

exclus, pourvu qu'en traînant la parole & en allongeant les mots, ils puissent faire le même bruit & parler aussi long-temps que ceux qui ont la langue libre.

La Cotterie des Cocus, qui fut établie en Angleterre, sous le regne de Charles II, de galante mémoire, se soutient aujourd'hui avec beaucoup d'honneur & de réputation. Ses membres augmentent tous les jours, de maniere qu'on peut se flatter (graces à la corruption des mœurs du siecle) que dans peu elle sera une des plus florissantes de ce Royaume. Il est permis à tous les sujets du Roi de s'y faire inscrire : on y reçoit les premiers Lords de la Cour ainsi que les Ducs & Pairs du Royaume.

Qualite's requises dans les Candidats qui veulent etre reçus dans la Cotterie des Cocus. Il faut qu'ils aient passé trois ans à Paris, afin de s'être accoutumés aux mœurs & aux manieres Françoises. Un prétendant doit prouver que sa femme est galante, & qu'elle fait une grande dépense, quoiqu'il ne lui fournisse point d'argent; mais il est sur-tout nécessaire qu'il certifie qu'elle a lu beaucoup de Romans.



LETTRE LXVI.

Le Mandarin Ni-ou-san, *au Mandarin* Champi-pi, *à Londres.*

De Montpellier.

Il y a trois sortes de Gouvernements dans cette Ville; le Gouvernement de Monseigneur l'Évêque, le Gouvernement de Monseigneur le Comman-

dant, & le Gouvernement de Monſeigneur l'Intendant. Le premier eſt à la tête des affaires de l'Égliſe, le ſecond conduit la politique, & le troiſieme dirige les Finances. Comme l'argent en Europe a le pas ſur Dieu & le Roi, & que les Languedociens ſont très-Européens, la maiſon de Monſeigneur l'Intendant de Montpellier eſt la plus fréquentée.

Je me rendis chez lui, il y a deux jours, à l'occaſion d'une fête qu'il donnoit; car Madame l'Intendante, à l'âge de cinquante-cinq ans, avoit pris la peine de donner un gros garçon à Monſeigneur l'Intendant : ce qui eſt contre toutes les regles de la génération Françoiſe. Auſſi l'alégreſſe étoit-elle des plus grandes; car on ſe réjouit ici dans la proportion que les choſes qui arrivent ſont extraordinaires.

Le concours des perſonnes de l'un & de l'autre ſexe fut conſidérable. Comme je ne connoiſſois pas la carte de l'aſſemblée, je priai un Languedocien qui ſe trouvoit à côté de moi, de me mettre au fait de celle-ci. Il ſe prêta poliment à ma curioſité.

Monſieur, lui dis-je, qui ſont ces Dames qu'on voit au premier rang, & qui ſont ſi ſéparées des autres qu'elles ſemblent vouloir s'en diſtinguer. Ce ſont, me répondit-il, nos femmes de qualité. Il n'y en a guere, repris-je; cela eſt vrai, me dit-il, elles ne ſont pas en grand nombre : cette eſpece eſt rare à Montpellier, encore eſt-elle beaucoup abatardie. Heureuſement nous n'avons point de généalogiſtes, ſans quoi toute notre nobleſſe ſeroit roturiere. Il s'en faut tout juſte de ſeize quartiers, que les enfants de nos femmes de qualité ne puiſſent entrer à Malthe.

Qui ſont celles qu'on voit aſſiſe directement derriere elles. Ce ſont nos Dames de la Cour des Aides.

Elles sont bien bouffies ! lui dis-je : on diroit qu'elles sont sur les bancs du palais, où elles jugent à la place de leurs maris. Est-ce que cette Cour a le privilege de permettre aux femmes d'être ridicules? Je suis étranger : mais il me semble que les Dames de vos Aides n'ont point d'éducation. Il vous semble bien, reprit le Languedocien, & c'est encore un privilege de cette Cour. Si je ne me trompe, les Dames de vos Aides sont parvenues à ce rang, à l'aide de la marchandise. Vous ne vous trompez pas : la plupart de nos Présidentes & de nos Conseilleres sont filles de la halle. Celles-ci forment même la premiere noblesse de notre robe, car il faut la distinguer d'une autre du même corps qui est encore plus roturiere.

Qui sont ces autres Dames, lui dis-je, qu'on remarque directement après les Présidentes & les Conseilleres! Ce sont des femmes d'Avocats & de Procureurs. Elles me paroissent aussi bien vaines. Vaines? reprit-il avec précipitation, elles crêvent d'orgueil. Les Procureuses sur-tout, dont les maris vont tous les matins exprès au Palais en robe longue, pour tromper les Juges, sont d'une vanité insupportable.

Je vous prie de me dire qui sont celles du quatrieme rang? Ce sont les femmes de nos principaux marchands. Oui ! lui dis-je, elles ont l'air bien modeste : on s'apperçoit à peine qu'elles soient femmes, tant elles ont le maintien réservé. Ne vous y trompez pas, reprit-il, l'enflure de leur orgueil est en dedans. Il ne faut à leur mari qu'une charge de Correcteur ou d'Auditeur des comptes, pour qu'elle paroisse en dehors.

Monsieur, dis-je à mon Languedocien en l'interrompant, qui sont ces hommes qu'on voit autour de

votre Intendant qui se font distinguer des autres par une épée au côté. Ce sont nos Gentilshommes. Ils paroissent bien mesquins : ils sont encore plus suffisants, me dit-il.

Mais je vois comme une nuée d'hommes noirs & sombres répandus dans cette salle, qui ont la physionomie lugubre & encore plus sinistre : pouvez-vous me dire qui sont ces gens-là ? Ce sont des Médecins. Des Médecins! & qu'ont-ils à faire ici ? Ils y ont leur entrée libre, car à Montpellier la Médecine assiste aux naissances & préside aux enterrements.

Et ceux qui marchent directement après eux, habillés de la même couleur, qui sont-ils ?--- Ce sont (sauf votre respect) des Chirurgiens & des Apothicaires. D'où vient qu'on les souffre ici ? Je croiois qu'ils ne devoient avoir leur entrée que dans les chambres des malades. Vous vous trompez : comment, me dit-il, les Chirurgiens font les honneurs de Montpellier. Un éleve de St Cosme, qui a coupé deux ou trois douzaines de bras, de jambes, ou qui a oint de mercure deux ou trois cents malades, se croit un homme nécessaire à la Monarchie, il ne voit guere que les gens du premier génie qu'on puisse comparer à son talent.

A l'égard des Apothicaires, quoiqu'ils ne s'adressent pas toujours aux gens en ligne directe, on leur permet quelquefois ici de parler à des visages.



LETTRE

LETTRE LXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

LEs femmes en France ſont vaines, légeres & capricieuſes; en Angleterre elles ont un défaut de plus, elles ſont politiques.

Il faut leur rendre juſtice; elles n'auroient jamais imaginé d'elles-mêmes d'être ſi ridicules; mais ce vice, comme preſque tous les autres, leur vient des hommes, qui parlent ici ſyſtême, juſques dans les bras de la volupté.

Dans tout l'univers, les femmes n'ont qu'une affaire, qui eſt l'empire de la beauté; ici elles en ont deux, car elles joignent à celle-ci les ſoins de la République. Il ne faut pas t'imaginer qu'elles prennent toute cette peine pour l'amour qu'elles portent à l'État; le ſexe ne connoît point de patrie. Ce n'eſt que par un retour ſur lui-même qu'il donne dans la politique. L'eſprit de parti procure ici un mari, comme ailleurs la beauté donne un amant.

On m'a fait voir à Londres une Dame, qui ayant cherché inutilement un époux dans le parti de la République, le quitta pour embraſſer celui de la Cour. La choſe lui réuſſit à merveille; car dans peu elle épouſa un Seigneur attaché au Roi, & qui eſt un des plus riches de la Monarchie.

Les formules de ces mariages ſont conformes à la querelle d'État dans laquelle on ſe trouve engagé. A la place des proteſtations d'amour, on ſe jure

d'être fidele à la cabale. Au lieu de se vouer un amour éternel, on s'assure d'un attachement inviolable au parti dans lequel on s'est engagé.



LETTRE LXVIII.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

J'Allai, il a quelques jours, à un des théatres Anglois, pour me divertir ; mais au lieu d'une comédie, je trouvai un enterrement. * Les Comédiens, pour amuser le public, donnoient ce soir-là une pompe funebre dans ses grands appareils. Tout ce qui peut affliger la vue, attrister les sens, faire naître des idées sombres, en un mot, tout ce qui peut rendre un convoi triste & lugubre, fut employé pour faire rire le spectateur. Comme le cadavre qu'on portoit dans sa biere, ne m'avoit pas beaucoup réjoui ce soir-là, je retournai le lendemain au même théatre, espérant d'y prendre ma revanche; mais on y jouoit ce second soir un maître autel. Des pelerins à la suite d'une longue farce, vinrent y faire leur priere, & s'y prosternerent; ils portoient presque tous des Croix, qui, chez les Chrétiens, sont le signe représentatif de la mort du Christ. L'autel & les croix égayerent la compagnie, & la divertirent beaucoup. Quant à moi, qui ne saurois rire de choses sérieuses, je ne sourcillai point.

Je hasardai le surlendemain un troisieme divertis-

* Romeo & Juliet.

fement ; mais un moment après que la piece fut commencée, un fpectre parut fur la fcene ; * il parla fi familierement aux fpectateurs, qu'on eut dit qu'il étoit accoutumé fur le théatre Anglois. Quelque temps après, on creufa une foffe fur le théatre pour enterrer un mort. Le comédien qui étoit chargé de cet acte de Religion (car chez toutes les nations c'en doit être un) divertit beaucoup le parterre en creufant la foffe pour enfermer le cadavre ; il chanta pendant tout ce temps-là des chanfons fort réjouiffantes ; mais le plus plaifant fut, lorfqu'en continuant à creufer la terre, il en tira deux ou trois têtes de mort. A cet afpect les quolibets de l'acteur redoublant, il y eut alors, comme on dit, de quoi mourir de rire.... Il me femble que l'on doit avoir mauvaife opinion du goût d'une nation qui choifit, pour l'objet de fes divertiffements, ce qu'il y a de plus férieux dans la Religion, & de plus affligeant dans la nature. La fcene comique doit finir, où le tragique de la vie humaine commence.

LETTRE LXIX.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

LE mariage de la Princeffe Charlotte n'a pas feulement caufé une émulation dans les parures & les ajuftements, il a encore excité l'ambition des nouveaux rangs ; chacun a penfé à fe placer auprès d'elle. On m'a affuré qu'il s'étoit préfenté plus de mille

* Dans Hamlet.

Pages, trois cents Contrôleurs & autant de Maîtres-d'Hôtel, deux cents Écuyers, trente Cochers, & deux ou trois mille Valets-de-pied ; une école entiere de Médecine, & une Pharmacie complette se sont offertes pour entrer à son service ; la liste de ses Dames de compagnie a passé cinq cents, & celle de ses filles-de-chambre n'a guere été moindre A l'égard des filles d'honneur, il ne s'en est presque point présenté ; les mauvais plaisants de cette Ville prétendent que l'espece de ces Demoiselles manque totalement en Angleterre. On a calculé que, si la Cour avoit accepté les offres de tous les postulants, la maison de cette Princesse eut été composée de huit à dix mille Officiers.

Cela indique un vice dans la République, il faut qu'il y ait un grand nombre de citoyens oisifs & sans emploi en Angleterre, Lorsqu'on tient à une industrie, & qu'on est attaché à une profession, on ne la quitte pas pour aller valetter auprès d'une Reine, qui rarement connoît assez ses domestiques, pour les avancer ; c'est toujours le désœuvrement qui fait demander ces places.

Si les Souverains d'Europe entendoient mieux leurs intérêts, ils auroient moins de train, & n'emploieroient pas tant de gens à leur service; ce sont des sujets qu'ils rendent inutiles à la Monarchie, & qu'ils se dérobent à eux-mêmes. Plus le faste de leur domestique est grand, & plus l'État est petit. On ne peut pas reprocher cette ostentation aux Monarques d'Angleterre, ce sont les Rois d'Europe qui vivent le plus en particuliers.

LETTRE LXX.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

CHaque gouvernement en Europe cherche à acquérir de grandes richesses. C'est aujourd'hui la pierre philosophale des administrations. Mais je ne sais si l'ambition en ceci remplit ses vues, & si une trop grande aisance ne conduit pas elle-même à l'indigence. C'est une expérience reconnue que, plus les moyens de vivre augmentent dans une société, & moins on y a les moyens de vivre. C'est que l'or & l'argent qui sont les signes des richesses, en réprésentent moins, à mesure que ces métaux se multiplient.

Londres regorge de biens, mais ces biens ne remplissent pas les besoins. Je ne parle point des divertissements publics, des spectacles & autres superfluités qui sont hors de prix, & qui néanmoins doivent entrer en considération, de maniere que les secondes & troisiemes classes de la société n'en soient pas totalement privées. Car, si le peuple supporte les charges de l'État, il doit jouir des amusements. C'est une indemnisation que la législation doit lui accorder, pour le défrayer des peines de son état.

Les Notaires à Londres mettent un si haut prix aux contrats de mariages, qu'il n'y a que les Grands de l'État qui aient la faculté d'épouser : on est obligé de leur payer une dot, pour en recevoir une. Il faut jouir ici d'une grande opulence pour avoir les moyens d'y faire des enfants. Les maîtres y sont à

un prix exorbitant. Les talents s'y vendent au poids de l'or. Un pere, qui veut donner une éducation à ses enfants, n'a pas assez de l'héritage de ses ancêtres, acquis dans l'espace de dix générations.

La justice y est aussi à un si haut prix, qu'il vaut mieux abandonner une bonne cause, que de la gagner. La difficulté n'est pas d'obtenir une sentence contre sa partie pour se faire rendre son bien, ou avoir réparation d'un outrage reçu : le point principal consiste à gagner son procès contre l'Avocat qui l'a plaidé : celui-ci est toujours sûr d'obtenir un arrêt, qui vous ruine par les dépens.

Il faut être fort riche en Angleterre, pour avoir le moyen d'être malade. Il n'y a que les gens de qualité qui aient la faculté de mourir par ordonnance des Médecins. Tous les autres citoyens du second & du troisieme rang, sont expédiés par des Officiers subalternes du corps de la Pharmacie, qui tuent à un prix raisonnable. Les grands Esculapes y ont presque tous carrosse, & il faut que la fievre entretienne leurs chevaux, leurs laquais & leur cocher.

On ne meurt pas à meilleur marché ; on doit jouir d'une sorte d'opulence pour se faire enterrer. S'il faut beaucoup d'argent pour être homme, il n'en faut pas moins pour devenir cadavre : la jouissance du trépas est aussi onéreuse que celle de la vie, &c. &c.

Voilà la suite de cette sagesse qu'on vante tant. Voilà l'effet de cette combinaison du meilleur gouvernement qu'il y ait, dit-on, en Europe, qui tend à faire acquérir à l'État une fortune publique, pour jetter tous les citoyens dans une indigence domestique.

LETTRE LXXI.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

L'Incontinence des femmes de plaisir en Angleterre est sombre, triste, & mélancolique. Elle se fait voir dans toute sa laideur. C'est la plus vilaine prostitution de l'Europe. Tout y est insipide jusqu'à la jouissance. Cela vient de ce que les Angloises naturellement modestes passent tout d'un coup d'une extrêmité à l'autre. Elles ne mettent presque point d'intervalle entre la sagesse & la dissolution. Elles rencontrent la débauche du premier coup, & parcourent dans un instant ces longs espaces qui séparent la vertu du vice. L'incontinence, pour m'exprimer ainsi, n'a point de prologue. La piece de la volupté commence par le crime.

Peut-être que l'humeur bisarre des Bretons prépare à cette débauche morne & fade, que la possession même n'irrite point.

Les Anglois n'ont pas le loisir d'être polis avec les femmes, encore moins d'être galants. Ils n'ont le temps que de satisfaire ce desir brutal attaché à l'état physique de la machine. Pour cette débauche les femmes de plaisir n'ont pas besoin d'agréments. L'esprit n'a rien à faire dans cette corruption. Le corps seul consomme le crime.

On ne peut parler sans frémir de l'incontinence Angloise.

LETTRE LXXII.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

IL n'y a point de mot dans les langues Européennes auquel on ait attaché plus de significations, qu'à celui de liberté. Quelques nations l'ont fait consister, pendant long-temps, dans l'habitude de porter une longue barbe; d'autres, à s'ajuster d'une certaine maniere; plusieurs, à parler avec une voix sonore & distincte. Là-dessus toutes les nations s'étant comparées ensemble, celles qui n'ont pas eu la même faculté ont été regardées comme esclaves.

Par exemple, le préjugé de la servitude Françoise est établi aujourd'hui irrévocablement dans cette Monarchie; il est vrai que la nation Bretonne jouit elle-même d'une très-grande liberté; car un Anglois peut se lever le matin à l'heure qu'il veut, sans qu'il soit gêné par le gouvernement, du moins je ne sache pas qu'il y ait eu jusques ici aucun acte du Parlement portant réglement là-dessus. Il est aussi libre de s'habiller, comme il lui plait, de paroître dans le public en parure ou en négligé; il a le choix de disposer de sa matinée, comme il le juge à propos; il peut monter à cheval & aller galopper à *Kensington*, ou se promener à pied dans le parc de *St James*.

Après ces deux premiers actes de sa liberté, le gouvernement lui permet d'aller déjeûner où il veut; il est le maître de prendre le thé à *George's* ou à *Smirna Coffee house*. Là son indépendance politique l'autorise à lire les mensonges ou les impostu-

res contre l'État, qui sont dans les papiers publics.

Après le déjeûner, sa liberté continue encore; il est libre d'aller dîner incognito dans un ordinaire public, où il mange librement avec des gens qui ne le connoissent point, & qu'il ne connoît pas.

Son indépendance le mene au théatre de *Drury-lane*, ou de *Covent-garden*; & comme on est aussi libre en Angleterre la nuit que le jour, après le spectacle il a la liberté d'aller souper à *Bedford-ams* où à *Shakespear*, d'où il va se coucher, & se leve le lendemain aussi libre que la veille.

LETTRE LXXIII.

Le Mandarin Ni-ou-san, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Montpellier.

JE t'ai parlé, ailleurs du contraste qui se trouve dans les deux Religions qui se pratiquent ici: mais je ne t'ai rien dit de le tyrannie que l'une exerce sur l'autre. Celle du Prince, qui est la Catholique Romaine, tient la protestante dans une dépendance absolue.

Il se faut cacher ici pour faire une bonne action comme on fait ailleurs pour en commettre une mauvaise. La priere, chose inouie! est un crime de leze-Majesté. Il n'y a point de tempéramment ni de tournure à donner à cette action pieuse; les loix qui la défendent, sont précises là-dessus.

Si trente personnes se réunissent dans une maison, & qu'elles choisissent un Mandarin de leur croyance pour les diriger dans une chose aussi sainte; s'ils

s'aſſemblent, dis-je, & que ce complot divin ſoit découvert, le Mandarin eſt pendu & les fideles ſont envoyés aux galeres.

Celui qui s'adreſſe aux paſſants pour les dépouiller, & celui qui s'adreſſe à Dieu pour l'invoquer, ſont coupables du même crime & punis du même châtiment. Quand la barbarie elle-même ſe feroit Chrétienne, elle ne pourroit pas être plus inhumaine.

Pour que les fideles de cette ſecte ſoient de bons ſujets du Roi, il faut qu'ils ne faſſent rien de ce qui peut les porter à l'être. Toutes les pratiques extérieures de Religion leur ſont interdites. Ils doivent prier ſi bas, qu'il n'y ait que Dieu qui les entende. On leur défend d'être Chretiens, mais il eſt vrai qu'on leur permet d'être athées; car d'un athée au citoyen à qui on interdit toutes les pratiques de ſa religion, il n'y a preſque point de différence.

Dans tous les contrats civils que les Proteſtants paſſent ici, la loi leur ordonne d'apoſtaſier. Pour être Chrétien, il faut commencer par détruire les vertus qui peuvent ſeules faire qu'on l'eſt. On oblige les religionaires à aſſiſter aux exercices d'un culte qu'ils regardent comme faux, & à pratiquer des devoirs, qui, n'étant pas ceux de leur religion, ne ſont pour eux que plus mépriſables.

La confeſſion auriculaire eſt conſidérée dans cette ſecte comme une pratique ridicule & vaine: il faut néanmoins ſe confeſſer, ſi l'on veut épouſer? Et à qui ſe confeſſer? A des Mandarins qu'on croit d'autant plus inhabiles à remplir ce devoir de Religion, qu'ils ſont d'une communion différente: le Sacrement de mariage eſt donc toujours ici précédé d'un *ſacrilege*. On ſait par une longue expérience, que

ces pratiques, auxquelles on force les Proteſtants, ne font point de proſélites, & néanmoins on les met toujours en uſage.

Je dis qu'il ne faut guere aimer ſa Religion, pour la proſtituer ainſi continuellement.

J'aurai peut-être occaſion, dans une de mes ſuivantes, de t'envoyer la copie d'un mémoire qu'un citoyen de cette Province a adreſſé au Prince, qui ſelon les apparences ne le lira jamais; car les Rois de France ſont ſi prévenus à cet égard, qu'ils s'ôtent juſqu'aux moyens qui pourroient leur faire ouvrir les yeux.



LETTRE LXXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

CEtte nation a très-bien imaginé de s'intriguer dans le monde pour acquérir des richeſſes, ſans quoi elle feroit la plus pauvre de l'Europe. Elle n'a pas le moyen d'exiſter par elle-même: la plupart de ſes beſoins phyſiques lui viennent de l'étranger.

Ce n'eſt qu'à prix d'argent qu'elle figure entre les autres Puiſſances de l'Europe. Dans la guerre, elle achete des alliances par de grands ſubſides: pendant la paix, elle remplit le vuide de ſes beſoins par ſon induſtrie.

Il faut qu'elle paie pour avoir du goût, & qu'elle achete le génie.

Les grands ne peuvent ſe loger qu'en faiſant venir des Architectes d'Italie. Leurs meubles ne ſont pas

de leur invention. Les modes viennent d'ailleurs, les Anglois n'en imaginent aucune.

Les femmes ne sauroient placer un chiffon sur leur tête qui n'ait été inventé par quelque autre nation.

Tout ce qui entre dans l'ajustement des hommes est étranger à l'Angleterre. Je me trouvai, il n'y a pas long-temps, avec un Seigneur de la Cour, dont la parure étoit une véritable mappe-monde. Les quatre parties de l'Univers avoient travaillé à son ajustement. Sa chemise étoit de Hollande; le gallon, qui étoit sur son *froc*, étoit de France; sa veste étoit des Indes; ses boucles du Brésil; ses manchettes de Bruxelles; sa montre de Geneve; sa boîte de Paris; ses gands de Grenoble, &c. tout étoit étranger jusques à son étui de curedents. Si chaque nation avoit réclamé son industrie, ce Seigneur se seroit trouvé tout nud, il ne lui eut resté d'Angleterre que son *froc*.

Les amusements d'Angleterre ne naissent pas non plus dans le pays. L'opéra vient d'Italie, les compositeurs de Naples, & les musiciens de Rome ou de Venise. Si quelque concert charme la nation, ce sont toujours des étrangers qui le composent. Ceux-ci tirent de ce pays un impôt qui se leve sur les sons qui agitent les oreilles.

Je ne sais si c'est la peine qu'un peuple passe les mers, & se procure par de grands travaux une richesse, dont elle se défait pour une infinité de choses d'ostentation dont elle pourroit se passer.



LETTRE LXXV.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

LA Reine d'Angleterre n'est pas encore arrivée; son vaisseau qui est parti depuis plusieurs jours, est actuellement en mer, où il se bat contre les vagues. Les pilotes qui lisent ici dans le livre du temps, comme nos Mandarins lettrés lisent dans nos livres de Morale, prétendent qu'au moment que je t'écris, elle essuie une grande tempête. En vérité, mon cher Kie-tou-na, dans quelque rang que la fortune nous éleve, nous éprouvons toujours des traverses!

Je laisse dans le moment les grandeurs dont cette jeune Reine est à la veille d'être environnée, pour réfléchir sur sa situation présente. Étendue peut-être sur un petit lit, pratiqué dans une emboisure; inquiétée par les roulis continuels, qui l'empêchent de trouver une position fixe; malade par l'agitation de la mer; tourmentée par les flots; épouvantée par le bruit des Matelots qui se choquent, se heurtent, & ne s'entendent pas; sans consolation, sans aide, sans secours, ayant la plupart de ses femmes évanouies de frayeur, abandonnée des Commandants du vaisseau qui ne pensent qu'à échapper au péril qui les menace; car dans un danger évident, il n'y a plus de rang; une Reine alors n'est pas plus qu'une autre femme. Quel malheur ne seroit-ce pas pour la Grande-Bretagne, si le vaisseau qui porte ce dépôt précieux, étoit enseveli dans les abîmes de la mer!

Cependant ce retard, ainsi que les dangers qui l'ac-

compagnent, ne ferviront qu'à rendre fa réception plus brillante. Sans cette tempête, la moitié des hommes & des femmes n'auroient pas eu leurs habits & leurs ajuftements prêts; fi le navire étoit arrivé à point nommé, une grande partie de l'Angleterre n'auroit pas pu fe montrer avec l'éclat, dans lequel elle paroîtra. Cet ouragan a fait éclore peut-être deux ou trois mille habits, & autant de robes de plus.

Les Chrétiens penfent jufte, quand ils difent que la Providence fe mêle de tout; il y a chez eux un enchaînement de caufes fecondes, qui fait qu'ils tirent parti des malheurs mêmes.



LETTRE LXXVI.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

L'Anglois a une forte d'indifpofition, qu'on pourroit définir la maladie d'expatriation. Un Gentilhomme n'eft pas plutôt forti du College, qu'il monte dans une chaife de pofte, s'enfuit d'Angleterre, & va galopper les différentes nations de l'Europe.

On dit pour raifon que les voyages perfectionnent l'entendement, & ornent beaucoup l'efprit. Il eft vrai que c'eft quelque chofe de prodigieux, que le grand nombre de connoiffance qu'on y acquiert. Car un Anglois qui voyage dans les pays éloignés, voit des Villes, parcourt des auberges, arpente des promenades, fréquente des fpectacles, va au Bal, à la Comédie, vifite les filles de théatre, &c. &c. Cela

s'appelle ici voyager, & il n'y a point d'Anglois, un peu bien élévé, qui n'ait fait ainsi le tour de l'Europe.

Je crois que je me ferois assez aux manieres d'un Breton qui ne seroit jamais sorti du tourbillon de la ville de Londres : mais j'aurois de la peine à résister à celles d'un Anglois qui auroit parcouru quelques centaines de milles hors de son pays. Il me semble que les airs & les tons qu'il affecte alors, jurent avec le caractere Anglois.

Chaque nation en Europe a une assez bonne dose de défauts & d'imperfections, sans y en ajouter d'autres qui ne sont pas de son cru, & qui, à cause de cela, en sont plus ridicules. Joignez à cela que les Anglois font plus de progrès en six mois dans les choses d'affectation, que les autres peuples n'en peuvent faire dans dix ans.

On m'a montré ici ces jours passés un Mylord qui n'a passé que trois mois à Paris, qui, à cause de cela, est plus fat & plus impertinent qu'un jeune Marquis François qui a vécu trente ans. La Cour de St James doit à celle de France une sorte de caractere de Courtisans Anglois, qui, pour avoir passé six mois à Versailles, sont d'un genre unique.

Celle de Vienne renvoie ici des Bretons qui sont tout d'une piece ; ils ont contracté un caractere si gêné qu'à leur retour on les prendroit pour des Allemands.

Les Anglois qui voyagent en Italie, ne perdent pas non plus leur temps. De retour à Londres, ils inondent la Ville des ariettes qu'ils y ont entendues, dont ils estropient les paroles & la musique.

On connoît ici un Breton, qui a passé six mois à

Naples, au frédonnement continuel, dont il étourdit tous ceux qui l'environnent.

Comme les Dames de qualité voyagent également, elles ne font pas moins de progrès que les hommes dans l'affectation; elles se distinguent même dans cet article, de façon à l'emporter sur l'autre sexe.

On me montra derniérement une Milédi, qui a passé six mois à Blois, & trois mois à Pise, & qui, à cause de cela, ne veut parler que François ou Italien. Elle prétend, depuis ses voyages, que la langue Angloise est si rude qu'elle lui déchire la bouche. J'en connois une autre, que la fureur des voyages a poussée jusques à Constantinople. Celle-ci a pris tant de goût pour l'habillement du serrail, qu'elle ne s'habille plus qu'à la Turque. Elle prétend que les culottes donnent un air décent & majestueux à une femme, au lieu que le jupon a quelque chose de voluptueux & d'efféminé qui ne convient point à la gravité naturelle du sexe. Comme elle a acquis un grand nombre de connoissances dans ses voyages, & que son esprit s'y est beaucoup perfectionné, elle se propose de publier un ouvrage d'érudition pour prouver au beau sexe Anglois l'utilité des culottes à la Turque; & pour que les Dames de Londres puissent retirer un plus grand profit de cet ouvrage, elle est résolue de le faire imprimer en langue Turque.



LETTRE LXXVII.

Le même, au Mandarin Cotào-yu-se, *à Pekin.*

De Londres.

IL est surprenant jusqu'à quel point le sexe Européen gâte les agréments, qui peuvent le rendre aimable. La beauté, qui lui donne la supériorité sur les hommes, ne sert le plus souvent qu'à le rendre méprisable.

Lorsque je me trouve ici dans un cercle mêlé avec le Baronet, & qu'il y voit une belle femme, il ne manque jamais de me dire à l'oreille, qu'il parie qu'elle est haute, fiere & impertinente; & malheureusement pour le beau sexe Anglois, j'ai remarqué que, si je pariois avec lui, il gagneroit presque toujours sa gageure.

Nous étions l'autre jour dans une assemblée de Londres, où il y avoit plusieurs Dames. Tenez, me dit-il, voilà Milédi ***; c'est assurément une belle femme: mais elle est si vaine & si fiere de sa beauté, qu'elle désole tous ceux qui l'approchent. Il n'y a point d'homme qui puisse y tenir, il vaudroit mieux servir sur les galeres de Malthe, que d'être condamné à vivre avec elle. Ce n'est pas, reprit-il, qu'un peu de fierté n'aille bien à une jolie femme; car les hommes méprisent presque toujours celles, qui ne leur en imposent point par un je ne sais quel air de supériorité. C'est seulement la dose qui peut nuire, & malheureusement celle de nos Bretonnes est presque toujours choquante.

Les femmes en France ſont trop occupées de leurs amuſements & de leurs plaiſirs pour ſe reſſouvenir de leur beauté : elles n'ont que le temps d'être gaies, vives, folles & enjouées.

Nos Dames Angloiſes, naturellement déſœuvrées, rêvent depuis le matin juſqu'au ſoir à leur beauté ; ce qui fait qu'elles ont tout le loiſir d'être fieres. Malheur à tout mortel, qui ſe laiſſe prendre ici aux appas d'un beau viſage ; il n'y a point de captif en Alger, qui mene une vie plus dure. Il faut qu'il ſouffre pour ſes caprices, pour ſes mépris, pour ſes dédains, &c. &c. Heureuſement que les Anglois commencent à revenir de la beauté, & qu'ils ſont aſſez fiers eux-mêmes, pour ſe mettre au-deſſus de la fierté d'un beau viſage ; ſans quoi la Grande Bretagne ſeroit dans peu l'Iſle des Eſclaves.



LETTRE LXXVIII.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

JE cherche des peuples ſages en Europe, & je ne trouve par-tout que des préjugés nationnaux. Ce qui paſſe pour ſageſſe chez un peuple, eſt regardé comme une folie chez un autre.

Les Anglois font peu de cas des François, parce qu'ils parlent beaucoup ; & les François mépriſent les Anglois, parce qu'ils ne parlent preſque point. Ceux-ci ſe ruinent en chevaux, ceux-là en équipages. Les premiers ſont galants, les ſeconds ſont bourus. Les uns aiment la gaieté, les autres ſe plaiſent à être ſombres. Les uns ſuivent les modes, & les

autres n'ont de regle que leur goût. Les François paſſent leur vie à la toilette des Dames ou dans les ruelles : & les Bretons paſſent la leur à table ou dans les cabarets. Les uns ſont ſobres, les autres ivrognes ; ceux-ci ſe crevent par la chaſſe, ceux-là ſe tuent par les veilles, &c. &c.

Entre les vices qui regnent chez les deux nations, il y a un ſentier qui conduit à la ſageſſe ; la folie eſt aux deux extrêmités, & la vertu eſt au centre. Or il en eſt ici en morale, comme en phyſique, où les corps s'éloignent toujours de leur centre.

LETTRE LXXIX.

Le même, au Mandarin Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

TU voudrois connoître les reſſorts qui font mouvoir ici les intérêts politiques : je vais te l'apprendre. Voici comme l'État eſt gouverné, & de quelle maniere les affaires de la politique ſont menées.

Quand il eſt queſtion d'une délibération un peu importante, on prête l'oreille aux bruits publics, on recueille les voix dans les caffés & dans les autres lieux où les politiques s'aſſemblent, & quand la cabale dominante a prononcé, que tout eſt prêt, le Pa-l-m-t s'aſſemble & ſigne la délibération. Alors le parti le plus foible crie de toutes ſes forces ; il ſait bien qu'on n'en fera ni plus ni moins pour cela, & c'eſt la raiſon qui fait qu'il redouble le vacarme.

Avant la rentrée du Pa-l-m-t qui devoit décider la grande affaire de la paix, un bruit ſourd & confus

annonçoit un orage dans ce Royaume : la pâleur & la crainte s'étoient répandues sur tous les fronts.

Je craignois moi-même une révolution, mais un membre des Communes me rassura ; il me dit à l'oreille que le parti du Roi seroit supérieur, & qu'il l'emporteroit sur celui de la République de soixante & tant de voix. La chose arriva tout juste comme il l'avoit prédite. Je croyois que cet homme étoit sorcier : mais le Baronet me dit que l'Angleterre étoit remplie de ces devins ; & il m'assura que lui-même étoit du nombre.

Monsieur, lui dis-je, apprenez-moi, je vous prie, à deviner : car c'est une chose très-commode en politique, de cette maniere on sait d'avance ce qui doit arriver, ce qui épargne bien des travaux & des réflexions. Il vous est d'autant plus aisé de le faire, que vous le pouvez sans compromettre la République ; car il me paroît que votre sortilege n'est pas un secret d'État.

Bien loin delà, me répondit-il, car il est public, ce qui fait que l'Angleterre est remplie de sorciers : voici donc tout le mystere de cette magie.

Chaque Anglois a un tableau qui contient les noms de tous les membres du P-l-m-t ; on le divise en quatre classes ; savoir les membres de la Cour, les membres de la République, les membres indécis, & les membres indéterminés. On laisse ces deux dernieres classes à part, & on balance les deux autres : c'est-à-dire, qu'on calcule si le nombre des voix pour la Cour est supérieur à celui de la République, & de combien ? & là-dessus on prononce sur les délibérations du Pa-l-m-t.

Cela est bien facile, lui dis-je, & il y a apparence

que ce calcul fait une fois l'eſt pour toujours. Oh ! que non, me repliqua t-il précipitamment; c'eſt toujours à recommencer, car les indéterminés ſe déterminent, les indécis ſe décident, ceux qui étoient en faveur de la République paſſent du côté du Roi, il n'y a que ceux de ce dernier parti qui ne varient preſque point. On diroit que le Roi a comme une vertu attractive, qui ayant une fois fait ſon effet, attache invinciblement.

L'Académie des ſciences de Londres doit examiner au premier jour, ſi dans l'or il n'y a pas une vertu de gravité qui donne une pente aux corps; & ſi par exemple une penſion de deux mille livres ſterling payés par la Cour n'eſt pas ce point fixe de gravité.

On prétend que, lorſque la phyſique aura fait cette expérience, on aura découvert toute la magie de la politique Angloiſe.



LETTRE LXXX.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Montpellier.

PAr-tout où je trouve des caracteres marqués, je les ſaiſis. Paris n'eſt pas la ſeule ville du Royaume qui les renferme tous : il y en a dans les Provinces.

On me parla derniérement dans cette ville d'un citoyen qui, du ſein de la médiocrité, s'eſt élevé au ſommet de la fortune; d'un homme qui compte aujourd'hui ſon bien par millions. Je voulus le voir; car j'ai toujours cru qu'il ne pouvoit y avoir de gran-

de fortune, ſans un talent ſupérieur; mais je me ſuis convaincu, après la viſite que j'ai faite à ce nouveau riche, que, ſi c'eſt une regle, elle a ſes exceptions. Cette entrevue m'a perſuadé, une fois pour toutes, qu'un déſir ardent de richeſſes, & une ſoif inſatiable de l'or peuvent tenir lieu d'habileté & de génie.

Celui-ci eſt poſſédé nuit & jour du démon de l'argent. Il ne dort point, il calcule, il ne veille point, il rêve aux profits. Ses mains avides ne repoſent jamais. Il a actuellement ſur les bras, ſoixante-dix entrepriſes différentes : mais cela ne lui ſuffit pas, & il y a encore bien loin de là à ſon ambition. Il eſt après à s'emparer de toutes les affaires de la Province; delà il travaillera à mettre en partie le Royaume; & après la France, il a réſolu de ſousfermer l'Europe. Peut-être même, s'il vit long-temps, jettera-t-il ſes regards ſur l'Aſie.

De vingt-quatre heures dont eſt compoſée la journée, cet ambitieux en donne vingt au travail, & les quatre autres à la table & au repos.

Le matin que je me rendis chez lui, c'étoit jour de poſte, il avoit paſſé la nuit entiere dans les écritures. Comme je voulois le tater, & que mon deſſein étoit d'eſſaier ſon génie, je lui préſentai un nouveau projet de finances, dont je me dis l'inventeur; & qui devoit rapporter tous les ans un demi million d'écus. Je lui en fis l'explication, mais au mot d'écus, cet homme quitta la plume, me regarda d'un air ſtupide & répondit en begayant à mon plan: mais je m'apperçus qu'il l'avoit manqué net.

Cela ne me découragea point; je profitai de ce moment d'audience pour ébaucher d'autres ſujets.

Je l'engageai insensiblement sur les matieres économiques, les finances générales, les grands objets de commerce, mais je m'apperçus à ses réponses que son génie étoit mince, étroit & resserré. Je ne découvris en lui aucune de ces vues générales qui embrassent tout d'un seul point, & à qui rien n'échappe. Je n'y trouvai point de ces traits lumineux qui saisissent d'abord un plan dans toutes ses parties. Je quittai brusquement cet homme, piqué contre la fortune qui fait souvent un si mauvais usage de ses faveurs.

Cet ambitieux a néanmoins des parties. Les siennes sont les détails, les minuties, les rôles, les écritures où il faut plus d'application que de génie. Il posséde d'autres qualités méchaniques, que les grands talents méprisent toujours, parce qu'elles usent plus le génie qu'elles ne le perfectionnent. D'ailleurs homme lourd & pesant; imagination tardive qui ne gagne qu'à force de travail, & qui ne travaille qu'à force de gain. Je l'appellerois volontiers l'âne de la fortune, la bête de somme des richesses.

Tu peux bien imaginer que cet homme qui prend tant de peines pour gagner, n'accumule point pour jouir. L'argent qu'il amasse n'est point à lui. Son coffrefort seul le possede. Son avidité l'empêche d'être le Seigneur suzerain de ses finances & il n'est que le Vassal de ses richesses.



LETTRE LXXXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

LE Baronet, qui a vieilli dans les intrigues du ſexe, me diſoit derniérement qu'il étoit revenu du commerce des femmes à délicateſſe & à ſentiment. Je parle, me dit-il, de ces prétendues ſcrupuleuſes, qui mépriſent ce qu'elles appellent les Courtiſannes: mais qui pardonnent à celles de leur ſexe, qu'un penchant invincible, diſent-elles, entraîne & détermine pour un ſeul objet.

J'ai preſque toujours trouvé que ces noms de ſentiment & de vertu ne ſont en elles que des mots; car en fait de vertu, je ne connois pas deux chemins. Ou une femme eſt vertueuſe, & dans ce cas-là elle ne prêtera l'oreille à aucune choſe, qui puiſſe offenſer ſon honneur: ou elle n'en a pas, & alors tout le ſentiment & la délicateſſe qu'elle voudra y mettre, ne feront autre choſe que le rafinement du vice, & dans ce dernier cas, je la mépriſe autant que la plus vile courtiſanne. Car je ſoutiens qu'une femme qui voit criminellement un homme, eſt auſſi criminelle que celle qui conſomme le crime avec plusieurs. Voici quel eſt mon raiſonnement.

S'il eſt défendu au ſexe vertueux de voyager dans le pays de Cithere; je dis, permettez-moi cette expreſſion, que celle qui y fait cent milles avec le même cheval, eſt auſſi mépriſable, que celle qui, en parcourant le même eſpace de terrein, change dix

fois

fois de cheval ſur la route. Car comme le crime eſt dans le voyage, les relais ne font rien à la choſe.

Il feroit à ſouhaiter que la police fit un dernier effort, pour bannir de la ſociété ces heroïnes de vertu, qui conduiſent au crime par des détours & des labyrinthes, que les courtiſannes mêmes ne connoiſſent point.

Il n'y a rien que je craigne tant, ajouta-t-il, que ces femmes qui ont tant de pudeur & de délicateſſe, que la moindre parole ſale les fait rougir: mais qui ſe livrent à ce qu'elles appellent un amour invincible.

On ſe garanti aiſément de la débauche ouverte, parce qu'elle ſe donne pour ce qu'elle eſt : au lieu que les hommes les plus retenus ſe livrent à cette volupté qui s'enveloppe des dehors vertueux.

Les caſuiſtes en amour ont beau établir des diſtinctions; ma déciſion eſt que par quelque voie qu'une femme ſe livre au crime, dès qu'elle le conſomme, elle eſt au niveau de la plus vile courtiſanne. D'elle à une fille de débauche, il n'y a de différence, que la ſomme qu'on paye à celle-ci.



LETTRE LXXXII.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

LA Reine arriva avant hier en Angleterre; elle devoit débarquer à un Château du Roi qui eſt ſur les bords de la Tamiſe; mais les vents en ordonnerent autrement, & ce ſont eux qui préſident ici à

tous les événements; elle fut mariée quelques heures après au Palais de *St James*.

Chaque Cour d'Europe a son étiquette. Lorsque le Roi de France se marie, il sort de son château, & va plusieurs lieues au-devant de celle qui lui est destinée pour épouse : en Angleterre l'usage est que la Princesse prétendue vienne jusques dans le Palais du Roi son époux, lui offrir à genoux son cœur & sa main. Le premier de ces usages est plus galant, mais le second, selon moi, est plus conforme à l'hospitalité de l'himen, qui ne permet pas de rompre un lien qu'on est venu former soi-même : voilà pourquoi, peut-être, les Rois de France en général ne sont pas si rigides observateurs des loix du mariage, que ceux d'Angleterre.

A l'arrivée de cette jeune Princesse à Londres, le concours du peuple fut considérable; chacun s'empressoit de la voir, c'étoit à qui pourroit fixer le premier ses regards sur elle. Je ne ferois point un pas pour tous les Rois & toutes les Reines de l'univers; cependant la premiere démarche de ce mariage me frappa. Je me mêlai avec la foule & me rendis à la petite porte du jardin du parc, où devoit se faire la premiere entrevue qui ne pouvoit manquer d'être frappante. De combien d'émotions différentes ne doit pas être agité le cœur d'une jeune Princesse qui, dans l'espace de quatre heures, passe par tant d'états différents, qui finit sa qualité de Princesse pour commencer celle de Reine, qui change son état de fille en celui de femme, qui se marie avec un Roi, & qui couche avec un homme!

Je ne pus voir les premieres émotions qui se passerent sur son visage, parce que dans sa premiere en-

trevue avec le Roi, il n'y eut d'autres témoins que la Famille Royale; mais trois heures après m'étant rendu à la Cour, je la vis avec George III sur le Trône. Le croirois-tu? Elle étoit déja accoutumée à être Reine. Toute cette pompe de cérémonial qui la conduisit à la Chapelle, où elle fut précédée & suivie de tout le Royaume, ne la surprit point; on eut dit qu'elle répétoit un rôle qu'elle savoit déja.

LETTRE LXXXIII.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

TU veux savoir pourquoi les Anglois sont sombres. Tu me sommes de la parole que je t'ai donnée, de t'apprendre la cause qui fait que ce peuple n'est point gai.

La plupart de ceux qui jusques ici en ont recherché l'origine, l'ont attribuée au climat : car on a d'abord fait de rejetter sur les vents le caractere d'un peuple qu'on ne peut définir. Cette décision épargne une infinité de recherches.

Je crois bien que le physique influe beaucoup sur les dispositions taciturnes de ce peuple; mais il ne fait pas tout : la constitution politique y a beaucoup de part. Des hommes qui se gouvernent eux-mêmes, ou qui croient se gouverner, ont nécessairement beaucoup d'affaires. Cet enchaînement d'occupations qui se succédent dans une République, portent avec soi une sorte d'inquiétude, & de celle-ci à la tristesse, il n'y a pas loin. Une nation qui se tate sans cesse, & qui sent à tout moment ses endroits douloureux, ne peut être que rêveuse.

Les François ne font pas affez occupés des affaires de leur Monarchie pour perdre leur gaieté naturelle. Ils ont tout le loifir de jouir de leur phyfique. Le gouvernement les difpenfe de cette inquiétude, il fe charge lui feul de ce foin-là, & leur défend même de s'en mêler; ce qui redouble leur gaieté; car un peuple qui n'a rien à faire qu'à penfer à fes plaifirs & à fe divertir, eft naturellement joyeux.

J'ai vu ici des Anglois changer de vifage & s'affliger vingt-quatre heures de fuite, pour une nouvelle publique, qui n'auroit pas ôté un quart d'heure de fommeil au François le plus politique.

Mais la politique n'eft pas la feule chofe qui répand cet air férieux fur la nation, il y en a encore une caufe morale.

Quelques-uns de leurs Docteurs ont imaginé, je ne fais fur quel fondement, que la gaieté étoit un des plus grands obftacles à la fageffe : comme fi la vertu étoit fille du deuil & de la trifteffe. C'eft avoir du Ciel une idée auffi fombre que celle des ténebres; c'eft obfcurcir jufques à la lumiere même.

Un de leurs Philofophes * a dit que le rire ne vient que de notre orgueil. Ce Philofophe a dit vrai; car il n'eft aucune altération dans les traits de notre vifage, qui ne parte de ce principe : mais il a oublié, dans la même remarque, d'obferver que le férieux & le grave en font des preuves encore plus convainquantes. Quand la morale réforme un défaut, elle doit prendre garde de ne lui en pas fubftituer un autre plus dangereux à fa place.

Les François font gais & enjoués par vanité; les

---

*. Hobbes.

Anglois sont graves & sérieux par orgueil. Il n'y a de différence réelle que dans l'altération des traits du visage. Tous deux expriment leur vanité, les uns en ouvrant la bouche & les autres en la fermant.

On a supposé, (& c'est une suite du même principe) que la joie & le rire ont aussi je ne sais quoi d'indécent; ces conséquences viennent de ce que ceux qui veulent corriger les mœurs, vont toujours plus loin que la morale.

Il n'est pas besoin d'être Philosophe pour décider qu'une gaieté outrée & un rire immodéré sont contraires aux loix de la bienséance. Les regles seules de la société civile apprennent cela. Le précepte de la sagesse doit s'attacher à faire pratiquer le juste milieu. Parce que la vertu elle-même poussée à l'excès se change en vice, faut-il cesser d'être vertueux? Parce que dans les épanchements du cœur, & dans les joies de l'ame, il y a des endroits outrés, & qui à cause de cela peuvent devenir indécents; faut-il répandre une tristesse dans la nature, & n'être des hommes que par des endroits qui affligent l'humanité?

Veux-tu que je te dise d'où provient une si singuliere façon de raisonner? C'est que la Philosophie elle-même en Europe est remplie d'orgueil, & que tout est corrompu jusques aux loix de la sagesse.

LETTRE LXXXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

EN France les hommes sont à une distance immense les uns des autres, il y a des barrieres

qui ſéparent les claſſes de la ſociété, & en ſont autant de mondes iſolés. Du Palais d'un Grand à la chaumiere d'un petit, il y a mille lieues de pays.

En Angleterre toutes les claſſes ſont confondues. La nation ne forme qu'un corps. Les derniers de la République fraient avec les premiers. Ils ſe trouvent confondus dans des aſſemblées publiques ou particulieres, & chambrent, pour ainſi dire, enſemble.

Quand je veux me mettre au fait de la légiſlation, je me rends dans un caffé, où pluſieurs Pairs du Royaume s'entretiennent enſemble des affaires d'État.

Si la politique m'ennuie, je change de quartier, & je me rends dans une autre aſſemblée, où je trouve des Évêques & d'autres des principaux Miniſtres, qui diſcutent les points les plus importants de l'Égliſe Anglicane.

Lorſque je veux m'inſtruire des affaires du commerce, je me tranſporte au quartier de la bourſe, où je trouve, dans toutes les boutiques à caffé, des marchands qui parlent enſemble de leur négoce.

Les matelots tiennent leurs conférences dans les cabarets à bierre, & là ils s'entretiennent de la navigation. Car ici toutes les affaires de la République portent un caractere de publicité.

Il eſt permis aux étrangers de s'en informer, & aux citoyens de les en inſtruire. Il n'y a point d'inquiſition d'état. Le champ de réflexions ſur le Gouvernement eſt ouvert à chacun. C'eſt un pays où tout le monde peut faire des deſcentes.

Si ceux qui ſont chargés de conduire la République s'écartent du chemin preſcrit par la loi, le peuple a le droit de les cenſurer; & comme il tient ce privile-

ge de la constitution, il ne craint point qu'un ordre particulier vienne le détruire.

Je ne te dirai point si cette liberté générale peut conduire à l'ordre public; il est certains gouvernements à qui cela peut convenir.



LETTRE LXXXV.

Le Mandarin Ni-ou-san, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Montpellier.

JE fus témoin ici, ces jours passés, de la destruction d'un temple dédié à la fortune, que l'opulence avoit élevé, & que l'indigence renversa. Jamais ces deux extrêmités ne s'étoient touchées de si près. L'édifice n'étoit pas encore fini, quand il fut détruit.

C'étoit un Palais enchanté au milieu d'un désert, que l'art & les richesses avoient rendu un séjour délicieux.

Un citoyen de cette Ville, qui, en se mêlant des affaires de cette province, s'étoit approprié des sommes immenses, l'avoit fait bâtir.

Ces fortunes prodigieuses, ainsi que le faste qui les suit, indiquent toujours un vice dans le gouvernement. Elles décelent du moins une inattention dans l'administration générale. Comme elles ne peuvent se faire sans malversation, & sans qu'on manque à la foi publique, il faut nécessairement que ceux qui sont chargés de veiller sur l'intérêt commun, ne soient pas assez attentifs à remplir leur ministere.

S'ils étoient vigilants & intactes, ils préviendroient toujours ces grandes monopoles.

Comme les progrès d'un ambitieux, qui veut se frayer une route à la fortune, cependant du plus ou du moins de résistance de ceux qui peuvent la barrer sur son chemin; on peut dire qu'en pareil cas, le mal est moins dans celui qui est corrompu, que dans ceux qui se laissent corrompre.

Le fils de celui-ci dissipa, dans un clin d'œil, la prodigieuse fortune que son pere lui avoit laissée.

Ces prodigalités sont une espece de providence. Elles rendent au public ce que l'avidité particuliere lui avoit enlevé, & font rentrer, dans la masse de la circulation générale, de grandes sommes qui en avoient été séparées. Ces dissipations sont nécessaires. Quelle lésion dans l'aisance publique n'eut pas causé ce dernier riche, si à une fortune immense déja faite, il eut joint la même avidité de l'or, la même soif des richesses, & s'il eut employé pour en acquérir les mêmes moyens que celui de qui il les tenoit! Il auroit englouti cette Province, & avec elle la fortune de tous les particuliers.

Dans un État où l'amour du gain est immense, où l'ambition n'a point de bornes, où le desir d'avoir s'étend à l'infini, & où tous les moyens sont bons pour arriver aux richesses, il devroit y avoir un réglement pour empêcher les citoyens de tout envahir; & pour cela, il faudroit établir un terme limité dans les fortunes des particuliers. On pourroit appeller ce réglement la *Pragmatique de l'ambition*.

Ceux qui ne mettent point de bornes à leur cupidité, ne manqueroient point d'appeller cet établissement une loi tyrannique: mais la gêne des par-

ticuliers, lorſqu'elle revient à l'aiſance publique, eſt la véritable liberté.

Je dis que cette loi ſeroit très-libre par elle-même; & pour cela il n'y a qu'à fixer ſes regards ſur la nature du cœur humain.

L'ambition, dans ſa naiſſance, eſt toujours modérée. Les deſirs d'acquérir ſont, pour ainſi dire, étayés. Un échafaut de richeſſes ſert de marche-pied pour arriver à un autre. On enfile le ſentier de la fortune, on monte toujours; & quand on eſt arrivé au ſommet, on eſt tout étonné ſoi-même du chemin qu'on y a fait. On va donc plus loin qu'on ne ſe l'étoit propoſé d'abord.

Je ſuppoſe qu'on fit appeller tous les particuliers de ce Royaume, qui commencent leur carriere dans le pays eſcarpé des richeſſes & qu'on les fixât, après un long travail, à une fortune de cent mille écus; j'oſe aſſurer qu'il n'y en auroit aucun qui ne s'en contentât. Il n'y auroit donc pas de tyrannie, à établir un réglement, pour empêcher de paſſer les bornes que chacun ſe feroit preſcrit lui-même.

LETTRE LXXXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pekin.*

De Londres.

LEs Françoiſes babillent preſque toujours, & les Angloiſes ne parlent preſque jamais. Les unes ſont des perroquets, & les autres des animaux taciturnes. Je donnerois volontiers la préférence à ces dernieres, ſi elles ne répandoient un ennui mortel

fur la vie. A Paris les femmes étourdissent, à Londres elles font bâiller. Je ne suis pas plutôt sorti d'un extrême que je tombe dans un autre.

Ce n'est point que j'approuve ces raisonneuses éternelles, qui n'arrêtent jamais le tocsin de leur langue : mais je désapprouve cette obstination au silence, qui métamorphose en statues des créatures raisonnables.

Lorsque je me trouve ici dans une maison en compagnie d'Angloises, il me semble que je suis dans un appartement rempli de tableaux qui représentent de belles femmes ; à chacune desquelles le Peintre a donné une différente attitude, & auxquelles il ne manque que la parole.

Je dirois volontiers qu'en Europe, la nature n'acheve rien, & qu'elle n'y fait ses ouvrages qu'à moitié. Le climat influe trop, ou n'influe pas assez.

Je crois que, pour qu'une femme se trouvât là-dessus dans un juste milieu, il faudroit qu'elle naquît en Angleterre, & qu'elle fut élevée en France. Son tempérament froid corrigeroit alors ce qu'il y a de fougueux dans le ciel François ; & l'éducation Françoise animeroit cette vie, qui manque, pour ainsi dire, à son caractere.

Quand on dit que les Angloises parlent peu, on ne veut pas dire par-là que le silence auquel elles se condamnent, soit un effet de la réflexion ; ce seroit alors une vertu : car elles ne parleroient qu'à propos, & se tairoient toujours là où il ne faudroit rien dire : précepte qui comprend dans le sexe tous les devoirs de la vie civile. Cet effet n'est pas celui d'une si belle cause ; il est plutôt celui d'une timidité naturelle, & souvent d'une impuissance de *parler*, faute d'avoir rien à dire.

Ne vas pas t'imaginer cependant que les Angloises soient muettes; elles sont femmes, & à certains égards peut-être plus femmes que les autres. Si elles sont extrêmement taciturnes dans quelques cas, elles sont fort bruyantes dans d'autres, & ces derniers cas sont quand il est question de petits riens, de minuties, de modes, &c.

Par exemple, elles sont intarissables sur la parure; il leur faut des ponpons, des colifichets pour les faire parler. L'examen d'un ajustement leur fournit de la matiere pour l'entretien de plusieurs jours.

Je me trouvai, ces jours passés, avec six Angloises, qui avoient été la veille à l'opéra, où elles avoient vu deux étrangeres habillées à leur maniere. Elles ne furent pas plutôt assises qu'elles s'entretinrent d'abord de l'ajustement de ces femmes, elles commencerent par la coëffure, & descendirent géométriquement jusques aux souliers. Le champ étoit beau & abondant; aussi les demandes & les réponses se succédoient avec une volubilité incroyable. Je n'ai jamais été si étourdi de ma vie, quoique j'aye fréquenté long-temps les assemblées des Parisiennes.

Les Angloises parlent encore beaucoup, quand il s'agit de rendre suspecte la conduite de quelques femmes; que de réflexions alors! que de discours à ce sujet! Elles sont intarissables.

Mais le grand jour des paroles, est le Dimanche au sortir de ce qu'on appelle ici le *Salut*. Il faut que ce *Salut* fasse un grand effet sur elles; car il les change entiérement. En effet à peine en sont-elles sorties que de réservées, elles deviennent très-fécondes en paroles; & font un vocabulaire universel sur toutes celles qu'elles y ont vues. Elles passent en re-

vue leur maintien, leur habit, leur ajustement, & n'oublient pas le moindre ruban. Une Angloise, dans ces occasions-là, parle plus que trois Françoises.

Il y a une sorte de Bonzes en France, qu'on appelle Chartreux, qui se dévouent au silence: mais comme leurs Supérieurs craignent qu'ils ne deviennent tout-à-fait muets, ils leur permettent une ou deux fois la semaine de parler dans certains temps, qu'on appelle récréations. Ceux qui ne sont pas Chartreux & qui ont assisté à ces récréations, disent qu'il n'y a point de charivari dans le monde, qui approche du bruit que font alors ces Solitaires.

On a beau gêner la nature, il faut toujours qu'elle s'échappe par quelque endroit. Les rivieres, qui sont retenues par des digues, n'en deviennent que plus impétueuses quand ces digues se rompent.

Lorsque les Angloises, pour m'exprimer ainsi, lâchent les écluses des paroles, elles inondent la conversation. Le malheur est que cette inondation ne fait que du bruit. Elle n'arrose point les productions de l'esprit. Ce n'est pas la peine de rompre le silence pour ne rien dire; & il vaudroit encore mieux continuer la scene muette.

LETTRE LXXXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

de Bath.

IL y a deux saisons dans l'année à Londres, où les gens de qualité deviennent malades; c'est la mode dans ces temps-là, d'être indisposé tout exprès, pour

aller prendre des eaux minérales dans une petite ville d'Angleterre, qu'on appelle Bath. Un Lord qui oseroit se bien porter pendant ces deux saisons, passeroit pour un homme qui ne fait pas les usages du beau monde. On compte quelquefois trois ou quatre milles de ces malades volontaires.

Lorsqu'on voyage chez une nation, il faut la suivre jusques dans ses infirmeries : comme la saison présente est celle de ne se pas bien porter, je résolus de suivre la foule, & de me rendre à Bath. J'ai entrepris ce voyage d'autant plus volontiers, que mon Baronet m'a offert de m'accompagner.

Les étrangers se rassemblent à Bath, dans une grande salle où ils se trouvent ensemble tous les jours. Le lendemain de notre arrivée, Milord *N--t---b---d*, qui devoit partir le jour suivant pour la Cour, donna le Thé à la compagnie : voilà comme on prend congé ici de la société ; c'est, comme on diroit en France, le vin de l'étrier. La salle étoit en forme de réfectoire monacal, l'on y avoit placé trois rangs de table qui tenoient d'un bout à l'autre. Milord étoit à la porte, qui recevoit son monde, & faisoit placer la compagnie, à mesure qu'elle entroit. Je l'entendis souvent se plaindre en passant auprès de moi, que la compagnie étoit peu nombreuse ce soir-là : il est vrai qu'il n'y avoit seulement que quatre cents hommes, & trois cents femmes. La plupart de celles-ci étoient nées du temps de la Reine Anne. Je ne m'étois point encore rencontré jusques-là avec tant de générations dans un même lieu. Mon Baronet m'assura que nous étions en compagnie de deux cents cinquante siecles : il n'y eut jamais d'assemblée plus vénérable sur la terre par son antiquité,

c'étoit le Thé du pere éternel. Un chronologiſte qui auroit été embarraſſé de fixer l'époque de l'univers, n'auroit eu qu'à joindre enſemble tous ces âges, il eut trouvé au bout la création du monde.

Les Anglois ſe rendent à Bath, pour avoir du plaiſir; il faut convenir qu'on s'y amuſe beaucoup : on va s'égorger d'eau chaude à une fontaine, le matin; on ſe promene enſuite, pour en faire la digeſtion; on dîne à deux heures, en compagnie de gens qu'on ne connoît point, on s'habille, & on ſe rend dans une grande ſalle qui reſſemble à une place publique, où l'on joue aux cartes juſqu'à minuit; & le lendemain, on recommence le même train de vie, pour ſe tenir bien gai.

Il eſt vrai qu'il y a bal deux fois la ſemaine, alors c'eſt fort divertiſſant. Trente ou quarante femmes y danſent de toutes leurs forces, avec autant d'hommes, pendant quatre heures sans ſe donner aucun relâche. On m'a dit que ces eaux avoient autrefois une vertu coactive, je veux dire, qu'elles étoient admirables pour faire des mariages; mais aujourd'hui elles ont beaucoup dégénéré, elles ne produiſent que des aventures galantes. On prétend auſſi que leur vertu n'eſt plus la même; elles guériſſoient jadis de la goutte & de la gravelle, maintenant elles guériſſent de l'impuiſſance. Telles femmes qui ſont ſtériles à Londres, deviennent fécondes à Bath; mais il faut pour cela qu'elles prennent les bains avec de grands Irlandois qui viennent tout exprès de Dublin à Bath, pour y exercer cette partie de la phyſique pratique.

LETTRE LXXXVIII.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Bath.*

REQUETE *adreſſée au Roi de* France LOUIS XV, *par les plus fideles de ſes Sujets, les Proteſtants du* Languedoc.

„ SIRE, De Montpellier.

„ CE n'eſt que ſous des principes équitables que „ l'on voit les fruits de cette belle juſtice qui „ rend les Royaumes floriſſants.

„ Ce n'eſt que ſous des gouvernements heureux, „ que la tyrannie forcée à ſe cacher, rétablit cha„ que particulier dans ſes droits de citoyen.

„ Ce n'eſt enfin que dans les temps éclairés, que „ la ſaine politique, briſant les chaînes de l'aveugle „ prévention, eſt ſupérieure aux conſidérations d'un „ zele mal entendu.

„ Comme ces jours heureux ſont arrivés en Fran„ ce, SIRE, vos fideles ſujets les Proteſtants du Lan„ guedoc, & par leur voix, ceux de toutes les vil„ les du Royaume, ſupplient humblement VOTRE „ MAJESTÉ, de leur accorder l'exercice libre de „ leur Religion.

„ Nous nous croyons d'autant mieux fondés à „ vous demander cette grace, SIRE, que nos enne„ mis, qui avoient préſidé au Conſeil de conſcience „ du Roi LOUIS XIV, votre biſayeul, de glorieuſe „ mémoire, ne ſont plus. Dieu vient de ſouffler ſur „ la France, & les a diſperſés. Le regne de ces hom„ mes vains & orgueilleux, qui, ſous l'habillement

„ de l'humiliation chrétienne, cachoient une ambi-
„ tion demesurée, est fini.

„ Aujourd'hui que leur méchanceté a paru au
„ grand jour, nous supplions humblement VOTRE
„ MAJESTÉ de ne pas permettre que nous soyons
„ plus long-temps les victimes d'un conseil qui, sous
„ prétexte de la cause de Dieu, ne cherchoit que
„ celle des hommes.

„ Si nous avions, SIRE, quelque ressentiment du
„ coup funeste que nous a porté la révocation de
„ l'Édit de Nantes, nous laisserions les choses dans
„ l'état où elles sont, sans songer à les changer;
„ puisque, de tous les fléaux qui depuis plusieurs sie-
„ cles ont désolé la France, celui de notre persécution
„ a été pour elle un des plus terribles : mais nous
„ cherchons, dans notre rétablissement, la gloire de
„ Dieu, la prospérité de l'État, & la grandeur de
„ de VOTRE MAJESTÉ.

„ C'est une ancienne erreur, SIRE, dont presque
„ que tous les Souverains de l'Europe sont revenus
„ aujourd'hui, de croire que la pluralité des Reli-
„ gions diminue la puissance des États. Ceux qui ont
„ gouverné la France depuis notre persécution le
„ savent bien; mais des vues particulieres les ont
„ portés à laisser les choses comme elles sont.

„ La méchanceté inséparable de l'esprit de parti
„ n'a rien négligé pour nous rendre suspects, mais
„ personne, SIRE, ne sauroit douter de notre atta-
„ chement à la Couronne.

„ La résignation entiere que nous avons pour les
„ loix, l'obéissance à nos devoirs, & la soumission
„ aveugle pour les ordres de VOTRE MAJESTÉ sont
„ de sûrs garants de notre fidélité.

„ Nos ennemis ont souvent voulu faire entendre
„ au gouvernement, que nous profiterions des agi-
„ tations de l'Europe pour troubler la France. Plu-
„ sieurs guerres ont eu lieu dans ces derniers temps,
„ & l'on n'a pas entendu parler de nous.

„ Bien loin de saisir ces moments de division, pour
„ en exciter dans le Royaume; bien loin de nous
„ joindre aux ennemis de VOTRE MAJESTÉ; nous
„ avons au contraire fait nos efforts pour nous op-
„ poser à leurs desseins.

„ Quoique la porte aux emplois militaires nous
„ soit fermée, un grand nombre de vos sujets Pro-
„ testants n'ont pu voir vos ennemis vous déclarer
„ une guerre injuste, sans en être indignés. Ils ont
„ pris les armes, & ont exposé leur vie pour votre
„ service. Ils ont caché leur Religion, pour donner
„ un plus grand effort à leur zele. La plupart de vos
„ Officiers subalternes, qui se sont signalés dans les
„ dernieres guerres, sont Protestants des différentes
„ Provinces du Royaume. Ils ne croient point à la
„ Messe; mais ils croient en vous, SIRE; & vous ne
„ les trouverez jamais hérétiques, lorsqu'il s'agira
„ d'employer leurs bras, & de prodiguer leurs vies,
„ pour la gloire du Trône, le bonheur de l'État, &
„ la félicité de vos Peuples.

„ Vous n'en serez plus étonné, SIRE, lorsque
„ vous saurez dans quelles maximes nous élevons nos
„ enfants.

„ Nous leur enseignons publiquement, que *le Roi*
„ *est l'image du Dieu du Ciel, & son Lieutenant*
„ *sur la terre*: que *de quelque Religion que soit*
„ *le Prince, on doit lui obéir sans aucune restric-*
„ *tion ni limitation*; que *le culte différent du Sou-*

„ *verain ne dispense les Sujets d'aucun de leurs de-*
„ *voirs*, &c. & nous regardons ceux de nos Pro-
„ testants, qui pensent différemment, (s'il y en a
„ quelqu'un parmi nous) comme professant une
„ Religion étrangere qui n'est pas la nôtre.

„ Le Ministere cherche continuellement les moyens
„ de peupler le Royaume, que tant de guerres réi-
„ térées ont épuisé d'habitants. Ce moyen est dans
„ vos mains, Sire, il n'y a qu'à rendre libre l'exer-
„ cice de la Religion Protestante, & Votre Ma-
„ jeste' verra aussitôt ses Provinces se repeupler de
„ nouveau.

„ La Hollande, l'Angleterre, la Prusse, & la plu-
„ part des États d'Allemagne, vous rendront une
„ foule de sujets qui ne sont dans ces États, qu'en
„ attendant des temps plus heureux pour repasser
„ dans les vôtres, dont ils sont, ou natifs, ou origi-
„ naires.

„ Les fils & les petits-fils de ces Protestants sont
„ prêts à rentrer dans le Royaume, lorsqu'on levera
„ l'obstacle qui les en éloigne. Ils soupirent tous les
„ jours après leur patrie, & ceux d'entr'eux qui
„ sont nés dans des Pays qui ne sont pas la France,
„ s'y regardent toujours comme étrangers. Ils ne
„ tiennent aux nations, au milieu desquelles ils vi-
„ vent, que par l'exercice libre de leur Religion.
„ Rendez-leur cette liberté, Sire, & il n'y aura
„ plus de barriere qui sépare ces Peuples de ceux,
„ sur lesquels vous regnez aujourd'hui.

„ Il suffit d'un seul Arrêt, pour jetter à bas toutes
„ les manufactures des États étrangers, & par cet
„ anéantissement détruire leur Puissance. Un seul de
„ vos ordres peut faire rentrer en France l'industrie

„ que la révocation de l'Édit de Nantes en a fait „ fortir. Quoique plus de douze luftres fe foient „ écoulés depuis cette malheureufe révolution, nos „ arts ne font pas encore bien naturalifés dans ces „ climats étrangers. La défertion générale des def- „ cendants des Proteftants François en feroit bien- „ tôt perdre jufques aux premieres traces.

„ Il eft furprenant, j'ofe le dire, Sire, que le „ Gouvernement ayant dans fes mains le moyen de „ diminuer les richeffes des autres nations, & d'au- „ gmenter confidérablement les fiennes, ne l'emploie „ pas.

„ Vos fujets béniffent tous les jours le Ciel de les „ avoir fait naître fous un Roi patriote, Monarque „ grand & magnanime. Ils le remercient de leur avoir „ donné un Souverain, qui joint aux vertus les plus „ fublimes de l'ame, les qualités les plus eftimables „ du cœur. Ils fe félicitent d'avoir un Prince doux, „ humain, affable, compatiffant, & dont l'attention „ principale eft la félicité de ceux dont Dieu lui „ a confié le foin.

„ Aurions-nous le malheur, Sire, de n'être point „ mis, fous votre augufte regne, au rang de vos „ peuples heureux? Serons-nous les feuls dans le „ Royaume, qui ne reffentirons point les effets de „ cette bonté paternelle? Et fera-t-il dit dans la pof- „ térité la plus reculée, que le meilleur des Rois de „ France n'aura rien fait pour les plus affectionnés „ de fes Sujets?

„ Je vous déclare ici hautement, Sire, au nom „ de tous nos freres les Proteftants, que nous vous „ fommes inviolablement attachés; qu'après Dieu „ vous êtes ce que nous chériffons le plus fur la ter-

„ re. Je vous declare qu'il n'eſt rien que nous ne
„ ſoyons en état d'entreprendre, pour vous prou-
„ ver le reſpect que nous avons pour votre Perſon-
„ ne ſacrée, & je vous proteſte ici, au nom de tous
„ ces mêmes Proteſtants, que nos bras, nos biens,
„ & nos vies ſont à vous.

„ Nous vous ſupplions donc de nouveau, SIRE,
„ de nous permettre d'invoquer le Seigneur dans nos
„ Égliſes, ſans nous rendre criminels envers vous de
„ leze-Majeſté. Nous vous demandons la grace qu'il
„ nous ſoit permis de mêler dans nos hymnes votre
„ nom avec celui du Seigneur : & de confondre de
„ cette maniere dans nos chants d'alégreſſe le Trône
„ du Ciel avec celui de la terre, &c. &c. "

Je ne ſais, cher Kie-tou-na, ſi cette piece produiroit quelque effet, quand même le Prince la liroit. Tout ce que je puis te dire là-deſſus, c'eſt qu'à la Cour de France on gagne rarement ſon procès, quand on y plaide une auſſi bonne cauſe.

LETTRE LXXXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Bath.

A Six heures du ſoir, tout le monde ſe rend ici dans le veſtibule dont je t'ai parlé. On y fait pluſieurs tours de promenade; enſuite, on ſe détache par bandes, & on va s'aſſeoir autour des tables à jeu. Il y a un homme qui indique à chacun l'endroit où il doit perdre ſon argent.

Je me rendis avant hier au ſoir dans ce veſtibule

comme les autres, accompagné de mon Baronet. Nous nous afsîmes à coté d'une grande cheminée qui eft au milieu de la falle, d'où nous pouvions découvrir toute l'affemblée : c'étoit pour moi un monde nouveau.

„ Monfieur, dis-je à mon compagnon, j'habite ici „ une terre étrangere, voudriez-vous avoir la bon- „ té de me mettre au fait du pays? Je le veux bien, „ me répondit-il ; & pour vous épargner la peine de „ me propofer queftions fur queftions, je vais faire „ quelques réflexions préliminaires.

„ En général, reprit-il, tous ceux que vous voyez „ ici, font des valétudinaires attaqués d'une mala- „ die incurable, qui eft l'ennui. Comme ils ne fe fuf- „ fifent point eux-mêmes, & qu'il n'y a rien qu'ils „ craignent tant, que de fe rencontrer tête-à-tête „ avec leur perfonne, ils fe fuient continuellement. „ Pour cet effet ils galoppent toute l'année, de Lon- „ dres à Scarborough, de Scarborough à Tunbridge, de „ Tunbridge à Bath; mais l'ennui ne les quitte pas pour „ cela, il entre dans leurs chaifes de pofte, ou monte en „ croupe avec eux : car des gens, pour m'exprimer „ ainfi, qui n'ont pas la valeur d'un vuide, en trou- „ vent par-tout; il font auffi embarraffés ici de leur „ figure, que dans la Capitale, où ils embarraffent „ les autres. Cela vient, je crois, de ce qu'il y a „ chez nous trop de rentier, je veux dire, de gens „ qui n'ont d'autre affaire, que celle de dépenfer un „ revenu portatif; car les marchands, & ceux qui „ tiennent à une profeffion, n'ont pas befoin de cet- „ te reffource : comment s'ennuieroient-ils? A pei- „ ne ont-ils le temps de vivre.

„ C'eft-à-dire, interrompis-je, que tous ceux qui

„ nous voyons ici, font des rentiers de l'État?
„ Non, non, me répondit-il, il y en a qui n'ont
„ point de rentes, & qui viennent ici pour en faire;
„ cette falle leur tient lieu de patrimoine. Plufieurs
„ viennent y cacher leurs inquiétudes, & oublier
„ leurs chagrins domeftiques, que leur féjour à Lon-
„ dres leur rend préfents; un grand nombre s'y rend
„ machinalement, beaucoup par habitude, plufieurs
„ par tradition : ils ont lu dans les archives de leur
„ famille que leurs bifayeuls faifoient tous les ans
„ le voyage de Bath. Ceux-là, parce qu'ils y font
„ entraînés par la compagnie; ceux-ci, par indif-
„ férence, & fans aucun deffein prémédité; les der-
„ niers, parce qu'il y a un chemin frayé de Londres
„ à Bath.

„ A l'égard des femmes, il entre plus de réflexions
„ dans ce voyage. En général, ce n'eft pas le hafard
„ qui les conduit à ces bains; quelque intrigue d'a-
„ mour, la liberté, le jeu, la danfe, & l'idée des
„ divertiffements les y amenent.

„ Monfieur, lui dis-je, quel eft ce vieillard qui
„ fe promene de rang en rang, derriere les tables,
„ & qui a une efpece de Cour après lui? C'eft Mi-
„ lord *C*... *F*.... un bel efprit d'Angleterre. Je con-
„ nois ce nom-là, lui dis-je, je l'ai entendu pro-
„ noncer aux favants de Paris; on dit que c'eft un
„ beau génie. Oui, on le dit. C'eft du moins, un
„ génie très-prudent, car il n'a encore rien publié,
„ qui ait pu détruire cette réputation; quoique fu-
„ ranné, il eft encore vierge, du côté des produc-
„ tions d'efprit.

„ Je croyois, lui dis-je, qu'on ne pouvoit s'éta-
„ *blir* un nom en Europe, qu'à la faveur de quel-

„ que excellent ouvrage, qui laissât à la postérité „ un monument éternel du génie de l'Auteur. Cela „ étoit ainsi autrefois; mais aujourd'hui, on peut „ être savant sur sa parole. Il y a un moyen pour „ cela, qui est de briguer cet honneur; car on de- „ vient bel esprit en Angleterre, comme membre „ de parlement. Il est vrai que la même maladie „ qui tue le beau génie de cet ordre, fait mourir „ sa réputation; sa gloire pourrit aussitôt dans le „ tombeau, avec son cadavre.

„ Quel est cet autre gros Milord qui marche pres- „ que après lui, qui paroît moins vieux, dont l'air „ est si suffisant, & qui semble si satisfait de lui-mê- „ me? A son maintien, on s'apperçoit qu'il a joué, „ pendant long-temps, un grand rôle. Cela est vrai, „ me répondit le Baronet, car il a représenté, plus „ de vingt ans, celui de *Sir John Falstaff*; c'est un „ comédien qui a quitté depuis peu le théatre. Quoi- „ qu'il ne s'exprime que par peroraison, & qu'il ca- „ dence ses mots, il est un insipide mortel. La plu- „ part des hommes ont la manie de quitter le pie- „ destal, où ils sont vus dans le seul jour qui leur „ est favorable. Celui-ci amusoit le public sur la „ scene, il est descendu du théatre, & est venu en- „ nuyer la société particuliere. Par-tout où il se „ trouve aujourd'hui, il fait l'important, il ne par- „ le que par phrases théatrales; tout ce qu'il fait se „ ressent de sa profession; il parle, il dort, il veille „ dramatiquement; il n'a jamais tant joué la comé- „ die, que depuis qu'il l'a quittée. On dit qu'il est „ grand acteur; il est vrai que dans une certaine „ piece il jouoit bien un rôle de caractere; mais ce „ n'est pas exceller dans une profession, que de s'y

„ diſtinguer par un ſeul endroit. Mais qu'eſt-ce „ qu'il fait aujourd'hui dans le monde, lui dis-je? „ Il mange, me dit-il, & boit. Son premier rôle „ maintenant, eſt d'être gourmand, & ſon ſecond „ d'être gourmet.

„ Quel eſt ce jeune homme, lui dis-je, (après „ qu'il eut fini le portrait de cet hiſtrion) que nous „ voyons debout, à trois tables de nous, & qui a „ le regard ſi triſte? Il me ſemble que quelque noir „ chagrin le dévore. Il vous ſemble bien, me dit-il, „ il en a un bien grand, qui eſt celui d'avoir diſſi- „ pé, dans moins de ſix ans, une fortune que ſes „ ancêtres avoient amaſſée dans ſix ſiecles.

„ Et quel eſt cet autre, preſqu'à côté de lui, qui „ ne me paroît pas moins chagrin? Il n'a pas raiſon „ non plus d'être bien gai, il eſt dans une circonſ- „ tance cruelle; après avoir fondu des biens conſi- „ dérables, auſſi vîte que l'autre, il eſt aujourd'hui „ noyé dans les dettes. Les arrêteurs ſont conti- „ nuellement à ſes trouſſes; il eſt obligé de s'abſen- „ ter de Londres, il s'échappe tant qu'il peut; il „ va, il vient, & c'eſt un vrai Juif errant.

„ Pourriez-vous me dire quel eſt ce troiſieme „ que nous voions à main gauche, à la quatrieme „ table, preſque auſſi triſte que les deux autres? „ C'eſt un Lord dont un mariage a renverſé ſa for- „ tune de fond en comble. Sa femme eſt cette jeu- „ ne perſonne ici devant nous, qui, après avoir „ ruiné ſon mari, travaille à préſent à ruiner ce jeu- „ ne Seigneur, qui eſt debout derriere elle. Pour- „ quoi, lui dis-je, ne quitte-t-il pas une telle fem- „ me? Il n'eſt plus temps, me répondit-il. Pour „ *ſubſiſter*, il faut avoir une ſubſiſtance; & c'eſt

Milédi

„ Milédi aujourd'hui, qui donne à vivre à Milord; „ mais c'eſt à condition qu'il ſera témoin de ſon in- „ famie, qu'il la ſuivra par-tout, & couchera avec „ elle, quand la place ſera vacante. Voilà, lui dis- „ je, un vilain marché; j'aimerois mieux ne pas „ exiſter, que d'exiſter à ce prix-là.

„ Je ſerois bien aiſe de ſavoir quel eſt cet Anglois „ debout, en perſpective de la cheminée qui fait „ face à la nôtre, & qui ſemble n'oſer regarder per- „ ſonne. C'eſt un jeune Irlandois de qualité, plongé „ dans l'inquiétude; un noir chagrin le dévore nuit „ & jour. Il a épouſé une fille de mauvaiſe vie, qu'il „ voudroit introduire par-tout, & qu'on ne veut „ recevoir nulle part; il eſt furieux de ce que les „ Anglois ont la mémoire ſi heureuſe, il voudroit „ que tout le monde oubliât, que ſa femme s'eſt „ proſtituée avec la moitié de la Ville. Le ſot! Nous „ nous ſouvenons de ne pas eſtimer les femmes, „ avant même qu'elles ceſſent d'être vertueuſes; & „ il veut, lui, que nous oublions de les mépriſer, „ lorſqu'elles ſont vicieuſes!

„ Encore des viſages rêveurs, m'écriai-je, en ap- „ percevant un autre Breton penſif! Il me ſemble „ que toutes les phyſionomies triſtes du Royaume „ ſe ſoient donné rendez-vous ici. Faites-moi le plai- „ ſir de me dire quel eſt ce cinquieme jeune hom- „ me à notre gauche, qui a l'air ſi ſombre? C'eſt, „ me répondit-il, un jeune Seigneur qui a perdu „ tout ſon bien au jeu. Je pourrois vous faire voir „ ici cinq ou ſix honnêtes gens, qui ſont ce ſoir une „ très-belle figure dans cette aſſemblée, qui le lui „ ont volé.

„ Mais il me ſemble, continuai-je, que la ſcene

„ des visages mélancoliques change un peu. Quel est „ ce groupe de gens en bonne humeur, dont l'air „ est gai & enjoué, & qu'on voit dans un coin au- „ dessous de ce grand tableau ? Ce sont, me répon- „ dit-il, des filoux au jeu ! Des filoux au jeu ! Cela „ n'est pas possible, ils sont en uniforme. Unifor- „ me tant qu'il vous plaira, reprit-il, cela est ainsi. „ Ces gens-là ont tous les ans leurs chalans réglés „ dans cette salle, c'est-à-dire, leurs dupes qu'ils „ dépouillent réguliérement ; & ce revenu leur vaut „ plus que celui de leur compagnie. Eh, comment „ feroient-ils, pour entretenir des Demoiselles, & „ passer leur vie au *King's-Arms*, ou à *Bedford-* „ *Head*, s'ils n'avoient cette ressource ? Car tout „ le monde connoît leur paie. La livrée du Roi, „ en Angleterre, comme en France, couvre bien „ des mal-honnêtes gens. Ceci soit dit, ajouta-t-il, „ sans prétendre offenser une infinité d'honnêtes Mi- „ litaires remplis d'honneur & de probité, que „ j'honore & respecte infiniment.

„ Je voudrois bien savoir qui est ce grand garçon „ en habit brodé, & dont la magnificence surpasse „ celle de tous les Seigneurs de l'assemblée ? Je vais „ vous le dire : c'est un voleur de grand chemin. „ Un voleur de grand chemin ! dis-je, d'un air éton- „ né ! Cela est impossible ; il est si bien avec les fem- „ mes de qualité, il parle à toutes réguliérement. „ Cela ne prouve rien : il n'y a personne de si bien „ faufilé en Angleterre, que les voleurs. On en „ pendit un, il y a environ dix ans, qui avoit le „ portrait d'une Milédi au col dont il étoit l'Ado- „ nis. Mais comment le peut-on juger tel ? Il est „ impossible, reprit-il, que le calcul de son état ne

„ foit juſte. Cet homme n'a ni capital ni revenu, „ il n'a ni charge à la Cour ni à la Ville, n'eſt d'au- „ cune profeſſion, & n'a aucun talent; cependant il „ fait autant de dépenſe que le premier Duc & Pair „ du Royaume. Voilà la démonſtration géométri- „ que de ſa profeſſion.

„ Puiſque cela eſt ſi clair, d'où vient ne pas le „ faire arrêter? Oh, alte-là. Nous avons des loix „ en Angleterre qui s'oppoſent à la tyrannie de „ pareilles détentions. Tout citoyen doit être in- „ dépendant des autres. Quand cet homme dépen- „ ſeroit un million ſterling tous les mois, le gou- „ vernement ne doit pas s'en appercevoir; ce n'eſt „ pas non plus l'affaire d'aucun Magiſtrat particu- „ lier. Tout voleur de grand chemin, chez nous, „ eſt libre, juſques à l'inſtant que la corde de la „ potence l'étrangle. Celui que nous voyons de- „ vant nous, ne ſera pendu, qu'au moment qu'il „ ſera prouvé qu'il a volé.

„ Quel eſt ce ſecond grand garçon bien bâti, en „ velours noir, d'une aſſez jolie figure, qui nous „ regarde maintenant avec une lorgnette? C'eſt un „ autre voleur de grand chemin, me répondit-il. Il „ s'étoit abſenté pendant quelque temps du Royau- „ me, & on comptoit que l'Angleterre s'en étoit „ débarraſſée; mais il vient de reparoître ſur l'hori- „ ſon. On diroit que nos fourches patibulaires ſont „ pour ces gens-là une ſorte de pierre d'aiman, elles „ les attirent toujours à elles. Ces Meſſieurs les ha- „ bits brodés ne ſont jamais contents, qu'ils n'aient „ joué un rôle tragique à *Tyburn*.

„ Je n'ai qu'une ſeule queſtion à vous faire, après

„ quoi, je finis toutes mes interrogations; car je „ crains d'abuser de votre complaisance. Je meurs „ d'envie, lui dis-je, de savoir qui est cet homme „ maigre & sec, dont le visage ressemble à celui d'un „ cadavre qui est toujours en mouvement; il prend „ les femmes par la main & les remet dans celles „ des hommes. Il me semble qu'il fait là un vilain „ métier; en France, on l'appelle au moins d'un „ vilain nom. Je vous pardonne votre curiosité, me „ dit le Baronet, car c'est un animal d'une espece „ singuliere. Il est bon qu'un voyageur, tel que „ vous, qui veut apprendre de combien de foiblesses le cœur humain est susceptible, connoisse de „ semblables originaux; cette découverte est plus „ nécessaire, que celle des monuments; car il vaut „ mieux connoître les hommes que les édifices.

„ Celui-ci est un François d'origine né à Bordeaux, il naquit l'an du Christ 1680: ce qui fait „ aujourd'hui un jeune homme de quatre-vingt ans. „ On prétend que, le jour même de sa naissance, „ il dansa, & qu'au sortir du ventre de sa mere, „ il fit deux ou trois cabrioles; ce qui annonçoit à „ l'Europe un grand danseur. Dans sa jeunesse, ses „ parents l'envoyerent à Londres, pour en faire un „ marchand; mais il quitta bientôt le commerce, „ pour se livrer à son genie dansant Il parcourut „ toutes les assemblées de l'Angleterre; on le vit „ cabrioler à Londres, à Scarborough, à Tunbridge: „ mais voulant faire son chemin, & se distinguer „ dans cet art, il brigua un poste honorable dans „ la danse; il se fit recevoir maître de cérémonies de cette salle, en survivance. Il fut quelque-temps coadjuteur, mais le maître étant venu

„ à mourir, il devint le généraliſſime de la danſe de „ Bath. C'eſt lui qui commande en chef ſur le me- „ nuet, & qui préſide aux contredanſes; ſon métier „ eſt d'accoupler un homme & une femme.

„ Cela eſt bien aiſé, lui dis-je. Pas tant que vous „ pourriez croire, me dit-il, il faut pour cela une „ ſorte d'intelligence. Par exemple, il faut con- „ noître les intrigues de ces bains, pour mettre un „ tel Milord avec une telle Milédi, dont il eſt amou- „ reux; ou pour joindre une Miſs à un certain Gen- „ tilhomme, qu'elle voudroit épouſer: car des ar- „ rangements différents feroient une diſſonnance en „ danſe. Je vous prie de me dire, ſi ce commande- „ ment en danſe lui eſt bien lucratif? Non, il ne „ produit que des peines. Apparemment, lui dis-je, „ que ce Surintendant de la cabriole eſt à ſon aiſe. „ Oui, reprit le Baronet, il eſt à ſon aiſe, quand „ il eſt aſſis. Il a cent livres ſterlings de rente, ce „ qui lui ſuffit à peine pour avoir des gants & une „ chemiſe blanche tous les jours d'aſſemblée; il eſt „ aimé & haï des femmes: celles qu'il accouple bien „ le chériſſent; celles qu'il accouple mal, le déteſ- „ tent.“



LETTRE XC.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Bath.

NOus n'avons donné la chaſſe qu'à la moitié du gibier de l'aſſemblée, il nous reſtoit le terrein des femmes à défricher. Nous nous aſsîmes le len-

demain au même endroit de la salle, & aussitôt, je commençai mes interrogations.

Monsieur dis-je au Baronet, qui est cette femme chargée d'embonpoint, d'un certain âge, qui a d'assez beaux yeux, & qui fait sa partie à côté de la porte? Elle a un air important; on lit sur son visage, qu'elle a joué un grand rôle. „ Très-grand, me ré-„ pondit-il; il n'y a pas long-temps qu'elle repré-„ sentoit le premier dans cette Monarchie: c'étoit „ le canal, par où couloient toutes les graces. Elle „ nommoit aux principaux emplois, & enrichissoit „ ceux qu'elle vouloit: elle avoit les clefs du tem-„ ple de la fortune; un seul de ses regards suffisoit „ pour conduire à la grandeur. Son regne est fini: „ son autorité vient de mourir de mort subite. Elle „ a fait un beau songe; c'est le temps de son ré-„ veil. "

Quelle est cette jeune Dame qui est assise derriere elle? Il me semble que son visage dit à tout le monde, qu'elle a une inquiétude dans l'ame. „ Son vi-„ sage dit vrai, elle a un chagrin mortel. Elle avoit „ toujours passé, pour avoir de la retenue & de la „ sagesse, & un indiscret vient de détromper tout „ le monde, en publiant une aventure galante, qu'il „ a eue avec elle, ce n'est pas sa vertu qu'elle plaint; „ c'est sa réputation. "

Connoissez-vous, repris-je, cette jeune personne qui est à cette table, vis-à-vis de nous, & qui paroît aussi fort morne? Pourriez-vous me dire ce qui la rend si triste? „ C'est un chagrin domestique. Elle „ détestoit son mari, avant que de l'épouser; elle „ l'adore, depuis qu'elle est mariée: le mari, au con-„ traire, l'adoroit, avant que de s'unir à elle, & la

„ déteste, depuis qu'elle est sa femme. Ce dernier
„ cas, ajouta-t-il, est fort commun chez nous; mais
„ le premier est très-rare. "

J'apperçois à côté d'elle une Demoiselle fort aimable, mais qui me paroît avoir une passion dans le cœur. „ Cela est encore vrai; elle aime éperdument le Lord
„ que vous voyez à côté d'elle, qui est un fort aimable Cavalier qui l'aime aussi beaucoup. Elle a
„ du bien, & le Cavalier de son côté est opulent. "
Eh bien, que ne les unit-on par un mariage solemnel, qui les rende heureux tous les deux? „ C'est
„ aussi ce qu'on voudroit faire; mais il s'y trouve
„ une petite difficulté, c'est qu'une autre Demoiselle l'a prévenue; le Lord est marié.

„ Autrefois, le Pape rompoit ces engagements
„ pour de l'argent; mais depuis la réforme de notre
„ Église, nos mariages sont indissolubles. Il ne lui
„ reste qu'une ressource, qui est de s'enfuir avec elle, d'abandonner épouse & enfants, & de se deshonorer lui & toute la famille de celle qu'il aime. C'est probablement ce qu'il fera; car en fait
„ de sottises, les Anglois n'épargnent jamais l'étoffe, ils coupent leurs folies en plein drap. "

Connoissez-vous, lui dis-je, cette belle blonde qui est ici, vis-à-vis de nous, qui regarde les plus beaux Cavaliers avec froideur, & qui semble ne s'intéresser à rien? „ C'est une indifférente, me dit-il:
„ cette femme n'aime ni ne hait personne, elle est
„ incapable d'une passion, elle bâille aussitôt qu'on
„ lui parle d'amour; elle doit sa vertu à son tempérament. La plupart de nos femmes vertueuses
„ en Angleterre, sont de ce caractere-là, elles n'ont
„ pas dans le cœur la valeur d'un soupir. Tel mari,

„ chez nous, qui se loue de la sagesse de sa femme, ne
„ doit se vanter que de sa constitution, & de ce qu'il
„ a épousé une machine qui n'est pas organisée pour
„ l'amour. Ces femmes-là n'ont pas besoin d'effort,
„ pour être chastes; il leur suffit de laisser agir une
„ nature froide & insipide, qui ne leur dit rien. "
Il me semble, lui dis-je, en l'interrompant, que je vois à côté d'elle, une femme qui a une machine bien différente de la sienne. „ Il est vrai, me dit-il,
„ c'est le revers de la médaille; car les femmes ici
„ comme ailleurs, passent toujours d'une extrêmi-
„ té à l'autre; leur tempéramment les emporte au-
„ delà de la vertu, ou les fait rester en-deçà. Cha-
„ que coup d'œuil que les Cavaliers lancent à celle-
„ ci, la met en feu; elle éprouve successivement
„ une foule de desirs: les hommes tendres l'agitent,
„ les vifs l'émeuvent. Plusieurs passions violentes
„ l'occupent toutes à la fois; son cœur par les re-
„ gards se prostitue vingt fois par jour, & de cette
„ prostitution à celle du corps il n'y a d'autre diffé-
„ rence que l'occasion; aussi ne passe-t-elle pas, pour
„ être vestale. "

Quelle est cette femme en habit noir, dont le visage gai & enjoué jure si fort avec son habit? „ C'est
„ une jeune veuve qui en ambitionnoit le nom depuis
„ long-temps. Il n'y a que huit jours que son mari est
„ mort, & elle s'est si bien intriguée pour passer en
„ secondes noces, qu'il y a déja quatre prétendants
„ sur les rangs; on prétend même qu'elle avoit épou-
„ sé un second mari, du vivant du premier, & qu'el-
„ le n'attendoit que le jour de son enterrement, pour
„ déclarer son second mariage. Vous voyez que
„ nous avons des femmes d'une grande précaution

„ en Angleterre; elles craignent si fort l'état de vi-
„ duité, qu'elles se trouvent toutes mariées, le jour
„ même de la mort de leurs maris. “

Qu'est-ce que c'est que cette femme à main gauche, qui racroche tous les Cavaliers qui passent auprès d'elle, qui salue l'un, qui parle à l'autre, qui dit un mot à l'oreille de celui-ci, qui sourit à celui-là, & qui fait les yeux doux à tous? „ Vous venez
„ de dire son nom, c'est une racrocheuse. Elle fait
„ à Bath, ce qu'elle faisoit à Londres, qui est d'at-
„ tirer la foule auprès d'elle: elle est fuie des fem-
„ mes; mais elle ne s'en embarrasse pas, pourvu
„ qu'elle soit courue des hommes. “

D'où vient, lui dis-je, qu'on la confond ici avec tant d'autres Dames qui passent pour avoir de la sagesse & de la réputation? „ Que voulez-vous, me
„ répondit-il? Si une fois on vouloit commencer à
„ scrutiner la conduite des femmes à la rigueur, il
„ faudroit bientôt mettre la clef sous la porte de
„ cette assemblée. “

Dites-moi qui est cette jeune Demoiselle qui se promene du côté de l'autre cheminée, qui a le visage long, & qui marche, comme un pigeon pattu?
„ C'est une Irlandoise que la mere amene ici, pour
„ lui procurer un mari; mais ni la mere ni la fille
„ n'y entendent rien. Je crois qu'elles manqueront
„ le sentier du mariage, & qu'elles donneront dans
„ le grand chemin, qui est à côté. “

Encore une interrogation, & j'ai fini. Quelle est cette beauté de moyenne taille, qui vient maintenant vers nous? Elle a les yeux bien fendus, la bouche jolie, le teint beau, quoique brun. „ C'est Ma-
„ demoiselle B—; elle vient, comme les autres, ex-

„ poser ses attraits à l'enchere dans cette assemblée,
„ & voir si elle ne pourroit pas en tirer la valeur
„ d'un riche mariage. Tout le monde lui donne le
„ titre de Belle, pour moi qui aime les beaux bus-
„ tes, & qui crois qu'un port noble & majestueux
„ est, dans une femme, la partie essentielle de la
„ beauté, je ne la nomme pas ainsi; car je ne mets
„ pas au nombre des belles, celles qui n'ont qu'un
„ beau visage.

LETTRE XCI.

Le Mandarin Ni-ou-san, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Bath.*

De Montpellier.

IL est arrivé ici un Auteur qui a de la réputation; car il sort de la Bastille; où il a été détenu un an prisonnier, pour avoir osé insulter une Maison Royale dans ses écrits. Il n'en faut pas d'avantage en France pour mettre un écrivain en crédit.

Celui-ci est un petit homme suffisant & vain, qui s'est donné un nom dans le monde pour avoir fait réfléchir, pendant quinze volumes, une femme, qui n'avoit peut-être pas pensé vingt pages en sa vie.

Cette Dame, qui joua autrefois un grand rôle en France, avoit écrit quelques lettres; il les a choisies pour texte, & y a joint un long ouvrage sous le nom de lettres. On peut appeller cela, faire tourner le public, pendant plusieurs volumes, sur le pivot d'un nom.

On l'écoute ici comme une espéce d'oracle : par-

tout où il va, on fait cercle autour de sa personne. J'ai vu cet homme, & je me suis quelquefois entretenu avec lui : mais je puis t'assurer que c'est le plus ennuyeux mortel qui soit sous la voute des Cieux ; quoique ses ouvrages soient assez insipides, j'aime encore mieux le lire, que de l'entendre parler.

Il n'auroit peut-être pas encore percé la foule des Écrivains ordinaires; mais ce qui a achevé sa réputation, c'est une dispute qu'il a eue avec un fameux Auteur, qui a daigné l'honorer publiquement de ses mépris, & qui a pris la peine de l'anéantir. Une mort aussi glorieuse met en France le cadavre d'un faiseur de livres en grande vénération.

Il y a bien des gens dans ce Royaume qui ne sauroient pas que celui-ci ait été en vie, si ce Savant ne l'avoit tué littérairement. Tu vois qu'il n'est pas bien difficile ici de se faire un nom, puisque c'est l'affaire d'un duel, où l'on se bat de part & d'autre avec des invectives.....

Je suis indigné contre les Européens, quand je fais réflexion combien il faut peu de génie à un homme, pour acquérir la réputation d'en avoir beaucoup.



LETTRE XCII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Bath.

Les Européens sont toujours occupés à retoucher la nature. On diroit qu'ils se méfient de l'ouvrage de Dieu : il semble qu'ils doutent de sa perfection. Si le Créateur de l'univers avoit voulu donner une

autre forme au monde, il n'eut tenu qu'à lui, il pouvoit faire parler les plantes & animer les arbres.

Il y a des gens en Angleterre qui paſſent leur vie à changer l'ordre de la matiere, & à forger une nouvelle création. Je voudrois que l'art fût employé à enrichir la nature, & non pas à lui donner un embelliſſement qui ſert à enfouir ſes tréſors au lieu de les augmenter.

J'allai voir ces jours paſſés un Gentilhomme qui vit à trente milles de Bath, qui s'occupe à changer les plantes en maiſons, & qui taille les arbres en bêtes & en hommes.

Dès que j'eus mis pied à terre, il me mena dans ſon jardin, où il me fit voir un cabinet de verdure, dont les murailles étoient de bouis, la voute de cipres & les fenêtres de feuilles de vigne.

Il me fit voir les fondements qu'il avoit jettés d'un palais en feuilles, où il y aura douze appartements de maître, avec les chambres néceſſaires pour leurs domeſtiques.

Nous quittâmes les édifices en herbes pour paſſer à la ménagerie des plantes. Je vis dans celle-ci des lions, des crocodiles, des éléphants, confondus avec des chiens & des renards.

De-là il me fit entrer dans la gallerie des Empereurs en arbres. Il me montra un Jules-Ceſar au naturel, & me demanda ſi je ne croyois pas que le ciſeau de ſon jardin eût attrapé les traits. Pour Néron me dit-il, en me faiſant voir cet Empereur, je l'ai taillé moi-même; il eſt copié d'après une eſtampe qui repréſente ce Prince parfaitement.

Après m'avoir fait voir tous ces perſonnages, que l'hiver tue chaque année, & que le printemps fait

revivre ; il me fit part d'un grand projet militaire en arbres qu'il avoit formé. Il étoit question d'une armée complette de combattants, qu'il devoit tailler dans un grand bois, qu'il a résolu de sacrifier pour cela. De jeunes saules qu'il a plantés exprès doivent former le corps de troupes légeres ; de jeunes ciprès les Régiments d'Infanterie, & de vieux chênes la cavalerie pesante.

Comme il n'a point encore de Général pour son armée, & qu'il en voudroit un de réputation, il m'a prié de lui envoyer à mon retour à Londres, l'estampe de Milord G*****; car il a un laurier, dont le couronnement n'a point de feuilles, & qui, pour me servir de son expression, est chauve, ce qui aidera à le représenter parfaitement.

Ce qui me fâche de ce Gentilhomme qui va avoir une armée, c'est qu'il n'a point de vivres. On ne trouveroit pas dix mesures de grain dans son château. La plupart de ses champs sont en friche, & il est à la veille de mourir de faim, au milieu des Empereurs Romains, d'une ménagerie & de ses cabinets de verdure.



LETTRE XCIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Bath.

JE n'ai jamais tant bâillé de ma vie, que depuis que je goûte les plaisirs de Bath ; il est impossible de se divertir plus ennuyeusement, qu'on le fait ici. Quoiqu'on y soit plus libre qu'à Londres, on y est

plus gêné dans les amusements; ils sont tout d'une piece; la dose d'uniforme est trop forte, on y fait aujourd'hui ce qu'on y fit hier, & on y fera demain ce qu'on y fait aujourd'hui. Je comparerois volontiers la compagnie de Bath à des Moines, qui sont en récréation à la campagne.

Quoi qu'il en soit, la gaieté de ce lieu divertissant alloit tomber en sincope, lorsque le Duc d'Y--- vint la retirer de sa létargie; c'est le frere du Roi regnant. A son arrivée, les cloches sonnerent, & trois heures après les violons jouerent; il y eut bal ce soir-là par extraordinaire. Le beau sexe se mit sous les armes, & monta la parade.

Les femmes ont droit ici de se mettre en malade, c'est un privilege des bains : on croiroit que celles qui s'y montreroient en grand gala, y chercheroient des amants, & on taxeroit les jeunes Miss qui y paroîtroient parées, d'y être à l'affut d'un mari; & elles doivent toujours chercher ce mari, sans qu'on s'apperçoive qu'elles le cherchent : c'est encore ici une maxime des bains. Mais elles ne perdent rien à cela, au contraire il y a comme un nouveau sel de coquetterie. La beauté chez les femmes Européennes doit toujours avoir quelque petite indisposition; des traits robustes & naturellement bien portants ne causent pas de grandes émotions; un air pâle, languissant, tirant sur le mourant, est celui qui plaît: il faut apparemment que l'amour chez les Européens soit prêt d'expirer. Tu ne saurois croire combien le visage d'une jolie femme, habillée en malade, excite l'appétit des gens qui se portent bien.

Ce Prince, naturellement bon & complaisant pour *le beau sexe*, dansa avec plusieurs femmes, & parla

avec toutes, sans en excepter les plus laides. Alors une gaieté uniforme se répandit sur tous les traits. On peut comparer les Princes en Europe à d'habiles Géometres en physionomie, ils peuvent rétablir le niveau : on lisoit seulement un dédain, sur le visage des plus jolies, de se voir confondues avec celles qui ne l'étoient pas; car la beauté est si jalouse de ses droits, qu'il semble qu'on lui ôte tout ce que l'on donne aux autres.

Je me divertis beaucoup, en voyant le petit manege de ces buveuses d'eau, pour racrocher ce Prince après le bal, lorsqu'il se promenoit dans la grand-salle. L'une guidoit si bien sa marche, & mesuroit si juste ses pas, qu'elle se trouvoit par hasard nez à nez devant lui, lorsqu'il se retournoit; l'autre prenoit ses dimensions de maniere qu'elle étoit poussée par la foule, & portée malgré elle en face de ce Prince. Celle-là lui adressoit directement la parole. „ Comment, Votre Altesse Royale trouve-t-elle notre „ assemblée ? “ Une autre lioit conversation avec lui, & tâchoit de l'entretenir insensiblement hors de la foule, & de se trouver tête-à-tête dans un coin de la salle.

Le Prince à son tour me parut assez au fait de cet amusement; il parloit à l'une, souriot avec l'autre, jettoit un regard sur une troisieme, disoit en passant un mot à l'oreille d'une quatrieme, entroit en conversation avec une cinquieme, & sur-tout avoit un grand soin de ne pas négliger les meres; car, graces à Dieu, il y en a ici, & un assez grand nombre même. Cette scene dura jusques à minuit, où le Prince étant sorti, toutes les femmes, qui n'étoient là que pour lui, se retirerent.

LETTRE XCIV.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

De Montpellier.

CE que je craignois eſt arrivé : à force de voir des Médecins, je ſuis tombé malade. Mon indiſpoſition m'eſt venue de la fréquentation d'un membre de cette Faculté, qui m'a tant parlé des embarras de la rate, que cela m'a donné une obſtruction dans le foie. Je crains de ne pas recouvrer ſitôt ma ſanté : car une maladie qui tire ſa ſource de la médecine même, n'eſt pas aiſée à guérir.

J'ai conſulté le grand Eſculape de cette Ville. Il m'a ordonné la limaille de fer, en m'aſſurant que c'étoit un ſpécifique immanquable en pareil cas ; & pour me prouver qu'il étoit ſûr de ſon fait, il m'a ouvert un petit livre, dans lequel étoient les noms de pluſieurs perſonnes qu'il avoit guéries par ce remede. Car les Médecins à Montpellier écrivent tous les malades qu'ils guériſſent : il n'y a que ceux qu'ils tuent, dont ils ne tiennent pas regiſtre.

Cependant j'ai avalé juſques ici deux ou trois barres de fer, ſans que j'en ſois mieux ; ce qui a porté cette ſavante école, que j'ai conſultée de nouveau, à m'ordonner les eaux de Vals, priſes ſur les lieux. Je partirai demain pour aller chercher ce remede, qui eſt à vingt-cinq lieues d'ici.

Ce détour me détournera un peu de mon chemin pour l'Eſpagne ; mais un voyageur ne peut rien faire ſans ſa ſanté.

LETTRE XCV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

LEs voleurs en Angleterre ſont extrêmement polis; ils exercent leur profeſſion avec beaucoup de civilité : auſſi n'y a-t-il guere que des gens bien élevés qui exercent aujourd'hui ce métier-là.

A mon retour de Bath, le carroſſe où nous étions avec le Baronet & un autre voyageur, fut arrêté à cinquante mille de Londres par deux de ces *Gentlemen.* Après la cérémonie ordinaire du piſtolet, l'un d'eux, en nous préſentant ſon chapeau, nous demanda fort honnêtement la bourſe. Chacun fouilla dans ſes poches. Comme on m'avoit prévenu que les vols ſont très-fréquents ſur les chemins en Angleterre, je n'avois preſque que l'argent qui m'étoit néceſſaire pour la route. Je mis dans le chapeau deux guinées: le Baronet, peut-être par la même raiſon, n'y en mit pas d'avantage : mais le troiſieme voyageur, qui étoit un marchand de la Cité, y jetta une bourſe où il y avoit plus de cent guinées.

„ Monſieur, me dit alors le voleur qui tenoit le
„ chapeau, reprenez votre argent; & vous auſſi,
„ Monſieur le Baronet, dit-il à mon compagnon en
„ le nommant par ſon nom ; nous ne venons point
„ ſur le grand chemin, nous expoſer à nous faire
„ pendre, pour commettre des injuſtices : vous avez
„ beſoin de cet argent pour vous conduire, & ſi
„ nous vous l'enlevions, vous ſeriez dépouillés ſur

„ la route, par les maîtres des tavernes, ſorte de „ voleurs publics qui ne connoiſſent point les loix de „ l'hoſpitalité.

„ Pour vous, continua-t-il, en s'adreſſant au mar- „ chand, vous n'avez pas beſoin de cent guinées „ pour vous rendre à Londres; mais, comme il n'eſt „ pas juſte non plus que vous ſoyez en ſouffrance, „ juſques à ce que vous ſoyez arrivé, tenez, lui „ dit-il, après avoir ouvert la bourſe, voilà deux „ guinées qu'il vous faut pour vous conduire.

„ Monſieur, dit alors le Baronet au voleur, y „ a-t-il encore du riſque que nous ſoyons attaqués „ ſur la route? Il y en a ſans doute, répondit-il, „ car depuis cette guerre où l'Angleterre acquiert „ une gloire immortelle, les chemins ſont remplis „ de voleurs; mais nous allons vous remettre un „ paſſeport, afin que vous puiſſiez continuer votre „ chemin librement: car il eſt déſagréable pour „ d'honnêtes gens d'être forcés à tout moment de „ fouiller dans leurs poches. Et en parlant ainſi, il „ nous remit une pancarte conçue en ces termes.

„ Nous L---- & N--- voleurs de grands chemins, „ déclarons à tous ceux qu'il appartiendra, que la „ préſente voiture à été arrêtée & volée, & que „ les paſſants qu'elle contient, n'ont que l'argent „ qui leur eſt néceſſaire, pour les conduire à Lon- „ dres où ils vont; prions tous ceux de notre pro- „ feſſion de les laiſſer paſſer librement, ainſi que „ nous ferions de ceux qui nous préſenteroient de „ leur part le même paſſeport, &c. "

Après que notre voiture ſe fut remiſe en mou- vement pour continuer ſa route, „ voilà, dis-je, „ une police admirable dans les vols de grands che-

„ mins. A la Chine même où la Philosophie se mê-
„ le de tout, on ne vole pas si moralement. "

Nous convînmes le Baronet & moi, qu'il y avoit une sorte d'équité dans cette maniere de dépouiller les passagers; mais le marchand de la Cité n'en convint pas.

„ Il me semble, lui dis-je, qu'il est impossible de „ conserver dans la violence même, cette sorte d'é- „ quité du droit des gens, sans avoir reçu quelques „ principes d'éducation. Aussi, me répondit-il, la „ plupart de nos voleurs de grands chemins ont été „ bien élevés.

„ Ce jeune homme qui vient de nous voler, & „ qui m'a appellé par mon nom, est de bonne fa- „ mille. Nous avons été ensemble pendant six ans „ à l'Université d'Oxford. C'étoit mon ami intime. „ Nous nous sommes fréquentés à Londres, jusques „ à ce que se livrant à la crapule & à la débauche, „ il se perdit entiérement. Après avoir dissipé sa „ fortune, & s'être deshonoré, il lui restoit à se „ pendre, où à se faire voleur de grands chemins. „ Il choisit ce dernier.

„ Cette profession l'a un peu remis dans le beau „ monde d'où ses débauches l'avoient banni: il fré- „ quente aujourd'hui assez bonne compagnie, car „ ses vols lui fournissent les moyens de faire de la „ dépense; & cela suffit ici, pour que l'on soit reçu. „ Je le vois quelque fois donner la main au théâtre „ à des femmes de la premiere qualité. "

On exerce la profession de voleur en Angleterre, comme celle de receveur des finances en France. Après tout, c'est la même chose; il n'y a que la maniere de voler qui est différente. Qu'on prenne

des coffres du Roi, ou des particuliers, n'eſt-ce pas toujours voler le public ?



LETTRE XCVI.

Le même, au même, à Pekin.

De Londres.

GEorge III vient d'être couronné. C'eſt une cérémonie établie dans la plupart des États de l'Europe. Il faut que les peuples voyent une fois en la vie, que leurs Rois ont une tête faite exprès pour porter la Couronne.

Tout le monde n'avoit pas le moyen, ce jour-là, d'enviſager le Monarque Anglois, il falloit être riche pour jouir de cet honneur. J'achetai mon droit de ſpectateur à cette cérémonie par une ſomme, de vingt onces d'argent. La circulation du numéraire fut très-grande ; pendant le couronnement, il ſe vendit pour plus de cent mille livres ſterling de point de vue. On payoit deux petites croiſées plus cher pour ſix heures, qu'une grande habitation pour deux ſiecles : & il y eut des fenêtres dans cette occaſion qui acheterent des maiſons. Outre cette circulation, il y en avoit eu pluſieurs autres dont je t'ai déja parlé. Il faudroit, pour le bien public, marier d'avantage les Rois, & mettre les Couronnes plus ſouvent ſur leur tête. Cependant cette cérémonie publique ſe fit preſque incognito, perſonne ne la vit, eu égard au grand nombre de citoyens qui vouloient la voir.

Le tour de la proceſſion, que les Monarques de la Grande-Bretagne font dans cette occaſion, entre-

roit dans la moitié de la Cour du Palais Impérial de Pekin. Je soupçonne que cela vient de ce qu'autrefois Londres étoit petit, & que les Rois d'Angleterre n'étoient pas grands. Il peut se faire aussi que la nation n'ait pas les moyens d'allonger la cérémonie. Il y a des États dont toutes les dimensions sont prises; or il faudroit vingt mille soldats, d'avantage, pour faire promener ce jour-là le Roi, dans cinq ou six rues de plus.

Je ne te dirai point si George III dormit la nuit du jour qui précéda son couronnement ; mais ce dont je puis t'assurer, c'est que plus de cent mille de ses sujets veillerent. On coucha sur des échafauts, ou on passa la nuit dans des chambres.

Le sexe, qui est assez libre ici, eut cette nuit-là, comme, on dit, ses coudées franches. Les amoureux, les hommes à intrigues galantes eurent beau jeu : combien d'amants heureux! Que de couronnements!

Tous les Ordres de l'État assistoient à cette procession; la Monarchie elle-même y marchoit en personne, & le Royaume en corps suivoit la Couronne. Les Grands ressembloient à des Monarques, le Roi & la Reine à des Divinités. George étoit sous un dais superbe, & Charlotte sous un magnifique. Je ne perdis point de vue cette jeune Princesse. Élevée dans une Cour qui n'a presque point de faste, considérant d'ailleurs son âge, elle me faisoit craindre pour sa timidité : mais je la trouvai Reine au milieu du cérémonial de cette splendeur suprême.

Un grand nombre de Dames, ou, pour mieux dire, de siecles marchoient à leur rang. Quelques-unes d'entre elles avoient assisté au couronnement de la Reine Anne. C'étoit les annales de la Monarchie

qui suivoient la Couronne. Les hautbois, les tambours, les trompettes & les timbales annonçoient partout dans cette procession le faste & la magnificence.

Les Européens sont aussi contraires à eux-mêmes dans leurs usages & leurs cérémonies que dans leurs mœurs & leurs manieres. Il n'y a presque point de Couronnement chez les Monarques despotiques, dont la Couronne est si enfoncée dans leur tête qu'elle leur tombe sur les yeux: & on Couronne avec pompe & magnificence ceux dont le Diadême tient à peine sur le front.

Un principal Mandarin couronna ce couple Royal: car l'Église Anglicane, comme la Romaine, se mêle de tout. La réforme n'a pas touché à ses droits; elle a des privileges confondus avec ceux du Trône. Si un Roi Breton vouloit placer lui-même la Couronne sur sa tête, elle tomberoit par terre; & le peuple, qui peut tout ici, ne pourroit pas la relever: tel est le préjugé des Européens, dont ils ne reviendront jamais.

La cérémonie du Couronnement se fit à la grande Pagode, ou Église de *Westminster*, où l'on sacre & enterre les Rois. Il y a pour cela deux jours bien différents, l'un rempli de joie & l'autre de tristesse; mais qui sont si près qu'en séparant quelques espaces qui s'écoulent avec beaucoup de rapidité, l'un est la veille & l'autre le jour. Après la cérémonie on se rendit à *Westminster-Hall* où tous les Grands, qui avoient accompagné le Roi, devoient dîner avec lui.

Au milieu du repas, il parut un homme à cheval, qui vint troubler la fête. Il provoqua toute l'assemblée, & dit à haute voix que, s'il y avoit quelqu'un dans la compagnie, assez osé pour ne pas reconnoître

George III pour légitime Souverain de la Grande-Bretagne, il n'avoit qu'à se présenter, qu'il le défioit dans le moment au combat. Quelques-uns rirent de cette bravade, & les autres n'y firent pas la moindre attention. Je crois cependant que, si on eût pris au mot ce Dom Quichotte de la Couronne d'Angleterre, il eut peut-être été un peu embarrassé. Ce sont de vieilles coutumes qu'on laisse subsister pour la décoration : car si l'on ôtoit des Cours d'Europe les usages anciens, il n'y resteroit rien.

Malgré la splendeur dont je viens de te faire le récit, je ne te dirai point cependant si cette superbe cérémonie passe pour bien auguste dans la nation : ce dont je puis t'assurer, c'est qu'on en fit peu de jours après une farce publique. Les Comédiens annoncerent dans leurs affiches qu'ils donneroient le Couronnement de George III pour petite piece.

J'assistai à la premiere représentation de la comedie du Couronnement. Les grands de l'État étoient représentés par des laquais; une cinquantaine de poliçons qu'on avoit ramassé dans les rues formoit les Lords & les Baronets : on avoit choisi plusieurs figures grotesques pour exposer les charges les plus graves de la couronne : le moucheur de chandelles du théatre tenoit la place de Grand-Chancelier, & un garçon de boutique jouoit le rôle du Lord-Maire : une trentaine de filles de joie formoit les Duchesses & les Vicomtesses : le Roi étoit un comédien sans mœurs, & la Reine * avoit fait trois ou quatre batards.

Je te fais ce détail, pour te donner à connoître le

* Une Comédienne connue en Angleterre sous le nom de *Belami*.

génie de ce peuple, dont la liberté s'étend à faire un divertissement public de cérémonies les plus respectables.



LETTRE CXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

JE suis vu ici par semestre; il y a des temps où chacun est empressé de m'accoster, & il y en a d'autres où tout le monde me fuit. J'ai remarqué que le mépris ou l'estime que l'on fait de moi, a son influence dans l'air; le vent du Nord m'est très-favorable, je fais une assez bonne figure à Londres, pendant qu'il regne; mais celui du Sud m'anéantit entiérement, il n'est plus question de moi tout le temps qu'il souffle.

Avant que j'eusse découvert le chiffre de cette approbation ou désapprobation de ma figure, j'étois chagrin de me voir fui de ceux qui m'avoient le plus couru : mais maintenant que j'en connois la cause, je ne m'attriste plus; attendu qu'il n'est pas plus en mon pouvoir de me fixer l'estime Angloise que d'arrêter les vents. Je puis à présent supporter les dédains & les mépris du Breton, qui quelques jours auparavant m'accabloit de civilités & de politesses.

Je me mets en regle tous les matins. Pour savoir si je serai fêté ou ignoré, je n'ai qu'à regarder une girouette qui est au haut du clocher d'une pagode, vis-à-vis de mon appartement. Lorsque le temps m'est favorable, mon valet qui est un garçon très-

entendu, & qui connoît son Angleterre, me présente mon plus bel habit : il me dit pour raison, que le vent est aux visites, aux ambrassades & aux compliments.

Mais comme le climat est très-inconstant dans ce pays, & que les vents sont fort variables, je me suis pourvus d'une boussole portative, pour savoir à la minute à quel degré d'estime publique je me trouve. Ma boussole me fut très-utile, il y a quelques jours ; sans elle, j'aurois donné dans une dissonance de civilité Angloise.

J'étois sorti le matin de ma chambre avec un vent du Nord fait pour aller me promener au parc, ainsi selon mes regles, je devois être abordé ce jour-là. Pendant que je me préparois aux compliments ordinaires de réception, j'apperçus un Milord de ma connoissance, qui pendant ce temps-là avoit coutume de m'accabler de protestations d'amitié, & d'offres de services ; mais au lieu d'un air gai & enjoué, qu'il avoit ordinairement alors, je m'apperçus qu'il étoit morne & rêveur : je sortis aussitôt ma boussole, & je vis que le vent étoit changé. Alors je passai mon chemin, sans prendre garde à lui, ni lui faire attention à moi. C'est la regle en pareil cas, & un étranger qui voudroit la franchir, seroit regardé comme un homme qui ignore le pilotage de la société Angloise.

Les machines Bretonnes, à ce que je présume, s'imbibent plus d'air que les autres de l'Europe ; elles en pompent jusques au cerveau. L'air retient en quelque façon la nation, & l'empêche d'aller contre la marée de son humeur. Je ne sais si tu t'accommoderois d'un peuple dont l'humeur erre ainsi au gré des vents, & avec qui il faut avoir une boussole

dans sa poche, pour savoir si l'on sera admis ou refusé.

LETTRE XCVIII.

Le Mandarin Ni-ou-san, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

D'Aubenas en Vivarais.

JE t'écris de l'Empire de la Lune. Je suis perché maintenant sur le sommet d'une haute montagne, qui est dans un Continent de la France, qu'on appelle Vivarais : dont la Chine n'a jamais entendu parler, non plus que d'Aubenas. C'est dans celle-ci, que tous les matins je me gorge d'eaux minerales; car Vals, où sont les sources, n'est éloigné d'ici que d'une lieue.

En Europe, les grandes agitations sont dans les Capitales, où se trouvent les arts qui accompagnent le luxe & l'opulence; & dans les petites Villes, regnent l'oisiveté & la nonchalance, suites ordinaires de la pauvreté & de l'indigence.

Les gens d'Aubenas ont tous les jours une grande affaire, qui est celle de n'avoir rien à faire. Cette occupation assomante les fatigue depuis le matin jusques au soir.

Dans quelques endroits du monde, on est embarrassé de définir le caractere des hommes; dans celui-ci on a d'abord fait, car ils n'en ont point. La vie de ce peuple est divisée en quatre âges périodiques, *il nait*, *il vit*, *il boit & il meurt.*

Le troisieme est celui qui illustre le plus la nature, & duquel elle tire le plus d'état. On m'a mon-

tré ici le tombeau de deux célebres Gentilshommes gourmets, dont les faits éclatants sont à jamais gravés au temple de mémoire ; car l'un dans une vie glorieuse de quatre-vingt ans avoit vuidé cent tonneaux de vin, & l'autre plus célebre encore, en avoit avalé trente de plus, quoiqu'il eut vécu vingt ans de moins.

Dans la plupart des pays de l'univers, on est enterré le lendemain du jour qu'on a fini de vivre; ici on n'est enseveli que long-temps après son trépas. Il y a tout plein de gens dans cette Ville, qui, après s'être abrutis par la débauche, & être morts civilement, existent encore machinalement.

Ces cadavres descendent tous les jours réguliérement dans leur caveau, où ils boivent à longs traits de cette liqueur vermeille qui les a déja tués, & qui leur donne à présent une nouvelle vie artificielle.

Tu peux bien t'imaginer que ces excès forçent les traits. S'il y avoit ici un peintre, je t'enverrois une demi douzaine de ces visages bourgeonnés. Nos physiciens apprendroient, en les voyant, jusqu'à quel point la crapule peut défigurer la nature & la rendre hideuse.

Ne t'imagine pas que ces gens-ci, tels que je viens de te les représenter, ne sachent rien. Ce sont peut-être les plus grands politiques de l'Europe. Il est vrai que le matin à jeun, ils n'ont pas la moindre idée des intérêts des Princes : mais vers les quatre heures après midi l'esprit leur vient; & environ minuit, ils ont tant de génie qu'ils peuvent régler toutes les affaires de l'Europe.

A l'égard des femmes, je ne t'en parlerai point; car il n'en est *pas* question. On voit ici un être fe-

melle, qui parle grossiérement, qui joue conti lement, qui querelle journellement & qui pay rement. Voilà les Dames de la société où j trouve actuellement.



LETTRE XCIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-na, *à Pekin.*

De Londre

JE t'annonce la chûte d'un principal Ministre cette Monarchie. Il y a des orateurs en Euro qui échouent, faute d'une virgule; celui-ci a pé faute d'un point. Après avoir contribué à por l'Angleterre à un degré d'élévation, où elle n'é jamais parvenue depuis l'établissement de la Répu que, il n'avoit, dit-on, qu'à arrêter la roue, & tre un point à la Puissance Britannique; chose q n'a pas su, ou qu'il n'a pas voulu faire. Les gr hommes d'Europe ressemblent à des horloges; qu'ils sont une fois montés, il faut qu'ils aller.

Sa chûte est un projet de Versailles; il y long-temps que cette Cour sollicitoit celle de drid de s'allier avec elle offensivement & défe ment contre l'Angleterre. Les raisons qu'alleg la France, pour porter cette Puissance à pren parti dans cette guerre, étoient aussi fortes, celles de l'Espagne à rester neutre. Vingt volu ne suffiroient pas, pour t'exposer les motifs pou contre.

Il y avoit six ans qu'on débattoit ces poi lorsque le cabinet de Versailles insinua adroitem

à celui de Madrid, que la paix générale de l'Europe étoit impraticable, attendu que l'Angleterre qui vouloit anéantir la marine de toute l'Europe, ne vouloit point la figner aux conditions même les plus avantageufes. Il eft vrai que le Miniftre Plénipotentiaire d'Efpagne à Londres y avoit tâché plufieurs fois, & qu'on avoit toujours éludé le point décifif.

Ce difcours rendit plus attentif le Monarque d'Efpagne, qui commença à prêter l'oreille aux propofitions de la France; mais comme il vouloit une conviction certaine, il fut convenu que Louis députeroit vers George, & que dans fes propofitions il fe relâcheroit de certains droits, pour faciliter les opérations de la tranquillité générale. C'étoit où la France attendoit l'Efpagne & le Miniftre Anglois.

On envoya ici un homme qui étoit tout jufte celui qu'il falloit pour réuffir; c'eft-à-dire, pour ne point faire la paix. On ne peut pas exiger plus de qualités dans un négociateur pour échouer. Il n'étoit pas aimé du Roi, il avoit l'inimitié des grands & la haine du peuple. Comme il parloit précifément pour n'être point écouté, on ne l'écouta pas; & comme il faifoit des mémoires pour n'être point lus, on ne les lut point.

Le Miniftre Anglois qui foupçonnoit une partie de la manœuvre, mais qui ne voyoit pas tout, battit froid, & les conférences finirent. L'argent de la France, ayant terminé fi heureufement fa negociation, fe retira. Ce fut alors, qu'on vit paroître à la Cour de Madrid, & dans celles de toutes les Puiffances neutres de l'Europe, un mémoire fur cette rupture, revu, corrigé, augmenté, & amplifié. L'Efpagne, alors, fe déclara pour la France, & le Miniftre Anglois fut remercié.

On l'accuse de deux griefs principaux ; le premier, d'avoir employé son génie à porter les esprits à continuer la guerre : & le second, d'avoir mal conseillé l'État dans cette derniere occasion.

LETTRE C.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au même, à Pekin.*

De Londres.

IL y a un proverbe Européen qui dit, que qui n'entend qu'une partie, n'entend rien. Depuis ma derniere, j'ai appris les raisons justificatives qui ont porté le Ministre remercié, à ne pas vouloir la paix. Il ne convient point d'avoir mal conduit le vaisseau de l'État ; il prétend au contraire ne lui avoir donné que les voiles nécessaires, & soutient que la plus grande faute que puissent faire les pilotes politiques du navire de la République d'Angleterre, c'est de jetter l'ancre dans le moment présent. Voici le précis de son raisonnement : c'est une de ces vues d'ambition, qui tirent au grand coup, sans s'arrêter en chemin.

„ L'Angleterre, dit ce Ministre, a actuellement „ dans ses mains les clefs de l'Océan ; sa puissance est „ supérieure à tous les autres États de l'Europe, en„ core deux ou trois campagnes, & le tout est con„ sommé. A quoi bon donc ces pauses ? Pourquoi „ donner le temps aux Puissances de respirer par la „ paix ? D'ou vient ne pas finir l'ouvrage de notre „ grandeur ?

„ L'Europe, dit-on, commence à soupçonner, & „ cet éloignement que nous témoignons pour la paix, „ irrite les gouvernements qui ne se sont pas encore

„ déclarés; ils menacent de ſe lier enſemble. Qu'im-
„ porte que l'Europe ſoupçonne? Il faut diſſimuler
„ en politique, juſques à ce qu'on ait acquis la ſu-
„ périorité; mais lorſqu'on en jouit, la diſſimulation
„ devient inutile. Que pouvons-nous craindre des al-
„ liances des États neutres? Ne ſommes-nous pas
„ plus forts nous ſeuls, que tous les États mariti-
„ mes enſemble? L'Eſpagne ſe déclare contre nous
„ précisément dans le temps qu'il faut, ou du moins
„ dans celui qui nous convient. Si elle eût rompu
„ la neutralité au commencement de la guerre, elle
„ nous eut beaucoup embarraſſés; mais elle a atten-
„ du que la France fût écraſée, pour ſe déclarer pour
„ elle, & ſe faire écraſer à ſon tour. Nos ennemis
„ nous ſervent mieux, que nous ne pourrions nous
„ ſervir nous-mêmes; quand nous leur ordonnerions
„ de prendre des meſures conformes à nos intérêts,
„ il n'y réuſſiroient pas mieux. La continuation de
„ la guerre eſt le ſeul moyen qui nous reſte, pour
„ maintenir l'équilibre, & empêcher qu'une grande
„ Puiſſance ne ſoumette l'Europe. La France eſt
„ abîmée par mer, mais elle ne l'eſt pas dans le Con-
„ tinent; trois ans de paix lui rendront toutes ſes for-
„ ces. Si nous lui laiſſons cet intervalle, c'eſt tou-
„ jours à recommencer. A quoi nous ſervira l'Amé-
„ rique, ſi nous ne lui ôtons pas pour toujours les
„ moyens de nous inquiéter? Nous avons fait plu-
„ ſieurs paix avec cette Couronne; à quoi nous ont-
„ elles ſervi? A nous obliger de recommencer de
„ nouvelles guerres. Nous ſommes en avance de ſom-
„ mes immenſes pour les fraix de cette guerre; ſi
„ nous ne faiſons pas la prix à des conditions très-
„ avantageuſes, avec toutes nos victoires nous au-

„ rons plus perdu que gagné. De quelle grande uti-
„ lité nous peut être le Canada, sans la possession
„ libre & tranquille de la pêche de Terre-neuve? Ce
„ qu'on veut nous céder ne vaut pas la vingtieme
„ partie des dépenses que nous avons faites.

„ Le peuple, dit-on, demande la paix; & sait-il
„ jamais ce qu'il veut, ce peuple? C'est un corps
„ malade qui est presque toujours en délire: il faut
„ qu'on pense pour lui, car il ne sait point penser
„ lui-même. Il n'est pas en état, dit-on, de conti-
„ nuer à payer les impôts, il le disoit de même la
„ seconde année de la guerre, & le diroit de même
„ si elle duroit encore dix ans. L'État, ajoute-t-on
„ est abîmé; mais tous ceux qui font la guerre avec
„ nous le sont-ils moins? & les gouvernements ne
„ sont riches ou pauvres que relativement, &c. "

Tu vois que voilà des raisons de reste, pour redoubler les sieges & les batailles, & continuer de s'exterminer.

LETTRE CI.

Le Mandarin Ni-ou-san, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres*

D'Aubenas.

PArmi les automates au milieu desquels je vis à présent, j'ai trouvé un homme qui en fait. * C'est un fameux artiste que la Cour, à ce qu'on m'a dit, a envoyé ici pour construire un nouveau mou-

* Il veut parler de Mr de Vocanson.

fin à foie. Celui-ci donne l'ame à la matiere & fait parler l'airain: c'eſt un nouveau créateur.

Dans les pays inhabitables, on eſt enchanté de trouver quelqu'un avec qui on puiſſe habiter. Je vois quelquefois cet homme prodigieux: mais je t'avoue que j'ai du regret que tout ſon génie ſoit au bout de ſes doigts. Les talents ſupérieurs en Europe ne le ſont que pour une certaine choſe: il n'y a preſque point d'hommes généraux. L'eſprit de celui-ci eſt renfermé dans un étui. Lorſqu'il ſort de la méchanique pratique, il eſt plus machine que celles qu'il fait.

On s'aſſemble ici tous les ſoirs dans une maiſon qu'on appelle la manufacture, où chacun s'amuſe ſelon ſon goût. Les uns jouent aux cartes, les autres s'entretiennent à part, il y en a même qui s'occupent aux beaux arts; car on voit dans cette maiſon l'ombre d'un claveſſin & on y trouve un ſoupçon de muſique: ce qui eſt beaucoup dans un pays, où l'on ne s'attend à d'autre harmonie, qu'à celle qui naît de l'agitation de l'air.

Le maître de cette maiſon eſt le frere de Dom G * * * que nous avons vu à Paris. Celui-ci a des notions générales ſur le commerce, les arts & l'induſtrie. Il ne manque pas de cette capacité qu'ont tous les gens qui ſont nés avec de l'eſprit; mais qui, faute d'avoir été cultivés, reſtent toujours eſprit.

Le premier jour que j'allai chez lui, nous nous retirâmes enſemble dans un coin de la ſalle, où cet homme me parla miniſtre, miniſtere, État économique, finances, découvertes, progrès des arts, &c.

Après qu'il eut fini: Monſieur, lui dis-je, permettez-moi de vous demander ce que vous faites ici?

Il me ſemble que vous n'y êtes pas placé : chaque homme a beſoin d'être monté ſur ſon piedeſtal, ſans quoi le talent reſte enfoui ; & le premier mérite eſt inutile en France dans un endroit, d'où l'on compte plus de cent lieues juſqu'au temple des honneurs & des richeſſes.

Que voulez-vous, me dit-il. Il y a environ trente ans que le vent de la fortune me pouſſa ſur ce rocher. J'y vins d'abord pour y travailler à une choſe, & je m'y appliquai à une autre, comme cela arrive preſque toujours.

Depuis le grand Colbert la France avoit beaucoup encouragé les arts Européens: mais elle n'avoit rien fait pour la découverte de ceux de l'Orient, dont elle fait un uſage continuel. Je m'appliquai à une teinture que nous manquions totalement. Dès mes premieres opérations, je ſoupçonnai que j'y réuſſirois. Je fis part de mes eſpérances au Miniſtre qui étoit alors chargé du progrès des arts. Il ne manqua pas de m'encourager, comme font toujours ces Meſſieurs-là; & pour que ſes paroles euſſent plus d'efficace ſur moi, il y joignit la promeſſe d'une grande récompenſe.

Je réuſſis à force de travail, ou, pour mieux dire, de génie; car dans les arts, dont on commence la déouverte à un certain âge, il faut ſe faire une main-d'œuvre ; & le génie peut ſeul alors y ſuppléer.

J'allois écrire à ce protecteur des arts, lorſqu'il prit la peine de mourir ; & de cette maniere il emporta avec lui dans le tombeau la récompenſe dont il m'avoit flatté. Car à la mort d'un Miniſtre en France, celui qui lui ſuccede ne penſe jamais comme lui.

Ces Meſſieurs croiroient n'être pas Miniſtres, s'ils ſuivoient les traces de ceux qui les ont précédés.

. Je fus néanmoins appellé à la Cour, pour lui faire part de mes recherches : mais elle ne me récompenſa pas ſuivant mon travail & mes dépenſes.

J'ai travaillé depuis à d'autres découvertes, toujours nouvelles & utiles à la France, où j'ai également réuſſi; mais encore ſans récompenſe.

Il me reſte à ſavoir, lui dis-je en cet endroit, comment vous avez pu vous faire à ce pays-ci, & vous conformer au génie de ce peuple? Fort aiſément, me répondit-il, car j'ignore qu'il y ait un peuple & un génie dans cette Ville. Quand on a l'eſprit affecté d'un projet qu'on veut faire réuſſir, tous les pays ſont bons; peut-être même que les plus mauvais ſont alórs les meilleurs, parce qu'on y eſt moins diſtrait par les amuſements généraux, & que la diſſipation eſt un obſtacle invincible pour la réuſſite. Au milieu du déſœuvrement univerſel, où vous voyez tous ces gens, je n'ai pas un moment à moi; mes jours s'écoulent avec beaucoup de rapidité, parce que mes occupations ſe ſuccedent de même. Cet homme me dit encore pluſieurs autres choſes fort ſenſées.

Monſieur, lui dis-je, eſt-ce que vous n'avez point de Succeſſeur, & ne laiſſerez-vous à votre mort d'autre monument ſur la terre qu'une couleur? Pardonnez-moi, me dit-il; & me montrant une jeune & belle Dame de l'aſſemblée; voilà une teinture de ma façon : c'eſt ma fille. Voilà, lui dis-je, une très-jolie couleur, je défie les Orientaux d'en faire une plus belle.

LETTRE CII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

La paix entre la France & l'Angleterre eſt annoncée. Les Plénipotentiaires des deux Couronnes ſont déja nommés. Un Duc Anglois part pour Paris, & un Duc François doit ſe rendre à Londres.

Leurs inſtructions portent qu'ils doivent ſe croiſer ſur la route, ſe voir, ſe ſaluer, & paſſer leur chemin ſans ſe rien dire.

Ils ont ordre de garder le ſilence juſqu'au moment qu'ils arriveront dans les cabinets des Miniſtres reſpectifs, où leur langue a la permiſſion de ſe délier : & bien leur en vaudra alors de n'être pas muets. car il y aura de quoi parler.

On ne s'attendoit pas à cet événement lorſqu'il eſt arrivé; c'eſt que perſonne en Europe n'a la clef de la politique. Les peuples, qui parlent toujours d'affaires d'État, laiſſent agir les Princes qui les dirigent comme il leur plait..

Les politiques, après avoir tourné long-temps ſur le pivot de leurs ſpéculations, ſont obligés de les accompagner aux démarches des Souverains, qui par là deviennent comme l'ame de leurs raiſonnements.

Souvent ceux qui ont ſoutenu un ſyſtême pendant dix ans, ſont obligés de l'abandonner pour ſe ranger du parti contraire; mais cela revient au même pour les Européens, qui ne s'embarraſſent guere ſur quoi

ils raiſonnent, pourvu qu'ils raiſonnent. La politique ici eſt une maladie contagieuſe, & qui eſt indépendante des cauſes qui l'excitent.

On eſt déja informé des préliminaires de paix; ils contiennent en ſubſtance, qu'après vingt batailles, la mort de pluſieurs millions d'hommes, la dévaſtation du Continent, la déſolation des peuples, la ruine du commerce, des arts, de l'induſtrie, chaque nation retournera à peu près dans ſes anciens droits.

Quand on fait réflexion aux guerres des États Chrétiens, on ne peut qu'avoir pitié des peuples Européens, qu'un caprice ou un mal entendu de la part de leurs Souverains réduit preſque toujours au déſeſpoir; on a compaſſion des Monarques eux-mêmes qui s'affoibliſſent pour s'agrandir; & qui commencent par diminuer leur pouvoir pour augmenter leur puiſſance. Il eſt impoſſible de calculer au juſte les dommages qu'ont ſouffert les deux Monarchies dans la guerre dont on vient d'arrêter le cours. Elles ſont ſi écraſées que dix luſtres de paix ne ſauroient les rétablir; & les peuples ſi abîmés que la meilleure adminiſtration poſſible ne ſera pas en état de les indemniſer. A l'égard de la dépopulation reſpective, il faudra deux ſiecles pour lui faire reprendre le niveau. Je ne dis rien du relachement des loix, qui, dans ces temps de trouble & de diviſion, perdent toujours de leur vigueur : ce qui jette par-tout le déſordre & la confuſion. Je ne ſais pourquoi les Rois d'Europe, qui ont tant d'ambition, n'ont pas celle de ne pas ſe faire la guerre pour devenir puiſſants.

LETTRE CIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kie-tou-na, *à Pekin.*

De Londres.

L'Impératrice du vaste Continent de l'Europe, dont les États confinent avec le nôtre, vient de mourir: son successeur a fait aussitôt retirer les troupes Russiennes qui se battoient en Allemagne contre celles du Roi de Prusse, & on prétend qu'il les joindra à celles de ce Monarque dont l'Impératraice vouloit diminuer le pouvoir.

Je ne connois rien qui serve mieux à prouver les malheurs des peuples Chrétiens que ces changements subits de ceux qui occupent les Trônes, qui font comme une circulation de l'effroi & du carnage. Il prouve démonstrativement que tout est arbitraire dans la République universelle, & que le Gouvernement politique & civil tire sa source du hasard.

On tue dans un temps ceux avec qui on étoit associé pour tuer les autres dans un autre. Les traités, les alliances, les sieges, les batailles, & tout ce qui constitue la politique des Cours, tient presque toujours à la vie ou à la mort d'un seul Prince: on dit que lorsque Louis XIV eut fermé les yeux, tous les plans des cabinets changerent. Un mariage établit un systême, un enterrement le détruit; une tête Couronnée de plus ou de moins change la face du monde Chrétien.

Quel malheur n'est-ce pas pour des hommes, *d'être* nés dans un climat où la volonté captieuse

d'un Souverain fait qu'on change continuellement les alliances, qu'on eſt ami dans l'été avec un peuple, & ennemi dans l'automne, & qu'on égorge aujourd'hui ceux à qui on vouloit hier conſerver la vie.

Pour moi, je t'avoue que j'aimerois mieux être, né dans les bois de l'Amérique parmi les ſauvages ſans ſyſtême politique, qu'au milieu des Gouvernements civiliſés de peuples Chrétiens.



LETTRE CIV.

Le Mandarin Ni-ou-ſan, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Londres.*

D'Aubenas.

OUtre l'aſſemblée dont je t'ai parlé dans ma précédente, il y a encore un autre rendez-vous public qu'on nomme le Château; c'eſt proprement le Palais du Prince; ou la maiſon du Seigneur du lieu.

Je me rendis hier à ce Château; car dans les petites Villes de Province, on paſſe pour ſingulier, ſi on ne fait pas tout ce que les autres font.

Le Marquis de V***, qui eſt ce Seigneur, me reçu poliment, mais froidement. Je n'ai jamais vu d'homme qui ait l'air ſi ſérieux; ce qui n'empêche pas qu'il n'ait beaucoup de bon ſens & l'eſprit fort juſte. Il a pris le parti des armes dès ſa tendre jeuneſſe, & a paſſé la plus grande partie de ſa vie à ſe battre pour l'État; car en France l'honneur ne permet pas à un Gentilhomme de s'occuper à faire valoir ſon bien. Il faut, pour être de bons ſujets du

Roi, que les nobles confient leurs terres à des fermiers qui les ruinent, tandis que, de leur côté, ils achevent de dissiper le reste de leur fortune à la guerre; ce qui fait que le domaine de la Couronne & celui des Gentilshommes dépérissent, & que la Monarchie entiere tombe en friche.

Ce Gentilhomme a un fonds de connoissances générales, qui fait qu'il n'est jamais en défaut sur quelque matiere qui se présente. Après que l'assemblée fut formée, on raisonna politique & il raisonna politique. Ensuite on parla morale & il parla morale. Un moment après la conversation tourna sur les finances, & il traita l'objet des finances, le tout avec autant de flegme que de sérieux.

Ce caractere morne, qui n'est point du tout celui des Gentilshommes François me surprit. Monsieur, dis-je tout bas à un homme de l'assemblée qui étoit à côté de moi, est-ce que votre Seigneur n'a jamais l'air plus gai. Non, me répondit celui-ci, il y a trente ans que je le fréquente, & je ne lui ai jamais connu d'autre visage que celui que vous lui voyez: mais cela ne doit pas vous surprendre. ajouta-t-il; car il faut que vous sachiez, qu'en France nos Gentilshommes de Province rient par semestre. Le Comte de V*** pere de celui-ci a été gai, enjoué & de bonne humeur pendant quarante ans. On peut dire qu'il a consommé toute la joie de la famille. Peut-être que celle du Marquis ne rira qu'à la quatrieme génération, qui sera le temps où ses affaires seront rétablies. Alors il naîtra un nouveau rieur, qui les gâtera de nouveau; & ainsi à l'alternative de la geieté à la tristesse, jusques à ce que la maison soit tout-à-fait ruinée.

Cette Ville-ci me désespere, je n'y puis plus tenir. Quoique ma santé ne soit point rétablie & que je sois en danger de périr en chemin, je partirai demain pour l'Espagne. Eh! ne mourrois-je pas tout de même d'ennui, si je faisois un plus long séjour ici?

Fin du Tome IV.

TABLE

Des Lettres contenues dans le Tome IV.

LETTRE PREMIERE.

Fin de la Table du Tome IV.

